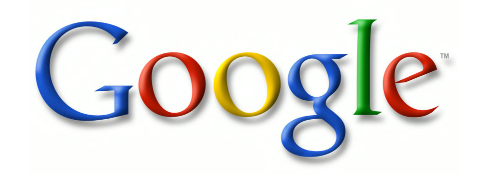
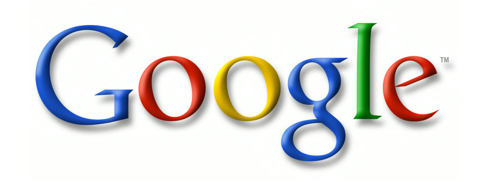



Google




STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MME ÉMILE DE GIRARDIN

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

Format grand in-18

— SEULE ÉDITION COMPLÈTE —

LE VICOMTE DE LAUNAY (seule édition complète)......... 4 vol.
MARGUERITE.. 1 —
M. LE MARQUIS DE PONTANGES.............................. 1 —
CONTES D'UNE VIEILLE FILLE A SES NEVEUX................ 1 —
NOUVELLES.. 1 —
POÉSIES COMPLÈTES.................................. 1 —

THÉATRE

L'ÉCOLE DES JOURNALISTES, comédie en cinq actes, en vers.
JUDITH, tragédie en trois actes, en vers.
CLÉOPATRE, tragédie en cinq actes, en vers.
C'EST LA FAUTE DU MARI, comédie en un acte, en vers.
LADY TARTUFE, comédie en cinq actes, en prose.
LA JOIE FAIT PEUR, comédie en un acte, en prose.
LE CHAPEAU D'UN HORLOGER, comédie en un acte, en prose.
UNE FEMME QUI DÉTESTE SON MARI, comédie en un acte, en prose.

Imprimerie de L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.

LE VICOMTE
DE LAUNAY

— LETTRES PARISIENNES —

PAR

MME ÉMILE DE GIRARDIN

PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION

PAR

THÉOPHILE GAUTIER

ÉDITION CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE ET LA SEULE COMPLÈTE

Ornée du portrait de Mme E. de Girardin

II



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1862

LE VICOMTE

DE LAUNAY

LETTRES PARISIENNES

ANNÉE 1838

LETTRE PREMIÈRE

6 janvier 1838.

Le temps perdu. — Les bals. — Le bal des modèles. — Le géant.
Le danger des éloges.

L'année n'a que cinq jours à peine, et la voilà déjà vieille pour nous; le temps paraît si long quand on l'emploie : il n'y a de rapide que le temps perdu. Si vous restez au coin du feu trois jours à rêver sans rien faire, ces trois jours passeront comme une heure; si au contraire vous les consacrez à vos intérêts ou à vos plaisirs, si vous allez le matin à la chambre des pairs, à la chambre des députés ou au Palais; si vous allez le soir au spectacle, au bal ou à des

réunions parlementaires, vous faites de ces trois jours trois années : chaque impression, chaque pensée compte pour une heure de votre vie ; vos idées se sont renouvelées tant de fois depuis le premier jour, vous avez écouté tant de paroles contradictoires, vous avez étudié tant de ridicules divers, vos yeux ont aperçu tant d'objets variés, votre esprit a recueilli tant de souvenirs, que vous êtes réellement vieilli, et lorsque, parlant d'un des événements qui vous ont intéressé, quelqu'un vous dit : « Hier, quand telle chose est arrivée, on a cru... » vous l'interrompez avec étonnement pour lui dire : « Quoi! ce n'était qu'hier ! » Et depuis quatre jours nous avons partagé des plaisirs si brillants, nous avons vu tant de monde et des personnages si célèbres, dont la seule rencontre est un événement, que nous croyons déjà avoir vécu un mois. Paris ne s'est peut-être jamais plus promptement animé que cet hiver. C'est un entraînement de fêtes à perdre la raison, et certes, il faut bien que la fureur soit générale puisque nous-même, qui sommes assez sauvage et indolent par caractère, nous écrivons à la hâte ce feuilleton, entre la fête d'hier et le grand bal d'aujourd'hui ; puisque nous avons à peine le temps de constater nos derniers souvenirs, impatient que nous sommes d'en aller chercher de nouveaux. Et pourtant verrons-nous jamais un plus beau coup d'œil que celui de la fête d'hier! Quel palais! quel luxe, quelle fraîcheur, quelle élégance! Que toutes ces glaces sont joyeuses de répéter tant de merveilles; que ces peintures sont harmonieuses, que ces dorures sont fines, que ces étoffes sont heureusement choisies ; comme toutes ces choses sont étudiées, soignées, comme tout cela a été artistement médité. Voyez ! les murs sont des tableaux, les cheminées sont des sculptures, les pendules sont des joyaux, les plafonds sont

si riches, si brillants de dessins et de couleurs, qu'ils ont l'air de réfléchir les tapis. Les fenêtres se cachent sous des vêtements de reine; les fleurs s'enlacent dans des corbeilles d'or; chacune de nos manufactures semble avoir déposé son plus précieux trésor dans cette superbe demeure. Quels habiles ouvriers il a fallu pour accomplir ces travaux magnifiques; que de jeunes artistes ont dû veiller pour trouver tous ces dessins nouveaux; que de patience il a fallu, que d'étude, que de soins, que de goût, que de génie peut-être, car c'est plus qu'un palais, c'est un chef-d'œuvre!

Et c'était plaisir de voir des caravanes d'admirateurs errer dans ces splendides appartements. On partait pour la salle à manger, et dans la galerie de fleurs on rencontrait une autre caravane qui venait d'accomplir le voyage que vous veniez entreprendre, et qui s'en allait à son tour contempler les peintures de la salle de bal. Les voyageurs échangeaient quelques paroles en passant : « C'est bien beau; si vous allez là-bas, n'oubliez pas de regarder telle chose. — Avez-vous vu la cheminée du salon bleu, avez-vous remarqué les arabesques du salon blanc? » Et ce n'était point un peuple de badauds, qui étudiaient, le nez en l'air, ce qu'il peut y avoir d'or sur un plafond : c'était un public d'amateurs éclairés qui admirait et même critiquait des œuvres d'art commandées avec goût et exécutées avec conscience. Enfin, pour vous donner une idée des magnificences artistiques de cette fête, STRAUSS, STRAUSS lui-même conduisait l'orchestre, et il était à peine écouté. Ce luxe d'harmonie est passé presque inaperçu. Quelques dilettanti seulement se sont écriés : « C'est lui! » car on ne peut tromper l'oreille d'un dilettante. Il y avait là aussi quelques philosophes (nous n'entendons point désigner, par cette expression, les hommes d'État qui s'y montraient en foule);

il y avait là des philosophes, disons-nous, que ces splendeurs faisaient rêver, qui cherchaient dans leur pensée d'où venaient tant de merveilles, qui se demandaient le secret de cette incontestable puissance : une devise, écrite en lettres gothiques dans les mille dessins des belles portes du salon, a répondu à cette question. Cette devise, la voici : INDUSTRIE, CONCORDE, INTÉGRITÉ. En effet, ces trois mots disent tout. L'intégrité, c'est le crédit ; la concorde, c'est la force ; l'industrie, c'est la vie ; or, n'est-ce pas de ces trois choses-là que se compose le pouvoir ? et cela ne vous explique-t-il pas pourquoi la maison Rothschild est représentée par un millionnaire près de tous les rois, dans tous les pays du monde.

Allons, nous sommes contents de nous : nous venons de faire une action courageuse. Vanter des millionnaires, c'est généreux par le temps qui court. Ces pauvres riches sont si mal vus sous le règne des envieux.

Ce qui nous plaît dans ces belles demeures, c'est l'obligation où sont toutes les femmes de paraître à leur avantage, c'est-à-dire avec des robes fraîches, des coiffures nouvelles et des gants neufs. Une robe *reteinte,* qui serait si jolie dans un bal de souscription en province, là ferait un fâcheux effet. Aussi nous devons dire que nous n'en avons pas vu une seule. Les jolies femmes étaient en majorité. Nous voudrions pouvoir nommer toutes ces nouvelles mariées si gracieuses, au naïf maintien, au sourire d'enfant, au regard à la fois étonné et spirituel, que leurs mères présentaient à leurs vieux amis, revenus la veille de leur château ; mais nous respectons l'incognito de leurs noms illustres : nous ne citons jamais que les noms livrés depuis longtemps aux journaux par la politique, par la fortune ou par la gloire.

Dans le récit de toutes ces fêtes, il ne faut pas oublier un bal fort joli et très-original, qui a été donné, il y a quelques jours, à tous les *modèles* de Paris, dans l'atelier d'un peintre célèbre. Les femmes étaient fort belles, comme on le pense bien; mais leur parure n'était pas celle que l'on aurait pu rêver : elles portaient toutes, ou du moins presque toutes (car il y en avait peu de généreuses), des robes montantes et des manches longues; était-ce calcul, ou modestie? avaient-elles peur de donner pour rien une séance inutile, et craignaient-elles le sort de ce géant bénévole qui nous a tant amusé il y a quelques années? Nous allions un jour visiter un cabinet d'antiquités : à droite, au premier, demeurait le savant que nous allions voir; mais nous nous trompons, et nous allons sonner à gauche. Un homme d'une taille formidable vient nous ouvrir la porte. « Monsieur un tel, disons-nous. — Il *reste* en face. Ici c'est le *géant* du Nord. — Pardon, monsieur, dit un plaisant qui nous accompagnait, n'est-ce pas vous-même qui êtes le géant du Nord? — Oui, monsieur, c'est moi, et si vous voulez entrer pour deux francs, vous verrez... — Je verrai le géant que je vois pour rien, monsieur, cela est maintenant inutile; je vous remercie; mais écoutez un conseil d'ami : si vous voulez que les curieux payent deux francs pour vous voir, il ne faut pas venir leur ouvrir la porte vous-même. — Vous avez raison, monsieur, répondit le géant du Nord; cela peut me faire du tort; je n'y avais pas songé. »

La réception des femmes aux Tuileries a été cette année la plus belle qu'on ait jamais vue. La reine a passé en revue trois rangs de femmes magnifiquement parées. Les émeraudes et les rubis dardaient de toutes parts des rayons à éblouir les yeux. Enfin, ces trois rangs de femmes immobiles et couronnées de pierreries faisaient l'effet d'une illu-

mination en verres de couleur, et la reine, comme un général qui sait le nom de chacun de ses soldats, la reine connaissait par leur nom toutes ces femmes, et savait trouver un mot aimable à dire à chacune d'elles, sur leur plus cher intérêt : pas une erreur, pas un oubli, c'est merveilleux! On n'a cette mémoire qu'avec de l'âme; et quand nous disons cela, on peut nous croire, car nous n'y étions pas.

Voilà un feuilleton qui nous fera bien des ennemis, beaucoup plus que le dernier vraiment qui était tant soit peu moqueur. Une épigramme ne fâche que celui qu'elle atteint : elle divertit ses amis qui connaissent mieux que personne ses défauts et ses ridicules, et elle réjouit tous ses ennemis. Un éloge, au contraire, a des chances moins heureuses : il fâche quelquefois celui qu'on voulait flatter, il blesse les amis envieux et irrite les ennemis. Un éloge bien fait et mérité ne se pardonne pas. Aussi n'avons-nous jamais oublié cette parole d'un vieux courtisan : « J'ai soixante-dix-huit ans, disait-il, et je suis parvenu à cet âge sans avoir jamais eu un seul ennemi. — Vous n'avez donc jamais eu de succès? — J'ai eu de grands succès. — On ne vous a donc jamais aimé? — J'ai été au contraire fort aimé. — Hé bien! quelle est votre recette? — Je n'ai jamais fait l'éloge de personne. »

Quelle heure est-il donc? — Dix heures. — Déjà. C'est l'heure du bal. Partons bien vite, car il n'est plus de bon goût d'arriver tard chez madame l'ambassadrice d'Angleterre.

LETTRE II

17 février 1838.

Un mois de silence. — *La Comédie de la mort*.. — Le monde politique.

Un mois de silence, c'est beaucoup, cela demande une explication : Nous nous étions tout simplement révolté; nous ne voulions plus faire le *Courrier de Paris*, en vérité; nous ne voulions plus être journaliste sous prétexte que nous sommes poëte. Et voici comment la poésie nous est venue. Un jour que nous étions malade, et non pas *indispose*, comme on l'a dit, car nous n'osons plus nous servir de ce mot depuis que nous avons lu dans *la Presse* qu'on avait administré les derniers sacrements à une personne gravement indisposée, ce mot est beaucoup trop significatif, malade est moins fort; un jour de fièvre, enfin, ne pouvant ni sortir, ni parler, nous avons voulu lire; nous demandons un livre amusant pour nous distraire; on nous apporte un gros recueil de poésie, intitulé *la Comédie de la mort*. Le titre n'avait rien de réjouissant; mais le nom de l'auteur était assez plaisant. *La Comédie de la mort*, par *Théophile Gautier!* Quoi! Théophile Gautier poëte! le prince des moqueurs, ce maître en ironie, ce grand sabreur de renommées est aussi un rêveur de cascades, un habitant mélancolique du flottant royaume des nuages! lui, le brillant feuilletoniste de *la Presse!* lui le lundi dont nous sommes le samedi!... Jugeons un peu ses œuvres, puisqu'il s'offre à la critique à son tour; vengeons nos vieux amis qu'il ne ménage guère, apprécions enfin ces vers de feuilleton. Ce disant, nous avons pris ce lourd volume, nous promettant bien de le traiter légèrement. Mais par malheur nous sommes juste, et malgré notre bonne envie d'être ta-

quin, nous avons été contraint d'admirer de beaux et magnifiques vers dont nous aurions bien pourtant voulu rire, et maintenant que nous avons vu notre jugement confirmé par les grandes autorités littéraires de notre époque, nous avouons franchement que la lecture de ce livre nous a rendu poëte à notre tour. Quand nous avons découvert que l'on pouvait passer si heureusement du feuilleton à l'élégie, du compte rendu à l'ode, et de la critique à l'enthousiasme, nous avons pensé que nous-même nous pouvions arriver à une semblable métamorphose; nous avons dit : tous les feuilletonistes de *la Presse* sont poëtes, Dumas, Méry, Théophile Gautier, il faut absolument que nous fassions des vers aussi, et nous nous sommes mis à l'ouvrage; et quand on est venu il y a quinze jours chercher notre feuilleton, nous avons répondu avec dédain : « Il n'y a point de *Courrier de Paris*, nous faisons des vers, nous vous donnerons notre poëme quand il sera fait; » car nous avions alors toute l'insolence de l'inspiration. Depuis, nos amis sont venus nous trouver, ils nous ont dit : « Vous avez tort; vous avez réussi dans un genre, peut-être allez-vous échouer dans un autre, vos feuilletons sont imités par tous les journaux, il y a des vicomtes de Cerisy, d'Allevard, dans toutes les Revues, c'est une preuve de succès; croyez-nous, reprenez le *Courrier de Paris*. » Et nous avons cédé à leurs prières. Hélas! il faut bien dire aussi pourquoi, c'est que l'inspiration avait passé, mais elle reviendra encore, nous l'espérons; nous achèverons notre poëme, et nous vous confierons quelques-uns de nos vers; nous qui, jusqu'alors, n'avions eu aucune prétention littéraire, nous livrerons nos œuvres à la critique. On pourra se venger enfin de toutes nos malices; nous sommes vulnérable, maintenant que nous avons acquis une vanité.

Mais nos vers ne sont point achevés et ceux de M. Théophile Gautier sont imprimés; c'est de lui qu'il nous faut parler. *La Comédie de la mort* est un petit poëme d'une centaine de pages, qui donne son nom à tout le recueil de poésies et qui vient attrister une foule de ravissantes élégies pleines de grâce et de fraîcheur; l'idée de ce poëme est grande et belle; le poëte, comme le Dante, descend, non pas aux enfers, ce mot est vieilli, il descend dans le pays des âmes; il s'en va chez les morts chercher la vérité, le mot de la vie; il va demander le secret de ce monde à ceux qui ne l'habitent plus; une femme l'accompagne dans sa course funèbre, c'est la Mort; mais la Mort n'est pas, pour le poëte moderne, ce vieux squelette décharné qui se promène depuis des siècles, tenant une faux à la main, et qui ne se repose que sur un *jeu d'oie :* la Mort est pour lui une belle jeune fille qu'il décrit ainsi :

Un souffle fait plier sa taille délicate;
Ses bras plus transparents que le jaspe et l'agate,
Pendent languissamment;
Sa main laisse échapper une fleur qui se fane,
Et, ployée à son dos, son aile diaphane
Reste sans mouvement.

Elle est amère et douce, elle est méchante et bonne,
Sur chaque front illustre elle met la couronne
Sans peur ni passion.
Amère aux gens heureux et douce aux misérables,
C'est la seule qui donne aux grands inconsolables
Leur consolation.

La Mort conduit le poëte vers Faust; il interroge l'homme de la science; peut-être la science a-t-elle le secret de la vie?... Faust répond comme le Cassandre de Schiller : *la science est la mort.* Puis il s'écrie, en maudissant ses inutiles veilles, ses vains travaux :

Un seul baiser, ô douce et blanche Marguerite!
Pris sur ta bouche en fleur, si fraîche et si petite,
Vaut mieux que tout cela.
Ne cherchez pas un mot qui n'est pas dans le livre;
Pour savoir comme on vit, n'oubliez pas de vivre,
Aimez, car tout est là.

Et le poëte, alors, voyant que le secret qu'il poursuit n'est pas dans la science, court interroger don Juan, l'homme qui a donné sa vie à l'amour! Mais don Juan répond :

J'ai brûlé plus d'un cœur dont j'ai foulé la cendre,
Mais je restai toujours comme la Salamandre,
Froid au milieu du feu.
J'avais un idéal frais comme la rosée,
Une vision d'or, une opale irisée
Par le regard de Dieu!

Au carrefour douteux, Y grec de Pythagore,
J'ai pris la branche gauche, et je chemine encore,
Sans arriver jamais.
Trompeuse volupté, c'est toi que j'ai suivie,
Et peut-être, ô vertu! l'énigme de la vie,
C'est toi qui la savais.

Don Juan envie le sort de Faust; lui seul a compris le destin de l'homme, dit-il : *la science c'est la vie.*

N'écoutez pas l'amour, car c'est un mauvais maître;
Aimer, c'est ignorer, et vivre, c'est connaître.

Et le poëte découragé, voyant que le secret du monde n'est ni dans la science, ni dans l'amour, va le demander à la gloire, et Bonaparte lui répond.......... des vers admirables, que nous ne pouvons citer aujourd'hui, et qu'il vous faudra bien lire, même malgré vous, car M. Théophile Gautier s'est classé déjà, par la publication de ce recueil, dans

le petit nombre des grands talents poétiques que tout homme de goût doit connaître.

Depuis un mois l'on danse, l'on danse, on ne s'arrête pas. Le bal de M. le président de la chambre des députés était fort nombreux hier, malgré la neige qui tombait comme la grêle, et qui aurait dû effaroucher plus d'un invité charitable. Oh! comme les chevaux et les cochers ont dû souffrir! Après une soirée si froide et si humide, que de jeunes filles seront malades! que de mères *enrhumées!* que d'orateurs seront sans voix! Comment se fait-il que l'hiver soit la saison des plaisirs? On trouve chez M. Dupin, président de la chambre des députés, les pairs et tous les députés; chez M. Dupin, procureur général, tous les avocats et toute la magistrature; chez M. Dupin, membre de l'Académie française, les illustrations littéraires qui inspirent le plus la curiosité. Tout cela ne fait pas de fort jolis danseurs, nous en convenons; mais cette réunion d'orateurs, de poëtes, de magistrats, compose la *collection* la plus intéressante qu'il soit possible d'observer à Paris. Certes, le bal de M. H..., qui avait lieu le soir même, était plus joli et paraissait plus élégant; des quadrilles de dandys et de *merveilleuses* font dans un bal un plus charmant effet que des groupes d'avocats et de députés. Cela est vrai, mais, pour nous qui sommes assez blasé sur les fêtes monotones de la fashion, nous trouvons un grand intérêt dans ces assemblées nationales; sans doute, elles séduisent moins les regards, mais elles parlent plus à la pensée. M. le duc d'Orléans assistait à cette fête, et quelques personnes ont remarqué, en souriant, que plusieurs députés de l'opposition lui faisaient les plus charmantes agaceries.

Du reste, le monde politique semblait jouir du plus parfait repos. Les bouillants professeurs dont l'ardeur belli-

queuse a failli naguère bouleverser le monde causaient tranquillement assis sur de pacifiques banquettes en prenant des glaces et du punch. Plus de guerre pour eux, ils ont déposé leurs armes. Dieu soit loué, ils ne rêvent plus la gloire des camps. Pallas s'est ressouvenue de Minerve. La Sorbonne en fureur est rentrée dans son lit, et l'Europe enfin rassurée n'a plus à redouter les excès d'une soldatesque ou plutôt d'une pédantesque effrénée!

M. Thiers était calme et digne, il n'allait plus çà et là donner des poignées de main à tout le monde, il ne s'agitait plus comme un électeur influent, il avait l'attitude qui lui convient, celle d'un homme d'État qui a pour lui l'avenir. M. Odilon Barrot ne se posait plus en farouche républicain, il se promenait avec de fort jolies femmes et paraissait ne vouloir s'occuper que d'elles. M. Berryer semblait en cela partager tout à fait ses opinions et se *rapprocher* de lui, malgré toutes les nuances de parti; enfin, voilà le monde politique tel que nous l'avons observé, et nous ne voyons dans cet ensemble rien qui soit effrayant.

Parmi les beautés de la fête, il y avait une fort belle femme dont chacun demandait le nom; puis aussitôt que ce grand nom était prononcé, on s'agitait, on s'avançait, on voulait voir celui qui avait rendu ce nom si célèbre et l'on parlait d'*Hernani*, et l'on se demandait quel jour *Marion de Lorme* serait jouée. Ce sera, dit-on, la semaine prochaine. En attendant, *Hernani* aide la Comédie-Française à payer les frais du procès qu'elle a perdu pour n'avoir pas voulu le jouer; c'est généreux. Ce drame est comme un jeune chêne que des broussailles avaient failli étouffer dans sa racine; aujourd'hui, vainqueur du temps, il a grandi, et toute la contrée vient l'admirer. Mais chaque événement heureux a son côté pénible; quelle fatale influence ce grand

succès d'une œuvre si contestée ne va-t-il pas avoir sur nos plaisirs? Savez-vous ce qui nous menace? savez-vous ce que tous les auteurs *méconnus*, c'est-à-dire sifflés, veulent exiger aujourd'hui?... Ils demandent qu'on les *rejuge!* Oui, oui, n'est-ce pas affreux, tous les morts littéraires demandent à ressusciter! « J'ai été méconnu il y a dix ans; bon, dit un auteur tombé, c'est une raison pour que j'aie du succès aujourd'hui... Voyez *Hernani*, la grande scène était très-mal *prise* autrefois, maintenant *elle va aux nues* (style de théâtre). » Si l'on n'y prend garde, ces ambitions rétrospectives nous mèneront fort loin; nous en sommes sérieusement alarmé; si chacun se met à voir dans ses revers passés des gages de succès futurs, toute chose sera remise en question : les vieilles lois *rejetées* seront représentées; les amours dédaignés se rallumeront. « J'ai échoué auprès de madame une telle il y a dix ans, pensera un adorateur maltraité; tant mieux, car je vais lui plaire aujourd'hui. » Et il repartira pour séduire. Eh! mon Dieu, peut-être réussira-t-il, peut-être dira-t-il, comme Victor Hugo, « qu'il a trouvé le public bien changé. »

LETTRE III

24 février 1838.

Le bal de la liste civile.

Il est dit que nous ne serons pas mondain cette année, les fêtes nous portent malheur, chaque plaisir nous amène un tourment; nous revenons d'un concert avec la fièvre, nous rapportons d'un bal une névralgie; nos plaisirs se

payent tous le lendemain même, on ne nous fait point de crédit, et nous sommes toujours contraint d'acheter une agréable soirée par huit jours entiers de solitude. Nous ne nous plaindrions pas de notre sort, qui serait assez dans nos goûts, s'il ne contrastait amèrement avec le métier que l'on nous a fait prendre; mais n'est-ce pas la plus cruelle des ironies ?... un *courrier* qui passe toutes ses journées nonchalamment assis au coin du feu! Autant vaudrait être un argus aveugle, un escamoteur manchot, ou un avocat muet. Cependant pour bien juger le monde, il est peut-être assez avantageux de n'y point aller. Un poëte fort spirituel disait un soir : « Je ne décris bien que ce que j'imagine; je ne sais pas dépeindre ce que j'ai vu; j'irai en Orient, mais plus tard, lorsque mon poëme oriental sera fini. » On se moquait de lui, on riait, on lui disait qu'il imiterait en cela Baour-Lormian, qui ne s'était mis à apprendre l'italien qu'après avoir publié sa traduction du Tasse; on l'accusait de paradoxe, et pourtant, nous le voyons par nous-même aujourd'hui, il n'était pas loin d'avoir raison.

Quand on veut juger par ses propres yeux, et avec ses idées, malgré soi on apporte un jugement tout fait; on ne vient jamais seul, on est toujours et partout accompagné de ses prétentions; une pensée sombre, que vous aurez au fond du cœur, attristera pour vous la plus brillante fête; deux nuits d'insómnie vous feront bâiller pendant l'opéra le plus gracieux; vous vous laisserez influencer dans vos jugements par vos impressions, et vous pourrez vous tromper bien des fois; vos yeux voilés verront toutes les choses sous un jour faux, vous serez comme ce savant qu'une femme coquette avait pris en horreur, à cause de ses lunettes bleues : « Pourquoi le haïssez-vous? lui di-

sait-on. — Parce que je pense qu'il me voit *bleue*, et cela m'est désagréable. » Vous regarderez chaque objet avec vos préjugés, vos souvenirs, vos prétentions, vos jalousies, vos petites passions, bonnes ou mauvaises, besicles morales, lunettes abstraites, abat-jour intellectuels auxquels on s'accoutume aussi, mais qui n'en troublent pas moins les regards et la pensée; enfin, vous verrez comme l'on voit avec toute espèce de lorgnon; vous verrez les détails, mais vous ne saisirez jamais l'ensemble; tandis que, en ne voyant rien du tout, d'abord vous ne voyez pas mal; c'est déjà un avantage; mais ensuite, vous pouvez vous faire une idée juste et précise des événements et des plaisirs auxquels vous n'avez pas assisté, par les diverses impressions, par les jugements même contradictoires des personnes qui les ont vus pour vous et qui viennent vous les raconter. Ainsi nous n'avons pas admiré nous-même le magnifique bal de la liste civile, mais nous vous répéterons ce que l'on nous en a dit.

Opinion d'un carliste : C'était la plus belle fête qu'on ait jamais imaginée, espagnole, mauresque, féerique, le plus séduisant coup d'œil; des femmes charmantes, et puis des fleurs, des fleurs! partout, sur tout, c'était enchanteur! Nous vous avons bien regretté.

Opinion d'un homme du juste-milieu : C'était fort bien comme arrangement, beaucoup de lumière, beaucoup de fleurs, mais peu de jolies femmes, et des figures étranges qu'on n'aurait pas dû voir là!... (On sait que le juste-milieu croit avoir le monopole des jolies femmes.)

Eh bien, de ces deux opinions nous avons formé celle-ci :

C'était une fête superbe, parfaitement bien ordonnée, un bal de souscription qui avait l'air d'un bal d'ambassadeur,

où il y avait de très-jolies femmes comme partout, car la beauté n'a pas de préjugés, elle s'attaque à tous les rangs, à toutes les sectes, à tous les partis; hélas! non pas à tous les âges, mais enfin elle ne choisit pas; il y avait donc de très-jolies femmes, des femmes élégantes et distinguées, des hommes de la meilleure compagnie, de petites grandes dames ravissantes, de jeunes grands seigneurs fashionables et merveilleux; puis il y avait, parmi tout cela, une ou deux de ces importations étrangères, personnages fantastiques que l'on ne connaît point, mais que l'on reconnaît tout de suite; fées malveillantes qui ne sont jamais invitées; fantômes séduisants, mais terribles, dont on cherche le regard, mais de qui l'on craint le salut; beautés célèbres dont on ignore le nom, élégantes un peu trop fières de leur parure; apparitions inévitables enfin dans tous les bals publics, et quelquefois aussi dans les fêtes particulières.

LETTRE IV

15 mars 1838.

L'émigration intérieure. — Les choses nouvelles. — Discours du prince de Talleyrand.

Raconter les joies qui depuis huit jours enivrent Paris serait chose impossible; il y a eu des fêtes pour tout le monde, des bals à tous les étages; on a dansé à la lueur de tous les flambeaux, candélabres d'or et chandeliers de cuivre, lustres en cristal de diamants, et quinquets à réflecteurs de fer-blanc; la plus humble clarté, la plus éclatante lumière brillaient à la même heure pour un plaisir.

Oh! la fatigue sera grande après ces jours de fêtes orageuses. Un si beau carnaval doit faire la fortune des médecins...

Les bals Musard et Valentino ont toujours la vogue. Le bal Musard est déjà une vieille folie consacrée par le temps et adoptée par l'usage. Les jeunes gens de la meilleure compagnie, les héritiers de nos plus grands noms y vont dépenser l'ardente activité que l'*émigration intérieure* et leurs répugnances politiques leur laissent tout entière; ils dansent, ils galopent, ils valsent avec enthousiasme, avec passion, comme ils se battraient si nous avions la guerre, comme ils aimeraient si nous avions encore de la poésie dans le cœur. Ils ne vont pas aux fêtes de la cour, fi donc! ils y trouveraient leur notaire et leur banquier; mais ils vont chez Musard; là, du moins, ils trouvent leur valet de chambre et leur palefrenier; à la bonne heure! On peut, sans se compromettre, danser en face de ces gens-là. L'esprit de parti a découvert une mine de scrupules inouïs, de délicatesses étranges, auxquels, heureusement, nous ne comprenons rien; aujourd'hui, grâce aux nouvelles susceptibilités de la politique, servir son pays comme officier, comme diplomate, comme magistrat, c'est parjurer sa foi, c'est être indigne de son nom; mais, en revanche, passer sa vie à fumer, à jouer, à boire jusqu'au délire, à déchirer, de ses éperons, le canapé d'une danseuse, à médire avec elle des femmes du monde, qui ont eu l'esprit de se moquer de vous, et qui vous préfèrent les vieux élégants de l'empire; se livrer sans colère aux propos les plus grossiers; ne vivre enfin ni pour l'étude, ni pour le cœur, ni pour la gloire, cela s'appelle garder ses convictions, être fidèle à une noble chose, comprendre enfin tous les devoirs de son rang et de son nom. Oh! noble parti! que vous remplissez

bien la mission qui vous est confiée! Qu'il serait fier de vous, ce jeune roi dont vous préparez le retour, s'il pouvait vous contempler dans vos jours d'enthousiasme! quel séduisant avenir pour lui que l'espérance d'une cour si chevaleresque et si brillante! et puis quelle sympathie éveilleraient en lui de si touchants tableaux! Quelle heureuse harmonie entre son existence et la vôtre; comme vous marchez bien ensemble au même but, comme vous suivez bien la même route, comme vos pensées sont bien l'écho de ses pensées! Mêmes occupations, mêmes loisirs. Il travaille... vous jouez aux cartes!... Penché sur de gros livres, il étudie l'histoire, il interroge la science... Penchés sur un billard, vous étudiez un nouveau coup!... Chaque soir il tombe à genoux devant une image du Christ, et, dans l'extase de la prière, il pense à son pays, il pense à vous, à vous ses défenseurs et ses amis... Chaque soir vous tombez aussi, mais sous une table et dans l'ivresse du vin et de la fumée; vous ne pensez à personne, car vous ne pensez pas du tout. Voilà sa vie, voilà la vôtre. Oh! s'il était revenu il y a deux jours, quel admirable accueil il eût reçu de vous, avec quel empressement vous auriez couru à sa rencontre en descendant de la Courtille, déguisés en troubadours et en charretiers, en bateleurs et en malins, en Robert-Macaire et en postillon de Lonjumeau! Maintenant que le délire est passé, soyez de bonne foi, messieurs, et dites-le avec nous : ce rôle n'est pas celui qui vous convient. Ce n'est pas ainsi que doit être représenté, dans la capitale de la France, par des hommes héritiers de noms glorieux, le parti de la vieille monarchie, quand ce parti est si noblement représenté dans l'exil par deux femmes de courage, par deux enfants pleins de dignité. Sans doute, il est de nombreuses exceptions à cette générale folie. Nous connais-

sons plus d'un jeune fils de duc qui mène une vie laborieuse, et qu'un avenir de dangers et de privations n'épouvante pas. Nous pourrions citer plusieurs exemples de résolutions énergiques que tous les esprits sages doivent admirer; mais ces exceptions trouvent si peu de sympathie, et l'on en parle avec un étonnement si plaisant, qu'elles viennent encore nous donner raison, et prouver que de tous les partis qui divisent le pays, celui qui comprend le moins sa destinée est précisément celui qui devrait être le plus respectable puisqu'il a pour principe le culte sacré des souvenirs.

Le bal masqué donné au profit des indigents était une innovation; il aura le sort de toutes les choses nouvelles qui, chez nous, ne réussissent que lorsqu'elles ont cessé de l'être; nous sommes un peuple inconstant et léger qui avons beaucoup de peine à nous accoutumer à ce qui est nouveau : tout changement nous est odieux; nous admettons la variété, mais la variété dans les trois ou quatre mêmes choses; nous déménageons souvent, mais nous habitons toujours le même quartier. On dit : Cela a réussi parce que c'était nouveau; eh bien non, cela a réussi malgré la nouveauté, parce que c'est venu à propos. On ne pardonne aux entreprises nouvelles, que lorsqu'elles sont très-opportunes, et que l'on y est préparé longtemps d'avance par le besoin universel. Or comme le besoin d'un bal masqué de bonne compagnie *ne se faisait pas généralement sentir*, on a froidement accueilli celui de lundi dernier. Il était cependant fort beau; les hommes y étaient en grand nombre, mais il n'y avait pas assez de dominos. D'ailleurs ces dominos de fantaisie ôtent tout le mystère de l'intrigue. Les femmes sont tout de suite reconnues; autrefois tous les dominos étaient pareils, tous en taffetas noir, même étoffe,

même camail, mêmes ornements; c'était comme les gondoles à Venise, elles se ressemblent toutes; aussi Venise est-elle la ville du mystère! Les femmes étaient toutes vêtues de la même manière; il en résultait une grande confusion qui déroutait les plus malins observateurs. Une femme venait vous parler deux ou trois fois, vous pouviez croire que trois femmes vous avaient parlé; elle lançait un mot piquant et disparaissait dans la foule; vous la poursuiviez, vous arrêtiez une autre femme à qui vous adressiez la réponse que vous destiniez à la première. Quelquefois deux dominos, trois, quatre dominos, s'entendaient et vous entraînaient dans une quadruple intrigue, qui vous faisait tourner la tête; maintenant chaque domino se *met* à sa fantaisie : l'un porte un bonnet rose, l'autre un camail; celui-ci préfère le satin noir, celui-là a deux volants de dentelles pour se distinguer. Les femmes semblent n'avoir d'autre but que celui de se faire reconnaître; il faut dire la vérité, elles y parviennent complétement. Nous ne sommes point allé à ce bal, et nous le déclarons positivement aux personnes qui prétendent nous y avoir rencontré; mais il nous est arrivé à propos de cette fête une chose si plaisante, que nous ne pouvons résister au plaisir de la raconter. On avait eu la bonne grâce de nous envoyer un laisser-passer, pour nous épargner l'ennui d'attendre une heure à la file. Aù seul aspect de cette carte les gardes municipaux s'apaisaient, ce talisman faisait reculer les chevaux, et tous les obstacles s'aplanissaient devant vous. Comme nous n'allions point au bal, cette insigne faveur allait être perdue lorsqu'un de nos amis arrive. « Vous n'allez pas au bal ce soir? dit-il. — Non... — Pourquoi?... — Parce que j'y vais demain. — Ce n'est pas une raison. — Si vraiment, un plaisir m'attriste, mais deux plaisirs m'en-

nuient. — Ah! voilà un laisser-passer! On vous en a envoyé un? — Oui, le voulez-vous, je vous l'offre de bon cœur. — Je le prends; mais il faut y mettre votre cachet. — Je ne rentre pas chez moi, prêtez-moi un cachet quelconque... » Alors nous prenons un cachet de fantaisie, le premier venu, mais nous vous donnons en mille à deviner quelle en était la devise?... Oh! nous en avons bien ri. Sur ce laisser-passer qui devait servir à couper la file, on lisait ces mots : TOUT VIENT A POINT A QUI SAIT ATTENDRE!

L'épigramme était sanglante, heureusement les gardes municipaux ne l'ont point sentie. A ce bal, il y avait un grand nombre de députés, les personnages graves dominaient; c'était une fête de charité. Les hommes sages avaient saisi cette occasion généreuse de s'amuser, ils se reconnaissaient par une bonne action le droit de chercher encore un plaisir.

Aujourd'hui, le doyen de la diplomatie, M. le prince de Talleyrand, doit prononcer, à l'Académie des sciences morales et politiques, l'éloge de M. Reynhart. Un discours par M. de Talleyrand! quelle merveille!... Qui peut lui inspirer ce dévouement? Quand on s'est immortalisé par des mots si spirituels et si profonds, se résigner à faire un long discours, quel sacrifice! quelle abnégation! car enfin, pour dire ces fameux mots que toute l'Europe sait, il faut des idées, et pour faire un discours il ne faut que des phrases. Ah! *si la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée*, les *discours* lui ont été généreusement octroyés pour cacher qu'il ne pensait pas. — Aujourd'hui, qu'il y aura de monde à l'Académie!...

LETTRE V

24 novembre 1838.

Le retour. — Paris et ses ruisseaux. — Bourganeuf et ses torrents. — Un cheval de fantaisie. — Le *jargon* de Racine. — Mademoiselle Rachel — Causeries.

Que Paris semble laid après un an d'absence! Oh! que c'est triste une ville de plaisirs! Quand on revient d'un grand voyage, quand on a longtemps respiré l'air pur, l'air embaumé des montagnes, comme on étouffe dans ces corridors sombres, étroits, humides, que vous voulez bien appeler les rues de Paris! On se croirait dans une ville souterraine, tant l'atmosphère est pesante, tant l'obscurité est profonde. Oui, l'on respire plus à l'aise dans la grotte de Pausylippe. Ah! sortons vite de cette caverne, marchons vers le jour, de l'air, de l'air! On se meurt ici! qu'il y fait chaud! et qu'on a froid! tour à tour on brûle, on frissonne; que ce brouillard tiède est glacial! Il vous pénètre jusqu'au cœur; il enveloppe toutes vos pensées, il aveugle votre regard. Hélas! ce n'est plus cette blanche vapeur des rivières dans les vallées, gaze aquatique, voile transparent que jette entre les saules la nymphe qui se baigne, nuage mystérieux, complice discret qui protége chaque soir, depuis l'éternité, l'éternel amour de l'onde et du rivage; non, ce n'est plus cela, c'est une nappe humide, épaisse, lourde et grasse, pâle et noire, c'est une pluie pénétrante et perfide, une rosée d'encre et de suie, c'est un brouillard enfin; mais un brouillard d'ordre *composite*, d'un style effrayant, c'est une macédoine infâme de tous les miasmes que l'on redoute, c'est la chaîne de vapeurs et de fumée qui marie les pavés aux toits, c'est l'union monstrueuse, fatale des

soupirs de la cheminée et de l'halcine des égouts. O Paris! Paris!

Et des milliers d'hommes vivent, s'agitent, se pressent dans ces ténèbres liquides, comme des reptiles dans un marais; et ce bruit sale et pauvre, ce *clapotement* de pas dans la boue vous poursuit de tous côtés; et l'on marche dans l'ombre sans lanterne, sous prétexte qu'il est midi, et l'on reconnaît son chemin. Alors on rentre en sa demeure où le brouillard rentre avec vous. Il s'introduit en fraude dans toutes les chambres, mais dans le vestibule, il s'établit de droit; l'escalier lui appartient aussi; il lutte de fraîcheur avec la cave. La rampe est moite. Les marches mouillées gardent l'empreinte de vos pas; les murs sont tout en pleurs, des ruisseaux de larmes grisâtres *ravinent* la poussière des lambris comme les cascades d'un orage sillonnent le sable des coteaux. Quoi! c'est ici qu'il nous faut vivre! O Paris! Paris!

Naguère un horizon si vaste s'étendait devant nous! Que nos regards étaient ravis! que d'espace! Comme nous respirions avec confiance! l'air était si pur, le ciel si haut! Là, tous les aspects étaient nobles, là, tous les bruits étaient majestueux! Ah! ces belles avenues de chêne valaient bien vos longues allées de maisons. Les plaintes du vent dans les feuilles, la voix des écluses béantes valaient bien les cris de vos ramoneurs, le roulement de vos fiacres, de vos *Dames blanches*, de vos *Augustines*, de vos *Omnibus*. Qui nous rendra ces doux moments? Quand reverrons-nous nos montagnes? car nous avons le droit de dire nos montagnes, une partie de ce charmant pays est à nous. Vrai, nous sommes très-riche là-bas. Nous y possédons, non pas une terre, fi donc! mais cent arpents, au moins, de rochers admirables! de purs rochers, des pics sublimes que nulle

N'allez pas croire, non plus, que les habitants de cette terre soient privés de toute civilisation; n'imaginez pas que cette petite ville de l'ancienne Marche soit très-éloignée du moderne Paris. Elle est, au contraire, plus avancée en éducation politique, en littérature, en élégance, que bien des villes voisines qui font grand bruit; et c'est le charme particulier de ce séjour, c'est ce mélange de mœurs champêtres et d'habitudes citadines, d'aspects sauvages et de plaisirs mondains. Voyez-vous sur ce pont qui tremble, sur ce vieil arbre jeté d'une roche à l'autre, voyez-vous cette jeune et jolie femme qui franchit le torrent (notre torrent)? Elle porte un mantelet noir garni de dentelles, un chapeau de paille de riz orné de vos fleurs à la mode, une robe rose garnie de hauts falbalas; elle tient d'une main une ombrelle, de l'autre un petit portefeuille contenant des cartes de visite. C'est la femme d'un des premiers fonctionnaires de la ville; elle va de l'autre côté de la montagne faire une visite à une de ses amies; sa fille marche devant elle; mais tout à coup l'enfant s'arrête : « Qu'as-tu, ma fille? dit une voix douce. — Maman, c'est un gros serpent. — Laisse-le passer, petite... » Et le serpent traverse le sentier, et les voyageuses continuent leur route sans s'émouvoir de la rencontre; mais on les a vues; un magnifique chapeau de paille d'Italie couvert de plumes blanches vient au-devant d'elles; et ces parures fashionables, qui seraient admirées dans la grande allée des Tuileries, disparaissent à nos regards derrière les rochers.

Voyez-vous au bord de l'abîme cette solitaire maison? le désert l'environne, des blocs de granit la protégent de tous côtés. — C'est la retraite d'un ermite, d'un poëte, ou le repaire d'un misanthrope? — Point du tout, c'est une maison de banque. Passez à la caisse. — Entendez-vous cette

cascade? Quelle voix terrible! quel bruit! Qui peut donc habiter là? — C'est la demeure d'un avocat. — Un avocat! quelle abnégation! — Où donc courez-vous dans la prairie? qu'allez-vous faire dans cette chaumière isolée? — Je vais jeter dans la boîte aux lettres une réponse à M. de Lamartine. — Dans cette cabane où sont les vaches? — Oui : c'est un bureau de poste.

Ainsi dans ce charmant pays les beautés les plus simples de la nature se confondent avec les plus commodes recherches de la civilisation; c'est une suite de contrastes piquants, une lutte constante des choses les plus étrangères entre elles, un mélange inconnu de rochers et de banquiers, d'avocats et de cascades, de loups et de chapeaux à plumes, de sangliers et de dentelles, de falbalas et de serpents, dont nous ne pouvons donner aucune idée et qui avait pour nous bien des attraits.

Que de belles promenades nous avons faites dans ces campagnes! que de fois les flots du Thorion ont réfléchi l'étrange image de notre coursier! Nous disons coursier, le nom de cheval ne lui conviendrait en aucune sorte. C'était un quadrupède de race et de forme sans nom, dont l'allure de fantaisie était pleine d'originalité. Ce compagnon de voyage n'était pas digne de nous sans doute, il n'avait en apparence rien d'élégant; aussi était-ce pour nous moins une monture qu'un guide. Mais ce bon vieillard qui se disait natif de Limoges connaissait si bien le pays! Il savait tous les détours de la montagne, il s'arrêtait dans tous les pacages, il allait boire à toutes les fontaines, il entrait dans toutes les chaumières, il saluait toutes les jeunes filles, et fuyait tous les paysans; la voix d'un charretier le remplissait de crainte; le moindre fouet claquant dans les airs le faisait partir au grand trot. C'était plus fort que lui, c'était

plus fort que nous, il n'était pas maître de ses souvenirs. Grâce à son humeur vagabonde, nous avons parcouru tout le canton, nous avons visité les ruines du temple des druides à Perseyx, monument superbe que M. Mérimée ne connaît pas; nous avons vu le joli lac de Péra, l'étang de la Chapelle, la cascade de Saint-Martin-le-Château, les bois du Palais, Pontarion, Sauviat, etc., etc.

Mais à quoi bon rappeler toutes ces choses? c'est Paris qu'il nous faut regarder aujourd'hui; ô Paris! Paris!

Tels étaient *nos* plaisirs. Quel changement, ô dieux!

Qu'avons-nous dit? imprudents que nous sommes! citer Racine dans *la Presse!* L'audace est extrême, nous l'avouons; mais on nous pardonnera cette licence poétique en faveur de nos souvenirs. C'est une faiblesse, que voulez-vous? nous le savons bien; mais Racine est pour nous un ami d'enfance; nous ne le jugeons pas, nous l'aimons. Notre admiration pour lui n'est que tendresse; c'est une de ces erreurs puériles, un de ces préjugés de naissance qu'on suce avec le lait. L'âge n'y peut rien et la raison n'en guérit pas; c'est ce vulgaire amour plein de niaiserie que l'on ressent pour sa nourrice, pour une vieille paysanne qui a les mains rouges, qui dit : *J'avions, j'étions, je sommes,* et que l'on embrasse devant tout le monde, comme sa mère, malgré son bonnet rond et ses sabots. Racine ne dit pas précisément : *J'étions* et *j'avions,* mais il parle, dit-on, une langue vieillie. Il ne porte point de sabots, mais le lacet de ses cothurnes est bien usé. Nous l'aimons donc par habitude, par reconnaissance aussi; ses beaux vers... non, ses vers chéris gardent encore le parfum de nos belles années; ils retentissent encore de la voix bien-aimée d'un père, leur admirateur passionné, des accents de la bonne sœur qui

nous apprenait à les réciter, ils vivent tout-puissants dans notre mémoire, et nous vous demandons la permission de les trouver sublimes tant que nous ne les aurons pas oubliés.

Eh! mademoiselle Rachel?

Nous ne l'avons pas encore vue, mais d'avance notre bienveillance lui est acquise; ses détracteurs prétendent que son immense succès est une affaire d'association nationale. Mademoiselle Rachel est juive, disent-ils, et chaque fois qu'elle joue, la moitié de la salle est occupée par ses coreligionnaires. Ils agissent avec elle comme avec Meyerbeer, avec Halévy. A l'Opéra, voyez les jours où l'on donne *les Huguenots* et *la Juive*, toutes les places qui ne sont pas louées à l'année sont prises par les juifs. Cela est vrai, et nous ne pouvons nous empêcher d'admirer cette belle union de tout ce peuple qui se parle et se répond d'un bout du monde à l'autre, qui se comprend avec une si prodigieuse rapidité, qui relève un de ses fils malheureux à son premier cri, et qui court chaque soir applaudir en foule celui de ses enfants qui se distingue par son génie. Cela fait rêver. N'avoir point de patrie, et garder un sentiment national si parfait! Quelle leçon pour nous, qui nous desservons mutuellement sans cesse, qui nous détestons si bien, et qui pourtant sommes si fiers de notre belle France! Faut-il donc des siècles d'exil et de persécution pour que les enfants d'une même terre apprennent à s'aimer entre eux? Peut-être!... Quoi qu'il en soit, mademoiselle Rachel obtient un succès mérité, les triomphes factices n'ont pas cet ensemble et cette durée; d'ailleurs, nous entendons chaque soir vanter la jeune tragédienne par des juges qui nous inspirent la plus grande confiance, de vieux amateurs de tragédie, qui ont vu Talma, qui ont applaudi mademoiselle Raucourt, mademoiselle Duchesnois, et qui ne sont pas juifs du tout.

Nous ne sommes encore allé qu'une seule fois au spectacle, à la première représentation de *Ruy-Blas*. C'était pour nous un devoir d'amitié, car, vous le voyez, nous sommes toujours le même, réunissant dans une même admiration les choses que la rivalité sépare, aimant Racine et Victor Hugo, les admirant de front, sans blâmer l'un pour flatter l'autre.

Don Sébastien fait événement à la Porte-Saint-Martin. Cela devrait encourager M. Harel à faire balayer son théâtre. A chaque pas, à chaque émotion violente, les acteurs disparaissent dans un nuage de poussière. L'héroïne tombe à genoux avec une robe noire, elle se relève avec une robe grise. On a respecté la poudre du désert apportée par les Bédouins, mais *Don Sébastien* méritait aussi des égards.

George Sand est en Espagne; en partant il nous a laissé *Spiridion*. Avez-vous lu *Spiridion?*

Avez-vous lu *Arthur*, par l'auteur de *la Salamandre?* *Arthur* et *Spiridion* font le sujet de toutes les conversations dans le monde fashionable. Du reste, nous ne savons encore rien que de tristes nouvelles; nous ne voyons que des amis en deuil; les heureux sont absents. La grande mode cette année à Paris, c'est de passer l'hiver en Italie; c'est aussi la mode à Londres. La reine douairière d'Angleterre est à Naples. La belle duchesse de Sutherland est à Rome, avec toute sa famille. Chaque fois que vous prononcez un nom célèbre par l'esprit, par la beauté ou par l'élégance, on vous répond : — Elle est à Rome, à Milan, à Florence. On vous dit rarement : — Elle est ici. Tout le monde pense-t-il donc comme nous? L'horreur parisienne, est-ce là le sentiment général de cette année, l'épidémie de la saison? et le triste refrain que nous avons adopté est-il donc le cri universel?... O Paris! Paris!

LETTRE VI

30 novembre 1838.

Une découverte. — Lamartine. — Victor Hugo. — Histoire de l'AME HUMAINE. — L'école des *Élus*. — L'école des *Parias*.

Patience, nous vous parlerons tout à l'heure de ce qui vous intéresse, de niaiseries et de chiffons; mais, avant de vous raconter ce que vous désirez savoir, nous voulons dire ce que nous serons fier un jour d'avoir dit.

Il s'agit d'une grande découverte faite par nous, d'une belle pensée ravie à deux nobles intelligences, d'une clarté nouvelle jetée sur deux tableaux, deux œuvres gigantesques, que le monde juge et ne comprend pas; rayon charmant, plein de partialité et d'injustice, puisqu'il n'a daigné luire encore que pour nous.

Quelles sont ces deux nobles intelligences? — Lamartine et Victor Hugo. — Quelle est cette belle pensée? — Celle de toute leur vie, celle qui préside à chacune de leurs œuvres. Chose étrange! ces deux hommes de génie se sont rencontrés, sans le vouloir, sans le savoir; et suivant tous deux une route différente, tous deux marchent au même but. Oui, tous deux gravissent la même montagne, l'un a choisi le sentier du nord, l'autre le sentier du midi; mais, parvenus au sommet, ils se retrouveront et se donneront la main. Tous deux accomplissent le même travail, mais en sens inverse; tous deux ont entrepris le même livre; ils écrivent la même histoire, l'histoire de l'AME HUMAINE; l'un raconte le bien, l'autre le mal; Lamartine, avec son regard rêveur et poétique, cherche le beau; Victor Hugo, avec son coup d'œil observateur et dramatique, étudie l'horrible. L'œuvre

du premier pourrait s'appeler *l'École des Élus*, l'œuvre du second serait *l'École des Parias*. Ainsi, dans leur sublime instinct qu'on nomme génie, ils se sont partagé le monde : l'un a choisi la terre, l'autre le ciel!

Maintenant, suivons-les dans le développement de leur travail; ne vous effrayez pas, cela ne sera pas long. Nous vous dirons dans un moment que l'on porte des robes groseille à bouquets noirs qui sont fort jolies. Permettez-nous avant d'expliquer notre idée.

Lamartine, dans ses poëmes épiques, montre l'homme vertueux aux prises avec les tentations de la vie, et succombant une heure à ces tentations pour expier ensuite cette heure de faiblesse par des années de remords, de remords bienfaisants; l'homme entraîné au crime par un monde corrompu qui l'attire, mais triomphant d'une démence passagère, grâce à la noblesse de son origine, à la pureté de son cœur, à la sainteté de son éducation.

Victor Hugo, dans ses drames, a pris le point de vue contraire : il montre l'homme dégradé par toutes les passions mauvaises, par toutes les misères, par toutes les humiliations, par le vice, par l'esclavage, par la difformité, séduit à son tour une heure par le bien, luttant non pas contre lui, mais avec lui contre un passé horrible qu'il abjure; aspirant vers le beau, comprenant les délicatesses les plus exquises, mais abruti, mais dégradé, indigne des nobles sentiments qu'il éprouve, ne pouvant déployer ses ailes rongées, ne pouvant respirer dans un air trop pur, ne pouvant se diriger dans ces régions inconnues; retombant alors épuisé et vaincu dans l'abjection première, malgré ses efforts courageux, parce que sa pensée est à jamais flétrie, parce qu'une éducation pour ainsi dire malsaine a gangrené son cœur.

Vous le voyez, dans cette grande œuvre que ces deux génies poursuivent en même temps, c'est toujours l'Ame humaine qui est l'héroïne, c'est elle qu'on éprouve, qu'on se dispute, c'est elle qui est l'étude enfin. Dans l'œuvre de Lamartine, elle lutte avec l'esprit du mal et triomphe; dans l'œuvre de Victor Hugo, elle cherche avec instinct le bien, qu'une sainte passion lui révèle; mais on la repousse du pied, et elle succombe. Ainsi *Jocelyn* a voué ses jours aux autels; une femme vient qui lui dit : « Je t'aime, » et Jocelyn sent faillir ses résolutions, l'amour l'égare, il ne voit plus le temple qu'avec effroi, et il faut que la religion soit en péril, il faut qu'un prêtre meure comme un martyr, il faut qu'un peuple entier verse des ruisseaux de sang et de larmes pour le ramener au devoir. Ainsi, dans la *Chute d'un Ange*, Cédar, ange exilé, a donné sa vie au plus pur amour : aimer son Dieu, sa femme et ses enfants, voilà sa vertu. Une courtisane vient qui lui dit aussi : « Je t'aime, » et Cédar est entraîné par une ruse, et l'indigne Lakmy trouve au sein des flots le châtiment du crime qu'elle a fait commettre. Maintenant voyez dans l'épreuve contraire le même effet. De grâce, encore quelques mots sur ce grave sujet; dans un instant, nous vous dirons que mademoiselle Baudran fait des turbans de velours qui sont admirables.

Quasimodo est un monstre dégradé par la laideur ou plutôt par la *hideur* et abruti par une monomanie. Quasimodo, amoureux de ses cloches, tout à coup aime une jeune fille, il aime... et l'étincelle divine qu'étouffait sa difformité se révèle; il aime d'un amour pur, délicat, sublime, il aime d'amour enfin, car il n'y a qu'un amour; il aime comme Saint-Preux, comme Roméo, comme don Carlos, comme les modèles classiques de la passion; mais

il n'aime ainsi qu'une heure. Cette tendresse si noble au fond de son âme, ne s'exprime, hélas! que dans son misérable langage; ce foyer si brûlant ne jette qu'une flamme décolorée; il aime comme un héros de roman, et il agit comme un monstre méprisable, parce qu'il ne sait pas comment on agit dans les nobles choses, parce que ses habitudes d'idiot sont plus fortes que son instinct de générosité; parce que, nous le disions tout à l'heure, une éducation pernicieuse a souillé son cœur; et cette passion si belle, si véritable, si puissante, ne se trahit que par une touchante humilité. Pauvre monstre! il n'imagine rien de plus beau, pour séduire la femme qu'il aime, que de lui amener son rival. Nourri d'humiliations, pour prouver sa tendresse, il s'humilie; l'abnégation servile pour lui, c'est le dévouement; et puis quand la passion devient trop forte, quand il veut à tout prix en avoir raison, stupide, il s'y abandonne avec sa brutalité de monstre, et le feu sacré caché dans son âme, qu'une heure d'amour avait fait revivre, s'éteint dans l'horreur et le dégoût.

Le Roi s'amuse nous offre la même étude. Triboulet, homme dégradé par le rire, s'ennoblit une heure à l'aspect de sa fille déshonorée. Le rayon divin jaillit encore de l'être abject. Le bouffon se transforme; l'amour paternel lui révèle toutes les délicatesses du cœur; quelques degrés de plus, il serait *Virginius;* mais il retombe, et ce n'est plus que Triboulet. Voyez *Marion Delorme :* même miracle; même subite transformation; un moment elle comprend la honte, elle apprend à pleurer, à rougir; une heure elle aime comme *Héloïse,* elle parle comme *Aménaïde...* mais sitôt que les grandes terreurs l'éprouvent, elle redevient Marion; l'affreuse tradition est plus forte qu'elle; voulant sauver celui qu'elle aime, elle se livre au

bourreau, sans comprendre que pour *Didier* il valait cent fois mieux mourir que d'être sauvé ainsi.

Voyez encore *Lucrèce Borgia* : elle n'est pas une fille du peuple, elle n'est point difforme, l'humiliation n'a point flétri son cœur; mais elle est née dans le crime, mais elle a été élevée dans le crime. Dès son enfance, on lui a enseigné à composer des poisons, comme on apprend aux jeunes Anglaises à faire le thé. Aussi le jour où un beau sentiment l'inspire, par bonté d'âme, par dévouement, elle fait périr tous ses ennemis dans un repas qu'elle prend soin d'assaisonner elle-même.

Voyez enfin *Ruy-Blas* : même travail, même vérité; avilir la royauté, c'est le but, c'est la morale de cette œuvre, dites-vous? eh non, mille fois non, ce n'est point de la royauté qu'il s'agit. Elle n'est mise là que pour faire valoir la pensée; c'est l'antithèse, c'est le repoussoir, c'est un contraste, et voilà tout. La véritable pensée du drame est celle-ci : l'âme d'un laquais est aussi noble que l'âme d'un héros. Parlez-lui le langage de la passion généreuse, elle y répondra. L'amour fait de ce laquais un ministre, un grand homme d'État; il est capable des plus belles actions, il réalise les plans les plus vastes; ministre, il va sauver l'Espagne; mais voilà que vous venez lui rejeter à la face, avec une ironie cruelle, tout son passé comme une injure, vous gonflez son cœur d'amertume; alors cet homme, grand d'Espagne une heure, rentre avec furie dans son ancienne profession; vous lui en faites un crime, il s'en fait une arme. Il ne veut pas combattre, il veut punir. Il dérobe traîtreusement à son maître son épée, et avec cette épée qu'il a nettoyée la veille, il le tue. Né gentilhomme, il se fût vengé en chevalier; né domestique, il se fait justice en assassin; et il commet ce meurtre dans un noble but, et

cette lâcheté sauve l'honneur d'une reine. Mais est-ce donc sa faute à lui, si vous l'avez nourri de misère et d'outrages, si vous avez flétri ses jours? Le ciel lui avait donné de nobles instincts comme à vous, c'est votre morale étrange qui les a fait taire. Vous lui avez enseigné le dédain de sa condition. Vous lui avez donné des coups de bâton, en lui disant : Je te chasse. Vous avez appelé devant lui valets ceux que vous méprisiez, quand au contraire il fallait lui dire : C'est l'intelligence qui fait la valeur d'un homme; c'est le caractère qui fait la dignité; un serviteur adroit et fidèle est plus qu'un maître incapable et voleur! Son abjection est donc votre ouvrage, et vous seuls l'avez fait ainsi; et vous le voyez lutter sans cesse avec la nature qui l'a créé noble et bon contre la société qui l'a fait envieux et méchant. Ah! quelle admirable étude, quel attachant spectacle! quand l'amour l'inspire, il est enfant de Dieu, comme tous ceux qui aiment, qui admirent et qui prient; quand la haine l'enflamme, il n'est plus que votre élève, et il se conduit d'après vos leçons.

Oui, cette étude de l'AME HUMAINE dans les monstruosités les plus hideuses, cette découverte de la beauté dans la laideur, cette recherche de la perle divine dans tous les fumiers humains, c'est un généreux et sublime travail. C'est réfuter victorieusement l'opinion de ce philosophe à qui l'on demandait s'il croyait à l'immortalité de l'âme, et qui répondit : « C'est selon. » Comme on s'étonnait de cette réponse spirituellement impie : « J'avoue franchement, continua-t-il, que je ne crois pas à l'immortalité de toutes les âmes; il y a beaucoup d'êtres dans ce monde qui n'ont pas besoin d'être immortels, qui n'y tiennent pas; les polichinelles, par exemple : pensez-vous qu'un homme qui toute sa vie a parlé comme ça (et il imitait

l'accent du personnage), pensez-vous que cet homme tienne beaucoup à son immortalité? » Oui, oui, sans doute, a répondu Victor Hugo, et il y tient peut-être plus que vous. Souvent de grands éclats de rire ont caché de tragiques douleurs; un paillasse qui nourrit quatre enfants en faisant des gambades sur un théâtre de boulevard est plus noble que vous, monsieur, qui le regardez peut-être de votre loge, entre un ami que vous avez ruiné et une malheureuse fille que vous avez perdue. Oui, l'âme du bouffon est immortelle; l'âme de Marion Delorme, de Quasimodo, est de la même essence que la vôtre; tous les hommes sont frères par l'âme. Voilà ce que Victor Hugo vous a démontré dans toutes ses œuvres! Bien loin de jeter le mépris sur ces êtres misérables que le crime, la honte et le ridicule ont proscrits, il vous apprend à les plaindre comme des victimes, alors que vous les poursuivez comme des *parias*. Il les réconcilie eux-mêmes avec leur sort; il leur enseigne la dignité, comme il vous enseigne à vous la charité. Quand il les voit étendus sur la terre, découragés, anéantis, il leur dit : Relevez-vous, purifiez-vous, vous êtes nos frères; quand il vous voit les fuir avec dégoût, quand il aperçoit l'injure prête à éclore sur vos lèvres, il vous crie : Passez en silence, pitié et respect, Dieu est là!

Et la preuve qu'il a raison, c'est que nous, dont le métier, bien plus, le devoir, est de parler des modes, des plaisirs et des commérages du monde, nous vous disons à propos de lui toutes ces choses qui sont pourtant bien loin de nous et dont nous sommes tout à fait indigne de nous occuper.

LETTRE VII

7 décembre 1838.

La Popularité, comédie. — Une lecture à l'Abbaye-aux-Bois. — M. de Chateaubriand. — *A Jaunting car.*

Aujourd'hui que nous n'avons pas fait la moindre découverte, nous pourrons commérer en toute liberté; n'ayant rien à dire, nous pouvons tout dire. Quels sont les grands événements de la semaine? Une pièce nouvelle au Théâtre-Français, une lecture des plus intéressantes à l'Abbaye-aux-Bois, et l'apparition d'une voiture *mirobolante* sur le boulevard des Italiens.

La pièce nouvelle du Théâtre-Français est *la Popularité;* le lecteur de l'Abbaye-aux-Bois est M. de Chateaubriand; la carriole fantastique du boulevard des Italiens est une voiture écossaise que l'on nomme *Jaunting car.*

Disons quelques mots sur *la Popularité :* c'est une comédie politique, vous le savez; c'est un dialogne plus ou moins animé entre *le Constitutionnel,* le *Journal des Débats,* le *Courrier français* et *la Presse,* qui, pour sa part, a fourni à l'auteur plus d'un beau vers. On a fort applaudi, entre autres, ce mot : *tyrans subalternes,* et ce vers :

> Vient me voler l'honneur par une calomnie.

Ces expressions sont empruntées à un article de M. de Girardin. M. Delavigne a rimé aussi les admirables discours de M. de Lamartine; mais il en avait le droit; le poëte a le privilége de mordre en pleine prose. Les auteurs ne sauraient s'en plaindre. C'est un hommage qu'on leur rend.

> Vous leur fites, seigneur,
> En les *rimant,* beaucoup d'honneur.

Nous qui trouvons la politique des journaux déjà fort ennuyeuse à lire, dans un bon fauteuil, au coin d'un bon feu, nous la trouvons bien autrement pénible à entendre, assis sur une mauvaise chaise dans cette boîte de danse qu'on appelle une loge; aussi nous récusons-nous humblement pour juger ce genre d'ouvrage. Nos hommes d'État disent avec dédain, en parlant de cette comédie, que c'est de la bien mauvaise politique. Nous nous en rapportons avec confiance à leur jugement; ils doivent s'y connaître mieux que nous, leur politique est une si bonne comédie!

Nous ne voulons nous occuper que de *lady Strafford*, que du rôle sentimental de la pièce. Admirable femme, en effet, qui représente à elle seule toutes les nuances de la presse légitimiste! Pendant les premiers actes, c'est *la Mode*, c'est un délicieux journal de chiffons politiques. L'aimable lady s'occupe à la fois de parures et de complots. Elle vient à Londres pour un bal et pour une émeute. Ses cartons de voyage sont remplis d'armes et de fleurs; elle prépare un massacre en mettant son rouge; elle souffle le feu de la guerre civile avec son éventail. Vous croyez sans doute que toutes ces choses, elle les fait par amour, car chez les femmes, les grandes pensées *politiques* viennent du cœur. L'une, vierge inspirée, se fait soldat pour sauver son pays. Une autre, mère passionnée, entreprend la guerre pour rétablir son fils sur le trône. Les conspirations que les femmes ourdissent, nous ne parlons que de leurs intrigues, ont toujours une cause généreuse, une origine poétique; quelquefois une noble vengeance les inspire; mais il faut leur rendre justice, le plus souvent, c'est un sentiment très-tendre qui leur met les armes à la main. Vous croyez, disons-nous, que lady Strafford veut ramener dans son royaume le *prétendant* qu'elle aime.

Vous dites : Elle agit par amour ; point du tout, elle agit *contre* amour ; elle n'est pas du parti de celui qu'elle aime, mais elle veut le gagner à sa cause, au risque de le voir se perdre lui-même en trahissant son parti ; car elle n'hésite pas entre le *prétendant* et son prétendu. Pourvu que le premier règne, qu'importe que le second se déshonore ; c'est un détail qui ne la regarde pas. Et puis, elle gazouille politique du bout des lèvres avec tout le monde, elle se commet avec tous les chefs d'opinions, elle dit la même niaise flatterie à tous les rustres qu'on lui présente : — *M. Goff*, — le nom de monsieur est fort célèbre, il est connu dans toute l'Europe. — *M. Martins*, — le nom de monsieur est fort célèbre, il est connu dans toute l'Europe. *M. Smith*, — le nom de monsieur est fort célèbre... Milady plaisante d'une façon charmante sur les choses les plus terribles ; elle dit à son oncle, en riant, comme une petite fille : Quoi ! vous ne le savez pas ? Il y a des armes plein votre maison ! c'est à-dire, j'ai là de quoi faire périr deux ou trois cents hommes ; elle prétend que, bien que l'on soit femme, on aime la gloire.

Et comme dans sa glace, on se voit dans l'histoire.

Sans égard pour une superbe robe de velours et un chapeau à plumes qui lui sied très-bien, elle demande la permission d'aller faire un peu de toilette ; là-dessus elle va s'habiller en bergère.

Car, même en conspirant, il faut songer à plaire.

C'est-à-dire : qu'on se batte, qu'on se déchire, je n'en mettrai pas une rose de moins ; mais pardonnons-lui cette cruauté, elle est fort belle ainsi. Sa parure est du meilleur goût. Voyons sa politique, maintenant. Acte troisième.

Changement de journal : ce n'est plus *la Mode*, c'est la *Gazette de France;* elle tend la main au parti républicain, L'alliance est conclue. Bravo! — L'émeute gronde... Cette femme, si courageuse quand il s'agit de faire sa toilette, a très grand'peur quand le danger commence; elle accourt, pâle et défaite, pour se réfugier, où?... chez celui qu'elle aime!... et sa tête est mise à prix, et elle ne tremble pas de le compromettre; ô mon Dieu! mais il nous semble que dans de tels moments on se cacherait plutôt chez son ennemi! Enfin l'orage s'apaise, elle en est quitte pour l'exil, alors elle s'éloigne pâle et triste, mais digne et fidèle, en vrai *Quotidienne* enfin. La toile tombe; c'est dommage, un acte de plus, et nous avions *l'Europe*, ce journal nouvellement *refondé*, dont on parle tant. Comme rôle de feuille périodique, c'est complet, vous le voyez; comme caractère de femme, c'est moins bien. Tous les diamants et tout le talent de mademoiselle Mars ne feront jamais une personne aimable de cette conspiratrice de boudoir, mesquine et taquine, vulgaire et froide, qui a bien plutôt l'air d'une pensionnaire ourdissant avec ses compagnes une mystification contre son maître d'écriture, que d'une grande dame conspirant avec des hommes d'État pour renverser un usurpateur. Travestir ainsi le plus beau type de la civilisation moderne, la grande dame anglaise, quelle profanation! Est-il rien de plus admirable qu'une véritable lady, cette déesse bienveillante dont le sourire même est imposant? Quel orgueil! mais aussi quelle douceur! que de majesté! mais aussi que de grâce! comme elle vous fait peur! et pourtant, comme vous l'aimez! Son maintien a de la noblesse sans roideur, du calme sans indifférence; c'est elle enfin que l'on prendrait pour modèle, si l'on voulait faire une statue de la Dignité. O profanation! profanation!

Et *lord Derby!*... Messieurs de la chambre haute, pardonnez-lui, il ne ressemble pas même à vos cochers.

Malgré ces critiques que nous croyons justes, nous vous engageons à voir *la Popularité*: le premier acte est charmant, et la belle scène du cinquième acte mérite à elle seule que l'on écoute toutes les autres.

Mais vous êtes impatients; vous voulez avoir des nouvelles de l'*Abbaye-aux-Bois*. Heureusement, cette fois, nous n'étions pas là, et nous pouvons, sans indiscrétion, vous raconter ce qui s'est passé : c'était le matin, dimanche dernier. Dans un grand salon qu'habitent madame R... et la *Corinne* de Gérard, était réunie l'élite de la fashion parisienne; l'auditoire se composait d'illustres savants, de duchesses d'esprit, qui sont aussi de jolies femmes; élégantes, coquettes et flatteuses comme des personnes qui se connaissent en flatteries et qui veulent généreusement dépenser en une heure l'encens qui leur est offert chaque jour. M. de Chateaubriand a lu plusieurs fragments de ses *Mémoires*; c'est le récit de la mort du duc d'Enghien, c'est un retour à Paris après un voyage en Angleterre, c'est l'histoire du manuscrit d'*Atala*, que l'auteur, découragé par une critique de M. de Fontanes, voulait jeter au feu, et que des tourterelles ont sauvé. Vous dire comment et pourquoi ces colombes bavardes étaient enfermées dans une malle, vous donner une idée de ce récit merveilleux des choses les plus grandes et les plus petites, de ce style puissant et simple, spirituel et sublime, noble et naïf, cela ne nous est pas possible. Les *Confessions* de Rousseau peuvent seules vous faire comprendre le parti qu'un écrivain de génie sait tirer des aventures les plus vulgaires de la vie privée, avec la différence cependant qui doit exister entre les mémoires d'un Ruy-Blas et ceux d'un ambassa-

deur; il doit y avoir encore une autre différence. M. de Chateaubriand, en écrivant ses confessions, a un grand avantage sur Jean-Jacques; M. de Chateaubriand était célèbre dès l'âge de vingt ans. Bien jeune, il sentait déjà qu'il écrirait un jour ses mémoires, il agissait vaguement avec cette arrière-pensée; et cette pensée-là pourrait servir de conscience au besoin; elle gêne pour faire le mal; on se défie des actions qu'on n'aimerait pas à raconter. Ah! si Jean-Jacques avait eu ainsi le secret de son avenir, il se serait épargné plus d'un remords; il aurait vécu tout autrement, il aurait eu des égards pour sa plume, et, moins libre dans ses actions, il se serait refusé bien des chapitres.

Maintenant nous allons vous dire ce que c'est qu'un *Jaunting car*. Quel dommage que nous ne sachions pas dessiner! Une invention pareille est difficile à expliquer avec des phrases. Figurez-vous une immense table carrée longue, posée en travers sur quatre roues, et traînée par un cheval. A l'un des bouts de cette table est assis le domestique, les pieds suspendus dans l'espace; à l'autre bout est placé le maître; ils se tournent le dos, ils se boudent comme les amants de Molière. Cependant le maître fait des avances, c'est évident; pour conduire le cheval, il se contourne de la façon la plus affreuse; vous comprenez : il est assis de *profil* dans la voiture, et il faut qu'il mène de face; alors il se penche gracieusement comme un fleuve sur son urne, ou comme un joueur de billard qui a un coup difficile à exécuter. Sa situation est déplorable, elle contraste avec celle du groom, qui se laisse conduire de côté avec une grande insouciance, et qui, les bras croisés, regarde tranquillement ce qui se passe dans le fond des boutiques. Les badauds du boulevard s'amusent fort de cette singulière façon de voyager; mais aussi, quelle idée de faire un til-

bury parisien d'une voiture de transport qui ne sert en Angleterre que pour aller à la campagne?

LETTRE VIII

14 décembre 1836.

Luxe des parures. — Les guipures défendues par un édit de Louis XIV.

Oh! le bon froid, le bon soleil, le bon feu! il est trois heures, et nous voyons clair! O merveille! il y avait longtemps que nous n'avions vu un véritable jour. Aussi, tout le monde était dehors ce matin. Les boulevards étaient superbes; ce n'était que chapeaux à plumes, chapeaux voilés de dentelles, mantelets garnis de fourrures, châles de cachemire, robes de satin, robes de velours et falbalas de toute espèce; la mode des riches étoffes est revenue. On a longtemps prêché aux femmes une élégante simplicité; elles ont d'abord paru sensibles à ces exhortations dictées par les sentiments les plus raisonnables: pendant plusieurs années les grandes parures ressemblaient à des demi-négligés les robes de bal étaient franchement des robes de dessous; les chapeaux habillés étaient des naïves capotes de pensionnaires; une *merveilleuse* en visite du matin était mise comme une femme de chambre anglaise; et lorsqu'on la voyait nonchalamment assise dans sa calèche, on se demandait pourquoi elle n'était pas restée sur le siége. Aujourd'hui ce n'est plus cela, les femmes ont découvert qu'elles étaient dupes d'un manége, et que leur crédulité les avait entraînées trop loin. Les hommes disaient: « Une femme comme il faut doit éviter tout ce qui la ferait remarquer; les parures qui

font trop d'effet, les bijoux, les fleurs, les plumes, ne doivent paraître que les grands jours. » Et les femmes comme il faut, dans leur bonhomie, s'en allaient au spectacle avec de modestes capotes, des douillettes bien simples, des collerettes plissées très-montantes, et elles s'établissaient dans le coin de leurs loges en voilettes de bonne compagnie. Et puis, au milieu du spectacle, apparaissait dans une loge d'avant-scène un astre éblouissant, une femme qui n'était pas beaucoup plus jolie qu'une autre, mais qui était si richement parée, qu'il fallait bien l'admirer malgré tout. Elle avait trois énormes plumes sur son chapeau, une guirlande de roses sous ce même chapeau; et une *ferronnière* en diamant sous cette guirlande; c'était beaucoup. Le goût qui avait présidé à cet échafaudage était plus que suspect; mais cette guirlande était d'un rose charmant, le reflet en était très-avantageux : cette femme était nu-bras et nu-cou, chose inconvenante, certes; ce n'était pas une femme comme il faut, elle tenait même à ce qu'on ne pût jamais s'y méprendre; cet éclat trahissait une parure *commise* avec préméditation; mais cette parure faisait de l'effet, et auprès de cette femme *indignement* mal mise, la toilette des autres femmes paraissait pauvre et mesquine et les hommes disaient : « Elle est atrocement fagoté mais elle a *ben* de l'éclat. » Et ils passaient toute la soir à la lorgner, et ils ne s'occupaient que d'elle; et dès qu'u entr'acte leur permettait de s'éloigner, ils quittaient *ben* vite la femme si *comme il faut*, si distinguée, avec laquelle ils étaient venus, pour aller demander dans le foyer le nom de celle dont la parure était si extravagante, et qui leur paraissait si jolie. Or la femme comme il faut, restant seule, se livrait à des réflexions philosophiques, et de ces diverses réflexions de diverses femmes comme il faut, il

est résulté ceci : un luxe de toilette qui va jusqu'au délire, des modes universelles qui ne connaissent point de lois, que rien n'arrête, ni les temps, ni la distance, ni les préjugés; qui empruntent une idée à tous les pays, à toutes les religions, à toutes les opinions, à tous les âges. On apprendrait l'histoire de France, l'histoire d'Angleterre et la géographie, rien qu'en lisant le journal des modes. Chapeaux à la *Marie Stuart*, à la *Henri IV*, coiffure à la *Mancini*, nœuds à la *Fontanges*, résilles espagnoles, turbans égyptiens. Tous les souvenirs sont évoqués, tous les rangs sont confondus, toutes les croyances sont mêlées; une duchesse porte des bonnets à la *Charlotte Corday*, une *méthodiste* porte des turbans à la *juive;* ce qu'il faut, c'est paraître belle, n'importe comment; on ne demande plus, comme autrefois, si une chose est bien ou mal portée, on choisit ce qui sied; d'ailleurs, on a remarqué que ce que l'on appelait les choses mal portées étaient toujours les plus jolies. On ne prononce donc plus aujourd'hui que pour les jeunes personnes ce mot charmant : « une élégante simplicité. » Les modes sont royales, et comme les mœurs sont toujours très-bourgeoises, les dépenses n'ont plus de bornes. En effet, nos mères portaient jadis de magnifiques étoffes; leurs fourreaux de soie coûtaient un prix exorbitant, leurs falbalas de dentelles auraient suffi à doter une fermière, leur robe de noce valait la rançon d'un prisonnier; sans doute, mais aussi quel respect nos mères avaient pour de si rares merveilles! que leur démarche était calme et prudente! quelle décence et quelle économie dans leur grave maintien! on marchait avec précaution, on riait avec ménagement, on embrassait ses enfants avec la plus grande circonspection; bien mieux on ne les embrassait plus passé une certaine heure. Il y avait de certaines robes si belles, si imposantes, si jalouses,

qu'elles ne permettaient aucune affection. Aujourd'hui toutes les robes sont indulgentes, les plus riches étoffes sont traitées sans égard; on se promène dans la rue en traînant une robe de velours vert, on joue avec son enfant malgré deux étages de dentelles, et l'enfant qui vient de manger du chocolat ou des confitures imprime sa petite main chérie sur le satin groseille et sur le pékin bleu. Tout jeune on le dresse au massacre, et lui-même a déjà de beaux ornements à déchirer, il *plume* en jouant son petit manchon dont la fourrure est précieuse, il agrandit avec ses ongles les points à jour de son fichu; et comme son panache flottant le divertit beaucoup, il prend cet ornement pour un joujou et il vient vous montrer avec le plus charmant sourire qu'il a cassé lui-même toutes les plumes de son chapeau... Ainsi, les femmes d'aujourd'hui ont ramené les modes de nos mères, sans ramener les grands airs et l'étiquette qui rendaient ces modes raisonnables; on s'habille en princesse pour sortir à pied, on se couvre de satin et d'hermine pour être bonne d'enfant et femme de ménage, et l'on est forcé de renouveler tous les ans les robes que l'on portait autrefois toute la vie. C'est pourquoi les maris et tous ceux qui leur ressemblent poussent, à cette époque de l'année, des gémissements qui font pitié. Comme ils vantent la mousseline de laine! avec quelle adresse ils vous disent, en parlant d'une étoffe ruineuse : — C'est fort beau, cela, mais cela ne sied pas, le velours *grossit;* moi, je n'aime que les gazes légères; la mousseline blanche; le blanc, c'est si joli! — Les pauvres femmes disent : — Il fait bien froid pour porter de la mousseline; d'ailleurs, avec les fourrures... — Ah! ne me parlez pas de fourrures, vous êtes trop grasse, ma chère, trop petite; avec un mantelet fourré et un manchon, vous aurez l'air d'un gros chat!...

Nous croyons, en vérité, que le besoin d'une loi somptuaire se fait sentir. Il y en avait bien du temps du grand roi. Oui, mesdames, il y a un édit de Louis XIV qui défend les paillettes, les broderies et les *guipures!* ces mêmes guipures qui sont aujourd'hui la folie nouvelle, ces dentelles d'église qui ressemblent au papier à jour qu'on met sur les dragées, elles étaient bannies de cette cour élégante. Si vous doutez de nous, croyez-en Molière; il fait parler ainsi Sganarelle :

> Oh! que je sais au roi bon gré de ces *décris;*
> Et que pour le repos de ces mêmes maris
> Je voudrais bien qu'on fît de la coquetterie
> Comme de la *guipure* et de la broderie!

Ce beau vœu de Sganarelle n'a pas encore été exaucé. On a depuis ce temps fait bien des lois contre beaucoup de choses; on a fait des lois contre les journaux, contre les crieurs publics, contre les associations et contre le faux tabac; on a supprimé les jeux et la loterie; mais on n'a jamais songé au décret que Molière demande. On n'a jamais proposé la moindre loi répressive contre la coquetterie. *Les gouvernements qui se sont succédé en France jusqu'à ce jour* (cette phrase ne nous appartient pas, nous l'empruntons au *Constitutionnel*, au *Journal des Débats*, au *Journal de Paris*, au *National*, au *Courrier français*, etc., etc., et à quatre-vingt-dix-neuf brochures et opinions politiques), les gouvernements qui se sont succédé en France jusqu'à ce jour ne se sont pas sentis assez forts pour accomplir cette réforme, beaucoup plus électorale qu'on ne pense; ils ont reculé devant la difficulté; le ministère actuel aura-t-il plus de hardiesse? Nous n'oserions pas le lui conseiller; et pourtant ce que l'on raconte des séductions féminines de la

coalition nous ferait croire qu'il gagnerait plus qu'un autre à risquer ce coup d'État.

LETTRE IX

29 décembre 1838.

Les enfants. — Le mendiant équestre. — Le manége d'Aure. — L'émeute parlementaire. — Les débuts de mademoiselle Rachel et de mademoiselle Garcia. — Les tricoteuses.

Allons! voilà les enfants revenus, voilà le tapage qui recommence; quel vacarme, on ne s'entend plus. Comme ils crient; mais voyez-les donc, ces petits diables, comme ils se poussent, comme ils se battent. Il n'y a plus moyen de causer avec tout ce bruit; il n'y a plus moyen de faire de la musique, de dire des vers, de raconter la moindre histoire. Quand ils n'étaient pas là, on pouvait s'amuser encore; mais aujourd'hui, que faire? Ils ne nous laissent pas un moment de repos : il faut toujours s'occuper d'eux et les surveiller; on a toujours peur qu'ils ne cassent quelque chose! Les enfants de cet âge-là sont si turbulents, et leurs jeux innocents sont si dangereux! Les autres enfants de cinq ou six ans, dans leur folie, ne sont jamais bien terribles : ils brisent des tables, des chaises; ces dégâts sont réparés promptement; mais des espiègles de quarante à cinquante ans, c'est tout autre chose; quand ils se mettent à détruire, cela devient grave, et les meubles qu'ils brisent ne se raccommodent pas toujours facilement. N'importe, quel plaisir de les revoir! comme ils sont engraissés, qu'ils ont bonne mine! ils ont sérieusement profité de leurs vacances; que leur mère doit être contente! Ils ne sont pas

beaux, ils ne travaillent pas beaucoup, ils n'on pas une grande intelligence, mais ils se portent bien. Allez, mes petits amis, amusez-vous, et si vous êtes sages, on vous donnera à chacun un petit portefeuille pour vos étrennes; mais il ne faudra pas le perdre, entendez-vous, car on ne vous donnerait plus rien.

Singulière époque que la nôtre!... de jeunes vieillards et de vieux enfants! des cœurs froids et des esprits passionnés; des rivalités qui s'entendent, des haines qui se marient, des égoïstes qui s'oublient, des avares qui donnent, des cœurs déchirés qui plaisantent, des millionnaires qui vont à pied, et des pauvres qui demandent l'aumône à cheval.

Vous l'avez vu, n'est-ce pas, ce vieillard infirme, qui promène dans Paris sa misère équestre? deux enfants lui servent de guide; il dit d'une voix lamentable : La charité, monsieur, je ne peux marcher. Alors, vous qui êtes sur le trottoir, vous vous avancez dans le ruisseau pour donner à ce brave homme de quoi nourrir lui et sa monture, et tout le monde vous regarde; car cela est fort étrange de voir un piéton faire l'aumône à un cavalier : il reçoit du haut de sa grandeur votre offrande; il vous remercie d'un air protecteur, malgré lui, et s'en va plus loin implorer une autre âme sensible, éclabousser un autre bienfaiteur. Ce pauvre nous intéresse fort, nous lui souhaitons bonne chance; nous lui conseillons même de faire des commissions : avec son cheval il peut aller vite, et ce serait un bon état pour lui; cela vaudrait bien mieux que de faire de la musique, comme un de ses confrères, qui se promène en tilbury en jouant de l'orgue de barbarie; les commissions sont mieux payées que les chansons. On dit que c'est un très-bel état que celui de commissionnaire à Paris! Il serait meilleur encore si on pouvait faire ses courses à cheval! Mais non,

le mendiant perdrait de son caractère poétique. O civilisation! que tu as fait faire de progrès! On parle des anciens : que sont-ils auprès de nous? Bélisaire n'avait qu'un ami, Homère n'avait qu'un bâton. Un jour on dira : quel grand peuple c'était que ces fameux Français! leurs singes étaient vêtus comme des hommes, et leurs mendiants se promenaient à cheval.

A propos de cheval, mais ce n'est plus du tout le même genre d'équitation, nous l'avons vu ce fameux manége, dont nous vous parlions l'autre jour... Eh bien?—Oh! c'est vraiment admirable!... c'est un monument, c'est une ville tout entière. On pourrait rester six mois là dedans sans sortir un seul jour, et l'on n'y aurait pas une heure d'ennui; on y trouve tout ce qu'il faut pour mener l'existence la plus agréable. On s'y promène à cheval, dans un manége immense, dont le dôme est si élevé, dont l'écho est si sonore, qu'on n'y entre qu'avec respect, qu'on y parle bas : on dirait une église sablée. Une élégante galerie donne sur le manége. Cette galerie se compose de plusieurs salons bien chauffés et meublés d'une façon charmante, d'où les mères peuvent assister aux leçons d'équitation que prennent leurs fils et leurs filles, et où les jeunes *écuyères* viennent quitter leur habit de cheval. Derrière cette galerie sont les salons du cercle, salons de whist, salle à manger, salle de billard, vestiaire, bibliothèque et atelier de peinture; puis une autre salle d'armes, puis un salon pour fumer, puis un boudoir mystérieux, tout rempli de squelettes de chevaux, d'ouvrages consciencieux sur l'art vétérinaire, sur la science de l'équitation : livres, dessins, gravures, statuettes, phénomènes intéressants, rien n'y manque; c'est un cabinet d'hippiatrique complet, qui doit fort séduire les savants écuyers, et qui sera surtout d'une grande ressource pour

les ignorants amateurs, car l'hippiatrique a ses *importants* comme les autres sciences, la physique, la thérapeutique, la politique et la statistique. Le *sportman*, ce monomane élégant, ce savant futile, n'est pas exempt de prétention; les pédants ne sont pas tous à pied, et ce sera pour nos jeunes dandys une occasion excellente d'apprendre en peu de temps quelques termes spéciaux de la science à la mode. Il est si agréable de pouvoir jeter légèrement dans la conversation une vingtaine de mots qui ne sont compris de personne!

Dans cette vaste école les chevaux ne sont pas moins bien traités que les élèves : il y a là écurie pour soixante chevaux, comme on voit ailleurs salons de soixante couverts; on a construit deux étages d'écuries. L'écurie souterraine sera fort belle. Et quels chevaux! A la bonne heure! ce ne sont plus ces vieillards complaisants qui se prêtaient jadis avec tant de perfidie aux promenades des manéges; chevaux égoïstes et sournois, qui, pour se faire toujours regretter, vous donnaient les plus fausses idées sur le caractère de leurs semblables, et ne vous apprenaient qu'une seule chose, à tomber avec grâce dès que vous montiez un cheval véritable; quadrupèdes somnambules, coursiers à roulettes, flétris du nom de cheval de manége, c'était jadis la traduction libre du nom de Rossinante. Aujourd'hui ce n'est plus cela, la réforme est radicale; l'art de l'équitation ne sera plus un art illusoire. Maintenant... ce que nous allons dire va vous étonner, vous aurez de la peine à nous croire, mais vous verrez que cela sera ainsi, maintenant, quand on aura pris des leçons au manége, on saura monter à cheval, ce qui ne s'était jamais vu. Ce n'est pas tout, on apprendra aussi dans cette école les lois de l'élégance, les règles du savoir-vivre. Cette écurie est plus fashionable que bien des salons : la société y est fort choisie; on n'y admet

que des hommes de bonne compagnie, et que des chevaux de bonne maison.

Cette semaine, on ne s'est occupé que de l'ouverture de la session. Compte rendu de la séance d'hier : vive agitation; cris : aux voix! aux voix! vive agitation, vives rumeurs; explosions à gauche, vives réclamations à droite; agitation; bruit à gauche, rumeur à droite; vives et nombreuses réclamations; vifs murmures à gauche; nouveaux murmures à gauche; agitations, rumeurs, violents murmures, etc., etc. Comment voulez-vous qu'on ne s'occupe pas de ces choses-là? Et cela s'appelle délibérer sur les affaires de l'État! Pauvre État!... Quelqu'un a nommé la coalition une émeute parlementaire. Une émeute, oui; mais parlementaire, non.

Ceux qu'une politique de brouillons et de mécontents envieux attriste, ennuie et décourage, s'occupent de mademoiselle Rachel et de mademoiselle Garcia. Deux petites filles remplies de talent et d'inspiration valent mieux qu'une vingtaine de vieux fous sans idées.

Les plaisirs bienfaisants ont déjà commencé : la vente et la loterie au profit des réfugiés polonais doivent avoir lieu cette semaine; des fées charmantes, de bonnes fées, ont fait en leur honneur des merveilles. Depuis trois mois, on veille dans les ateliers de bienfaisance : les grandes dames de charité n'ont pas un moment de repos; ces femmes vertueuses travaillent comme des forçats, bien plus encore vraiment; car le zèle a plus de force que la soumission; la générosité est plus active que la peur, qui est pourtant bien active. On parle de chefs-d'œuvre en broderies, en dessins, en tapisserie et en tricot! nous allions oublier le tricot, ce travail élégant par excellence et tant à la mode aujourd'hui. Jamais peut-être on n'a tricoté avec plus d'ardeur, même

du temps affreux des *tricoteuses*. Cette fois ce ne sont plus des femmes vindicatives et méchantes qui se livrent à ce travail innocent; ce sont de belles et gracieuses personnes, qui ne sont pas cruelles du tout, qui n'assistent à aucune condamnation sanguinaire, et qui demandent tout au plus, en riant, un changement de ministère. Or, savez-vous ce que ces dames font en tricot? des cordons de sonnette, des couvre-pieds et des *brioches*. Les brioches font fureur : on ne les sert pas avec le thé, celles-là, on les met sous ses pieds, et ce ballon de plumes et de laine vous tient très-chaud. Vous trouverez aussi au Bazar polonais force coussins, pelottes, chaises, tabourets, fauteuils, le tout brodé parfaitement; mais ce qui frappera vos regards, ce sont les paravents faits par madame la princesse C... et par madame la princesse de W... C'est une broderie belle comme un tableau. Ces ouvrages charmants à voir éveillent encore en vous de douces pensées; toutes ces merveilles sont écloses sous une généreuse inspiration : les nobles ouvrières à qui elles ont coûté tant de peine avaient pris, en travaillant, cette devise, ce mot d'ordre sublime qui a déjà changé le monde : Patience et charité!

ANNEE 1839

LETTRE PREMIÈRE

4 janvier 1839.

Étrennes, boutiques, marchands. — *Judith*. — La fausse modestie

Ah ! reposons-nous enfin, le calme renaît dans Paris ; le bruit cesse, les chevaux s'arrêtent, les marchands respirent ; depuis huit jours ils n'ont point dîné, ils n'ont point dormi. Quelle activité, quel délire, que de monde sur les boulevards, et quels boulevards ! Des montagnes de neige et des étangs de boue ; et de jolis enfants, des femmes presque parées qui nageaient dans ce chaos, à travers les omnibus et les fiacres de tous les rangs et de toutes les couleurs qui encombraient le passage. Pendant les deux premiers jours de cette grande fête, de ce temps de folies généreuses qu'on nomme les étrennes, un verglas perfide couvrait les pavés ; ils s'étaient fait bonbons pour la circonstance : le pavé cristallisé est une nouveauté de cette année. On tombait à chaque tournant de rue, n'importe, on sortait ; on ne pouvait marcher, n'importe, on courait, ou l'on patinait avec audace. On traversait le boulevard sur des sentiers de *glissades* que des enfants avaient pratiquées en jouant, et c'était à qui obtiendrait la faveur de parcourir ce chemin périlleux : il avait autant de concurrents que les chemins les plus fréquentés, que celui de la fortune et de la gloire. La

condition des voyageurs était plus humble seulement. Parmi les artistes en patinage qui, après avoir guetté leur tour impatiemment, s'élançaient enfin sur la glace, nous avons remarqué un patineur en livrée qui tenait une lettre à la main; il glissait avec beaucoup de grâce, en prenant des poses académiques, pour se maintenir en équilibre; il élevait dans les airs cette pauvre lettre tout étonnée de prendre une part si active à ces jeux. Peut-être était-ce quelque billet mystérieux bien passionnément attendu, peut-être ce moment de retard a-t-il causé de grands chagrins. Ce billet nous a fait rêver longtemps. Défiez-vous, aux jours de verglas, des messagers qui patinent.

Le dégel est venu dès que les chevaux ont été ferrés à glace; et c'est alors que le mouvement qui a régné dans Paris est devenu un spectacle véritablement fantastique; jamais peut-être on n'avait vu, au premier jour de l'an, une agitation semblable. Toute chose était devenue étrenne. Les boutiques étaient remplies de monde, non-seulement les boutiques de marchands de joujoux, de confiseurs, mais encore les magasins de lingères, de bonnetiers, de quincailliers; les bouquetières surtout ont vendu des charretées de fleurs; d'abord, cette année, chaque objet s'était changé en fleurs pour être offert en étrenne : fleurs en sucre, fleurs en porcelaine, guirlandes de fleurs artificielles; les fleurs naturelles s'étaient elles-mêmes changées en étrennes. De charmantes *jardinières* en ébène noir cumulaient à elles seules plusieurs espèces de fleurs : fleurs de porcelaine à l'extérieur, fleurs naturelles à l'intérieur. On choisissait un bouquet de fleurs des champs chez un confiseur; les coquelicots étaient des bonbons à la cerise, les épis étaient de sucre d'orge. Ainsi un enfant bien sage aurait pu manger du blé avec du pain, car on sait que la sagesse des enfants

consiste à manger du pain avec toute chose. Cette année, outre les fleurs, on s'est donné beaucoup de fourrures. C'est un charmant contraste, n'est-ce pas? Il y avait rivalité entre le printemps et l'hiver.

L'*Arche de Noé* était le joujou par excellence; l'idée est ingénieuse, et sert de prétexte à une belle collection d'animaux, le moindre baquet navigable est pour cette arche en miniature un océan universel, mais gare aux imitations du déluge. Ce qui nous plaît dans ces beaux magasins, ce sont les agréables discours des marchands; il y a des définitions de joujoux qui sont merveilleuses de naïveté. « Quel est ce gros masque de carton, affreuse tête de charretier ivre, face rouge à lunettes vertes? — C'est un masque pour jouer à colin-maillard; c'est fort commode, voyez-vous, monsieur, parce que cela change tout à fait la physionomie de l'enfant. » Il n'y a pas le moindre doute. Le commis marchand répond cela d'un air très-sérieux. Un autre vous montre une coquille montée sur un pied de bronze, en disant : « Ceci, monsieur, est un baguier, mais une dame pieuse peut au besoin en faire un bénitier. » Choisissez donc entre vos parures et vos prières. L'un, pour vous entrainer, vous dit : « Ceci est fort goûté, nous en vendons beaucoup. — Si tout le monde en veut, dites-vous, c'est déjà commun, et je n'en veux pas. » Mais un autre s'avance, et réparant l'erreur de son camarade *il ajoute :* « C'est tout nouveau, nous n'en avons pas encore vendu. » Ce qui n'est pas précisément la même chose.

Nous admirons la patience de ces jeunes hommes bien nourris, bien portants, au maintien orgueilleux, au regard imposant, parés de noirs cheveux et de moustaches menaçantes, qui passent des journées entières à faire courir une petite voiture de porteur d'eau, à faire valoir un po-

lichinelle, à faire tourner la manivelle d'un moulin, à ployer et à déployer le petit trousseau d'une poupée, à démonter et à remonter toutes les pièces d'un ménage ou d'un théâtre. Quel singulier métier pour des hommes, et qu'ils doivent rire entre eux le soir de toutes ces bêtises que leur état les entraîne à dire dans la matinée; et cela s'appelle un devoir, et l'on est coupable quand on le fait avec négligence. Étrange sort! Nous devons rendre justice aux femmes, elles se tirent avec beaucoup de grâce de ces fatigantes occupations. En général, excepté dans un seul magasin que nous ne voulons point désigner, mais où l'on a horreur de vendre, où les *demoiselles* épouvantées se regardent avec consternation au moindre objet que l'on marchande, semblables à ce fameux joaillier *Cardillac* qui ne pouvait se séparer de ses bijoux, et qui les volait à ses pratiques, après les leur avoir livrés, excepté ce magasin-là, on trouve partout un empressement plein d'intelligence, et une politesse qui ne sent point du tout le comptoir; les marchands et les marchandes de Paris ont un esprit d'observation merveilleux, ils voient tout de suite à qui ils ont affaire; tout leur est indice, la forme du chapeau, la couleur des gants, la physionomie, la tournure. Il est telle étoffe qu'ils n'offriront jamais à telle femme; il est telle nouveauté prétentieuse et de mauvais goût qu'ils vont infailliblement proposer à celle-ci; et ils ne se trompent jamais, et ils vous prouvent leur perspicacité en prescrivant certain manteau, certaine écharpe, avec un sourire respectueux qui signifie: ceci n'est pas pour vous, madame. C'est pourquoi un de nos amis a été profondément offensé l'autre jour, parce qu'on a voulu le forcer à acheter une table nouvelle, dite: *Chemin de fer*. L'invention est spirituelle, vous allez en juger. C'est une table à thé ornée d'un che-

min de fer sur lequel court un petit wagon ; on pose une tasse de thé sur le petit wagon, on le pousse légèrement, et la tasse roule jusqu'à vous. Quelquefois, elle arrive vide, et c'est très-heureux, cela vaut mieux que de la recevoir tout entière sur les genoux. Cette table est fort commode, et elle a un avantage, celui de faire peur aux avares. Ils croient toujours qu'on va leur faire payer quelque chose pour avoir vu ce tour de force, et ils n'osent le regarder; c'est un bon moyen de se défaire d'eux.

Madame E. de Girardin se plaint de nous, dit-on ; elle nous en veut d'avoir dénoncé sa tragédie de *Judith*. Il paraît que nous étions mal informé. Mais que notre tâche est difficile ! on nous donne une nouvelle, et puis on nous la reprend ; on nous dit : Parlez de telle chose, et puis on s'écrie : Vous avez parlé trop haut. Oh ! les femmes ! les femmes ! que leur pensée est profonde ! leur vie se passe ainsi dans un éternel combat : entre le désir de faire de l'effet et l'embarras d'en avoir produit ; entre la soif de briller et la peur de la lumière ; elles vont à toutes les fêtes, à tous les spectacles, elles chantent dans les concerts, elles exposent des tableaux au salon, elles font des vers, elles impriment des romans, elles vont se promener dans une magnifique calèche attelée de quatre chevaux, elles portent des manteaux de velours rouge, doublés d'hermine comme les juges, des petits bonnets couverts de rubans *feu;* elles s'entourent de gens célèbres, elles n'écoutent que ceux dont on parle, et puis elles s'enveloppent de mystère, elles se fâchent si l'on sait leur nom, et pour prouver leur constant rêve de modestie, elles se font faire hardiment un cachet sentimental avec cet emblème : Une source voilée par des arbres, et cette devise qui leur sied si bien : *Ombre et silence!* Humbles orgueilleuses, elles n'ont pas même le

courage de leur vanité, elles ne savent pas même prendre la responsabilité de leurs prétentions !

Les bals publics vont commencer, les bals particuliers sont bien en retard. Deux ou trois fêtes d'ambassadeurs ont ouvert la saison des plaisirs, mais leur exemple n'est point suivi ; si les danses de charité ne viennent pas au secours des pauvres jeunes filles qui s'ennuient de ces réunions toutes politiques, ce sera un hiver perdu. A quoi donc serviront-elles, toutes ces fleurs dont on fait tant provision aujourd'hui ? A couronner le front des vainqueurs politiques... c'est un triste sort...

Les étudiants en droit, qui composent le public fidèle du théâtre du Panthéon, leur donnent un plus agréable emploi. Rien n'égale la courtoisie de ces messieurs; une actrice leur plaît, ils lui jettent un bouquet, l'héroïne l'attache dans sa ceinture et continue son rôle après un salut gracieux. — Une femme dans la salle leur paraît jolie, ils chargent l'ouvreuse de lui porter un bouquet. S'il y a dans la salle dix jolies femmes, elles recevront dix bouquets : au théâtre du Panthéon l'admiration s'exprime dans le langage des fleurs. Il a en cela une grande supériorité sur les autres petits théâtres du boulevard, où l'on ne connaît encore que le langage des fruits.

LETTRE II

12 janvier 1839.

Aspect de la Chambre des députés. — M. Guizot et Moïse. — Le verre d'eau sucrée. — La statue de la Liberté. — L'éléphant de la Bastille. — Inventions nouvelles. — Tissus de verre. — Batiste d'ananas. — Daguerréotype.

Cette semaine, la politique a envahi toutes les pensées, elle seule s'est emparée de toutes les conversations. On n'entendait que ces mots : Qu'a-t-on fait à la Chambre? étiez-vous à la Chambre? qui a parlé aujourd'hui à la Chambre? enfin, cela était si fort, que nous-même avons été entraîné et que nous sommes allé aussi à la Chambre; lundi, hélas! c'était lundi. Pourquoi n'était-ce pas hier? nous en serions revenu moins triste. Nous n'aurions pas entendu M. Guizot, que nous admirions tant, et nous aurions entendu M. de Lamartine pour l'admirer toujours; mais nous n'avons de bonheur en rien.

Pour un indifférent comme nous, pour un être aussi impartial, disons plus, pour un esprit aussi *impassionnable* que le nôtre, c'est un singulier spectacle que celui de la Chambre des députés : des hommes qui, individuellement, sont presque tous capables, et qui, réunis, semblent paralysés; des hommes qui, séparément, possèdent, soit en talent, soit en expérience, soit en moyens d'action, une valeur réelle, incontestable, qui, chez eux, ont intelligence et courage, savoir et richesse, et qui, rassemblés en corps politique au Palais-Bourbon, ne forment plus qu'une masse inquiète, sans puissance, sans prestige et sans dignité; des chiffres qui ne sont point une somme, des armes qui ne forment point de faisceaux, des fleuves bienfaisants tant

qu'ils roulent des flots solitaires, et qui viennent se *noyer* dans un océan capricieux et inutile, mer sans rivage, que soulèvent, comme les vents, toutes les passions impétueuses et toutes les ambitions bouffies, et au fond de laquelle va périodiquement s'engloutir le fragile *vaisseau de l'État*. N'est-ce pas un sujet de méditations éternelles? Voyez enfin de quels nobles éléments se compose la Chambre! Là, sont de braves généraux auxquels vous confieriez vos armées, et vous feriez bien; là sont des hommes de finance pleins d'habileté auxquels vous confieriez votre fortune, et vous feriez bien; là sont d'éloquents avocats auxquels vous confieriez toutes vos causes, et vous feriez encore bien. Et, cependant, toutes ces expériences associées, ces capacités mariées, ces talents cotisés, ces grands hommes incorporés, ne peuvent parvenir à régler tout simplement les affaires du pays; inexplicable mystère, d'où cela vient-il? Cela vient peut-être de ce qu'ils ne s'en occupent pas.

En effet, nous n'avons entendu l'autre jour que des orateurs *personnels*, d'anciens ministres, qui sont venus nous parler d'eux; de graves historiens qui se sont humiliés jusqu'à ne plus raconter que leurs mémoires; non-seulement ils rappelaient tout ce qu'ils avaient fait, mais encore ils répétaient tout ce qu'ils avaient dit; et s'ils reprochaient à un autre orateur ce qu'il avait eu jadis l'imprudence d'avancer, c'était encore pour avoir le droit de rappeler ce qu'ils lui avaient répondu. Cette éloquence *rétrospective* nous a fort inquiété : dire, c'est déjà beaucoup; redire, c'est affreux, et toutes ces phrases qui commencent ainsi : Je disais à telle époque, je soutins à telle époque; ou bien : Alors vous disiez, et alors je répondais, nous ont jeté dans une grande épouvante; nous avons pensé qu'il était possible que l'on vînt de même nous répéter encore l'année

prochaine tout ce que nous allons entendre cette année-ci. Que devenir? Il n'y a plus de raison pour que cela finisse. Il n'y a qu'un moyen de mettre un frein à cet abus, c'est de faire payer un gage à tout orateur qui se fera son propre écho, et qui redira plus de sept fois la même chose. Les *bavardeurs* seraient ruinés, mais cela simplifierait bien les questions.

M. Guizot s'est servi l'autre jour d'une expression qui nous a fort étonné : « Mes amis politiques, a-t-il dit, j'en atteste mes amis politiques. » Qu'est-ce que c'est qu'un ami politique? La politique est chose absolue qui n'admet point d'affection; on a en politique des partisans, des associés, des disciples, des élèves; mais on n'a point d'amis. On aurait plutôt des parents politiques, car une idée est une famille, et nous reconnaissons la fraternité des études et l'alliance des convictions; mais cela n'est pas de l'amitié, et nous ne reprochons à M. Guizot cette définition du parti doctrinaire que parce qu'elle est exacte. Hélas! oui, monsieur Guizot, vous avez des amis politiques, et c'est bien là votre malheur; vous avez toujours agi non pas pour le pays, non pas même pour vous, mais pour eux, et c'est pour eux encore que vous agissez aujourd'hui. C'est parce qu'ils sont mécontents que vous vous mettez en colère, c'est pour qu'ils soient quelque chose que vous voulez être tout. Ils ne sont rien sans vous, et votre erreur est de croire que vous ne seriez rien sans eux. Seul, vous seriez patient et fort. Vous aimez le pouvoir, mais vous sauriez l'attendre; car vous êtes certain qu'il ne peut vous échapper. D'ailleurs, vous n'avez pas besoin d'être ministre pour être un homme important, vous avez plus d'une gloire à votre arc. On ne peut pas faire que vous ne soyez pas monsieur Guizot; Achille boudeur n'en est pas moins

Achille; mais vos amis politiques ne vous laisseront jamais le loisir de bouder, et ils ont raison, ils ne sont pas posés comme vous pour attendre agréablement; il faut être juste et se mettre à leur place; si, comme le héros grec, vous vous retiriez digne et superbe sous votre tente, ce serait très-généreux, très-beau; mais eux, ils resteraient pauvres et frileux sous la remise, ce qui serait moins noble et ce qui ne leur conviendrait pas du tout. Il faut croire que l'on est fort mal sous le hangar politique, car personne n'y veut rester. Votre dignité les réduirait au néant, votre silence au mutisme; ils n'ont rien à dire quand vous n'avez point parlé; si vous demeuriez dans l'ombre, ils se trouveraient dans la nuit. Partez donc, remorquez-les avec courage, vos amis politiques; mais marchez vite, et tâchez d'en laisser beaucoup en chemin, tâchez d'arriver seul si vous voulez rester; les amis politiques donnent de la valeur aux hommes médiocres, mais ils paralysent les hommes de génie. Un homme comme vous, monsieur Guizot, doit marcher seul, mystérieux et rêveur comme Moïse, qui ne s'expliquait qu'avec Dieu. Il n'a point d'amis, parce qu'il ne peut avoir de liens; mais il a des disciples qui vont semer au loin les graines de sa pensée, qui vivent de sa parole et non de ses promesses, qui l'écoutent avec confiance, et qui ne lui demandent rien. Les amis en politique sont des tyrans; malheur à qui s'engage à plaire à quelques-uns! On n'a tout le monde que lorsqu'on n'a personne. Ah! monsieur Guizot, croyez-en le plus obscur de vos admirateurs, en politique on est bien fort quand on est seul. Vous avez commis une grande faute : vous étiez le chef, vous vous êtes fait meneur; vous aviez une école, vous en avez fait une coterie.

Mais de quoi nous mêlons-nous, de venir donner des avis à de si graves personnages? Est-ce donc cela qu'on attend

de nous? devons-nous traiter de pareils sujets? Non; mais s'il nous est défendu d'attaquer les illustres parleurs de la Chambre, nous avons bien le droit de critiquer le puissant auxiliaire de leur improvisation, la lyre qui leur donne l'inspiration, le confident de leur faiblesse, le consolateur de leur disgrâce; en un mot, le verre d'eau sucrée! Nous serons pour lui sans pitié; nous l'attaquerons avec violence. Quoi! ce personnage important, qui joue un si grand rôle dans nos débats parlementaires, le verre d'eau sucrée, ne trouve pas moyen d'être plus décent! Quoi! méchant verre d'eau, tu n'es même pas en cristal, et tu oses te présenter en public dans cet état pitoyable, devant la France entière qui t'écoute, et l'Europe qui te contemple! Un verre de quatre sous, sur une assiette blanche fêlée! Porcelaines de notre beau pays, révoltez-vous. Sèvres, indigne-toi; et vous, plateaux de Chine, plateaux d'argent et de plaqué, faites valoir vos droits; mines du Creusot, faites briller vos pointes de diamants, renversez du trône parlementaire ce verre de quatre sous, où viennent s'abreuver tous les patriotismes qui bredouillent, toutes les voix indépendantes qui s'enrouent pour la défense de nos lois. Un verre de quatre sous sur une assiette blanche! Voilà donc quel est ce fameux verre d'eau sucrée si vanté dans les fastes de l'éloquence! Comment se fait-il qu'on néglige une partie si importante du discours? A la tribune, mon Dieu! on peut se passer de bien des choses sans doute, on peut se passer de talent et d'esprit, on peut se passer de conviction, on peut se passer d'idées, on peut même se passer de mémoire et répéter toujours les mêmes choses, mais on ne peut pas se passer d'eau sucrée. Nous appelons l'attention de MM. les questeurs sur l'amélioration que nous réclamons au nom des députés représentants de la France; sinon nous répéte-

rons en tous lieux que la Chambre est une maison bien mal tenue.

Une chose nous a frappé pendant l'appel nominal. Tous les députés causaient entre eux et personne n'écoutait les noms, qu'il fallait répéter toujours deux ou trois fois, excepté cependant MM. les ministres-députés et tous les députés qui ont été ministres. Oh! ceux-là n'étaient pas distraits. Tant qu'il ne pouvait être question d'eux, ils parlaient, ils discutaient dans les groupes; mais sitôt que la lettre de l'alphabet qui commence leur nom était en jeu, ils quittaient leur conversation et venaient, muets et attentifs, se poser au pied de la tribune. Ils avaient la docilité de gens expérimentés qui ont étudié le pouvoir; et, les voyant ainsi méthodistes et consciencieux, nous disions en nous-même : Il n'y a plus aujourd'hui que ceux qui ont appris à commander qui sachent obéir... on disait le contraire autrefois.

Pendant que nos hommes d'État bâtissent des gouvernements avec des phrases et de l'eau sucrée, leurs œuvres se coulent en bronze, comme si elles étaient faites pour durer toujours. Ceux qui ont accompli si étourdiment la révolution de Juillet, et qui peut-être plus étourdiment encore sont occupés à la défaire, ne savent peut-être pas que la colonne de Juillet est achevée et qu'on doit la fondre dans huit jours. Nous espérons bien assister à ce travail merveilleux digne des forges de Vulcain. La statue de la Liberté est, dit-on, fort belle, et fait le plus grand honneur à l'artiste qui l'a exécutée, à M. Soyez. La colonne sera plus haute que celle de la place Vendôme; elle sera de bronze massif. Gare à ceux qui voudraient la renverser. La liberté se fait solide, elle se défie de ses défenseurs.

A propos de cette statue, on nous parlait de l'éléphant de la Bastille, et l'on nous disait, pour nous donner une idée

des agréables proportions de cet intéressant animal, que l'on avait pratiqué un escalier dans une de ses jambes; et que, dans l'intérieur de son corps, il y avait un musée. Voilà qui humilie la statue de saint Charles Borromée, dans l'estomac duquel tant de familles anglaises ont déjeuné. Mais aussi, quand un éléphant se mêle d'être colossal, on doit s'attendre à tout.

On parle aussi, quand on ne parle pas politique, de toutes sortes d'inventions merveilleuses : des étoffes de verre, qui feront des tentures admirables, puis d'une autre étoffe dont il nous serait bien difficile de donner une définition. Cette étoffe est perméable à l'air et imperméable à l'eau. Ceci nous paraît tenir du phénomène. Ce n'est pas tout : dans l'Inde on vient d'imaginer de faire de la batiste avec de l'écorce d'ananas; nous avons sous les yeux un échantillon de cette merveille : rien de plus charmant, de plus fin, de plus beau. Les anciens appelaient la gaze du *vent tissu*; nous pourrions nommer la batiste d'ananas de l'*eau tissue;* car cette toile blanche, lisse et luisante, a la fraîcheur, la transparence et l'éclat de l'onde la plus pure. Les Indiens ont aussi trouvé le moyen d'apprivoiser le thé dans leur climat. Ceci est assez dangereux et menaçant : que deviendrions-nous, grand Dieu! si l'on allait s'imaginer que le thé pût s'acclimater en France? Naturalistes, préservez-nous de cette affreuse culture; que d'herbes potagères, que de foin gâté, que d'épinards pâlis on nous servirait le soir avec des gâteaux et des brioches! Le thé du cru serait quelque chose d'abominable. Savants, préservez-nous des thés du cru. Prouvez bien vite que toute importation serait impossible. Autant vaudrait le thé de madame Gibou.

On s'occupe aussi beaucoup de l'invention de M. Daguerre, et rien n'est plus plaisant que l'explication de ce

prodige donnée sérieusement par nos savants de salon. M. Daguerre peut être bien tranquille, on ne lui prendra pas son secret. Personne ne songe à le raconter; quand on en parle, on ne pense qu'à une chose, c'est à placer avantageusement les quelques mots d'une science quelconque que l'on a retenus au hasard. Ceux qui ont un ami ou un oncle physicien font de cette découverte un phénomène tout physique; ceux qui ont été amoureux de la fille d'un chimiste, font de cette invention une opération toute chimique; ceux enfin qui ont souvent mal aux yeux, la réduisent à un simple effet d'optique. Le moyen de se délivrer d'eux et de leurs inconcevables définitions, c'est de les mettre tous aux prises les uns avec les autres; alors c'est un échange de mots scientifiques, de faux latin et de grec tronqué qui est d'un entraînant irrésistible : quel délire! quel amphigouri! il y aurait de quoi rendre fou un imbécile. Jusqu'à présent voilà ce que nous avons compris : la découverte, c'est le moyen de fixer l'image; ainsi vous obtenez par le reflet un portrait fidèle du pont des Arts, par exemple; vous tenez votre pont des Arts, bien, vous êtes content, point du tout; un mari et sa femme passent sur le pont, et sans le savoir ils effacent votre dessin. Prenez donc garde, monsieur; vous gênez l'artiste qui est là-haut à sa fenêtre.

Vraiment cette découverte est admirable, mais nous n'y comprenons rien du tout : on nous l'a trop expliquée.

LETTRE III

19 janvier 1839.

Incertitude. — *To be or not to be.* — Aurons-nous des portefeuilles? — Aurons-nous des loges? — Modes anglaises. — Chasses. — *Une larme du Diable.*

Encore une semaine toute politique. Jusqu'à présent la politique seule a fait les frais du carnaval, et c'est justice; elle nous doit bien au moins quelques distractions en dédommagement des fêtes dont elle nous prive. La situation actuelle jette un si grand trouble dans les esprits, qu'elle retarde l'essor des plaisirs. On s'agite dans le vague, on ne sait si l'on aura demain à s'affliger ou à se réjouir, si l'on sera vainqueur ou vaincu; l'on se regarde, l'on s'écoute; les ministres disent : Attendons; dans quelques jours, nous ne serons peut-être plus ici; les prétendants se disent : Attendons; dans quelques heures, nous serons ministres, et alors... Alors toute leur existence sera changée; et, d'un commun accord, sans cependant s'être entendus pour cela, prétendants et ministres ajournent leurs invitations à dîner. En effet, quelle différence : être ministre ou n'être plus ministre, *to be or not to be*; cela change tout; cela change le dîner quelquefois, et toujours les convives. Que de grands personnages M. Thiers, par exemple, va oser *reprier* à dîner, s'il revient au ministère! que de bavards mal appris M. Molé, au contraire, ne *réinvitera* pas, s'il n'y est plus! L'un prendra tout naturellement la société de l'autre.

On ne sait pas assez la différence qu'il y a de nos jours entre ces deux mots : être ministre ou n'être plus ministre. Si l'on savait cela, on aurait le secret de beaucoup d'em-

pressements inexplicables que vous appelez des ambitions impatientes, et qui ne nous paraissent à nous que de naïves humilités. Nous ne disons pas cela pour M. Thiers; lui, comme M. Guizot, serait placé pour attendre; bien mieux: nous trouvons même que les chutes lui vont très-bien. M. Thiers n'est jamais si grand que par terre; le piédestal ministériel ne lui est pas avantageux; la lutte, au contraire, lui donne de la force; son esprit étincelant, sa parole heureuse, lui rendent subitement le prestige que le ministère lui avait fait perdre. M. Thiers est très-puissant quand il n'est pas au pouvoir. Ainsi ce que nous disions l'autre jour de M. Guizot peut s'appliquer encore à lui. M. Thiers a deux gloires qui le réclament, et il peut se consoler d'être un ministre léger en étant un historien profond. Mais il n'en est pas de même de nos autres hommes d'État et des petits ministres à la suite : ceux-là n'ont de valeur qu'un portefeuille en main. Pour ceux-là, *to be or not to be*, c'est être ministre ou n'être pas ministre; c'est être quelque chose ou n'être rien. Et pour les femmes, enfin!... pour les femmes d'État, dont nous ne parlons pas, croyez-vous donc qu'il n'y ait pas une grande distance entre la vie commune et l'existence officielle? Recevoir chez soi, tout naturellement, madame l'ambassadrice d'Angleterre, madame l'ambassadrice d'Autriche, monseigneur le nonce du pape, madame la princesse de L..., M. le maréchal de..., etc., etc., etc., être des leurs, les recevoir presque habituellement, leur parler avec confiance; ou bien tout à coup se voir séparée d'eux par la foule, redevenir simple bourgeoise, de grande dame que l'on était, et ne plus communiquer avec ces nobles personnages que comme le reste des mortels, une ou deux fois par an, les jours de fête, ou, ce qui est plus triste encore, ne plus les recevoir du tout :

voilà, vous en conviendrez, deux existences bien différentes! Être entourée, flattée, ou bien être abandonnée, oubliée, ce n'est pas non plus la même chose; et puis encore, avoir des loges à tous les théâtres, ou bien n'en avoir plus nulle part; aller au spectacle tous les soirs, ou bien n'y plus aller jamais; c'est encore très-différent. On a beau dire, entre s'amuser et s'ennuyer, il y a une nuance très-remarquable, qui ne saurait échapper aux personnes qui ont été mises à cette double épreuve. On comprend donc pourquoi les femmes d'État ont tant d'impatience, et pourquoi le ministère pour elles a tant d'attraits. Eh! comment cela ne serait-il pas ainsi? les hommes, qui ont tous les ennuis du pouvoir, aiment le pouvoir et ne peuvent se passer de lui : comment les femmes ne l'aimeraient-elles pas, elles qui n'en connaissent que les plaisirs? Or, dans ce moment, l'anxiété de nos femmes d'État est grande : seront-elles ministres ou ne le seront-elles pas? Faudra-t-il déménager ou rester chez soi? tout est suspendu. On attend le vote de l'adresse pour toutes choses. « Cette cheminée fume, il faut la faire arranger. — Attendons; si nous allons au ministère, on fera cette réparation pendant notre absence. — Ce cheval est boiteux, il faut le remplacer. — Attendons; si nous sommes ministres, nous achèterons les chevaux gris de lord P...; ils sont à vendre. — Mes diamants sont noirs, il faut les faire nettoyer. — Attendez encore; peut-être nous pourrons les faire remonter. » Ainsi l'on balance entre l'ombre et le jour, entre les honneurs et la retraite, entre un hiver de succès et une saison de repos, entre le plaisir et l'ennui. Les hommes d'État se demandent : Aurons-nous la conversion? Aurons-nous l'intervention? Aurons-nous la guerre? Les femmes d'État se disent : Aurons-nous de grands dîners d'ambassades? Aurons-nous

des loges? Puissent ceux-ci ne pas trop agir pour répondre à celles-là.

Et chaque hiver la perplexité est la même. A de certaines époques, les ministres font peau neuve comme les serpents. Même incertitude, même hésitation dans les affaires. Pauvres gens de province qui venez à Paris solliciter, réclamer n'importe quoi, quelle inquiétude est la vôtre! on vous remet toujours au lendemain, et vous-même attendez aussi à demain avant de renouveler vos demandes. A quoi bon se rendre favorable un protecteur flottant dont la bienveillance d'aujourd'hui peut vous nuire dans quatre jours? Et l'homme de province se promène, attendant le vote de l'adresse, dont son destin dépend. Cette préoccupation politique se trahit dans les simples détails de la vie mondaine; on prévient ses gens que l'on rentrera tard, parce que l'on veut assister aux séances de la Chambre. On vous réveille le matin plus tôt qu'à l'ordinaire, pour vous remettre une lettre très-pressée; cette lettre dit à peu près cela : « Berryer doit parler aujourd'hui, je voudrais bien l'entendre; pourriez-vous me faire avoir un billet? » Puis, à six heures, les *épouses* de MM. les députés reçoivent de leurs parentes ou amies des billets ainsi conçus : « As-tu des nouvelles de la Chambre, chère sœur ou chère belle? avons-nous encore des ministres? M. de Lamartine a-t-il parlé? » Ou bien : « Ma chère Stéphanie, je m'habille pour aller chez madame de Mont..., mais on me dit que le ministère en masse a donné sa démission; cela changerait nos projets de visites ministérielles; en sais-tu quelque chose? Dois-je toujours t'aller chercher à huit heures? » Ce vague universel est affreux. Plaisirs, devoirs, affaires, parure, tout en souffre cruellement. On ne sait qui flatter, on médit en tremblant, on sourit au hasard un peu à tout le monde, on blâme le

matin ce qu'on vante le soir; tour à tour on frémit, on espère, on lève la tête avec orgueil, et puis on baisse les yeux avec confusion. Cet état ne saurait durer plus longtemps. Qu'on se hâte donc de satisfaire toutes les ambitions pour nous rendre enfin à nos amitiés, à nos haines, à nos travaux et à nos plaisirs.

La représentation donnée mardi en l'honneur de Molière avait attiré beaucoup de monde; tout le comique de cette soirée n'était pas sur la scène. Un monsieur de l'orchestre, seul, ne partageait pas l'hilarité générale inspirée par les naïvetés du *Bourgeois Gentilhomme*. « En vérité, s'écriait-il, c'est détestable, c'est pitoyable, ce sont de grosses farces! depuis quand donne-t-on ici de pareilles pièces? — Depuis cent soixante-neuf ans, monsieur, » répondit son voisin d'un air modeste.

Les dandys anglais ont fait invasion à Paris; leur costume est étrange : habit bleu flottant, col très-empesé, dépassant les oreilles, pantalon de lycéen, dit à la Brummel, gilet à la maréchal Soult, manteau Victoria, souliers à boucles, bas de soie blancs mouchetés de papillons bruns, cheveux en vergette, un œil de poudre, un scrupule de rouge, l'air impassible et les sourcils rasés, canne assortie.

De ces bruits et nouvelles de salon, passons, par un contraste, à quelque chose de plus rude et de plus coloré. — On dit que l'équipage de M. le prince de W....., cette admirable meute, peut-être la plus vite et la mieux créancée (pardon de ce terme de vénerie) qui soit en France, va s'établir pendant quelque temps à Ermenonville pour y chasser plusieurs animaux qui se trouvent dans ces cantons. Voici une terrible rivalité pour les *sportmen de l'Union*. La chasse anglaise et la chasse française seront en

présence : la chasse anglaise avec ses daims ou ses renards privés, presque caressants, pauvres animaux qui, renfermés toute la semaine dans leur *box*, considèrent les poursuites qu'on leur fait de temps en temps comme une distraction qu'on leur donne, et la prennent fort à leur aise, — et la chasse française, avec ses beaux cerfs bien sauvages, ses noirs sangliers bien terribles, qu'elle attaque dans la vaste forêt au bruit sonore de la trompe, et qu'elle poursuit ensuite par monts et par vaux avec un art qui défierait les subtilités de ces Indiens dont parle Cooper. Tout en reconnaissant l'élégance, la facilité, la hardiesse de la chasse anglaise, de cette course rapide et *dévorante* qui dure une heure, tout en avouant que rien n'est plus joli que les grandes plaines de vert gazon émaillées d'habits rouges que le vent semble emporter, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de partialité pour cette belle et antique vénerie française, pour sa science, et même pour ses fatigues, ses dangers, lorsqu'il s'agit de tuer à cinq pas un sanglier furieux ou un cerf aux abois. — Oui, nous aimons à entendre résonner ses nobles fanfares dans la solitude des grands bois; nous aimons ce costume tout national, tout français, des piqueurs et des chasseurs aux jours solennels; et puis c'est un dernier legs du temps passé, le seul débris qui reste de cette existence de grands seigneurs qui nous fait honte aujourd'hui. — Voilà pourquoi nous sommes ravi d'apprendre que M. le prince de W..... doit envoyer son équipage demain dans la forêt de Sénart.

La nouveauté littéraire de la semaine, c'est *Une larme du Diable*, par Théophile Gautier. Ce livre, d'une grande originalité, veut être une raillerie de l'école panthéiste; mais l'auteur, emporté par la poésie de son sujet, est touchant malgré lui quand il veut n'être que moqueur; et cette

sensibilité involontaire, cette lutte d'un esprit critique et d'une imagination passionnée, sont d'un effet plein de charme. *Une larme du Diable!* et pourquoi donc le diable a-t-il pleuré? Parce qu'il a fait une bonne action; il y a bien de quoi! Pauvre Satan!

Voilà le sujet, il est digne de l'auteur de *Fortunio*. Ah! *Fortunio*, quelle adorable fantaisie! comme cet élégant sauvage apprécie à sa juste valeur notre triste civilisation! Séduisant enfant de l'Asie, que vous avez raison! Nous avons perfectionné beaucoup de choses, nous avons les coulants *Chazal*, le cuir *podophile*, l'appareil *Marathueh*, l'encrier *siphoïde*, la pommade au *rhum*, la société *œnophile*, le gaz *sidéral* et le papier *batiste;* mais nous avons laissé aux barbares d'Orient ces trois choses qu'on ne perfectionne point : l'amour, la beauté et le soleil!

LETTRE IV

5 janvier 1839.

Le luxe des ameublements et la vulgarité des manières. — Le confortable insupportable.

Paris enfin se réveille, la charité est venue au secours des plaisirs, ce n'est pas vainement que nous l'avons invoquée. On était si triste, qu'on ne pouvait se décider à danser que par générosité. Cette fois, les malheureux ont rendu service aux heureux, ils ont ramené la gaieté et les fêtes, on leur doit beaucoup, ils se sont acquittés d'avance envers leurs bienfaiteurs. Le bal de la Liste civile annoncé pour lundi sera, dit-on, le plus magnifique qu'on ait jamais vu;

tous ceux des années précédentes, si beaux, si élégants, si merveilleusement ordonnés, ces pyramides de fleurs, ces murailles de glaces, ces soleils de bougies, ces galeries d'arabesques succulentes, ce souper fleuri, cet orchestre enivrant, cette pompe, cette élégance, cet éclat, tout cela n'était rien en comparaison de ce qu'on promet au Cercle des *Deux-Mondes*. Depuis longtemps déjà on nous parlait de ces vastes salons comme d'un séjour royal, et nous ne pouvions nous empêcher de faire à ce sujet de graves réflexions sur les inconcevables progrès qu'a fait depuis trois ou quatre ans le luxe des appartements; c'est une folie dont rien ne peut donner l'idée. Le moindre canapé vaut cent louis, le moindre lustre vaut douze à quinze mille francs. Les ornements d'une fenêtre représentent la dot d'une fille, les meubles d'un salon coûtent ce que coûterait l'éducation d'un fils, les joujoux du boudoir sont la rançon d'un roi. Les cheminées ont des housses de velours avec des franges d'or, les fauteuils ont des manchettes de dentelles; les lambris sont cachés sous des étoffes merveilleuses, brodées, brochées, lamées et si épaisses, si fermes, qu'elles se tiennent debout d'elles-mêmes, et pourraient au besoin soutenir les murs qu'elles recouvrent s'ils venaient à fléchir; ceci n'est pas une plaisanterie, les tentures d'un salon sont en proportion aussi épaisses que les murs sont minces. Les rideaux sont fabuleusement beaux; on les met doubles, triples, et l'on en met partout. Une porte, on la cache derrière un rideau; une armoire, on la cache derrière un rideau; une bibliothèque, on la couvre aussi d'un rideau; il y a quelquefois huit à neuf rideaux dans une chambre, et, comme ils ne sont pas tous pareils, on se croirait admis à visiter une exposition de tapisseries. Les meubles sont tous dorés, les murs aussi sont dorés; on parle d'un des hôtels

les plus élégants de Paris, qui ne compte rien moins que sept salons dorés, tous ornés et meublés de même. L'usage le veut ainsi. Dans les appartements de réception règne une somptueuse uniformité. Dans les salons de conversation, comme on dit en province, l'air artiste est au contraire du meilleur goût. Là rien ne doit être assorti, là règnent le caprice, la fantaisie et quelquefois le cœur aussi, car c'est l'asile des souvenirs; là sont des meubles de toute espèce, de tous les siècles; là l'ensemble n'est plus un devoir. L'harmonie est dans la pensée qui a présidé à cet arrangement. Cette boîte est le legs d'une tante; cette table à ouvrage, le présent d'un vieil ami; ceci a été rapporté d'Espagne; cela est venu de Constantinople, d'Alexandrie, d'Alger; ceci a été gagné à une loterie de charité. Ce petit chevalet garni de velours rouge porte un tableau de M. de M...; cet autre charmant dessin est de madame D.... Quel est cet affreux portrait? C'est celui de la maîtresse de la maison. Qui l'a fait? C'est une amie qui était aussi une rivale; cette belle *jardinière*, c'est M. de B... qui l'a donnée, ces superbes flacons viennent de madame X...; et cette magnifique tapisserie? — Je l'ai achetée à une pauvre femme qui mourait de faim. Puis, au-dessus de toutes les inutilités charmantes s'élève, orgueilleuse et fanée, une petite couronne de laurier; ceci est le trésor du sanctuaire; c'est un prix de grec ou de latin, de thème ou de version; c'est un prix remporté par un enfant chéri; c'est le triomphe de l'année; c'est la date d'un jour de fête; c'est l'heureux talisman qui chasse les déceptions amères, qui préserve des longs ennuis; c'est la pensée intime, c'est la gloire, c'est l'excuse peut-être aussi. Cette couronne d'enfant, jetée au milieu de ces chinoiseries, de ces écrans, de ces cassolettes, de ces magots, de ces niaiseries de toute espèce, semble de-

mander pardon pour tant de choses futiles, semble dire aux yeux étourdis d'une telle profusion d'inutilités : Cette vie élégante n'est point perdue; elle n'appartient au monde qu'un moment, car elle est donnée tout entière au plus cher devoir, au plus saint amour.

Mais, chose étrange! à mesure que les demeures s'enrichissent, les mœurs se simplifient et les façons se vulgarisent : les cafés, les théâtres et les cercles sont éblouissants de cristaux, de peintures et de dorures, et les habitués de ces lieux superbes sont mis comme des portiers et parlent comme des cochers de fiacre. Ils gardent tous leur chapeau sur la tête, et quel chapeau! Ils jurent sans colère en se disant bonjour; ils parlent haut pour qu'on entende ce qu'ils savent très-bien qu'il ne faut pas dire; ils boivent avec fracas du mauvais vin; ils fument avec prétention du mauvais tabac, et promènent avec orgueil des femmes laides. L'éclat qui les environne fait encore mieux ressortir le commun de leurs manières; l'illumination est si grande! on les voit si bien! Quels tristes personnages pour un si beau cadre! c'est un Téniers dans une *bordure Louis XV*; mais, hélas! c'est un Téniers vivant.

Ce qui nous déplaît dans ce luxe, c'est qu'il n'est pas du luxe, c'est qu'il est devenu l'absolu nécessaire; c'est qu'on ne vit que pour lui, on ne s'occupe que de lui, on ne parle que de lui. Certes, personne plus que nous n'est partisan du *comfort*, personne plus que nous n'admire une maison bien tenue, cette recherche de tous les détails, cette hospitalité de toutes les richesses, cette bienveillance de tout l'ameublement, cette familiarité de la demeure, où chaque chose paraît avoir été choisie pour vous, où chaque objet semble chargé par le maître de vous séduire particulièrement, et de vous engager à rester chez lui longtemps. Nous

faisons le plus grand cas de ce perfectionnement d'une haute civilisation, mais nous ne voulons pas qu'on lui consacre sa vie; nous ne voulons pas que cette préoccupation devienne la pensée dominante; nous ne voulons pas que ce besoin soit un tourment; nous ne voulons pas que la prétention du *bien-être* devienne un *malaise*, un effort, un sacrifice, que l'on vous fasse apprécier à tous moments. On a sans doute très-bien fait d'emprunter aux Anglais leur *comfort*, mais on aurait dû en même temps leur emprunter la *manière de s'en servir*, c'est-à-dire la simplicité, ou plutôt cette noble indifférence, qui leur fait donner au luxe le plus fastueux l'air d'une habitude journalière. Il ne faut pas que ce qui n'est au fond qu'un intérêt de ménage devienne un sujet grave de conversation. Aujourd'hui, pendant tout le temps que l'on prend le thé, on s'entretient de la théière, de la fontaine à thé, du plus ou moins de luxe du service. A dîner, on s'occupe attentivement de l'argenterie et de la porcelaine; les cristaux ont aussi leur importance; la tenue des gens, les valets de pied, les chevaux, les cochers poudrés, fournissent à la conversation tout le reste de la soirée. Les convives, on ne s'en inquiète pas; le dîner lui-même occupe assez peu; l'important est de savoir s'il est servi à la russe ou à l'anglaise, si vous verrez les plats en nature ou par écrit, si l'on vous donnera un *menu*, si cela se fera comme chez madame de W..., ou comme chez madame de L. M...; toute la question est là. Dernièrement, un de ces faux Anglais priait à dîner fort gracieusement un de nos amis : Venez dimanche, disait-il avec instance, ce jour là nous aurons... Puis quelqu'un vint l'interrompre... Qu est-ce qu'ils auront à dîner, pensa notre ami? quelque homme intéressant, Lamartine... ou Balzac, qui revient d'Italie.

Une autre idée lui vint aussi, c'était un gastronome érudit : C'est peut-être du dîner qu'il parle, et non des convives; il aura un pâté de Strasbourg, de Toulouse, ou un chevreuil qu'il a tué lui-même.

Le faux Anglais revint alors vers notre ami. — Je tiens à vous, reprit-il; vous viendrez, n'est-ce pas? Nous aurons un service d'argenterie tout nouveau, à la mode, mon cher, à la dernière mode, la mode anglaise; vous verrez, c'est magnifique. Et le jour du dîner il ne fut plus question que du service pour lequel le repas était donné.

Chez de nouveaux mariés, nous comprenons cet enfantillage; il nous plaît : tout est gracieux dans un jeune établissement, tout parle d'avenir; chaque objet du ménage est un gage d'union. Cette joie du luxe n'est pas de l'orgueil, c'est le premier plaisir de la propriété, c'est la vie intime, c'est la famille, c'est quelquefois même l'amour; comme on l'aime, cette argenterie et ce beau linge damassé qui vous appartient en commun avec le jeune homme que vous appeliez hier monsieur, et qui vous nommait avec respect mademoiselle! Comme tous ces objets grossiers du ménage deviennent poétiques quand ils vous installent dans votre bonheur, quand ils viennent à chaque instant du jour vous prouver que vous êtes unis pour la vie, et que vous avez le droit de vous aimer! Oh! nous permettons aux jeunes gens de nous parler de leurs ménages, car c'est nous conter leur bonheur; mais nous ne donnons pas la même liberté à de vieux époux qui se trompent depuis vingt années, si toutefois un mensonge peut parvenir à un âge aussi avancé. Au surplus, le pédantisme de l'élégance n'existe que chez les quasi grandes dames, que dans la petite fashionabilité. Vous ne le trouverez ni chez la duchesse de N..., ni à l'ambassade d'Angleterre, ni chez madame de Fl..., ni chez ma-

dame de Roth... surtout, dont la poétique demeure a plutôt l'air du palais d'un artiste enrichi que de l'hôtel d'un millionnaire; mais vous le trouverez infailliblement, ce luxe agité, élégance soupçonneuse et inquiète, *comfortable, insupportable*, en ce qu'il est surnaturel et violent, dans tous les salons où l'on n'a pas encore eu le temps de s'y accoutumer.

Oh! l'ennuyeux pays que celui des prétentions! que faire contre un ennemi qui s'arme des plus belles choses, et qui vous les rend odieuses du moment qu'il les a touchées? Les fées malveillantes autrefois disaient : Cet enfant aura toutes les vertus, tous les dons, mais il aura tel défaut qui détruira toutes ses bonnes qualités; eh bien, le mauvais génie de la France lui a dit la même chose : le ciel lui avait accordé toutes les grâces, toutes les puissances, toutes les beautés; l'esprit, la science, le courage et la raison... et puis voilà le génie malveillant qui est venu et qui lui a donné le défaut qui les gâte toutes, la prétention de tout cela, c'est-à-dire la fatuité, le pédantisme et l'exagération; la manie qui amène le ridicule, le pathos qui amène le dégoût, et l'abus qui amène la réaction. Aussi, chaque fois que nous voyons une amélioration s'introduire chez nous, malgré notre passion du perfectionnement, nous nous affligeons du progrès; car nous sentons que bientôt cet usage qui nous plaisait, et que nous avions nous-même adopté, va nous devenir insupportable par l'application ridicule qu'on va en faire, et par la niaise importance que l'on va y attacher.

LETTRE V

8 février 1839

Il y a deux Frances. — Les paresseux agitateurs et les travailleurs insouciants. — Les mauvais sujets réformés, professeurs de moralité.

L'aspect des salons de Paris est étrange en ce moment; ce carnaval manqué a des allures de carême qui sont toutes nouvelles. On s'inquiète; décidément *l'horizon politique s'obscurcit*. Ceux qui n'ont rien à perdre, et qui espèrent gagner, se frottent les mains; ils vous regardent d'un air très-fin en disant : Il y aura du micmac; les affaires se gâtent; je ne voudrais pas être à la place d'un tel; il se passera d'ici à peu de temps de grandes choses. Ceux qui ont de belles propriétés, et qui ne peuvent que perdre à tout changement, commencent à avoir sérieusement peur. Où allons-nous? s'écrient-ils avec angoisse; où ces brouillons vont-ils nous mener? — Où vous voulez, sans doute, puisque vous leur donnez le droit de vous conduire. La France est divisée en deux nations, ou plutôt il y a deux Frances : l'une faible et active, l'autre puissante et passive. La première mène l'autre; les faibles mènent les forts; tout le mal est là. Deux peuples différents de goûts et d'instincts luttent ensemble sans cesse : un peuple de paresseux agitateurs, un peuple de travailleurs insouciants. Les premiers n'ont rien et ne font rien, mais ils parlent toujours. Les seconds, au contraire, possèdent tout, font tout, mais ils ne disent rien. Cela explique pourquoi ils n'ont jamais le dernier mot.

La politique française se fait dans les cafés, dans les estaminets, voire même dans les cabarets, et c'est là que les

paresseux agitateurs sont tout-puissants, là ils règnent et gouvernent; leur métier, à eux, c'est de défaire le gouvernement; ils n'ont pas d'autre état, et ils remplissent celui-là avec conscience; rien ne les distrait de leurs devoirs politiques; ils ont supprimé tous les autres; ils ont cessé de voir leur famille parce qu'elle s'opposait à leur vocation. Selon l'expression d'un spirituel journaliste, ils n'exercent aucun état sous prétexte qu'ils sont hommes d'État; comme ils n'ont aucune espèce de ménagement à garder, ils sont aventureux et pleins de zèle et d'un dévouement à toute épreuve, d'un dévouement qui fait frémir; comme ils mentent très-haut, on les prend pour des oracles; comme ils n'écoutent pas, ils ont toujours raison; si l'on veut leur répondre, ils s'emportent, ils menacent, ils frappent du pied avec violence, ils disent de gros mots, qui effarouchent la vérité; car la vérité est une femme, et, comme les femmes, pour paraître et se faire entendre, elle n'a de courage qu'aux jours des nobles dangers; comme ils n'ont point de sentiments réels, ils sont dévorés de haines imaginaires qui suffisent à leurs cœurs, qui remplissent leurs jours. Ils haïssent, par exemple, M. de G..., qu'ils n'ont jamais vu; ils savent par cœur toutes les calomnies qui obscurcissent et qui, peut-être, honorent son nom; ils les récitent avec furie, chaque fois qu'on parle de lui; cet homme est pour eux un monstre, c'est leur ennemi personnel, ils l'ont vu en rêve, c'est un brun, grand, très-fort, très-rouge, qui a des moustaches noires; ils le reconnaîtraient entre mille à la première vue, cet ogre politique, ce tigre industriel. Ils s'écrient avec rage : « Si je le tenais là, je le jetterais à mes pieds comme cette chaise » (ils brisent la chaise); et puis un jour ils l'aperçoivent par hasard au spectacle, à la Chambre des députés; ils demandent avec

indifférence, quelquefois même avec intérêt : « Quel est ce jeune homme pâle qui est là-bas? — C'est M. de G... — Quoi! c'est lui! ce n'est pas possible!... » Leur surprise est inexprimable, ils sont tout déconcertés; ils ne reconnaissent pas l'homme qu'ils détestent; celui qu'ils poursuivent de leurs injures ne ressemble pas à cela, leur haine est désarmée par l'objet même qui l'inspire. C'est lui, disent-ils avec stupéfaction; quoi! c'est lui! je ne l'aurais jamais reconnu. Peu s'en faut qu'ils n'ajoutent : Je le trouve bien changé!

Ces hommes qui ne font jamais rien sont d'une activité merveilleuse. On les voit partout, ils sont propagateurs de fausses nouvelles, fabricants d'histoires scandaleuses, et missionnaires en calomnies; ils connaissent tout le monde, ils savent tout; ils ne sont pas électeurs, ou du moins il est très-rare qu'ils puissent l'être; mais ils connaissent le collége électoral comme un père connaît ses enfants. Ils savent que telle infortune a telle échéance qui menace, que telle autre a tel procès à redouter. Ils savent que telle conscience est douteuse, et ils l'attaquent hardiment; ils savent que telle autre est inflexible, et ils la respectent prudemment. Ils n'ont point d'esprit; mais ils possèdent l'instinct et l'expérience de l'intrigue, et par malheur cela suffit pour entraîner. Les jours d'élections sont leurs grands jours de bataille. Ils se lèvent avec l'aurore ces jours-là; ils courent sur les chemins et se posent aux embranchements de la route pour guetter les électeurs au passage, et là ils s'efforcent de les *endoctriner;* ils se vantent quelquefois même de les griser généreusement. Ils font de la politique au vin blanc, au vin rouge ou à la bière; cela dépend des goûts et des opinions. On parle d'élections au punch qui ont parfaitement bien réussi. Ils se distribuent les électeurs

comme un butin qu'ils ont conquis; celui-ci est à moi, celui-ci est à vous; je vous laisse le grand Bernard, vous me rendrez le petit Benoît. Ils savent que celui-ci viendra de bonne heure, parce qu'il a affaire à la ville; ils savent que l'autre viendra tard, parce que sa jument est boiteuse. Ils s'attachent à celui qui ne sait pas écrire, comme à une proie qui peut leur échapper; ils l'entraînent chez l'électeur de leurs amis qui doit lui servir de secrétaire, et là ils le couvent des yeux; s'il se lève, ils se lèvent avec lui; s'il s'assied, ils vont s'asseoir près de lui; si quelque imprudent laisse la porte ouverte, ils courent la fermer; si l'électeur qui ne sait pas lire veut se promener dans le jardin, ils le suivent, et sans se donner le temps de prendre leur chapeau, ils vont se promener avec lui; ils le tiennent en laisse. Enfin, l'heure de voter arrive : l'électeur secrétaire emmène son confrère, il le tient par le bras, il ne lui échappera pas. Les paresseux agitateurs l'escortent jusqu'à la mairie; ils ne votent pas, mais ils lui disent : « Vous votez avec nous, mon brave, n'est-ce pas? — Je crois que oui. » On rit de la simplicité du pauvre homme; mais on n'en rira pas longtemps. L'électeur secrétaire se dispose à écrire pour lui son bulletin. « Merci, dit le naïf paysan, j'écrirai cette fois moi-même. — Quoi! vous savez écrire? — Non; mais ma fille m'a appris à griffonner ce nom-là. » — Hélas! c'est le nom du candidat constitutionnel... Les agitateurs sont furieux; car les agitateurs sont toujours contre les ministres; ils étaient contre M. Laffitte, ils étaient contre M. Guizot, ils étaient contre M. Molé; mais, rassurez-vous, ils *re*seront contre M. Thiers; ils *re*seront contre le maréchal Soult, ils *re*seront contre M. Guizot, ils seraient contre M. Barrot. Ils vivent ainsi dans une opposition continuelle que ne motivent pas même leurs intérêts, et dans

une haine permanente qui change tous les ans d'objets. Ils passent leurs jours à fumer et à jouer au billard, en médisant de ceux qui travaillent. Dans les provinces où le bon sens domine, on se moque d'eux; on sait leur vie, ils n'ont aucun crédit; mais dans les pays où les passions sont ardentes, dans les grandes villes où les envieux espèrent, — car il y a des envieux partout, mais ils n'ont pas partout les mêmes chances de succès, et le désespoir les rend tranquilles; — dans les grandes villes, disons-nous, où toutes les ambitions sont excitées, les paresseux agitateurs sont tout-puissants; il faut les craindre. Moins nombreux que leurs adversaires, ils l'emportent cependant sur eux, à force de paroles et de mouvements; ils ne représentent pas le pays, mais ils nomment trop souvent ceux qui doivent le représenter, et qui, choisis par eux, ne retracent que leur pauvre image. Oh! si les *travailleurs insouciants* voulaient un jour se réveiller de leur sommeil d'hommes de bien; s'ils se lassaient de voir toujours leur ouvrage détruit, leur place usurpée, leur avenir perdu; si ceux qui labourent faisaient taire ceux qui pérorent; si ceux qui vendent faisaient enfermer ceux qui doivent; si les abeilles chassaient les frelons, nous serions sauvés. Courage donc, indolents travailleurs! sortez de votre léthargie dédaigneuse; mêlez-vous au bruit, prenez la parole à votre tour; défendez vos droits, que l'on usurpe; vos intérêts, que l'on oublie; votre repos, que l'on compromet; conduisez vous-mêmes les grands travaux politiques; mettez enfin la main à l'œuvre, et rivalisez d'activité avec les paresseux.

Il est encore une autre classe d'hommes d'État sans état qui méritent un regard de l'observateur : nous voulons parler de ces mauvais sujets en retraite qui se font puritains de journaux; tout sert à leur vertu, tout, jusqu'à leurs

plus joyeux souvenirs. Un front chauve avant l'âge, une vieillesse précoce, leur valent une précoce vénération. D'une voix enrouée par les veilles, ils tonnent contre le vice, ils le voient partout, ils le poursuivent avec acharnement; et cela se conçoit, ils ont de bonnes raisons pour lui en vouloir; les coquettes vieillies se font dévotes, les tapageurs retirés se font journalistes vertueux. La carrière est complète; on mène jusqu'à trente-neuf ans joyeuse vie, on abuse de tous les plaisirs, on est le héros de toutes les mascarades, l'orateur de toutes les orgies; on se fait entrepreneur de succès de coulisse et promeneur d'actrices plâtrées, on ne se refuse rien tant qu'on peut ne rien se refuser, et puis, quand l'heure de s'arrêter arrive, quand on a perdu dans ce tourbillon de folies santé, fortune et considération, on se fait homme politique, et l'on s'établit professeur de moralité. — O moralité! il faut que ton autorité soit bien grande pour que ton manteau puisse couvrir les infirmités de tels apôtres. Et toi, public, qu'es-tu donc? niais ou complice?

LETTRE VI

15 février 1839.

Supplice des beaux enfants déguisés. — Apollon transi. — Le ballet des cariatides. — Un père intrigué par sa fille. — Les bals Musard. — Ressource des jeunes légitimistes.

Ce grand bruit de plaisirs nous a toujours fait rêver amèrement. Quand nous étions enfant, les masques nous faisaient une peur si affreuse, et les déguisements étaient pour nous le sujet de tant de larmes, que nous avons con-

servé contre les fêtes du carnaval une rancune dont les plus beaux bals costumés n'ont pas encore triomphé. Nous avions le malheur d'être un bel enfant. Ah! plaignez ces victimes adorées qui font la gloire de leurs parents. Les jours gras ont pour elles d'horribles supplices inconnus des autres enfants; ceux qui ont le bonheur d'être laids, du moins, peuvent s'amuser pendant le carnaval : on les habille en arlequin, en pierrot, en paillasse, et puis on leur dit : Allez... Mais ceux, hélas! qu'un destin ennemi condamne à l'admiration, ceux que l'on pare, et que l'on craint surtout de déguiser, ceux-là ne jouissent d'aucun plaisir. On commence par les mettre en retraite; on les fait coucher plus tôt qu'à l'ordinaire, pendant les deux jours qui précèdent leur triomphe. Si en jouant ils se laissent tomber, ce qui est l'usage, on ne les plaint pas, on les gronde, on ne voit point le coup qui les fait souffrir, on ne voit que la cicatrice qui les défigure; on les gronde, c'est bien, ils pleurent; et puis on les gronde parce qu'ils ont pleuré. Enfin le grand moment arrive, on les affuble d'une façon plus ou moins avantageuse, ils sont charmants; toute la maison accourt et les admire, la nourrice est dans l'extase, le portier verse des larmes d'attendrissement, ce sont des exclamations de joie qui lui font le plus grand honneur : C'est un bijou! c'est un ange! c'est un amour! s'écrie-t-on. Eh, mon Dieu! c'est bien mieux que tout cela, vraiment : c'est un martyr! Le pauvre enfant s'approche de sa mère, qui le dévore des yeux. « Maman, dit-il d'une voix plaintive en étendant son petit bras; maman! — Eh bien? — Ça me tire. » On s'empresse, on arrange comme on peut cette manche qui est trop courte. On admire de nouveau l'ensemble; mais l'enfant s'approche de sa tante. « Que tu es beau, mon petit ami! — Ma tante, dit l'enfant,

que la vanité ne soutient pas encore, ma tante, ça me pince ; » et il montre son genou, qui est affreusement serré. — Comme il n'y a pas de remède : « Marche, petit, dit la bonne tante; en marchant, le drap s'élargira. » L'enfant, qui voit qu'une tante est impitoyable, s'approche de sa grand'mère ; elle est faible, il compte sur elle : on peut toujours compter sur la faiblesse. « Bonne maman, dit-il en montrant ses broderies d'or ou tout autre ornement de son costume, bonne maman, ça me gratte. » La grand'mère va s'attendrir, on les sépare, et, pour étourdir l'enfant bien-aimé, on lui répète de tous côtés qu'il est joli, qu'il est charmant; et, pour fermer sa bouche à toutes plaintes, une femme de chambre lui dit à l'oreille : « Il faut souffrir pour être beau! » maxime admirable, refrain consolateur avec lequel on mène au supplice tous les martyrs de la vanité. Ah! si la beauté se mesure à la souffrance, que nous devions être beau, pitoyablement beau, ce fameux jour où l'on conçut l'aimable idée de nous déguiser en Apollon!... Une longue chevelure dorée avait servi de prétexte à ce déguisement, que le dieu offensé nous a fait depuis cruellement expier. Comme il s'est vengé de notre insolence! Dès l'instant même il nous a puni. Pauvre enfant frileux, que nous étions peu digne de notre parure immortelle! que cette tunique nous semblait légère, que ces rayons d'or nous semblaient pesants! Et cette malheureuse lyre que nous laissions traîner sur toutes les chaises, que de reproches elle nous attirait, comme elle nous a fait gronder! Que nous avions froid!... On nous trouvait toujours à genoux devant le feu, car nous n'avions pas dérobé le feu du ciel, nos propres rayons ne nous suffisaient point. Ah! sans doute, c'est en nous voyant que les savants ont découvert cette vérité jusqu'alors inconnue : que le soleil n'a point de

chaleur! Quel beau rhume nous avons rapporté de l'Olympe! Apollon transi, nous avons fait verser dans la neige le brillant char du Jour, et nous nous sommes toujours ressenti de cette chute-là.

Maintenant que, par bonheur, les parents ont moins de poésie dans leurs idées de carnaval, les déguisements d'enfants sont plus commodes; les costumes de matelots, par exemple, sont fort jolis à voir et très-agréables à porter. Les enfants sont à la fois charmants et heureux en marins; aussi est-ce le costume depuis quelques années. Dans un grand bal qui a été donné mardi dernier, un quadrille de sylphides a fait la plus vive sensation. C'étaient de jeunes et belles personnes, qui, comme cela, disait-on, n'étaient point du tout déguisées. Chaque jour on les voit de même sveltes et gracieuses, vaporeuses et poétiques. Elles avaient mis ce soir-là leurs ailes, et voilà tout. Chaque sylphide avait pour danseur une bête domestique ou féroce. Nous nous hâtons de dire que ces messieurs étaient parfaitement déguisés. Les plus malins étaient en ânes, les plus affables étaient en ours, le moyen de reconnaître personne, et de s'écrier, comme dans *l'Ours et le Pacha* : — *L'ours est votre époux*. Ce quadrille a fort bien réussi à ceux qui l'ont dansé et à celle qui s'en est servie pour la plus folle mystification. Jugez-en plutôt.

Il y a dans le monde des heureux qui ont la manie de tout savoir, d'être de toutes les fêtes, d'appartenir à toutes les sociétés, de connaître toutes les intrigues; cela s'appelle être au courant de tout. Ils font vingt visites dans leur journée, ils savent que madame une telle reçoit tel jour; ils ne vont pas chez elle, mais ils connaissent ses habitudes; ils savent qu'il y a eu un dîner ici, un souper là; ils

n'en étaient pas, mais ils vous diront le menu; ils l'ont retenu mieux que vous, qui étiez un des convives. A chaque nouvelle ils vous répondent : Je le savais; ils font tous les mariages, ils condamnent tous les malades, ils mettent leur gloire à n'être jamais surpris; être en retard, pour eux, c'est la honte; l'honneur pour eux n'est point d'être un homme bien famé, ou bien aimé : ce qu'ils rêvent, c'est d'être jusqu'à leur dernier jour un homme *bien informé*. Il en est un de cette espèce qui pousse la présomption de tout connaître si loin, qu'on ne peut résister au plaisir de le tromper pour le confondre, et d'inventer les mensonges les plus étranges pour le déconcerter dans ses informations. Il va souvent dans le monde, mais cependant il n'est pas de tous les mondes. Les salons du faubourg Saint-Germain, par exemple, lui sont interdits à cause de ses opinions, ou plutôt de ses relations politiques; mais n'importe, il prétend savoir tout ce qui s'y passe, et vraiment il sait beaucoup de choses, et il a du mérite en cela, car il ne questionne jamais. Lui, questionner! Fi donc! une question le perdrait; après un voyage même, il n'oserait risquer cette preuve d'ignorance; l'absence n'a point de secrets pour lui, sa correspondance le tient au courant de tout, il attire les nouvelles là où il est; d'ailleurs, les grands événements le connaissent, ils l'attendent pour éclater. Il ne questionne point, mais il écoute avec un art inimaginable qui lui a demandé de grandes études; il écoute quatre conversations à la fois, comme César dictait quatre lettres en même temps. Il a de ces oreilles avides qui, selon l'expression d'un auteur anglais, ne sont jamais fermées par la réflexion. Il écoutait donc l'autre jour à sa manière, et madame de R..., impatientée de cette quadruple attention, a voulu lui jouer un tour. « Ce bal était superbe! dit-elle en faisant signe à la

personne à qui elle parlait; le quadrille des sylphides était ravissant! Madame de..., mademoiselle de..., etc., étaient fort à leur avantage; » et, au lieu de nommer les charmantes personnes qui ont dansé le quadrille, elle s'amuse à nommer douze femmes antisylphides s'il en fut jamais, les douze femmes les plus solidement belles que l'on puisse imaginer. L'homme bien informé retient ces noms heureux au passage, et il s'échappe avec empressement pour aller charmer les divers salons qui l'apprécient par ce récit exact des fêtes du carnaval. Il va faire une ou deux visites dans la Chaussée-d'Antin, il lance sa nouvelle, on le laisse dire sans trop d'étonnement; mais il arrive rue Royale; là, il recommence ses descriptions merveilleuses; on lui fait répéter trois fois ces noms étranges; on l'interrompt par des hourras de surprise. « Qu'est-ce que vous nous dites là, monsieur? s'écrie la vieille baronne de P..., madame de... était en sylphide, mademoiselle X... avait des ailes! et vous appelez cela un quadrille de sylphides, monsieur! mais c'était un ballet de cariatides!... » L'homme bien informé est resté confondu. Cette mystification le rendra prudent, puisse-t-elle le rendre muet!

Les bals de l'Opéra ont été fort nombreux. On parle d'aventures romanesques, de succès rapides et mystérieux, que nous soupçonnons fort de n'être que d'affreuses mystifications. L'histoire de M. de S..., arrivée il y a deux ans, s'est, dit-on, renouvelée plusieurs fois cette année; comme nous ne pouvons pas vous raconter l'histoire de M. de S..., c'est comme si nous ne disions rien. Malgré les plaisants récits que l'on nous fait, nous défions toutes les histoires du bal de l'Opéra de valoir jamais celle d'un célèbre académicien intrigué toute la nuit par sa fille, qu'il avait laissée malade dans son lit, et qu'il était bien loin de croire si près de lui.

Un père ne pas reconnaître sa fille! direz-vous, cela est étrange, et cependant cela est très-naturel : un père connaît parfaitement le cœur de son enfant, son caractère et ses goûts; mais il ne connaît jamais complétement son esprit, il est certains aspects qui restent toujours voilés à ses yeux. Un père voit sa fille malheureuse, gaie, inquiète, jalouse même; mais il ne la voit jamais coquette, et l'on sait quel changement le désir de plaire peut opérer dans les manières d'une femme. On connaît toutes les métamorphoses de la coquetterie : elle fait d'une femme méchante un ange de douceur, elle fait d'une sotte une femme d'esprit, d'une femme politique une beauté langoureuse, d'une pédante en *us* une étourdie pleine de grâces, d'une mourante de profession une valseuse infatigable, d'une femme bonne et généreuse, enfin, une ingrate, moqueuse et colère...

Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

Or le célèbre académicien, qui n'avait jamais vu sa fille coquette, ne la reconnut point; et il ne pouvait deviner quelle était cette femme si jeune qui savait pourtant tous les événements de sa jeunesse, qui savait si bien ses habitudes, qui savait par cœur tous ses ouvrages, qui lui parlait de ses auteurs favoris, qui le flattait avec tant d'adresse dans ses goûts et jusque dans ses manies. L'académicien était enivré; accoutumé à plaire aux femmes, ce succès ne l'étonnait point, il avait dans ses souvenirs des aventures qui rendaient celle-ci très-probable. La nuit se passa en conversation, en étonnements, en ravissements; être si bien compris, cela est si doux! Vers quatre heures du matin, le charmant domino avoua naïvement qu'il avait faim. On lui offre à souper avec empressement! « J'accepte,

dit-il, mais je n'ôterai pas mon masque. — Méchante, » répond l'académicien. Et l'on soupe gaiement, et par une attention délicate on choisit les mets qu'il préfère. On lui prouve que l'on a deviné tous ses goûts et que l'on aime ce qu'il aime. Après souper, il faut partir : « Laissez-moi vous reconduire chez vous, madame. — Non, non, c'est moi, dit-elle, qui veux vous ramener chez vous. Je ne veux pas que vous me connaissiez. » La voiture s'arrête devant la porte de la jolie maison de l'académicien. Il descend à regret, croyant descendre seul; mais quelle est sa surprise! le charmant domino l'a suivi; il le voit, furtif et léger, disparaître dans le corridor; il veut le rejoindre et soupire tout bas : « Quoi! madame! tant de bonheur!... » Mais le masque l'interrompt par un grand éclat de rire, et une voix bien connue lui crie du haut de l'escalier : « Bonsoir, papa, je te remercie, je me suis bien amusée. A demain! » L'académicien désenchanté eut alors recours à cette exclamation classique toujours frénétiquement applaudie dans les reconnaissances de mélodrame : *Ma fille!* dit-il avec désespoir, et l'écho du vestibule répondit : *Ta fille!*

Les bals de la Renaissance ont été cette année de véritables bals Musard, car Musard a donné son nom à toutes les fêtes qui rivalisent avec lui. C'est un des malheurs du génie, il fait la gloire de ses plagiaires et la fortune de ses rivaux, bien heureux encore quand ceux-ci ne le calomnient pas après l'avoir pillé. Bien heureux Musard si Julien ne le traite pas encore d'immoral; aujourd'hui c'est assez l'usage. Un homme invente une chose qui réussit, vite on l'appelle charlatan, et puis on lui prend son idée... On ne vit plus aux dépens de ceux que l'on flatte, mais de ceux que l'on calomnie.

Les bals Musard ont toujours la vogue. Le bal Musard est

déjà une vieille folie consacrée par le temps et adoptée par l'usage. Les jeunes gens de la meilleure compagnie, les héritiers de nos plus grands noms, y vont dépenser l'ardente activité que l'*émigration intérieure* et leurs répugnances politiques leur laissent tout entière; ils dansent, ils galopent, ils valsent avec enthousiasme, avec passion, comme ils se battraient si nous avions la guerre, comme ils aimeraient si nous avions encore de la poésie dans le cœur. Ils ne vont pas aux fêtes de la cour, fi donc! ils y trouveraient leur notaire et leur banquier; mais ils vont au bal chez Musard; là, du moins, ils trouvent leur valet de chambre et leur palefrenier; à la bonne heure! On peut, sans se compromettre, danser en face de ces gens-là. L'esprit de parti a découvert une mine de scrupules inouïs, de délicatesses étranges, auxquels, heureusement, nous ne comprenons rien; aujourd'hui, grâce aux nouvelles susceptibilités de la politique, servir son pays comme officier, comme diplomate, comme magistrat, c'est parjurer sa foi, c'est être indigne de son nom; mais, en revanche, passer sa vie à fumer, à jouer, à boire, à médire avec une danseuse des femmes du monde qui ont eu l'esprit de se moquer de vous; se livrer sans colère aux propos les plus grossiers; ne vivre enfin ni pour l'étude, ni pour le cœur, ni pour la gloire, cela s'appelle garder ses convictions, être fidèle à une noble cause, comprendre enfin tous les devoirs de son rang et de son nom. Oh! noble parti! que vous remplissez bien la mission qui vous est confiée! Qu'il serait fier de vous, ce jeune roi dont vous préparez le retour, s'il pouvait vous contempler dans vos jours d'enthousiasme! quel séduisant avenir pour lui que l'espérance d'une cour si chevaleresque et si brillante! et puis quelle sympathie éveilleraient en lui de si touchants tableaux! quelle heureuse har-

monie entre son existence et la vôtre! comme vous marchez bien ensemble au même but! comme vous suivez bien la même route! comme vos pensées sont bien l'écho de ses pensées! Mêmes occupations, mêmes loisirs. Il travaille... vous jouez aux cartes!... Penché sur de gros livres, il étudie l'histoire, il interroge la science... penchés sur un billard, vous étudiez un nouveau coup! Chaque soir il tombe à genoux devant une image du Christ, et, dans l'extase de la prière, il pense à son pays, il pense à vous, à vous ses défenseurs et ses amis... chaque soir vous tombez aussi... mais sous une table et dans l'ivresse du vin et de la fumée; vous ne pensez à personne, car vous ne pensez pas du tout. Voilà sa vie, voilà la vôtre. Oh! s'il était revenu il y a deux jours, quel admirable accueil il eût reçu de vous, avec quel empressement vous auriez couru à sa rencontre en descendant de la Courtille, déguisés en troubadours et en charretiers, en bateleurs et en malins, en Roberts-Macaires et en postillons de Lonjumeau! Maintenant que le délire est passé, soyez de bonne foi, messieurs, et dites-le avec nous : ce rôle n'est pas celui qui vous convient. Ce n'est pas ainsi que doit être représenté, dans la capitale de la France, par des hommes héritiers de noms glorieux, le parti de la vieille monarchie, quand ce parti est si noblement représenté dans l'exil par deux femmes pleines de courage, par deux enfants pleins de dignité. Sans doute, il est de nombreuses exceptions à cette générale folie. Nous connaissons plus d'un jeune fils de duc qui mène une vie laborieuse, et qu'un avenir de dangers et de privations n'épouvante pas. Nous pourrions citer plusieurs exemples de résolutions énergiques que tous les esprits sages doivent admirer; mais ces exceptions trouvent si peu de sympathie, et l'on en parle avec un étonnement si plaisant, qu'elles viennent encore nous donner rai-

son, et prouver que de tous les partis qui divisent le pays, celui qui comprend le moins sa destinée est précisément celui qui devrait être le plus respecté, et qui est le plus respectable, puisqu'il a pour principe le culte sacré des souvenirs.

A propos, on nous écrit d'Allemagne : « La cour de Goritz, en apprenant la mort de madame la duchesse de Wurtemberg, a aussitôt pris le deuil. Un service funèbre a été ordonné. » Quelle différence ! Ici des intrigues, là-bas des prières ! et quelle leçon pour tout le monde : pour ceux qui n'ont point porté le deuil de Charles X et pour celles qui choisissaient leur robe rose, hier, quand toute la France pleurait. Un jour, on ne voudra pas croire que, dans ce pays que l'on appelle généreux, deux partis desséchés par une politique misérable ont eu le courage de refuser leurs larmes à ces deux morts si sacrés : un vieux roi proscrit, et une jeune princesse de génie !

LETTRE VII

23 février 1839.

Électeurs et candidats. — M. Martin, de Strasbourg. — Histoire d'un courrier bigame.

Une seule et même pensée domine depuis huit jours les esprits. Toutes les nuances sont effacées, les rangs, les états, sont confondus. Le pays ne reconnaît plus aujourd'hui que deux classes : les électeurs et les candidats. Les affections de famille sont ajournées, les devoirs de cœur sont suspendus. On n'est plus époux et père, oncle et tuteur, juge ou

préfet, peintre ou cordonnier, poëte ou pharmacien : on est électeur. L'homme ne représente plus une créature mortelle, l'homme n'est plus qu'un bulletin; il n'est plus une âme, il est une voix. Les candidats ne vivent plus sous le regard de Dieu, ils n'agissent, hélas! qu'en vue de l'électeur; l'électeur est à la fois leur juge et leur conscience. Pour lui seul leur ferveur, à lui tout leur encens; les épîtres aux commettants se succèdent. Quel charmant recueil d'*électorales* cela pourra faire un jour! Les *pastorales* sembleront bien froides en comparaison de ces délicieuses poésies fugitives et *représentatives*.

Du reste, rien de nouveau; on ne vit point, on attend pour vivre que le sort de chacun soit décidé; nous-même n'habitons point Paris en ce moment. Nous aussi sommes atteint de préoccupations électorales. Notre pensée est loin d'ici, elle s'égare dans les montagnes de la Marche; elle plane sur les bords chéris du Thorion. Ce n'est point pour nous une question d'existence politique, c'est une question de vie champêtre. Les bulletins d'un collége vont décider de nos plaisirs. Toute la politique se réduit pour nous dans ce seul mot : Passerons-nous l'été à Bourganeuf? Ah! nous l'espérons bien, en dépit de notre ennemi de profession, M. Martin.

Ce M. Martin, que l'on nomme Martin de Strasbourg à Paris, et Martin de Paris à Strasbourg, nous a rappelé l'histoire de ce courrier bigame qui avait une femme à Paris et une autre femme à Strasbourg. Était-ce un crime? Non; habitant fidèle mais alternatif de ces deux villes, n'avait-il pas le droit d'avoir un ménage dans chacune d'elles? Un seul ne lui suffisait pas; sa vie était si régulièrement divisée : chaque semaine il restait deux jours à Paris, deux jours à Strasbourg; avec une seule femme, il aurait été

veuf la moitié du temps. Il avait d'abord vécu plusieurs années marié uniquement à Paris, mais il avait amèrement reconnu les inconvénients de ce système; les soins que lui prodiguait sa femme à chacun de ses retours à Paris lui faisaient trop sentir l'affreuse solitude qui l'attendait à Strasbourg. Là, une mauvaise auberge, un mauvais souper, la solitude et l'ennui; à Paris, au contraire, un accueil empressé, une chambre bien chaude, un souper tendrement servi. A Paris, tout devenait plaisir; à Strasbourg, tout devenait tristesse. Le courrier de la malle interrogea son cœur, et il s'avoua que la solitude était pour lui chose impossible; il fit encore ce raisonnement : il se dit que, le mariage étant une admirable institution, on ne saurait trop lui demander de garanties; et comme tout lui prouvait qu'il n'était heureux à Paris que parce qu'il s'y était marié, il se persuada qu'il ne serait heureux à Strasbourg qu'en s'y mariant. Donc, il se décida à prendre ou plutôt à reprendre femme à Strasbourg. Pendant longtemps le secret de sa double union fut gardé; rien ne troublait *ses* ménages, il n'avait qu'à s'applaudir de *ses* choix; ses femmes l'aimaient avec la même ardeur; son bonheur s'équilibrait merveilleusement, et il trouvait dans cette double affection d'ineffables douceurs que les simples maris ignorent. En faisant le voyage de Paris à Strasbourg, il pensait à sa grande blonde qu'il allait revoir, à *Toinette*, l'Alsacienne au teint rose, aux yeux bleus... il arrivait, il passait deux jours auprès d'elle; il jouait avec ses enfants, qu'il appelait ses petits Alsaciens, et il repartait gaiement pour Paris. A peine sur la route, il oubliait Toinette; il ne se rappelait que sa petite Caroline, la Parisienne aux yeux chinois, aux sourcils noirs, et il songeait à l'avenir de ses deux fils, qu'il appelait ses grands enfants de Paris. Caroline préparait-

elle son souper : Cuisine française, criait-il en riant. — Toinette servait-elle à dîner : Cuisine allemande, disait-il encore en riant; et il ne voyait rien de coupable dans cette double union. Il trouvait tout simple que les hommes qui habitaient toujours la même ville n'eussent qu'une femme et qu'un ménage; mais il trouvait très-raisonnable aussi qu'on eût deux femmes et deux ménages quand on habitait en même temps deux pays... Non vraiment, il ne voyait rien de criminel à cela; bien mieux, il se serait battu pour prouver qu'il avait raison, et il aurait donné des coups de fouet à l'insolent qui l'aurait traité de bigame. Le mystère qu'il faisait de sa situation aurait dû l'éclairer sur ce qu'il devait penser de sa conduite; mais il savait répondre à tout. — Je cache cela à cause de ces femmes, se disait-il, qui ne comprendraient pas; les femmes ont là-dessus des idées si folles! Un jour pourtant il commit une imprudence, une très-grande imprudence! Un de ses amis de Strasbourg étant à Paris, il l'amena dîner chez lui; l'ami prit Caroline pour une sœur; il lui parla avec enthousiasme de la belle Alsacienne aux yeux bleus, et des beaux enfants de Strasbourg; il raconta le jour de la noce, et se vanta d'avoir été l'un des témoins. Caroline, en véritable Parisienne, savait son Code civil par cœur. D'abord elle s'indigna, mais elle était mère : l'aîné de ses fils avait treize ans. Elle pressentit un procès scandaleux, une condamnation infamante, un nom taché, et l'avenir de ses deux fils perdu; elle entrevit le bagne avec horreur; elle comprit qu'ayant été épousée la première, elle était la seule femme légitime, et que cet avantage lui donnait de l'autorité pour agir. Son parti fut bientôt pris : elle prétexta un voyage indispensable, une parente la réclamait, il lui fallait quitter Paris pendant une semaine au moins; elle dit adieu à son mari,

puis elle courut à Strasbourg. Elle alla voir Toinette, et lui conta toute la vérité. Toinette pleurait, elle ne voulait rien entendre; elle s'écriait avec douleur : « Il nous a trompées, le monstre! il faut nous venger; avoir deux femmes, c'est affreux! — Sans doute, reprit Caroline impatientée; mais si vous criez si fort, il y aura deux veuves; et ce sera plus triste encore, il sera pendu; nos enfants mourront de faim. » Ces mots furent magiques. « Vous l'aimez? dit Caroline. — Oh! oui, je l'aimais trop; mais maintenant... — Maintenant, il faut lui pardonner; je lui pardonne bien, moi, qu'il a trompée pour vous. Soyez donc comme moi généreuse, et entendons-nous pour le sauver. » Et ces deux femmes signèrent un pacte sublime. La justice ignora leur sort, et leur mari lui-même n'apprit que son secret avait été dévoilé et ne connut leur entrevue que quelques heures avant sa mort. Une roue s'étant brisée, la malle versa dans un précipice; le courrier, affreusement blessé, fut transporté à Strasbourg, où il expira après plusieurs jours de souffrances. Au moment de mourir, il fit ses aveux. « Ma bonne Toinette, dit-il, pardonne-moi, je t'ai trompée : quand je t'ai épousée, j'étais déjà marié. — Il y a longtemps que je sais cela, reprit Toinette en fondant en larmes; ne te tourmente pas, c'est tout pardonné. — Tu le savais? Et qui te l'avait dit? — L'autre. — Caroline? — Elle est venue ici, mon Dieu! il y aura bientôt sept ans; elle m'a tout conté, en me recommandant bien de ne faire semblant de rien et d'être toujours heureuse comme autrefois, pour que tu ne sois pas... — Pendu, dit le bien-aimé bigame; pauvre Toinette, tu es une bonne femme... et l'autre aussi, ajouta-t-il en songeant à la généreuse conduite de Caroline, c'est dommage de quitter ces deux petites commères-là. Toinette, allons, embrasse-moi; v'là le vrai *départ* qui *arrive*, il faut

se dire adieu pour tout de bon; mais c'est égal, tu peux t'en vanter, ma grosse blonde, je t'ai bien aimée!... et l'autre aussi, ajouta-t-il encore en pensant à celle qu'il appelait sa jolie brunette; va chercher les petits, que je les bénisse; et dépêche-toi. » Toinette amena ses trois beaux enfants; le mourant les admira avec orgueil : « V'là de fameux enfants! les gaillards! ils me ressemblent joliment... et les autres aussi, dit-il encore en mêlant toujours ses affections. Mais les voilà! s'écria-t-il tout à coup en voyant entrer ses deux grands fils qui soutenaient leur mère à moitié évanouie dans leurs bras; ma foi, ça se trouve bien, nous v'là tous réunis. » Toinette et Caroline tombèrent à genoux devant lui. Il tendit à chacune d'elles une de ses pauvres mains mutilées, et, les regardant toutes deux avec une égale tendresse : « Adieu, mes petites veuves, leur dit-il tout bas, adieu, courage, consolez-vous ensemble, et priez Dieu qu'il me pardonne comme vous m'avez pardonné. » Puis, s'adressant à son fils aîné et lui montrant la malheureuse Toinette, dont le désespoir lui déchirait le cœur, il dit tout haut : « C'est ma belle-sœur, François; tu auras soin d'elle et de ses enfants. » Et il mourut. Et ses deux femmes s'embrassèrent en sanglotant, et elles ne se quittèrent plus.

Vous allez nous demander quel rapport il y a entre ce brave bigame adoré à Paris, adoré à Strasbourg, et M. Martin, dont on ne veut ni à Paris ni à Strasbourg? Nous vous dirons qu'une différence est une sorte de ressemblance, et que si les extrémités se touchent, les contraires peuvent bien s'accorder. Nous vous répondrons cela, dussiez-vous ne pas le comprendre, ni nous non plus; et puis nous ferons des vœux sincères pour que les épîtres de M. Martin aient le même sort que ses discours, c'est-à-dire ne produisent aucun effet; car nous avons le plus grand désir de passer

l'été à Bourganeuf, et de faire les honneurs de nos rochers sauvages à nos illustres et brillants amis de Paris.

LETTRE VIII

2 mars 1839.

La méthode Wilhem. — Le procédé Collas. — L'ouverture du Salon.

Étrange pays! encore une fois, étrange pays que le nôtre, où le mal seul est tout-puissant, où le bien languit sans valeur; où les plantes vénéneuses croissent en un jour, où les herbes salutaires mettent des années à fleurir; où le mensonge a des ailes, où la vérité se traîne en silence, sous une carapace de tortue; où la calomnie a vingt trompettes, où la louange méritée n'a point d'écho; où les plus grands crimes trouvent des admirateurs; où les nobles actions ne font que des ingrats et des incrédules; où les niaiseries ont tant d'importance, où les grandes découvertes restent ignorées si longtemps; où les laideurs impudentes attirent toute la lumière, où les beautés sublimes se meurent dans l'ombre et dans l'oubli! Étrange pays! Qu'un mélodrame absurde soit représenté à la Gaîté, à l'Ambigu-Comique, ou à la Porte-Saint-Martin, vingt feuilletons vont s'empresser d'en rendre compte; qu'un livre instructif, fruit de longues études, paraisse chez un libraire *incharlatan*, et pas un journal n'en parlera. Qu'un Anglais trop confiant se laisse dérober son mouchoir et sa montre à la sortie d'un spectacle, le lendemain tous les journaux de Paris vont retentir de ce grand événement, et ce fait remarquable sera répété dans toutes les gazettes de province; mais qu'une institution généreuse

se fonde, qu'une assemblée vraiment intéressante ait lieu, tous garderont le plus parfait silence ; et c'est à peine si l'on permettra aux assistants émerveillés de raconter ce qu'ils ont vu, de dépeindre ce qu'ils ont éprouvé. Ainsi, nous-même qui sommes à la recherche de toutes les bonnes et nobles pensées, nous-même nous n'avions aucune idée d'une des institutions les plus admirables de notre époque. Depuis deux ans on nous parlait bien de la méthode Wilhem et des concerts populaires de la Sorbonne, mais on en parlait vaguement et comme d'un essai dont le résultat était douteux. Aujourd'hui le succès est éclatant, et si quelque chose nous étonne, c'est que nos grands compositeurs n'aient pas encore songé à s'emparer de ces nouveaux trésors d'harmonie. Un chœur de quatre cents ouvriers de tous les âges, depuis six ans jusqu'à cinquante ans ! comprenez-vous cet effet de voix ? Ce mélange de voix enfantines, de voix adolescentes, de voix brillantes et jeunes, de voix puissantes et graves, voix rivales qui, par le plus merveilleux ensemble, ne forment qu'une seule voix ! quatre cents personnes enfin qui chantent à l'*unanimité*, et avec une précision, une intelligence, un goût musical que vous ne trouvez dans les chœurs d'aucun théâtre. Nous avons entendu maintes fois la belle prière de *la Muette de Portici* à l'Opéra, où sans doute elle est très-bien exécutée, mais ce n'est rien en comparaison de l'effet produit par une prière semblable, chantée par nos quatre cents ouvriers ; nous avons entendu en Allemagne ces fameux chœurs si vantés, nous avons entendu à Rome le *Miserere* de la chapelle Sixtine, et nous déclarons que l'impression vive et profonde que laissent ces mélodieuses solennités, a été pour nous complétement dépassée par la puissante émotion que nous a causée au dernier concert de la Sorbonne le chant

de ces pauvres ouvriers; ces accords inconnus, ces prières harmonieuses, nous transportaient bien loin de ce monde désenchanté; il nous semblait entendre les célestes symphonies, le chœur fraternel des anges et des chérubins. Seulement les anges étaient des menuisiers, des imprimeurs et des orfévres; et parmi les chérubins nous apercevions çà et là quelque nègre bouffi qui battait la mesure avec ses doigts d'ébène aux ongles blancs! La vision séraphique disparaissait, mais l'admiration philanthropique nous restait tout entière, et nous ne pouvions nous empêcher, nous frivole observateur, de faire ces réflexions : tandis que les *vertueux amis du peuple* lui prêchent la révolte, la paresse et l'orgueil au nom de la liberté, les *infâmes oppresseurs du peuple* le moralisent par la religion et les arts, et lui donnent la seule véritable indépendance de l'honnête homme, celle qu'il acquiert dans le travail; tandis que les *amis du peuple* l'appellent sur la place publique, l'attirent dans les cabarets pour l'entretenir de sa souveraineté, ses *infâmes oppresseurs* lui ouvrent des églises, des hôpitaux, des ateliers et des écoles pour lui enseigner les grandeurs de Dieu, les merveilles de la civilisation; les amis du peuple lui apprennent à voter et à régner, ses oppresseurs lui apprennent d'abord à lire et à écrire. Ah! puisse-t-il être bientôt assez instruit par ce double enseignement pour juger lui-même comme elles le méritent, et la tendresse ambitieuse de ses prétendus amis, et l'autorité paternelle de ses prétendus oppresseurs.

En vérité, c'est une belle chose que la résolution de ce problème : la moralisation du peuple par les arts. Grâce à la méthode Wilhem, avant dix ans les chefs-d'œuvre de Mozart et de Rossini seront populaires comme l'air de *Vive Henri IV* et de *Malborough;* mais ce n'est pas tout encore,

voilà que les chefs-d'œuvre de sculpture sont à leur tour offerts aux ménages les plus modestes, par la plus ingénieuse invention; nous marchons de merveilles en merveilles. Chose singulière! au moment où M. Daguerre trouvait le moyen de fixer la réflexion des images, d'avoir pour ainsi dire un *calque* de la nature, M. Colas trouvait moyen d'appliquer un procédé analogue, puisqu'il est entièrement mécanique, à la statuaire. Par ce procédé magique, la *Vénus de Milo*, par exemple, cette beauté si noble, si puissante, si harmonieuse, ce chef-d'œuvre de l'art grec, est reproduite identiquement dans toutes les dimensions, depuis la grandeur originale de la statue, jusqu'à la statuette de trois pieds, jusqu'aux figurines de deux pouces, d'un pouce et de six lignes même; et cela en marbre, en pierre, en ivoire, en bois, en albâtre, en porphyre, en agate, en lapis, etc. Le procédé de M. Colas met en œuvre les corps les plus durs comme les plus tendres; et ces copies de statues et de bas-reliefs sont tellement parfaites que les imperceptibles altérations du marbre usé par le temps s'y trouvent reproduites exactement. Cette étonnante découverte doit opérer une révolution complète dans l'architecture moderne; plus de murailles nues, froides et grisâtres, les boiseries sculptées, *calquées* sur les premiers modèles du genre nous sont permises maintenant! Plus de troubadours bossus, plus de Cromwell botté, plus de châtelaines corsées sur nos pendules; l'art antique est mis à la portée de tout le monde. Diane, Vénus, Minerve, Niobé, soyez les bienvenues, mesdames; entrez dans nos demeures; on peut vous recevoir aujourd'hui sans se ruiner. Amenez qui vous voudrez; qu'Apollon, Méléagre et Antinoüs vous accompagnent; leur place est ici. Les dieux Pénates sont revenus; l'autel domestique est relevé, on l'appelle *Étagère* et *petit*

Dunkerque, mais n'importe, tout le vieil Olympe est ressuscité; bien mieux, il est réhabilité. Et qui le croirait? c'est un art nouveau, ennemi de toute poésie, c'est l'art des calculateurs qui lui rend la vie. Les dieux d'Homère se réveillent; on les refait à la mécanique. O mécanique! fille mystérieuse de Vulcain et de Minerve, reine du siècle, qu'elle est formidable ta puissance; que ta marche est terrible! Qui peut te suivre et t'arrêter? Tu braves l'espace et le temps; les cent roues de ton char ont sillonné le monde; les obstacles, tu ne les vois pas. Tu dis au fleuve: Prête-moi ta force; tu dis à la montagne : Range-toi que je passe. Ces tristes divinités de l'Olympe, que tu ranimes aujourd'hui, tu les avais vaincues tour à tour; tu as ravi au fougueux Éole l'empire des flots; tu as devancé dans la carrière le vigilant Mercure; tu as chassé de la terre le dieu muet du silence; Harpocrate, épouvanté, s'est réfugié dans les cieux. Fille ingrate, tu as même détrôné Vulcain, ton père; les Cyclopes désœuvrés croisent leurs bras en te maudissant; et maintenant, par un caprice inconcevable, tu te fais amante des arts; sous tes mille doigts, les beautés antiques se reproduisent; et, complétant la pensée des philosophes qui crient : La liberté pour tous... tu leur réponds en multipliant les chefs-d'œuvre, les arts pour tous!

Nous venons de parler musique et sculpture, nous allons parler danse maintenant. Savez-vous quelle rare beauté monsieur le directeur de l'Opéra est allé demander à l'Italie; savez-vous qu'il ne s'agit rien moins que d'enlever à Milan son plus précieux trésor : la perle de Scala, la nymphe Cerito, cette vivante fresque d'Herculanum qui ne touche jamais la terre, cette *gazelle-papillon*, cet oiseau-mouche : nous la verrons venir à Paris avec le printemps; rien, dit-on, n'est comparable à sa danse gracieuse; c'est

une légèreté, une rapidité, une originalité dont rien ne peut donner idée. C'est une flèche qui passe, c'est une étoile qui file, c'est une feuille qui tombe et que le vent capricieux fait voltiger dans l'air avec lui; les danseuses les plus vantées sont des chevaux de grosse cavalerie en comparaison de la folâtre Cerito. Ses pas sont d'une difficulté fabuleuse, dangereuse même parfois. Elle accourt du fond du théâtre avec une vivacité effrayante : l'élan est tel qu'il semble impossible à modérer. Eh bien! malgré la force de cette impulsion invincible, la danseuse, arrivée sur le devant de la scène, tout à coup s'arrête et reste immobile sur la pointe du pied. On dirait Atalante au milieu de sa course subitement changée en statue. Mademoiselle Cerito est jolie, elle a dix-neuf ans; notez ces deux points-ci. Elle arrive! quelle nouvelle pour les amateurs de ballet!

De la danse à la chasse la transition est naturelle. L'équipage de M. le prince de W..... est parti la semaine dernière pour G... B..., cette royale résidence, qui devient de jour en jour plus magnifique, pour rejoindre à Courtgenet l'équipage de M. le marquis de M... Messieurs les veneurs, fidèles au cri de *Rallie Bourgogne*, se sont réunis aux veneurs de G... B... Les deux meutes, peut-être les meilleures de France, ont rivalisé d'ardeur. Deux sangliers, dont un dans son *tiers-ans*, ont été pris. On annonce pour le mois prochain plusieurs chasses à Ermenonville.

L'ouverture du Salon est impatiemment attendue par les amateurs. Serait-il vrai que le jury ait eu la candeur de refuser trois tableaux d'un de nos plus grands peintres? Cette injustice rendra bien sévère pour les tableaux que l'on a admis, portraits en pied de séducteurs en lunettes, penseurs en robe de chambre, rêveurs décoletés, femmes en satin blanc sur un rocher, belles couronnées de mara-

bout traversant un torrent, jeunes filles à ombrelle au coin du feu, tenez-vous bien, tenez-vous bien; nous serons impitoyable, car vous avez la place de savants ouvrages refusés pour vous.

LETTRE IX

6 mars 1839.

Une utopie réalisée : Plus de carrosses, plus de chevaux, plus de velours, plus de bijoux, plus de dentelles, plus de rubans, etc. — Les ouvriers sont libres, ils redeviennent citoyens.

L'émeute n'est encore qu'à l'état de rassemblement; elle n'agit pas encore, mais elle parle. Elle injurie les gens qui passent en voiture. Si elle aperçoit une femme dans sa calèche, elle lui crie : Ah! tu ne te gênes pas, tu vas en carrosse; dis donc, est-ce que tu ne peux pas aller à pied comme nous? Elle s'explique même avec plus d'énergie, mais nous nous contentons de traduire son langage. Ainsi voilà le peuple qui veut qu'on aille à pied! Et pas un sellier n'a réclamé contre cet arrêt. Il est évident qu'au sein de l'émeute les cordonniers avaient la majorité. Plus de voitures, soit, faisons-nous piétons politiquement, mais adoptons la réforme dans toute son austérité. Nous supprimons chevaux et voitures, c'est convenu. Allez donc, cochers, grooms, valets de pied, palefreniers, piqueurs et veneurs; nous sommes les amis du peuple, nous ne voulons pas d'un luxe qui l'offense; allez, braves gens, cherchez votre vie ailleurs, nous n'avons plus besoin de vous; quittez l'écurie, et redevenez citoyens.

Ce n'est pas tout. Maintenant que nous et nos femmes ne

pourrons plus sortir qu'à pied, que ferions-nous de ces ornements inutiles? A quoi bon, par exemple, une robe de satin blanc ou de velours bleu de ciel, pour courir sur les trottoirs? une robe de laine suffit. Allez donc, ouvriers de notre bonne ville de Lyon, quittez vos ateliers : allez, vous êtes libres. Nous ne voulons plus d'ouvriers, plus de travail pour vous; soyez heureux, et redevenez citoyens.

Mais si nos femmes ne portent plus d'orgueilleuses étoffes, pourquoi porteraient-elles de vaniteuses dentelles? A bas les dentelles! les blanches et les noires, les guipures, les blondes, le point de Paris, le point d'Alençon! A bas toutes ces humiliantes parures! Les femmes du peuple n'en ont point. Nous, l'ami du peuple, nous ne voulons pas que notre femme soit plus belle que son épouse. Donc, plus de voile flottant, réseau folâtre si vite déchiré, si souvent remplacé. Fabricants de dentelles, fermez vos magasins; donnez congé à vos actives ouvrières. Cruels! vous fatiguez leurs yeux par ce travail minutieux : nous sommes plus généreux que vous et nous leur rendons le repos.

Nous avons supprimé les chevaux, les voitures, le velours, le satin, les dentelles; pourquoi donc conserverait-on les bijoux, les insolents bijoux qu'on ne fait briller avec faste que pour exciter l'envie des pauvres qui n'en peuvent porter? A quoi servent les diamants, par exemple? A rien, si ce n'est à tenter les voleurs. Comment ose-t-on se couronner de diamants quand tant de malheureux n'ont pas de pain? C'est injuste!... supprimons aussi les diamants. Bijoutiers, fermez vos boutiques; on n'a plus besoin de vous, mes amis; votre art inutile irrite les classes pauvres, vous encouragez le vice en étalant toutes ces richesses. Allez; faites pénitence, et redevenez citoyens.

Et les rubans! — ils sont si légers, si jolis, grâce pour

eux. — Les rubans ! pourquoi les épargner ? A quoi donc servent-ils ? Ils n'attachent rien, ni les cheveux ni la robe. Ce ne sont que des ornements, et nous n'admettons plus d'ornements. L'utile, rien que l'utile, c'est notre loi ; l'utile seul est aujourd'hui l'agréable ; nous voulons être vêtus, et non parés. Quel besoin, mesdames, avez-vous de porter des rubans ? Pour vous tenir chaud ? Non ; eh bien, renoncez aux rubans et rendez à la liberté ces milliers de bras qui se fatiguent à Saint-Étienne pour contenter vos caprices ; laissez ces braves ouvriers s'occuper des affaires politiques. Pourquoi passeraient-ils des journées entières à travailler ? Vous prétendez que c'est pour nourrir leurs femmes et leurs enfants, vain prétexte ; c'est pour vous seules qu'ils travaillent, et c'est pour vous fabriquer des pompons, des *choux*, des *fontanges*, des *parfaits contentements*, fantaisies charmantes auxquelles votre inconstance donne chaque année un nom nouveau. Plus de rubans, chers ouvriers, croisez-vous les bras et promenez-vous sur votre beau chemin de fer : vous êtes de grands citoyens.

Mais, puisque nous supprimons le velours, le satin, le reps, le pékin, etc., etc., les manufactures de Lyon et les rubans de Saint-Étienne, ne pourrions-nous aussi rendre la liberté aux vers à soie ? Les malheureux ! on les étouffe, on les maintient sans pitié dans une température qui est devenue proverbiale, pour exprimer une chaleur on ne saurait plus désagréable. Leur sort est vraiment affreux : pauvre reptile, notre luxe implacable te faisait prisonnier ; bénis ce grand siècle d'égalité qui va te rendre à toi-même. Le premier siècle de l'ère vulgaire a vu l'affranchissement de la femme, le douzième siècle a vu l'affranchissement de l'esclave ; le dix-huitième a vu l'affranchissement du serf ; le dix-neuvième siècle est destiné à voir l'affranchissement

du ver à soie. Mais un scrupule nous arrête : que fera cet intéressant reptile de sa subite indépendance ? n'en serait-il pas d'abord épouvanté ? Passer sans transition de l'esclavage éternel à l'état de ver libre (qu'on nous pardonne cet affreux calembour né de la situation), vivre depuis la renaissance du monde dans l'air étouffé de la servitude, et respirer tout à coup l'air enivrant de la liberté, n'est-ce pas un changement trop brusque pour un être si délicat ? et puis, que fera-t-on de lui quand il sera délivré ? car, il faut être raisonnable, on n'émancipe pas ainsi toute une population de chenilles, sans s'inquiéter de son sort ; nous ne voulons plus de la soie, bien, mais alors quel emploi donnerons-nous au ver qui la produit ? en ferons-nous un citoyen ? lui donnerons-nous des droits politiques ? Il n'en voudrait pas. Le cas est difficile, nous tâcherons de lui trouver quelque place de papillon dans les jardins royaux, ou bien nous le ferons nommer hanneton dans les forêts du gouvernement.

Oui, plus nous y songeons et plus ce système d'économie nous présente d'améliorations. Que de choses ruineuses vont disparaître, grâce à lui ! La parure, étant ainsi par le fait d'une égalité généreuse, la parure étant complétement abolie, à quoi serviraient les glaces, les *toilettes*, les *miroirs*, les *psychés* qui l'encourageaient par leur coupable assistance ? Tout cela devient inutile : quand on se sait laid, on n'a pas grand plaisir à se regarder. Donc, nous supprimons aussi les manufactures de glaces. Voilà encore des ouvriers bien contents qui feront de braves citoyens !

Poursuivons : quand on est laid, si l'on n'aime pas à se voir, on aime encore moins à être vu, n'est-ce pas ? Alors qu'avons-nous besoin de ces énormes lustres en cristal, de ces grands candélabres en bronze doré, de ces flambeaux

superbes, d'où la flamme s'échappe en lumineuses gerbes? Cet éclat serait un contraste ridicule avec la société qu'il éclaire ; des femmes venues à pied en robe de laine ne tiennent point à être si brillamment éclairées; brisons donc ces lustres, supprimons ces splendeurs inutiles, les amis du peuple ne se plaisent que dans l'obscurité, les lumières de l'esprit suffisent à leurs regards. A bas les lumières! Voilà encore des milliers d'ouvriers qui vont redevenir de joyeux citoyens.

Figurez-vous maintenant ce spectacle admirable : ces carrossiers, ces selliers, ces bijoutiers, ces fabricants de soieries, de dentelles, de rubans, de glaces, de bronzes, de cristaux, donnant le bras à leur compagne, et suivis de leurs enfants, se promenant par les villes à jeun et à pied, mais à pied comme tout le monde ; sans argent, mais sans envie; sans pain, mais sans humiliation; sans salaire, mais sans maître ; nus, mais libres; misérables, mais fiers ; n'étant plus offensés par la magnificence des grands de la terre, et savourant à leur tour, dans toutes ses jouissances, le véritable luxe, le plus beau privilége des riches : l'oisiveté!

Alors le vœu des amis du peuple sera exaucé : il n'y aura plus ni pauvre ni riche, car, dans le monde, ce n'est pas l'homme qui possède qu'on appelle le riche, c'est l'homme qui dépense ; et cependant ces deux personnages, que l'on daigne confondre, sont quelquefois très-différents ; n'importe, l'égalité la plus complète unira les grands et les petits, c'est-à-dire qu'il n'y aura plus que des petits. Voilà ce que rêvent les économistes modernes; et ce rêve plein de libéralité sera réalisé au delà de leurs espérances, et ils seront contents, et ils se frotteront les mains : ils feraient mieux de se les laver; mais depuis longtemps le savon

de Windsor, qui vient de Marseille, aura été supprimé comme la plus inutile de toutes les fantaisies; la souveraineté du peuple sera reconnue, le régime démocratique prévaudra. Vous triompherez, messieurs les ennemis de l'opulence; votre système sera établi... Mais que diriez-vous, profonds spéculateurs politiques, si le triomphe de vos idées amenait précisément la ruine de vos principes? Que nous répondriez-vous si nous vous prouvions, à l'aide de l'histoire et des lois, que ce que vous imaginez de plus ingénieux pour fonder la démocratie est justement la seule chose qui puisse reconstituer l'aristocratie? Brillants historiens, savez-vous l'histoire? graves législateurs, avez-vous étudié les lois? — Peut-être. — Alors vous devez connaître l'origine des *lois somptuaires*, et vous comprenez l'esprit de ces lois. Pourquoi donc à Rome, à Venise, défendait-on le luxe aux classes nobles? c'était pour les sauver de leur ruine; et pourquoi la noblesse de Rome et la noblesse de Venise étaient-elles si puissantes? c'est qu'elles ne s'appauvrissaient point par des folies, c'est qu'elles n'enrichissaient point le peuple de leurs dépouilles. Vous dites, vous, que les riches s'abreuvent de la sueur du peuple, et nous disons, nous, que c'est au contraire le peuple qui s'engraisse des folles dépenses des riches. C'est parce que le duc de... s'est ruiné en gilets que son tailleur s'est enrichi; c'est parce que le marquis de... et le comte de... mangent leur patrimoine en chevaux que *Crémieux* et *Hobbs* feront fortune. Et vous voulez aujourd'hui que ces jeunes élégants sortent à pied! grand merci! vous les sauvez de la misère qui les aurait faits vos égaux, et vous privez le peuple qui travaille de tout l'argent que ces insensés allaient lui donner. Bravo, messieurs, vous êtes du moins des gens sages, si vous n'êtes pas des esprits prévoyants. Vous accomplissez

sans le vouloir ce que vos adversaires n'oseraient tenter; vous rétablissez au nom du peuple ces fameuses lois somptuaires qui doivent l'écraser. Vous protégez les fortunes anciennes en empêchant leurs possesseurs de les dissiper; vous étouffez les fortunes nouvelles qui pouvaient, en rivalisant avec celles-ci, maintenir l'égalité; vous préparez enfin la résurrection de l'aristocratie !... mais on vous pardonnera parce que vous êtes des démocrates enragés.

A propos de luxe, grande nouvelle pour les amateurs d'horticulture ! on attend ces jours-ci, chez M. l'abbé Berlèze, la floraison du plus grand camélia connu, le *New-York*, dont la fleur a six pouces de diamètre. Voilà encore un abus monstrueux !... Six pouces de diamètre ! Quelle dimension pour un camélia !... Comment se fait-il qu'un siècle qui nous donne de si énormes fleurs ne produise que des grands hommes si petits ! Cela nous rappelle qu'un de nos amis disait hier, en parlant de l'homme nécessaire, de l'homme du jour, de l'homme de la situation : — Mais c'est un MIRABEAU-MOUCHE.

LETTRE X

22 mars 1839.

Conversations. — Parures des femmes. — Négligé des hommes. — Le Salon. — Portraits ridicules. — Tableaux naïfs. — L'opposition et la bataille de Toulouse.

Voilà donc ce qu'ils voulaient, ces grands patriotes de la coalition ! des portefeuilles et des ambassades ! Singulier détour ! Ils s'associent à la gauche, ils se font du parti qui médite la suppression de tous les ambassadeurs pour obte-

nir une ambassade! O misère! ô misère! et ces gens-là nous appellent ambitieux, nous qui ne demandons rien, que de voir le triomphe de nos idées, idées fortes, idées jeunes, idées bien autrement populaires et généreuses que les leurs. Ils nous appellent ambitieux, nous qui vivons de travail au milieu de tant d'intrigues, et d'affections au milieu de tant de haines, car les ennemis ont cela d'aimable qu'ils empêchent les amis de s'attiédir. Bienheureux celui que l'on persécute, les hommes de courage sont pour lui; c'est le petit nombre, sans doute, mais c'est une grande compensation; quand on est aimé par ceux qu'on estime, on se console aisément d'être calomnié par ceux qu'on méprise. Et puis chaque outrage nous vaut de si douces paroles, chaque nouvelle attaque des journaux nous attire de si flatteuses preuves d'intérêt, qu'on nous ferait presque chérir la calomnie, si l'on pouvait chérir une lâcheté, tant elle excite en notre faveur de touchantes sympathies et d'honorables protestations! Quelquefois même il nous arrive de n'apprendre l'injure que par la réparation; on nous remet une lettre qui commence ainsi : Je viens de lire telle accusation dans tel journal; j'en suis indigné, et tous vos amis, etc., etc. Nous répondons : Merci; nous n'avons point lu ce journal, mais nous lui pardonnons ses injures, qui nous valent un si aimable souvenir de vous. — Vrai, vous pouvez nous en croire, la haine a du bon.

La société parisienne offre aujourd'hui le spectacle le plus bizarre que l'observateur puisse jamais regarder : c'est un mélange de luxe et de grossièreté, de recherche britannique et de négligence française, de ridicules politiques et de terreurs révolutionnaires dont il est difficile de se faire une juste idée. Nous vous avons déjà dit que le luxe des salons était fabuleux... non-seulement des salons, mais des

antichambres; telle antichambre d'un grand hôtel est plus richement ornée que la plus belle salle de la préfecture en province. Là, des laquais plus ou moins poudrés (car il y en a de rebelles qui mettent si peu de poudre, qu'on les prendrait plutôt pour des meuniers en livrée que pour des marquis d'antichambre), donc des laquais soi-disant poudrés vous présentent un grand livre recouvert en velours avec des coins de bronze doré, sur lequel vous êtes prié d'écrire votre nom. Si la maîtresse de la maison est visible, vous êtes pompeusement introduit dans le sanctuaire, c'est-à-dire dans le second salon, ou parloir, ou cabinet, ou atelier, cela dépend des prétentions de la dame de ces lieux. Un chien quelconque s'élance vers vous, il aboie, il se dispose à vous mordre; on le calme, il se soumet et regagne en grondant la pourpre de son coussin. Les chiens sont fort à la mode; ils font, avec le feu, les fleurs, une vieille tante et deux ennuyeux, partie du mobilier vivant d'un salon de bonne compagnie. Comme vous êtes un élégant, vous êtes assez mal mis. Votre habit est plein de poussière, vos bottes sont lamées de boue, vos cheveux sont défrisés. Vous exhalez une forte odeur de tabac. Au premier coup d'œil, toutes ces choses semblent laides, communes et peu élégantes; point du tout : c'est justement ce qu'il y a au monde de plus fashionable; cela veut dire : Je viens de monter le plus beau cheval de Paris, je suis un homme à la mode, et si parfaitement, si hautement placé dans le monde, que je puis aller le matin chez une duchesse *fait comme un voleur*. En revanche, la maîtresse de la maison est charmante. Il faut rendre aux femmes cette justice, qu'elles ne font jamais de la laideur une distinction, et qu'elles n'ont jamais fait consister l'élégance à paraître à leur désavantage. La femme qui vous reçoit est donc mise dans le der-

nier goût. Un superbe bonnet de dentelles cache ses blonds cheveux, elle porte une douillette de gros de Naples façonné, garnie d'une ruche découpée (plus connue sous le nom de chicorée); ses bas à jour sont d'une finesse merveilleuse, ses souliers sont irréprochables, on devine qu'ils sont signés *Gros* ou *Muller;* ses manchettes de valenciennes sont d'une coquetterie irrésistible. Tout en elle est soin et recherche; la fraîcheur de sa parure semble une épigramme contre la négligence de la vôtre; on ne comprend pas que cette femme si élégante ait fait tant de frais pour recevoir ce monsieur-là. Et le soir, vraiment, la différence est encore plus grande. Les jeunes gens ne portent plus de bas pour aller dans le monde; cependant, comme ils n'osent pas encore s'y présenter en bottes, ils ont imaginé d'y venir en brodequins, comme des écoliers. Nous sommes dans le siècle du juste milieu; et c'est fort bien trouvé. Entre les souliers et les bottes, le brodequin est le juste milieu. Ces hommes si pauvrement vêtus sont entourés de femmes éblouissantes de bijoux, de diamants; ce sont des diadèmes, des couronnes, des fleurs en rubis, des agrafes en émeraudes, des opales, des turquoises, des perles de toute beauté. Il est impossible de croire que ces êtres si différemment costumés soient du même pays et de la même société; et, pourtant, tout cela cause et gazouille ensemble; et quelle singulière conversation! quel conflit de toutes choses! quel mélange inexplicable de prévision et d'insouciance, ou plutôt de pressentiment et d'apathie! — Est-ce que, vous aussi, vous croyez à une révolution, monsieur de P...? dit une charmante princesse en déployant son éventail. — Certainement, madame; et j'espère bien que nous en aurons une plus tôt qu'on ne pense. — Que dites-vous, monsieur? vous me faites frémir! — Auriez-vous donc

peur d'une révolution qui ramènerait ce qu'on désire?...— Non; mais il y aura de cruels moments à passer. — Pas pour tout le monde. — Bah! les révolutions ne choisissent pas; et, une fois l'échafaud dressé... — Comme vous y allez, madame! les échafauds, on ne les supporterait plus de nos jours; les temps de la Terreur ne reviendront plus. — Je pense comme monsieur, reprend un jeune dandy en jouant avec un magot chinois qui est sur une table; je croirais plutôt à la guerre civile. — Et moi je n'y crois pas, vraiment; nous n'avons plus assez d'énergie pour une guerre civile, maintenant on se fait aider par ses adversaires, et cela refroidit pour les combattre; comment voulez-vous que l'on frappe le lendemain des ennemis auxquels on a demandé un service la veille? — Ainsi nous n'aurons pas la guerre civile, dit un vieux fat en grignotant un *cressini*. C'est dommage! — Mais vous aurez les assassinats à domicile, si cela peut vous consoler... — Et le pillage de Paris? — Le pillage! sans doute. Et chacun de s'écrier : Oh bien, si l'on pille, j'en suis. — J'irai chez vous, madame, dit l'un; j'emporterai ce beau vase qui me fait une si grande envie. — Moi, je me contenterai, dit un autre, de ces beaux diamants : où les serrez-vous? — Moi je me borne à l'argenterie. — Moi, je suis ambitieux : je volerai le charmant portrait. — Moi, je n'ai pas d'idée fixe : j'irai chez vous demain, madame, pour choisir. — Mon choix est tout fait, dit encore l'adorable vieux fat d'un air très-fin; je m'emparerai de ce qu'il y a de plus beau dans la maison : prenez garde à vous! — Tout cela sera fort plaisant; cependant, quand le jour viendra, je ne serais pas fâchée d'être en Italie. — Eh bien, partons! — Oui, partons! — Pas encore, mais bientôt... je vous avertirai quand il faudra partir... Et l'on se parle de toutes ces choses horribles, à

demi couché sur des canapés de lampas, entouré de fleurs, à la clarté de mille bougies qui brûlent dans des lustres d'or; et ces femmes qui prévoient de si grandes catastrophes, des événements tragiques qui peuvent les séparer de tout ce qu'elles chérissent, de leurs parents, de leurs amis, ont de belles robes toutes garnies de point d'Angleterre, et font les plus jolies petites mines du monde en disant tous ces mots affreux. C'est qu'en France la vanité est si profonde, qu'elle mène à l'indifférence. La présomption y tient souvent lieu de courage. On croit aux désastres, mais pour les autres, on ne redoute jamais pour soi; chacun se dit en lui-même : « Eux... oui, mais moi pas. » Car, en fait de persécutions politiques, de revers de fortune, d'incendie, de maladie même, chacun se croit toujours digne d'une exception. Nous-même, enfin, il faut l'avouer, si nous prévoyons un avenir si sombre, c'est aussi par vanité; nous savons que dans les crises politiques les plus braves sont les plus exposés. Nous nous croyons naïvement en danger, et nous reconnaissons qu'il y a bien de l'orgueil dans nos craintes.

Nous sommes allé au Salon. Dans le genre naïf et gracieux, nous avons remarqué plusieurs portraits :

Une dame, d'un âge respectable, contemplant avec bienveillance un manchon; le manchon est plus grand que nature; il a l'air d'un ours doublé en taffetas cerise...

Un monsieur gardant une chaise de paille, sur laquelle il a déposé un mouchoir (un très-beau foulard orange). Ceci nous semble un pléonasme. Que fait là ce monsieur? Son mouchoir suffit pour garder sa place. Nous conseillons à ce monsieur de s'en aller, le tableau y gagnerait. Quel sujet charmant! un foulard gardant une chaise! Comme cela ferait rêver!...

Un autre monsieur, qui a une figure jaune, des cheveux et des favoris jaunes, une redingote jaune garnie d'une fourrure jaune *assortie* à ses cheveux et à ses favoris; il caresse un chien jaune, assorti également à ses cheveux, à ses favoris et à sa fourrure.

Nous avons aussi doucement apprécié un petit tableau, dont le sujet nous a paru bien gracieux et bien naïf : une tranche de melon (les melons ont beaucoup donné cette année), deux pommes, un écureil interrogeant une noisette, un lapin goûtant un chou, et deux petits cochons d'Inde savourant une carotte. C'est très-simple, cela fait peu de fracas à l'œil; mais que c'est touchant à la pensée! Toutefois, nous hasarderons quelques critiques : l'écureuil est plus petit que nature, le chou est ressemblant, mais flatté; quant au lapin, il est irréprochable, il est parfait, et nous croyons qu'il serait excellent.

Autres tableaux plus compliqués : une cafetière du Levant est seule sur une table avec un radis noir dont elle semble se défier; elle détourne la tête et ne laisse voir que son profil; ses traits sont assez réguliers, mais sa taille disproportionnée pèche par trop d'embonpoint. Le radis la regarde d'un air sournois qui est tout à fait piquant...

Dans une vaste forêt, sous des arbres centenaires, au bord d'un étang paisible, un canard colossal se promène d'un pas magistral. Il occupe seul le milieu de la toile. Toute la pensée du peintre est en lui. Un homme d'esprit disait en voyant ce tableau : — C'est l'apothéose du canard.

Au surplus, les canards l'emportent sur tous les autres animaux à l'exposition cette année; on prétendait qu'il y avait abus de lapins blancs; c'est une calomnie, il n'y en a que deux, et certes c'est peu de chose en comparaison des expositions précédentes qui étaient de véritables garennes.

Il y a au Salon plusieurs beaux portraits : celui de M. B..., celui de madame de T..., puis un élégant portrait de madame la duchesse d'Orléans et un autre de la princesse Clémentine. Ces portraits de Winterhalter sont remplis de détails gracieux; mais la mode est de les critiquer amèrement : c'est encore faire de l'opposition.

A propos de l'exposition, voici un mot bien joli que l'on nous a conté hier : deux soldats causaient ensemble; le plus naïf disait : — J'entends toujours qu'on parle du gouvernement et de l'opposition, de l'opposition et du gouvernement! qu'est-ce qu'ils veulent dire par là? — Attends, je vas t'expliquer, reprend l'autre. Un exemple : le maréchal Soult, tu connais le maréchal Soult? — Oui. — Eh bien! quand il est dans l'opposition, il a gagné la bataille de Toulouse; quand il est dans le gouvernement, il l'a perdue; v'là ce que c'est. On ne saurait trouver une définition plus ingénieuse.

LETTRE XI

12 avril 1839.

On ne flatte que la puissance. — A quoi bon flatter un roi constitutionnel. Le journalisme est le roi du jour.

Ah! ah! voilà déjà que M. le maréchal Soult commence à avoir perdu la bataille de Toulouse! D'un jour à l'autre, il est tombé du haut rang d'*illustre maréchal* à l'état de *vieux courtisan*. Cela demande une explication. Vieux courtisan, et de qui, s'il vous plaît? — Mais du roi. — Du roi de Prusse, sans doute; messieurs, vous voulez rire, les

rois de notre époque n'ont pas de courtisans, et vous savez bien pourquoi, vous qui les avez faits constitutionnels; flatter, c'est demander, et quel homme assez fou perdrait son temps à implorer un prince qui ne peut rien donner? Hélas! on ne prie Dieu lui-même que parce qu'on le croit tout-puissant.

On flatte ceux dont on craint la colère et la disgrâce; on flatte ceux dont on ambitionne la protection et la faveur; on flatte ceux qui ont la force et dont on redoute le caprice; et vous savez bien que les rois constitutionnels ne peuvent jamais être ni forts ni capricieux. Comment voulez-vous donc que l'on encense de pauvres rois dont on n'a rien à espérer et rien à craindre?

Les ministres ont pour flatteurs les solliciteurs.

Les préfets ont pour flatteurs les conseillers généraux.

Les conseillers généraux ont quelquefois pour flatteurs les préfets.

Les percepteurs ont pour flatteurs les contribuables en retard.

Les gardes champêtres ont pour flatteurs les braconniers.

Les banquiers ont pour flatteurs les agents de change.

Les avocats ont pour flatteurs les criminels.

Les médecins ont pour flatteurs les apothicaires.

Les épiciers ont pour flatteurs les marquis républicains.

Les parvenus ont pour flatteurs les pique-assiettes.

Les usuriers ont pour flatteurs les fils de famille.

Les fils de famille ont pour flatteurs les gros joueurs de profession.

Les libraires ont pour flatteurs les auteurs sans nom.

Les auteurs célèbres ont pour flatteurs les libraires.

Les grands acteurs ont pour flatteurs les petits auteurs.

Les bons auteurs ont pour flatteurs les mauvais acteurs.

Les claqueurs ont pour flatteurs les auteurs et les acteurs.

Les électeurs ont pour flatteurs les députés.

Les députés ont pour flatteurs les ministres.

Voilà donc le cercle fermé, et chaque puissance est reconnue et caressée. Nous avons passé en revue toute la gent adulatrice, et dans ces ricochets de flatterie nous ne trouvons pas une seule flatterie pour la royauté. Où donc sont les flatteurs du roi? Les poëtes? — Demandez à l'auteur des *Enfants d'Édouard* si ce drame était un hommage à la royauté de Juillet. Les peintres? — Regardez les portraits officiels, et dites-nous si le roi est flatté. Les orateurs? — Écoutez ces belles harangues de la Chambre qui disent toutes à la couronne avec plus ou moins d'éloquence : « Cachez-vous donc, l'on vous voit. » Oui, nous le prouvons, en France, tout le monde a des flatteurs, excepté le roi, à moins cependant que vous ne considériez comme des flatteurs ses assassins qui le traitent en Henri IV?

Mais soyons de bonne foi, pourquoi le flatterait-on? On n'encense que le pouvoir, et qu'est-ce qu'un roi constitutionnel a de commun avec le pouvoir? Il a, dites-vous, le droit de déclarer la guerre; soit, c'est fort bien; mais il ne peut faire la guerre sans argent; et comme c'est vous seuls qui pouvez lui en donner, il faut qu'il vous demande la permission de *vouloir* faire la guerre.

N'importe! le droit de déclarer la guerre n'en est pas moins une des prérogatives de la royauté, et l'une des belles vérités de la charte.

Le roi nomme les ministres, bien. — Mais si les ministres qu'il nomme constitutionnellement ne plaisent pas à la Chambre, elle les destitue constitutionnellement, et elle prie alors très-respectueusement le roi de choisir ceux qu'elle lui impose; c'est un droit qu'elle lui reconnaît et

que jusqu'à présent on n'a pas encore songé à lui contester; c'est aussi une des belles prérogatives de la royauté, une des meilleures vérités de la charte.

Le roi a le droit de faire grâce, c'est-à-dire qu'il peut chaque année rendre à la société, dont ils faisaient le plus bel ornement, deux ou trois forçats, et faire d'un parricide quelque peu sensible et délicat un galérien à perpétuité. Encore ce droit sublime lui est-il disputé souvent avec cruauté; nous l'avons vu naguère après un affreux attentat : le roi n'a jamais pu obtenir de M. Thiers la grâce d'Alibaud.

Ainsi ce droit de grâce lui-même n'est qu'une vaine vérité.

Et vous croyez, messieurs, qu'un monarque emmaillotté de la sorte, qui ne peut ni sauver, ni récompenser, ni punir, aura des flatteurs? Ah! vous savez bien qu'il n'en peut avoir, vous qui l'attaquez. En principe, ce n'est pas le roi qui a des courtisans, c'est la royauté, et la royauté n'est pas sur le trône. Mais rassurez-vous, il y a toujours en France un pouvoir et des flatteurs, et comme les flatteurs ont un instinct qui ne les trompe pas, ils savent bien découvrir le pouvoir où il est. Ils savent qu'il a changé de sphère : aussi depuis longtemps ils ont porté leur hommage au dieu du jour, à celui qui donne la renommée, à celui qui consacre la vertu, à celui qui improvise le génie, à celui qui paye l'apostasie, à celui qui vend la popularité, au journalisme!

Et les journalistes ont pour flatteurs tout le monde :

Tous ceux qui écrivent;

Tous ceux qui parlent;

Tous ceux qui chantent;

Tous ceux qui dansent;

Tous ceux qui pleurent;
Tous ceux qui aiment;
Tous ceux qui haïssent;
Tous ceux qui vivent enfin!
Le journalisme!...

Voilà votre roi, messieurs, et vous êtes tous ses courtisans. C'est encore pour lui plaire que vous nous persécutez, parce que nous seuls avons le courage d'être son ennemi, et qu'il sait bien que notre mission est de le détrôner. Oui, nous nous sommes mis dans ses rangs, mais c'est pour le connaître; oui, nous avons pris ses armes, mais c'est pour le frapper; voilà le vrai tyran, que vous oubliez de haïr; voilà le seul despote, fiers indépendants! contre lequel vous n'osez pas vous insurger, dont vous servez aveuglément toutes les passions, dont vous admirez les faiblesses, dont vous consacrez les mensonges. Ne parlez point de patriotisme, messieurs, vous n'êtes que des esclaves, et nous seuls sommes les défenseurs de la liberté.

LETTRE XII

27 avril 1839.

La place de Grève et la Chambre des députés. — Les modes. — Les courses de Chantilly. — M. de Lamartine et le journalisme.

Nous ne serons point du tout politique aujourd'hui; aussi bien la politique du moment est si bouffonne, qu'elle en est triste. On appelle cela passer la plaisanterie. M. le maréchal Soult, depuis quinze jours, a plus que perdu la bataille de Toulouse. On ne le traite plus même de vieux courtisan, on le traite de *nullité fastueuse*. Qu'il nous soit permis de

ne point donner la traduction de ce mot-là. Nous dirons seulement que chaque jour des centaines d'ouvriers se réunissent sur la place de Grève, attendant patiemment de l'ouvrage pour nourrir leur famille; ils sont calmes, et pourtant ils sont sans asile; ils se taisent, et pourtant ils n'ont pas de pain; et chaque jour, à la même heure, des hommes graves, instruits, riches de tous les biens de la vie, se réunissent aussi de leur côté, mais ils se disputent des heures entières en se disant mille injures, en se menaçant du poing, en commettant toutes sortes d'injustices, pour s'arracher quelques places sans prestige, quelques portefeuilles sans avenir! Pauvre peuple! nourris-toi donc de leur parole, c'est le pain politique qu'ils pétrissent pour toi, c'est le seul qu'ils veuillent t'offrir.

Nous vous parlerons des modes.

Les modes doivent inévitablement varier selon l'âge et la position, et s'amender selon les fortunes, selon les quartiers, selon les habitudes, selon les figures et les tournures, selon les circonstances et même selon les événements de la vie.

SELON LES FORTUNES : Car les modes exorbitantes ne sauraient s'harmoniser avec les fortunes modestes, les parures extraordinaires ne peuvent survivre à leur propre effet, et elles exigent une grande prodigalité. On priait un jour un célèbre dandy, le *Brummel* français, de donner une seconde représentation d'un gilet mirifique et mirobolant qui avait obtenu à son apparition un succès d'enthousiasme : « Pourquoi ne l'avez-vous jamais remis, lui demandaient ses adeptes? » Il répondit ces paroles mémorables : « Il y a des gilets, messieurs, qu'on ne doit porter que cinq minutes. » Et il avait raison. Il est dans la vie des jours et des gilets sans lendemain!

SELON LES QUARTIERS : Car ce qui est suprême élégance dans un quartier est souvent suprême ridicule dans un autre. Exemple : la mode en ce moment est de garnir les robes de six, sept et huit volants. Cette mode seule va servir à démontrer la vérité de toutes nos observations. Qu'une merveilleuse de la Chaussée-d'Antin aille au bal chez un banquier de l'ex-rue du Mont-Blanc, parée d'une robe garnie de la sorte : on la trouvera charmante; les huit volants seront là, non-seulement appréciés, mais enviés par toutes les robes rivales qui n'auront que quatre, cinq et six volants. En avoir huit c'est dire : Je fais les choses plus grandement que vous; je suis élégante au huitième degré; j'ai de plus que vous deux quartiers de noblesse; je m'estime et je vaux deux volants de plus que vous, et les femmes diront : « Avez-vous vu madame une telle?... elle est mise à merveille ce soir... » Mais, au contraire, supposez que cette même merveilleuse, avant d'arriver au bal, aille faire une visite dans un salon du faubourg Saint-Germain, non du faubourg Saint-Germain émancipé, mais de celui qu'on appelle le pur faubourg Saint-Germain, celui qui ne traverse point les ponts, qui ne va jamais au spectacle, et qui semble s'être dévoué à expier dans une profonde retraite tous les plaisirs que se donnent les autres quartiers de Paris. Vous figurez-vous l'effet de ces huit volants dans ce monde noblement simple et charitablement raisonnable? Ces huit volants font scandale; cette parure de cachucha révolte le bon goût de chacun. On se regarde, l'on s'indigne; la surprise va jusqu'à l'inquiétude, les bonnes âmes font circuler tout bas le mot de Charenton; les matrones sévères prononcent tout haut le mot de *Funambules*. Et cela doit toujours être ainsi, parce que les modes ont besoin, pour se faire admettre, d'être présentées par gradation,

parce que les yeux ne peuvent passer tout à coup d'une simple robe à ourlet, à cette étourdissante garniture de huit volants. Les modes sont semblables aux costumes nationaux : ils n'ont toute leur grâce que dans leur pays; et il faut, pour les faire valoir, les mœurs et le climat qui les ont pour ainsi dire inspirés; de même les modes ne peuvent briller de tout leur éclat que dans leur patrie, dans le quartier qui les a vues naître; et il faut, pour les faire valoir, les usages, les prétentions et les manies qui les ont inspirées. Les modes enfin ont, comme toutes les choses graves, des lois à subir, des règles à suivre, des degrés à prendre, des droits à établir : cette législation en vaut bien une autre; et qu'on nous permette ce rapprochement : les ministres proposent, la Chambre des députés adopte, la Chambre des pairs consacre, le gouvernement exécute. Eh bien! il en est ainsi des lois de la mode : la Chaussée-d'Antin propose, le faubourg Saint-Honoré adopte, le faubourg Saint-Germain consacre, le Marais exécute et enterre.

Nous avons dit, SELON LES HABITUDES : Une belle indolente, toujours étendue sur un canapé, peut-elle porter une robe garnie de huit volants? Non, ce serait un meurtre.

SELON LES FIGURES ET LA TOURNURE : Une petite femme courte et grosse peut-elle se permettre une robe garnie de huit volants? — Non, elle aurait l'air d'un tonneau à huit cercles. Ce serait une mascarade.

SELON LES CIRCONSTANCES : Une femme peut-elle aller à un petit spectacle, au concert Musard, ou sortir à pied avec une robe à huit volants?—Non, ce serait une imprudence.

SELON LES ÉVÉNEMENTS DE LA VIE : Une femme peut-elle porter une robe de deuil garnie de huit volants? — Non, ce serait un sacrilége.

Il est donc prouvé que les modes ont deux natures bien

différentes, qu'on ne peut confondre sans les plus grands dangers; c'est pourquoi nous les diviserons en deux catégories, *modes générales*, *modes exceptionnelles*. La mode est reine absolue, mais elle n'est pas chose absolue. Telle mode sied à tel âge et à telle position, qui est singulièrement ridicule à tel autre âge et à telle autre position. Telle parure est charmante portée deux ou trois fois qui semble misérable et burlesque.

Les courses de Chantilly seront cette année plus belles que jamais. Depuis un mois déjà cette charmante ville offre le spectacle le plus animé. Deux fois par jour cinquante ou soixante chevaux s'exercent au combat sur l'immense pelouse, ou dans les admirables allées de la forêt; les grooms, les jockeys, les *entraîneurs*, ont déjà fondé un club, qui cette fois sera le véritable jockey-club. Chantilly a dans ce moment un aspect anglais qui fait battre le cœur de tous nos *sportsmen*. Quelques-uns s'y sont établis d'avance, et assistent régulièrement aux exercices de préparation; ils interrogent adroitement les jockeys pour surprendre le secret de leurs espérances. La suprême élégance est de louer une maison à Chantilly pour le temps des courses, d'y envoyer ses gens de bouche et d'office, son argenterie, des tapis, des meubles confortables, d'y improviser ainsi quelques heures tout le luxe de Paris. Le prix des maisons est exorbitant, et cinq ou six jours de location rapportent aux propriétaires habitants de Chantilly plus que deux années de loyer, sans compter que cette vision fantastique qui les éblouit dans ces jours de royales fêtes, défraye leur conversation pour tout le reste de l'année, et leur épargne au moins un voyage à Paris. Pourquoi viendraient-ils voir la *capitale* quand la capitale elle-même, dans ses plus belles parures, va les visiter?

L'événement de la semaine est le magnifique discours de M. de Lamartine ; l'effet qu'il produit est immense; la rage des journaux en constate naïvement le succès. Les paroles du courageux orateur sont si justes, qu'on est forcé de les travestir pour les attaquer; alors on se met en grands frais de colère pour répondre à ce qu'il n'a pas dit. M. de Lamartine ne veut pas plus que nous la destruction du journalisme, il veut son équitable organisation; ce ne sont pas les journalistes que nous voulons persécuter, ce sont les abonnés que nous voulons instruire; oui, nous rêvons la régénération de la presse par l'*initiation* des abonnés.

Il y a depuis quelque temps, à Paris, un jeune Abyssin que M. d'Abadie a ramené d'Afrique. Ce pauvre enfant, ébloui des prodiges de notre prétendue civilisation, passe ses jours dans des terreurs imaginaires qui font pitié; il ne comprend rien, ne s'explique rien, et tout l'effraye. Chaque merveille lui semble l'œuvre du démon. M. d'Abadie l'a mené voir les *Pilules du Diable*, l'épreuve était un peu forte, il faut en convenir. A chaque changement de décoration, le pauvre Abyssin frissonnait; cette maison géante qui devient naine en un clin d'œil, qui perd subitement ses trois étages; cette lanterne qui se multiplie par miracle; cet homme que l'on découpe en morceaux et qui ne s'en porte que mieux un moment après; toutes ces choses, déjà surprenantes pour nous, étaient pour lui si mystérieusement terribles qu'il n'a pu y tenir : il a poussé des cris d'horreur, et M. d'Abadie a été contraint de l'emmener. Dans un an, ce jeune sauvage aura vu de près ces mensonges d'optique, ces faux prodiges qui l'épouvantent; il saura comment, sur un théâtre, on imite la foudre, l'éclair, la lueur de l'incendie, la fureur des flots; comment on singe la douleur, la joie, l'ivresse, la folie et les angoisses

de la mort; alors, loin de s'effrayer de ce spectacle comme d'une vérité menaçante, il s'en amusera, et n'y verra plus que des fictions agréables inventées pour l'attirer. Ainsi aux fictions agréables du journalisme, nous voulons initier l'abonné qui est de sa nature assez abyssin; nous voulons lui apprendre comment dans les coulisses de ce théâtre on soulève la tempête populaire, on imite les gémissements de l'opprimé, comme on singe le patriotisme, le désintéressement et la vertu; afin que lui aussi devienne un spectateur indifférent, amusé par des parades périodiques, au lieu d'être à ses dépens l'instrument involontaire de toutes les ambitions subalternes; il est temps de répandre les véritables lumières et d'empêcher ce bon peuple de France, si intelligent et si courageux, d'être malgré lui métamorphosé en une population de gobe-mouches abyssins qu'exploitent au profit de leur haine et quelquefois de leurs amours les tartufes de la liberté.

Gloire à l'honorable poëte qui vient de s'insurger contre le tyran! M. de Chateaubriand avait combattu l'empereur, M. de Lamartine vient d'attaquer le roi du jour; et il a raison de dire : « Le courage est là. » Ah! si tous nos hommes de talent avaient la même indépendance, le pays serait bientôt délivré : mais ils ont peur! Cela est étrange; quand on a toute la force du génie, quand on appartient déjà à la postérité, comment ose-t-on avoir peur!

LETTRE XIII

3 mai 1839.

La fantaisie est la fée du jour. — Fantaisie en musique. — *Je pense à moi*, romance. — Fantaisie en horticulture. — La violette ne veut plus être l'emblème de la modestie.

Paris n'a jamais été plus brillant, plus sémillant, plus pétillant, plus frétillant. L'installation du printemps est une véritable fête. Depuis trois jours tout a fleuri; il faut rendre justice aux femmes, jamais elles n'ont été plus jolies que cette année; nous ne voulons pas dire par là que les belles femmes d'aujourd'hui soient plus belles que celles d'autrefois; nous voulons dire que le nombre des jolies femmes est aujourd'hui beaucoup plus considérable qu'il n'était il y a dix ans, il y a huit ans, il y a six ans même; la beauté est en progrès.

Il faut aussi rendre justice à l'industrie parisienne; le goût français depuis quelques années s'est remarquablement perfectionné; la parure des femmes, leur coiffure, la forme de leur vêtement, ces futilités si importantes, ont acquis ce qui leur manquait : de la légèreté et de l'élégance. Les parures d'autrefois étaient un peu pédantes, si l'on ose s'exprimer ainsi; les modes de la restauration avaient dans leur richesse même une roideur insupportable. Les coiffures mignonnes étaient d'énormes bérets en carton qui masquaient tout le devant d'une loge au spectacle. Les boucles de cheveux que les coiffeurs arrangeaient avec d'affreux préparatifs étaient doublées de fer et se tenaient toutes droites sur la tête; les fleurs elles-mêmes s'élevaient droites et roides au-dessus de cet édifice; elles ressemblaient plutôt à un bouquet planté dans le canon

d'un fusil pour une fête militaire qu'à une branche de fleurs mêlée à des cheveux. Les plumes sur les chapeaux se posaient aussi toutes droites; la plus jolie tête avait toujours une attitude menaçante qui n'offrait rien de gracieux. Les airs penchés devenaient impossibles; tous les édifices n'ont pas le privilége de la tour de Pise. Ces coiffures monumentales exigeaient un maintien posé. D'ailleurs, au moindre laisser-aller, les manches à *côtes de melon* étaient là pour vous avertir. Ces duègnes malveillantes, intérieurement cuirassées d'une sorte de gaze de carton qu'on appelait d'un nom peu harmonieux, ne vous laissaient aucune liberté; gênantes à double titre, elles vous gardaient, et il vous fallait aussi les garder; en dansant, on ne pensait qu'à elles; nous avions donc raison de dire que les parures de cette époque étaient pédantes. La fantaisie n'y entrait pour rien; et la fantaisie est une fée charmante qui jette un prisme sur tous les objets, qui embellit toute chose, excepté la politique cependant, sur laquelle nous lui trouvons un peu trop d'influence depuis quelque temps.

Mais nous pardonnerons à la fantaisie de régner sur les affaires du pays, parce qu'elle règne partout. Comme nous le disions, elle s'est emparée de la toilette des femmes, elle les a parfumées de coquetterie; ses grâces toutes nonchalantes donnent de la gentillesse aux beautés les plus sévères. La loi nouvelle n'admet aucune ligne droite, ne permet aucune roideur; les coiffures sont très-basses, les fleurs sont très-penchées, les plumes sont pendantes, les boucles sont tombantes, les manches sont flottantes, l'*empois* et l'*apprêt* sont aujourd'hui des mots inconnus.

Le matin, chez elles, les femmes sont étendues dans d'énormes fauteuils ou sur de longs canapés; quand elles sortent, elles se couchent dans leur calèche. La langueur est

à l'ordre du jour. Aux modes pédantes ont succédé les modes nonchalantes. La fantaisie le veut ainsi.

La fantaisie a changé tout notre système d'ameublement. Adieu, vénérable table de marbre ornée du classique cabaret de porcelaine : elle t'a chassée du salon. Allez, vases d'albâtre aux fleurs asphyxiées sous un verre inflexible, vous n'habitez plus la cheminée : le velours cramoisi vous a destitués. La fantaisie est entrée dans la demeure, elle a déformé les rideaux, elle a dérangé les cadres, elle a ouvert les armoires, elle en a retiré tous les trésors que dans votre avarice vous y aviez enfouis. Elle a dispersé ces jolies choses sur tous vos meubles; vous ne savez plus où poser votre bougeoir, votre livre, votre chapeau; mais vous êtes à la mode, mais chacun s'écrie en entrant chez vous : C'est charmant, c'est arrangé à merveille.

Du salon, la fantaisie est passée à l'office; elle a changé la forme des cristaux; elle a remplacé les carafes de nos pères par les cruches de nos grands-pères. Les plats étaient ronds, elle les a faits carrés, au grand mécontentement des pâtés chauds, qui se plaignent amèrement de la solitude des angles; elle a importé toutes sortes de recherches anglaises, russes, italiennes, espagnoles ou viennoises, qui donnent au repas une physionomie nouvelle et piquante. Par malheur, elle a aussi pénétré dans la cuisine, et c'est un tort; la cuisine française est une autorité puissante qu'on ne saurait trop respecter. En fait de cuisine, nous partageons les opinions et les haines du *Constitutionnel*, et nous redoutons autant que lui l'*influence de l'étranger*.

La fantaisie enfin est entrée dans les écuries, dans les selleries, dans les remises, et c'est là surtout que ses inspirations ont été heureuses; autrefois, toutes les voitures se ressemblaient à Paris; elles avaient la même forme et

la même couleur, elles étaient toutes régulièrement laides, lourdes et de mauvais goût. Aujourd'hui, les calèches légères, les briskas, les cabriolets à quatre roues, et même à six roues, ont remplacé les grandes berlines dites de famille, et les *landaus* massifs, dont la trappe entr'ouverte ne vous laissait apercevoir que le bleu du ciel, et menaçait toujours de vous engloutir en se refermant sur vous. La fantaisie a paré de fleurs le frontail de vos chevaux; elle a jeté sur leurs épaules des chaînes d'or et d'argent, c'est-à-dire des harnais couverts de cuivre; elle a appris à vos cochers qu'ils peuvent être gentilshommes; enfin elle a expliqué à vos valets de pied ce que signifiait ce mot : avoir bonne façon; expression intelligente, que vous semblez ne plus comprendre.

La fantaisie règne en musique. Demandez plutôt à M. Amédée de Bauplan. Est-il rien de plus gracieux que sa dernière romance : *Viens à moi, je t'en supplie*, et de plus follement plaisant que cette parodie de toutes les romances dont le refrain est si nouveau? On a bien souvent dit : *Je pense à lui;* on a souvent chanté : *Je pense à vous;* on a souvent gémi : *Je pense à toi;* mais on n'avait pas encore imaginé de dire : *Je pense à moi*. Quel progrès! Il est digne de notre temps. L'air est rempli de mélancolie. Il y a des tenues de son qui vont à l'âme; c'est d'un égoïsme déchirant. Il est impossible de n'être pas ému par cette note d'un mineur si touchant sur laquelle pose le point d'orgue de la fin : Je pen.... en.... en.... se à.... à.... à.... à.... à.... à.... à moi! toujours, toujours (pressez le mouvement), toujours, toujours, toujours, toujours, je pen.... (fioritures, roulades, cadences, selon vos moyens) en.... en.... en.... (avec abandon) se à moi!.... Nous prédisons à cette folie le plus grand succès.

La fantaisie n'a respecté que le théâtre; là elle n'a pas osé, ou du moins elle n'a pas pu pénétrer, cela se comprend. Dans les œuvres d'imagination, on avait naturellement peur d'elle, on la repoussait; on ne l'a laissée venir en politique avec tant de confiance que parce qu'on ne l'attendait pas.

En horticulture, elle a lutté de bizarrerie avec la nature elle-même; l'invention nouvelle est une adorable monstruosité, une anomalie des plus étranges : la *violette arborescente!* Toute notre époque n'est-elle pas peinte en ce seul mot : la *violette arborescente!* Quoi! l'humble violette aussi s'est révoltée, elle aussi a reconnu que dans ce temps de présomptions favorisées et d'insolences triomphantes, la modestie était une duperie? La violette s'est faite arbre, et ses douces fleurs, naguère cachées sous l'herbe, aujourd'hui penchent orgueilleusement leurs têtes dans les airs. On dit qu'à ce changement elle a perdu un peu de son parfum. Eh! que lui importe! maintenant qu'elle se montre sur une tige, qu'elle ne se fait plus chercher, elle n'a plus besoin du parfum qui la faisait découvrir. O temps! ô mœurs! la modestie n'a plus d'emblème : quelle humble fleur remplacera donc la violette désormais? Le lis peut-être; il mérite cette survivance, puisqu'on l'oblige à se cacher.

Nous poursuivrons ce cours de botanique sentimentale et philosophique en vous parlant des nouveaux trésors dont vient de s'enrichir l'horticulture dans le genre *glembers* (grimpeurs). On croyait avoir tout dit, quand on avait vanté les belles *passiflores* du Brésil et de Cayenne, on n'imaginait rien de plus éclatant que ces larges fleurs luisantes qui brillent de loin comme la plaque en diamant de quelque ordre étranger; mais voilà que de tous les coins de

la terre sont arrivés de nouveaux trésors : l'*Ipomea* est venu du Coromandel, ses fleurs nombreuses en corymbe sont roses à l'extérieur et rouges à l'intérieur.

Le *Stephanotis floribunda* est venu de l'Inde. Ses fleurs, disposées en ombelles, sont d'un blanc pur; leur parfum rappelle celui de la tubéreuse.

L'*Ekythès*, venu de Madagascar.

Enfin le *Bugainvillea*, enfant d'un autre monde, fier de devoir son nom à notre illustre voyageur, vient de fleurir au jardin des Plantes pour la satisfaction des horticulteurs et pour l'illusion des bêtes féroces.

On va voir aussi chez un de nos plus célèbres amateurs un *Cleanthus* fabuleux. Cette plante, par un ingénieux essai, mise en pleine terre dans une serre, est passée à l'état sarmenteux le plus développé; ses grappes ponceau, suspendues en guirlandes sur toutes les parois de la serre, produisent un effet admirable.

Ces beautés étrangères sont fort estimables sans doute; mais qu'il faut de soins pour les aider à vivre! Les charmantes frileuses regrettent le soleil natal, il faut leur refaire un climat tous les jours, et c'est fort cher un beau climat; on n'imite pas les ardeurs du tropique sans beaucoup de frais, et encore reste-t-on toujours bien loin du modèle. Le meilleur tuyau de poêle ne vaut pas un rayon de l'astre du jour, non-seulement pour les poëtes, mais aussi pour les fleurs. Et puis, dans ces fabriques de plantes, un moment d'oubli peut tout perdre : c'est le danger des choses factices; une heure de vérité, et tout est fini : et c'est pourquoi, nous qui aimons les sentiments durables, les amis, et même les ennemis sur lesquels nous puissions compter, nous préférons à ces superbes étrangères, dont il faut toujours s'occuper, avec lesquelles on est toujours en

cérémonie, auprès desquelles il faut toujours consulter le thermomètre, qui ne permettent pas un oubli, qui se fâchent pour une distraction, belles exilées qu'il faut toujours tromper, à qui il faut toujours cacher sa froideur, les intempéries de son caractère et les défauts de son climat... nous préférons nos simples *glembers* d'autrefois, le naïf chèvrefeuille et le jasmin fidèle. Voilà de véritables amis, des amis dévoués qui n'attendent rien de vous, et qui grandissent pour vous, qui supportent le vent, la pluie et la neige, et qui les supportent sans vous; qui croissent au soleil et à l'ombre, qui ne découragent ni votre malheur ni votre bonheur; qui ne vous demandent jamais rien, ni soins ni culture, et qui ne vous révèlent leur présence que par leur parfum. Vous les oubliez pendant des années; vous admirez d'autres fleurs, et pour ces fleurs si rares, vous faites mille folies, car elles ne vivent qu'à vos dépens; ce sont les compagnes de votre fortune; vous leur consacrez tous vos jours heureux; pour elles vous méprisez toute chose; qui oserait nommer le chèvrefeuille sauvage devant le *Stephanotis floribunda?* qui pense au jasmin domestique en regardant l'*Ekythès* et l'*Ipomea?* Mais viennent les jours du malheur, mais qu'un revers du destin vous rende brusquement aux douceurs de la vie modeste, ces merveilles, amantes du riche, vous délaissent aussitôt. Vous-même leur dites : Partez, je ne peux vous garder près de moi, la pauvreté est froide, elle vous ferait mourir, adieu! — Vous les livrez à un amateur qui spécule sur vos regrets, et qui vous les enlève; et tandis qu'appuyé sur votre fenêtre vous les regardez tristement partir, une brise embaumée vous enivre... C'est le chèvrefeuille du bosquet qui vous crie de loin : « Moi, je reste! » Une branche de feuilles légères vous caresse la main doucement,

c'est le jasmin fidèle qui vous rappelle sa présence; il a grandi pendant les jours de l'abandon, ses branches protectrices voilent de verdure votre demeure, et s'entrelacent dans le grillage du balcon. Il a grimpé jusqu'à votre fenêtre; il est monté jusqu'à vous pour vous dire : « N'aie pas de remords, tu ne m'as pas oublié, puisque j'ai toujours pour toi des fleurs et des parfums. »

LETTRE XIV

17 mai 1839.

Après l'émeute du 12 mai. — Indignation. — Une parabole. — Pauvre France!

Oh! le vilain temps que le nôtre! malheur, malheur à nous d'être nés dans ce siècle-ci! Pauvre et cher pays, où vas-tu? et qui te mène? As-tu donc, comme ces tristes enfants des contes de Perrault, de mauvais parents qui ne t'aiment plus, et qui te conduisent dans les bois afin de t'y égarer? Hélas! oui, les insensés veulent tous te perdre, chacun avec un espoir différent; les uns disent : Semons la défiance, jetons le trouble, frappons sans relâche, renversons ce qui est; et nous nous assoirons sur les ruines, et nous nous partagerons les richesses; nous sommes las d'être pauvres. Nous aussi nous voulons de l'or, de beaux chevaux, de grands hôtels; nous ne voulons pas travailler, nous voulons régner: dépouillons ceux qui possèdent; vive l'égalité! et ils se mettent à l'œuvre avec fureur; et l'édifice social, qu'ils ébranlent à toute heure, menace déjà d'engloutir le monde sous ses débris.

Les autres, et ceux-là sont les profonds politiques, les regardent faire en souriant, et de temps en temps leur envoient avec malice quelques bienveillants conseils. Frappez de ce côté, disent-ils, cet appui est encore solide, c'est là qu'il faut réunir tous vos coups; tenez, braves alliés! nous voulons même vous aider; allons, frappons ensemble! ferme! c'est bien! vous êtes contents de nous, n'est-ce pas? Et puis ces profonds politiques se détournent pour rire en cachette de la grossièreté de leurs associés : « Les rustres, pensent-ils, qu'ils sont fourbes et misérables! quand ils seront vainqueurs, on ne les supportera pas plus d'un jour; ils mettront tout à feu et à sang, on sera bien heureux alors de nous avoir pour les remplacer. » Pendant ce temps, les autres disent : « Les niais! vous le voyez, ils sont toujours les mêmes : intrigants sans courage, orgueilleux sans dignité. Ah! quand nous serons là, comme nous les jetterons vite à la porte! *plus souvent* qu'on leur laissera leurs terres et leurs châteaux! » Ils parlent ainsi, car ils se haïssent les uns les autres, mais ils frappent ensemble, ils frappent fort et toujours, et le sol tressaille, et les murs se fendent, et les lambris fléchissent, et le faîte déjà s'écroule, et la poudre des décombres, que le vent de leur colère soulève en tourbillons, aveugle nos regards en pleurs.

Et tu vas périr, jeune et belle France! parce que ceux dont l'amour faisait ta force ne t'aiment plus; ton bonheur n'est plus leur pensée, ta gloire n'est plus leur orgueil, ils ont tous mieux à faire que de t'aimer. Leurs plus beaux sentiments même ne te regardent pas; tes vieux et nobles parents, ô jeune femme! oublient que tu es leur enfant, ils te sacrifient à leurs souvenirs; tu as refusé l'époux qu'ils t'avaient choisi, fille rebelle! et ils ont pris son parti contre toi; ils appartiennent à sa cause et non plus à la

tienne. Tu souffres, tant mieux! c'est ce qu'ils veulent; ils sèmeront le trouble dans ton ménage, pour te punir de leur avoir désobéi. N'attends de ces orgueilleux parents nulle pitié; ils ne voient plus en toi une fille chérie qu'il faut secourir, qu'il faut protéger; ils ne voient en toi que l'épouse de l'homme qu'ils détestent; et comme tes malheurs sont les siens, ils se réjouissent de tes malheurs; et le jour où le sang coule de tes blessures, ils détournent les yeux avec indifférence; ils disent : « Ce sang n'est plus le nôtre, » et ils passent. Et tu vas périr, pauvre France! parce que tes nobles parents, dont les grands noms pendant des siècles ont fait ta gloire, ne t'aiment plus!

Ce n'est pas tout, tes jeunes frères sont venus aussi t'adresser de sévères reproches, ils se sont ligués contre toi. Ah! les frères sont des censeurs naturels dont l'autorité contestable est d'autant plus impérieuse. Tes frères, ô jeune France! sont farouches et systématiquement envieux, ce sont de véritables *frères féroces;* ils blâment non-seulement ton mariage, mais encore tous les mariages; ils sont par principes ennemis des engagements; ils ont juré de briser toutes les chaînes, ils n'en tolèrent aucune, sous prétexte de liberté, ni les chaînes d'or de l'hyménée, ni les chaînes de fleurs de l'amour. Pourquoi n'as-tu pas suivi leurs conseils? ils t'avaient tant recommandé de rester fille! Alors tu n'aurais été dans la dépendance de personne, ou du moins tu aurais pu changer de maître souvent! Tes frères ne te pardonnent point une alliance qui leur arrache l'empire qu'ils voulaient avoir sur toi; ils sont jaloux de ton mari, et leur unique pensée est de le perdre. Chaque matin, ils accourent à ton lever pour te dire du mal de lui; chaque jour, ils te répètent qu'il est avare, qu'il est perfide et qu'il te trahit toi-même pour une vieille maî-

tresse étrangère qu'il te préférera toujours; et tu écoutes leurs mensonges, tu les crois et tu gémis amèrement. Ils te voient convaincue, ils s'adoucissent, et ils ajoutent avec une tendre pitié : « Ne pleure pas, ô sœur chérie! nous veillons sur ton sort, rassure-toi, nous allons tuer ton mari et tu seras heureuse! » Mais comme cette touchante attention t'épouvante, comme tu repousses avec terreur ces sanglantes consolations, ils s'indignent de ta faiblesse, ils t'appellent esclave; ils te disent lâche et misérable; ils te poursuivent de leur rage en criant : « Va... c'est bien fait, souffre, tu n'as que ce que tu mérites; pourquoi n'as-tu pas voulu nous écouter? » Et ils fuient en te menaçant!... Et tu vas périr, belle France, parce que tes frères, qui devraient défendre ton honneur et soutenir ta jeunesse, gonflés d'orgueil, rongés d'envie, ne t'aiment pas.

Qui donc viendra te secourir, pauvre femme? tes parents te maudissent, tes frères te persécutent! Qui donc aura pitié de toi? Ah! tes jeunes sœurs, sans doute; elles, si bonnes et si charmantes, viendront t'aider à supporter tes malheurs! leur courage est impuissant pour te défendre; mais leur tendresse, du moins, adoucira l'amertume de tes chagrins; elles ne peuvent agir pour toi, mais du moins elles vont pleurer avec toi. — On les cherche en vain; où sont-elles? Quoi! tu souffres, et on ne les voit point près de ton lit de douleur; ton sein est déchiré, ton corps est meurtri, et ce ne sont pas leurs blanches mains qui pansent tes blessures! Où sont-elles donc? Il faut les appeler. — C'est inutile, elles ne viendraient pas; elles sont occupées à de graves affaires : elles s'habillent au son du tambour pour aller sautiller au bal chez des étrangers. Cependant elles sont inquiètes, non des scènes sanglantes qu'on vient leur raconter, mais des retards d'une couturière négligente

qui n'a pu terminer à temps les robes qu'elle avait promises, parce qu'elle a veillé toute la nuit son père, tué hier soir dans les rangs de la garde nationale, et les robes ne sont pas prêtes; mais on en met d'autres et l'on part; bientôt les braves danseuses recommencent encore à trembler, non parce qu'elles entendent des coups de fusil dans les rues voisines, mais parce qu'elles ont peur qu'on ne prenne leur voiture pour faire une barricade, et qu'elles seraient fort contrariées d'aller à pied dans ce bal. Enfin, Dieu les protége, elles arrivent sans accident; les chapeaux de paille de riz, les capotes en dentelle, sont d'une fraîcheur délicieuse, qui ne trahit en rien l'émeute des faubourgs. Les robes d'organdi sont pures et blanches comme des drapeaux qui n'ont jamais vu le combat : les plumes flottent, les fleurs tremblent, les rubans frissonnent, les mouchoirs brodés jettent au loin de suaves parfums qui remplacent agréablement l'odeur de la poudre et des cartouches brûlées. Cette fête est charmante, vive la valse! elle emporte dans ses tourbillons tous les souvenirs de ce triste jour. Qui dirait jamais, en voyant passer ces jeunes femmes si légères, si gentilles et si coquettes, qu'à l'heure qu'il est on s'égorge dans Paris? Ces coups de feu que l'on entend, ce roulement de tambour, mêlés à la musique de la danse, sont d'un effet ravissant, c'est l'orchestre de Musard avec les coups de fusil au naturel.

Et tu vas périr, belle France, parce que tes jeunes sœurs, qui devraient être entre tes parents et toi un lien d'amour, excitent au contraire entre vous la défiance et la haine, parce qu'elles voient tes pleurs avec indifférence, parce qu'elles ne t'aiment pas.

— Mais, dis-nous, n'as-tu point quelques amis? Que font-ils pour toi, ces conseillers habiles qui t'ont mariée? Ceux-

là vont-ils venir à ton secours? Non; ils te boudent et ils conspirent dans l'ombre contre toi. Comme tous les gens qui ont négocié, par leur influence, un mariage quelconque, ils sont mécontents, et ils se plaignent du peu d'égards que l'on a pour eux. Avoir peu d'égards, c'est-à-dire n'avoir pas réalisé toutes leurs chimères, ne leur avoir pas donné tous les profits de l'alliance. Ils s'étaient dit : Ce marié-là sera dans notre intérêt, et nous serons maîtres chez lui; il tiendra une bonne maison où nous aurons nos grandes et nos petites entrées; il donnera des fêtes, dont nous ferons les invitations; nous n'y admettrons que nos femmes et nos maîtresses; il donnera de grands dîners, dont nous serons les convives inamovibles, et auxquels nous ferons prier ceux de nos créanciers qui ont de la vanité; il aura des loges à tous les théâtres, et nous irons au spectacle; nous mènerons alors joyeuse vie. Faisons ce mariage, il ne peut manquer d'être heureux. On a tout fait pour eux, rien que pour eux. On les a tirés du néant; on leur a donné un nom, une fortune, une considération qu'ils n'avaient pas; on les a comblés d'honneurs; on leur a confié les intérêts de la famille; on les admet à présider à toutes les fêtes; ils n'étaient rien; on a tant fait, qu'ils paraissent tout; et comme ils ont pris au sérieux cette splendeur inespérée, ils sont devenus insatiables, et ils disent : Qu'est-ce donc qu'on a fait pour nous? rien, puisque nous ne sommes pas les maîtres; c'est impardonnable, il faut nous venger en défaisant ce que nous avons fait. — C'est très-facile, j'avais prévu cela, je suis en mesure; mais d'abord il faut brouiller les époux. — Je m'en charge, au revoir. — Et ceux qui ont fait ce mariage pour eux et non pour le bonheur de la jeune femme, travaillent à le rompre avec ardeur, sans songer aux tourments qui peuvent en résulter pour elle; que

leur importe, à ces philosophes, le malheur de leur jeune protégée? ils ne songent point à elle dans leur projet; la devise de chacun d'eux, c'est : Je pense à moi. Ils parlent d'elle toujours, mais afin de n'y penser jamais... Et tu vas périr, belle France! parce que tes graves conseillers sont des égoïstes avides, qui ne voient dans tes destins que leurs intérêts, parce que tes amis, dont la sagesse devrait te conduire, ne t'aiment pas!

Eh quoi! si belle, si fière, si brillante, tu vas périr! Oh! non, tu ne périras pas! Tes nobles parents te maudissent, tes frères jaloux te persécutent, tes sœurs t'abandonnent, tes amis perfides te vendent, mais tes pauvres serviteurs te restent; eux du moins défendront ta demeure jusqu'à leur dernier jour.

Vois ces soldats qu'on assassine, comme ils sont fermes à leur poste! l'un tombe, un autre sous le feu le remplace, et vient là tomber à son tour; vois ces marchands qui ferment leur boutique, et qui partent avec leur fusil; leur femme pleure, ils ne l'écoutent pas; tu les appelles, ils ne reconnaissent que ta voix. On se moque d'eux, car ce sont des fabricants de bonnets de coton, des épiciers; mais ils laissent rire ceux qui tremblent, et ils vont, héros anonymes, mourir pour toi. Oui, ce sont tes serviteurs obscurs qui te sauveront, belle France! eux, vois-tu, sont libres de t'aimer, de te servir; ils n'ont point de souvenir orgueilleux qui les engage, ils n'ont point de préjugés révolutionnaires qui les enchaînent. Ils sont purs de tous sophismes; aucune idée fausse ne les sépare de toi; leur politique, c'est ta gloire; leur ambition, c'est ta joie; ils ne savent point faire pour ton avenir de beaux discours, de beaux projets; mais ils ont gardé intact dans leur cœur ce noble sentiment qui fait la grandeur de ton histoire, cet instinct sublime que les

ambitieux ont perdu, ce feu sacré que l'égoïsme vient étouffer; ils ont gardé la tradition de l'amour, et ils te sauveront parce qu'ils t'aiment et parce qu'ils n'aiment que toi!

LETTRE XV

30 mai 1839.

Fête à l'ambassade d'Angleterre pour la naissance de la reine. — La princesse Doria. — Les humilités orgueilleuses. — Mot de l'ambassadeur de Turquie.

Nous vous avons sacrifié vendredi dernier, aimables lecteurs, séduisantes lectrices; peut-être ne vous en êtes-vous point aperçus... Oh! si vraiment. Les bavards ont cela d'agréable, qu'ils font de l'effet par leur silence, et le nôtre a dû vous frapper. Toutefois, ne nous accusez point de négligence; en vous sacrifiant, nous agissions encore dans votre intérêt. Vendredi était le jour d'une grande fête, à laquelle nous avons voulu assister, pour notre plaisir un peu, mais surtout pour vous en faire un exact récit. Dans cette belle fête, on célébrait la naissance de la reine d'Angleterre, et le souvenir de cette gracieuse majesté, de cette jeune fille qui tient le sceptre avec tant de force, de cette nymphe couronnée qui donne des leçons de dignité aux vieux rois ses frères, embellissait toute chose, jusqu'à l'étiquette elle-même; comme en Angleterre c'est une femme qui est roi, l'uniforme n'était point porté par les hommes, il était porté par les femmes; et rien n'était plus agréable aux yeux que toutes ces robes blanches parsemées de roses qui rajeunissaient les plus respectables mères de famille. C'était la fête de la rose, et jamais cette royale fleur n'a-

vait brillé de plus d'éclat. Il y avait au coin de chaque porte une montagne de rosiers en fleur rangés sur des gradins invisibles; c'était charmant : çà et là on surprenait de jeunes et jolies danseuses cueillant des roses pour remplacer les légers bouquets de leurs robes que les tourbillons de la valse avaient emportés. Et ce n'était point une indiscrétion, on peut le croire; il y avait bien là de quoi couronner de roses cent soixante familles anglaises avec leurs dix-huit jeunes filles : Isabella, Arabella, Rosina, Suzanna, Louisa, Elisa, Mary, Lucy, Betzy, Nancy, etc., etc., etc.

On avait fait demander pour les ornements de la fête, outre les fleurs du jardin et des serres, qui sont magnifiques, mille à douze cents rosiers; on n'en a pu placer, dit-on, que huit cents dans les appartements; mais cela seul peut vous donner l'idée de ces magnificences toutes mythologiques. Le jardin, couvert d'une tente, était arrangé en salon de *conversation*. Mais quel salon! les larges plates-bandes remplies de fleurs étaient des *jardinières monstres* que chacun venait admirer; le sable des allées était caché sous de fraîches toiles, pleines d'égards pour les blancs souliers de satin; de grands canapés de lampas et de damas remplaçaient les bancs en fer creux; sur une table ronde étaient des livres, des albums, et c'était plaisir de venir rêver et respirer dans cet immense boudoir, d'où l'on entendait, comme un chant magique, le bruit de l'orchestre, d'où l'on voyait passer comme des ombres heureuses, dans les trois longues galeries de fleurs qui l'entouraient, et les jeunes filles folâtres qui allaient danser, et les jeunes femmes plus sérieuses qui allaient souper.

Il n'est point de fête sans *lion*, et le lion, cette fois, était une charmante princesse anglo-italienne dont l'apparition a produit le plus grand effet. Lady Mary Talbot, mariée il

y a deux mois au prince Doria, était arrivée de Gênes quelques heures avant le bal; l'élégante voyageuse ne songeait qu'à se reposer d'une si longue course : l'idée de cette splendide fête n'était pour elle qu'un regret. Arrivée à quatre heures, le moyen de s'imaginer qu'on puisse aller au bal à dix heures du soir! encore si c'était quatre heures du matin, peut-être on aurait eu le temps de se préparer; mais si tard, cela semblait impossible. Tout à coup ces paroles étranges se font entendre : « On apporte une robe de bal pour madame la princesse! » Tel on voit un coursier nonchalamment couché sur le gazon, tout à coup bondir et s'élancer dans la plaine au premier signal de la guerre, telle on vit la jeune voyageuse, nonchalamment couchée sur un lit de repos, s'éveiller tout à coup et s'élancer à sa toilette au premier signal de la coquetterie. D'où venait-elle cette robe si parfaite et si jolie? quelle fée bienfaisante l'avait commandée à ses génies? Cela était facile à deviner. Il n'y a qu'une amie véritable qui sache prendre de pareils soins, et l'on a bien vite reconnu une amie véritable; car c'est une épreuve infaillible. O femmes belles! écoutez ce secret, qu'il vous serve de guide en vos amitiés : Celle qui vous admire vous trompe; celle qui vous fait admirer vous aime!

Et le soir nous avons vu les deux jeunes amies, fières chacune de la beauté de l'autre, errer dans les salons de l'ambassade d'Angleterre, suivies d'un cortége de curieux qui se changeaient bientôt en appréciateurs enthousiastes. Ces deux gracieuses *lionnes*, entourées d'hommages, faisaient rugir de dépit toutes sortes d'*ex-lionnes* en disponibilité. Les magnifiques diamants de madame la princesse Doria (diamants historiques, parmi lesquels on remarque le *Doria*, gros comme un petit pavé de juillet, et célèbre

dans la famille des diamants), faisaient pâlir plus d'un collier, plus d'un bandeau de diamants parvenus. Cette superbe parure, qui produisait une si grande sensation, était pour nous une ancienne connaissance. Nous l'avions déjà bien admirée, il y a quelque dix années, sur un front aussi beau, mais plus sévère. Alors cette parure était portée aussi par une princesse Doria, belle-mère de celle qui vient d'arriver à Paris; ce n'était pas une blonde et svelte Anglaise comme lady Talbot, mais une grande et brune Romaine aux traits réguliers, aux regards imposants, digne de Rome antique par la noblesse de sa démarche et la fierté de son caractère; digne de Rome sainte par sa bonté charitable et l'ardeur de sa piété.

Nous l'avons vue un soir, il nous en souvient, parée de ces merveilleux diamants, à un grand *recivimento,* chez M. le comte de C..., ambassadeur extraordinaire du roi des Pays-Bas auprès du saint-siége. — Nous l'avons vue encore une autre fois dans une des salles du Vatican, non en robe de velours et couverte de diamants, mais en robe de laine avec un tablier de toile, et lavant dans un baquet véritable les véritables pieds des pèlerines. C'est l'usage à Rome; les grandes dames, au jour du jeudi saint, s'humilient de la sorte en lavant les pieds poudreux des pauvres filles. Cela est fort édifiant. Mais comme il faut être grande dame pour avoir le droit de s'humilier ainsi, il en résulte qu'on attache à cet acte d'abnégation une très-grande vanité, et nous nous rappelons encore en souriant que les filles de M. de C..., qui étaient alors deux enfants, et qui sont aujourd'hui deux femmes belles et spirituelles, vinrent à cette cérémonie toutes joyeuses et toutes fières, parce que, en leur qualité de filles d'ambassadeur, elles avaient obtenu l'honneur insigne d'aller avec la princesse Doria et

les autres princesses romaines laver les pieds des pèlerines au Vatican.

Parmi les célébrités politiques qui ornaient le bal de vendredi dernier, on remarquait le président du conseil du 22 février, causant très-coquettement à l'ombre des gobéas avec le président du 15 avril. Et cette conversation, probablement très-agréable à entendre, était assez triste à regarder. Quoi! monsieur Thiers, vous avez renversé à force d'injures un ministère qui n'avait que le tort de durer; vous avez dit pendant trois mois à un homme d'honneur, qu'il trahissait son pays, qu'il manquait de dignité, qu'il faisait de la corruption un système; vous l'avez abreuvé des injures les plus amères, vous l'avez criblé des traits les plus perçants, et vous venez aujourd'hui, à la face de toute la société, devant tous ces étrangers, qui ont frémi de vos combats, vous venez minauder, ricaner et coqueter politiquement auprès de lui, auprès de ce ministre vaincu par vos intrigues!

Mais vous ne savez donc point les malheurs qui sont résultés de vos luttes? Vous avez donc oublié les quarante faillites qui ont perdu tant de pauvres gens? Vous avez donc oublié cet échantillon de guerre civile qu'on nous a offert il y a quinze jours? Ces hommes ruinés par vos colères ne vous ont donc rien enseigné? ce sang versé pour vos caprices ne vous a donc point répondu? Vous êtes léger, cela dit tout; et parce que vous êtes léger, il faut que la France soit bouleversée. Vous jetez par terre trône et ministère; vous paralysez toutes les affaires d'un pays; l'agriculture languit, l'industrie étrangle, l'intelligence étouffe; tout est suspendu, tout est en souffrance; c'est vous qui causez tous ces troubles, et vous n'avez pas même des convictions apparentes pour excuse de vos attaques. Vous ren-

versez un ministère avec des injures, et vous n'avez pas même une haine dans le cœur pour explication de vos outrages. C'est misérable, monsieur !

L'ambassadeur de Turquie, à propos de ces hommes qui s'attaquent avec fureur le matin à la Chambre, et qui se promènent en causant gaiement ensemble le soir dans nos salons, disait ce mot charmant, tout brillant de couleur orientale : « Le matin, tigres; le soir, frères. »

Des hommes qui aimeraient véritablement leur pays seraient le contraire; ils seraient frères le matin pour s'entendre sur ses intérêts; ils seraient tigres le soir, si l'orgueil et les rivalités les séparaient; mais, nous vous l'avons prouvé l'autre jour, ils n'aiment point leur pays.

Cela nous rappelle que nous devons hommage et réparation à de nobles femmes que nous avions accusées d'avoir dansé le jour où l'on se battait dans Paris. Quelques-unes sont allées au bal, il est vrai, mais c'est la minorité. Nos plus grands noms se sont abstenus, et nous sommes presque heureux de notre patriotique colère, puisqu'elle nous a valu de si doux reproches et tant d'honorables réclamations. Les femmes que l'orgueil national émeut encore en France ont d'autant plus de mérite, que ce sentiment n'est pas de ceux qu'on entretient dans leur cœur. En Angleterre, l'amour du pays est un culte que l'on enseigne, dès l'enfance, aux hommes et aux femmes; il fait partie de l'éducation. A Paris, on prive de bal nos jeunes filles, selon les partis politiques, quand la reine éprouve un chagrin de cœur, quand madame la duchesse de Berri est prisonnière; cela est naturel, nous approuvons les sentiments de convenance qui dictent ces privations; mais il nous semble que ces égards que l'on a pour une reine affligée et pour une princesse captive, on peut bien les avoir aussi pour

une patrie en danger; une dynastie n'a de grandeur qu'autant qu'elle fait cause commune avec le pays, et c'est lui rendre un hommage peu digne d'elle que de la séparer de lui. Nous vous ferons remarquer ceci en passant : chez toutes les nations qui ont gouverné le monde, l'amour de la patrie était inspiré et professé par les femmes, c'est pourquoi nous vous disons de vous défier de la perfide Albion.

LETTRE XVI

21 juin 1839.

Banalités de la conversation. — Les ennemis naturels.

La conversation parisienne, et même la conversation française, se nourrit, pour tout aliment, d'une vingtaine de banalités qu'il faudrait pourtant bien un jour renouveler, d'abord parce qu'à force d'avoir été rabâchées elles ont cessé d'être piquantes, ensuite parce que, les mœurs ayant changé, elles ont cessé d'être vraies.

M. Alphonse Karr est déjà parvenu à détrôner plusieurs préjugés de romances, accrédités d'âge en âge par les troubadours, plusieurs erreurs de naturalistes, admises comme dictons dans le langage; il a démontré, par exemple, au grand désappointement des faiseurs de chansonnettes grivoises, que l'on ne pouvait danser ni sur la fougère ni sous la coudrette; il a prouvé, au grand désespoir des poëtes, que les papillons n'aimaient pas les roses; il a découvert, au grand étonnement des naturalistes, que le lézard, ami de l'homme, était au contraire son plus fa-

rouche ennemi; enfin il a osé attaquer les proverbes! les proverbes! la sagesse des nations! Il a déclaré que plusieurs d'entre eux étaient parfaitement absurdes; il a montré que ceux-là, que l'on révérait infiniment, disaient tout le contraire de ceux-ci, que l'on ne révérait pas moins. Faire la guerre aux préjugés, ces erreurs consacrées par les siècles; attaquer les proverbes, ce code de la prudence, dont les lois éprouvées sont le fruit de l'expérience universelle, c'était courageux. Eh bien, nous serons plus courageux encore, nous attaquerons hardiment ces banalités mensongères, ces lieux communs qui n'ont plus de sens, ces vulgarités qui n'ont plus d'application, ces erreurs monnayées qui courent le monde, qui pénètrent dans tous les esprits, qui usurpent toutes les confiances, et, ce qui est plus terrible encore, qui soutiennent toutes les conversations.

Nous savons bien qu'en supprimant le classique vocabulaire des vieux mensonges dialogués, nous allons d'un mot couper la parole à des milliers de causeurs aimables qui, demain, ne sauront que dire; mais raison de plus, nous n'aimons pas que l'on vive de phrases et d'idées toutes faites, surtout quand elles sont mal faites. Prenez garde, nous crie-t-on avec malice, si vous attaquez la bêtise et le mensonge, vous allez vous faire bien des ennemis...— Eh! mon Dieu! voici déjà une de vos erreurs! On n'a point pour ennemis les imbéciles et les menteurs, parce qu'on les a attaqués violemment; on a tout naturellement les imbéciles et les menteurs pour ennemis, quand on a de l'esprit et que l'on dit la vérité. Nos ennemis sont un produit de notre propre nature, et non une conséquence de nos actions. Ceux que notre conduite a pu blesser nous haïssaient d'avance pour nos qualités; nous n'avions rien à gagner à les ménager.

Heureux l'homme qui n'aurait d'ennemis que ceux qu'il se serait faits lui-même, il pourrait facilement se les concilier: mais les ennemis implacables sont les ennemis naturels, et ceux-là ne s'apaisent point; on ne les désarmerait qu'en perdant les avantages qui excitent leur colère; leur pardon coûterait cher.

Il s'est fait bien des ennemis, dit la foule naïve. — Comment cela? — En faisant telle chose, en écrivant tel livre. — Folie! Je vous prouverai, moi, que s'il avait fait, que s'il avait écrit tout le contraire, il aurait eu les mêmes ennemis. Un mot malin que vous lancez vous fait un ennemi de la victime, sans doute; mais ce même mot, si vous vous privez de le dire, ne vous fera pas moins un ennemi. Cette malice, que vous étouffez par bonté d'âme ou par prudence, se trahit dans votre regard, dans votre imperceptible sourire, elle est une conséquence de vos antécédents. Vous avez beau ne pas condamner tout haut telle chose, on sent bien que vous la trouvez ridicule, et l'on ne vous saura aucun gré de vos ménagements; bien plus, on vous aurait pardonné cette plaisanterie spontanée, involontaire, qu'on attendait de vous, et l'on ne vous pardonne point la pitié généreuse, mais humiliante qui vous la fait réprimer. Ce qu'il y a de plus sage au monde, nous le reconnaissons, c'est de cacher qu'on a de l'esprit; mais quand on a eu la faiblesse de laisser deviner celui qu'on avait, ce qu'il y a de plus prudent, c'est de s'en servir. Avoir des armes, c'est déjà être suspect. Ah! plutôt que d'être timidement et perfidement suspect, soyez donc franchement et honorablement redoutable.

En vain vous serez bon, charitable, généreux, il y aura toujours quelqu'un, quelque part, qui s'offensera, par cela même, de votre conduite. Toute vertu est un reproche,

toute qualité est une épigramme. Les méchants ne sont pas tout seuls à faire les méchancetés. Les coups les plus terribles partent souvent des grandes âmes. Les plus beaux caractères sont les plus cruels sans le savoir; chacune de leurs nobles actions est une condamnation sans appel; leur disproportion est une ironie, leur contraste est un outrage. Ainsi un homme d'un beau caractère a pour ennemis naturels tous ceux qui ont de vilains souvenirs à se reprocher. Il a refusé de faire telle action qu'il trouvait indigne de lui, il a pour ennemis tous ceux qui l'ont faite, et qui ont trouvé tout simple de la faire. En vain il voudrait se rapprocher de pareils ennemis, l'alliance est impossible là où il n'y a point de sympathie; qu'il reste dans son isolement, toute conciliation serait infructueuse; jamais ces gens-là ne lui pardonneront l'élévation de ses sentiments, le désintéressement de sa conduite, parce que cette élévation et ce désintéressement sont la satire de leur vie.

De même toute femme qui a fait un mariage d'inclination a pour ennemie naturelle toute fille de vingt ans qui a pris un mari cacochyme par intérêt ou par vanité; en vain la première ferait à l'autre mille prévenances, l'harmonie est impossible entre elles deux. Leurs destinées se composent d'éléments hostiles; jamais l'amitié ne pourra fleurir dans leurs cœurs, parce que la folie généreuse de celle-ci est une satire éternelle du honteux calcul de celle-là.

Tout homme qui s'est noblement conduit dans une affaire d'honneur a pour ennemis naturels tous les hommes qui ont gardé un soufflet sur la joue, et tous ceux qui le garderaient. En vain il leur tendrait la main, et se ferait patient comme eux, jamais ils ne lui pardonneraient son courage, parce que ce courage qu'ils condamnent, qu'ils envient, est une satire de leur lâcheté.

Toute femme d'esprit qui a composé à elle seule d'importants ouvrages, vigoureusement écrits, savamment charpentés, dont le nom est une illustration, dont le talent est une fortune, a pour ennemis naturels tous les Molières de petits théâtres, travailleurs obstinés, à la moustache noire, à la voix forte, aux bras nerveux, aux regards enflammés, nourris de mets succulents, abreuvés de vins capiteux, qui s'unissent par demi-douzaine et s'enferment avec importance pour écrire ensemble un petit vaudeville qui est sifflé. En vain cette femme voudrait traiter ces hommes-là comme des frères, en vain elle s'abaisserait jusqu'à fumer leurs cigares, jusqu'à boire du punch dans leurs verres, ces hommes forts ne pardonneront jamais à cette faible femme sa supériorité et son génie, parce que cette supériorité et ce génie sont la satire de leur impuissance et de leur misère.

Prenons des exemples moins sérieux.

Tout homme qui dans une orgie boit autant que les autres et n'est pas ivre à cinq heures du matin, a pour ennemis naturels tous ceux qui seront sous la table; ils ne le haïront peut-être pas pour cela, mais ils le puniront à leur manière et avec une proportion gardée, c'est-à-dire qu'ils ne l'inviteront plus.

Toute personne qui s'ennuie par délicatesse a pour ennemie naturelle toute personne qui s'amuse aux dépens de sa dignité.

Un homme qui dîne à vingt-deux sous a pour ennemis naturels tous les pique-assiettes; c'est cruel, mais cela est ainsi, parce que la sobre fierté de l'un est une satire de l'indiscrète avidité des autres.

Nous pourrions vous citer bien des exemples encore mais nous préférons vous croire convaincus; vous ne

viendrez plus nous dire, n'est-ce pas : Il s'est fait bien des ennemis. Oh! ces ennemis-là, il les avait, et il les aura toujours.

Cependant nous devons être juste, il y a de certaines choses peu importantes qui réellement font beaucoup d'ennemis. Pour les hommes, il y a les chevaux, les grooms et les loges de spectacle. Pour les femmes, il y a les rubans et les fleurs. Posséder un château magnifique et soixante mille livres de rente en terre, cela ne vous fait point d'ennemis; se promener sur le boulevard en tilbury avec un cheval médiocrement beau, mais bien attelé, conduit par un groom bien tenu, cela vous donne pour ennemis instantanés tous les gens à pied, tous les gens en voiture, voire même ceux qui possèdent soixante mille livres de rente en terre et un magnifique château.

Avoir une superbe galerie de tableaux, une bibliothèque princière, cela ne fait point d'ennemis; avoir pour ses plaisirs, et quelquefois pour ses affaires, une place dans une bonne loge à l'Opéra, cela vous fait pour ennemis tous ceux qui se ruinent en tableaux et en livres.

De même pour les femmes : avoir une bonne maison, une bonne table et une bonne voiture, cela ne vous fait pas d'ennemis; avoir un petit salon toujours coquet et rempli de fleurs, cela vous fait pour ennemies toutes les femmes, et surtout celles qui ont une bonne voiture, une bonne table, une bonne maison.

Porter des diamants célèbres, de beaux châles de l'Inde, cela ne fait point d'ennemis; avoir toujours des ceintures nouvelles, savoir choisir les plus jolis rubans de *mademoiselle Delatour* ou de *mademoiselle Vatelin*, cela vous fait pour ennemies toutes les femmes, surtout celles qui ont de beaux châles et de beaux diamants. Ceci est un phé-

nomène que nous tâcherons d'expliquer ainsi : on vous pardonne les solides avantages de la fortune, parce qu'avec de la fortune ces avantages peuvent s'acquérir; mais on ne vous pardonne point les grâces de l'élégance, parce que l'élégance est une qualité personnelle que vous envient également ceux qui ne l'ont point, malgré leur richesse, et ceux qui ne seraient pas très-certains de l'avoir s'ils étaient dans votre position.

Autre banalité : on dit encore, et qui n'a dit cela au moins une fois dans sa vie : *En France, le ridicule tue tout;* et la foule de s'écrier : Ah! c'est bien vrai! Eh bien! nous, dût-on nous faire servir à prouver que cela est, nous vous dirons que cela n'est point. En France, le ridicule n'a jamais tué personne; il n'a jamais su ôter à un talent véritable une parcelle de sa valeur. En France, précisément, le ridicule n'a aucun empire. Voyez ces hommes qu'il a poursuivis de ses traits les plus mordants : ils sont là, debout, pleins de force; et pourtant on a bien souvent fait rire à leurs dépens, on les a *ridiculisés* dans leurs ouvrages, dans leurs plus belles idées, dans leurs plus nobles rêves. On s'est moqué de leur style, de leur parole, de leurs aventures, des moindres détails de leur vie privée. Voyez M. de Chateaubriand, on a remplacé son grand nom par les sobriquets les plus risibles. A ses débuts, Chénier, spirituel comme le doute et amer comme le remords, Chénier l'a frappé d'un coup que l'on croyait mortel. Rien de plus plaisant que son compte rendu d'*Atala*. Le *nez du père Aubry aspirant à la tombe;* le *Crocodile de la fontaine;* cette chanson sauvage : *Réjouissons-nous, nous serons brûlés au grand village;* et cette fameuse phrase : *Orage du cœur, m'écriai-je, est-ce une goutte de votre pluie?* Toutes ces expressions y étaient relevées de la façon la plus

comique. Quel style a été plus parodié, plus critiqué! Que de bons mots heureux et pénibles ont été faits contre ce beau talent! Vous le savez, depuis trente ans, les sots tournent en ridicule l'auteur de *René;* et cependant, quand il passe dans la rue et qu'on le reconnaît, les jeunes gens le portent en triomphe et le proclament le génie de notre époque.

N'a-t-on pas aussi abreuvé de ridicule et d'ironie l'orateur, sublime *amant d'Elvire?* ne lui a-t-on pas crié comme une injure son beau titre de poëte chaque fois qu'il montait à la tribune? n'a-t-on pas traité ses plus nobles sentiments de fictions et de chimères? On lui a dit qu'il plantait des betteraves dans les nuages, que *sa conversion* des rentes ne valait pas sa conversion de *Jocelyn,* et mille autres niaiseries semblables... Et cependant cet homme, dont l'éloquence fut si longtemps tournée en ridicule à cause de ses qualités mêmes, est aujourd'hui un des premiers orateurs de la Chambre, celui que les étrangers, les hommes de province, sont le plus curieux d'écouter, celui qu'ils cherchent sur les bancs avec le plus d'empressement, celui pour qui ils disaient, il y a quelques jours, avant la fin de la séance, ce mot si flatteur que nous avons entendu : « Allons-nous-en, M. de Lamartine n'y est pas. »

Et Victor Hugo! ne l'a-t-on pas aussi quelquefois tourné en ridicule? Vous rappelez-vous la pâte de guimauve que l'on faisait manger à Hernani dans la parodie du Vaudeville, et le *vieil as de pique* pour le *vieillard stupide,* et cette plaisanterie si rebattue : *Oui, je suis de ta suite, de ta suite j'en suis?* Eh bien! ces folles plaisanteries n'ont-elles pas été impuissantes? Non-seulement Victor Hugo n'a rien perdu de son rang poétique, mais il est le fondateur reconnu et le chef d'une école régénératrice; non-seulement il a des

admirateurs, des imitateurs, des sectateurs, mais il a plus encore, il a des séides comme Mahomet.

Chose étrange! ces trois hommes que le ridicule a le plus constamment persécutés sont justement les seuls hommes en France qui aient du prestige... et vous viendrez encore nous dire : *En France, le ridicule tue tout...* Non, non, vous ne nous direz plus cela.

On disait encore : *L'esprit court les rues.* Mensonge! — Quelqu'un a répondu : Il court donc bien vite qu'on l'attrape si rarement. Ce quelqu'un avait raison : rien de si rare que l'esprit, demandez plutôt à ceux qui en achètent et surtout à ceux qui en vendent.

On dit enfin : *Il est si difficile de se faire un nom à Paris!* Mensonge! rien n'est plus facile aujourd'hui. Il paraît chaque matin, il s'imprime chaque semaine cent journaux ennemis et vingt revues rivales qui ne savent que dire, et qui s'estiment trop heureux quand vous voulez bien leur fournir gratis quelques pages amusantes, quand vous leur donnez l'occasion de dire un peu de mal de leur ennemi en vous vantant. Rien n'est plus facile pour un jeune homme de talent que de se faire un nom dans les journaux. Demandez plutôt à ces vieux journalistes sans talent qui sont si célèbres.

LETTRE XVII

29 juin 1839.

Les orages et les émeutes. — Le tournoi d'Eglington. — Les usuriers.

Cette semaine, les sujets de conversations ont été peu récréatifs ; on passait les heures de douces causeries à racon-

ter des orages et à prédire des émeutes. Quelquefois ces sombres idées s'entremêlaient : les unes paraissaient la conséquence des autres ; on prétendait que de pareilles tempêtes avaient signalé la plus fatale année de la révolution. Et l'on en concluait que les mêmes autans devaient amener les mêmes catastrophes. On faisait de la foudre un présage et de la grêle un avertissement.

Nous écoutions ces belles phrases avec calme ; nous restions indifférent à ces folles conjectures. Quand on a le secret de la vérité, on sourit de pitié en écoutant les commentaires de l'erreur. Que sont les vains calculs de la superstition auprès des infaillibles souvenirs de l'expérience ? Que pouvions-nous répondre à ces raisonnements absurdes, nous qui seul connaissons la cause des caprices de l'atmosphère ? Eh ! mon Dieu, si nous avions su résister à des conseils perfides, il ferait encore aujourd'hui un temps superbe, le soleil sans nuage embraserait la cité ; vous auriez un ciel d'azur, au lieu de ce ciel noir et gris qui vous attriste ; vous verriez dans les rues des ombrelles, au lieu de voir des parapluies ; vous iriez ce soir vous promener en calèche aux Champs-Élysées, vous iriez aux concerts Dufresne respirer le parfum des orangers, au lieu de rester *at home* à gémir sur le temps qu'il fait ; vous iriez prendre des glaces à Tortoni ou au café de Paris avec des élégantes et des merveilleuses, au lieu de rester en famille à prendre du thé ; vous auriez enfin pour refrain de conversation ce cri joyeux : Ah qu'il fait chaud ! au lieu de cette plainte pauvre et amère : Dieu qu'il fait froid !

Il y a huit jours encore l'été régnait dans la capitale, l'air était enflammé, la poussière était blanche et brillante, les femmes portaient des robes légères qu'une brise timide faisait à peine frissonner, et maintenant l'hiver nous enve-

loppe, les trottoirs en deuil se voilent de boue; et la mousseline de laine, tissu vertueux et modeste, lutte avec indignation contre un vent du nord sans respect. O changement subit! ô changement maudit! hier les ardeurs de la canicule, aujourd'hui la grêle monstrueuse et la pluie froide, et tout cela est notre ouvrage. Oui, de tous ces désastres, le coupable, c'est nous!

Cet aveu vous étonne... vous ne devinez point quels rapports il peut y avoir entre nous et les orages; vous nous accusez de présomption, vous nous trouvez orgueilleux de prétendre ainsi faire la pluie et le beau temps, et changer cours des saisons. Qu'avez-vous fait, direz-vous, pour attirer les nuages, pour exciter le courroux des autans? Avez-vous offensé les dieux? avez-vous profané l'autel d'Apollon? le dieu du jour se cache-t-il pour se dérober à l'audace de vos regards? — Non, Apollon est notre maître, notre vie est consacrée à le servir. — Avez-vous oublié de faire des libations à Neptune avant de vous embarquer pour le Havre? voire même pour Saint-Cloud. — Nous n'avons point voyagé depuis un an. — Quel est donc votre crime, imprudent mortel? pourquoi fait-il si froid depuis huit jours? qu'avez-vous fait pour nous valoir cette saison mortelle? — Hélas! hélas! nous avons fait ce que tout le monde fait à cette époque, ce que la sagesse, l'économie, le soin, l'élégance même nous ordonnaient de faire, mais ce que nous n'avons jamais pu risquer impunément. — Eh! dites donc. — Nous avons fait enlever nos tapis! Jamais cet effet n'a manqué pour nous. Depuis bien des années nous en faisons l'expérience. Nous le prédisions il y a huit jours, et l'on nous raillait en disant : « La chaleur est insupportable, faites donc ôter vos tapis, pour que le temps change et qu'il nous vienne un peu de fraîcheur. » Nous avons

obéi, et ceux qui nous insultaient de leur ironie sont aujourd'hui confondus et morfondus, parce que nos prédictions se sont accomplies. Puissent les frileux nous pardonner !

Quant aux directeurs de spectacle, ils doivent nous bénir, les théâtres sont remplis les jours où les jardins lyriques sont déserts.

On est fort occupé, à Londres, de la grande fête chevaleresque que lord Eglington doit donner en Ecosse, au mois de septembre prochain. Pour recevoir dignement les six cents personnes invitées qu'il faudra loger, ainsi que toute leur suite, lord Eglington fait construire un second château en bois, tout pareil au véritable château. De la sorte, tout le monde sera traité également ; le château improvisé paraîtra aussi beau que le château naturel, et celui qui ne doit vivre qu'un jour, aussi confortable que celui qui dure déjà depuis des siècles. Des costumes pittoresques, costumes du temps, seront distribués à tous les paysans de la contrée. On annonce un tournoi merveilleux, dont le duc de Beaufort sera le juge. Lord Chesterfield sera, dit-on, au nombre des combattants. Déjà plusieurs répétitions du carrousel ont eu lieu aux environs de Londres, dans une vaste prairie. Malgré les cuirasses et les visières, deux chevaliers ont été grièvement blessés.

A propos toujours de la perfide Albion, on vient de fonder à Londres un journal ayant pour titre *le Courrier de Paris, revue du continent*. Ceci est très-flatteur pour nous. Ce pauvre *Petit Courrier de Paris* que nous avons imaginé, il y a trois ans, a déjà subi bien des imitations. *L'Écho de Paris*, feuilleton du *Journal de Rouen; la Revue de Paris*, feuilleton du *Siècle; le Courrier de la Ville*, feuilleton du *Temps; la Cour et la Ville*, feuilleton du *Constitutionnel; Causeries*, feuilleton de *la Quotidienne*,

etc., etc. Voici que maintenant apparaissent les imitateurs d'outre-mer. Nous sommes donc très-fier de ce succès. Les auteurs sont déjà si orgueilleux de voir leurs ouvrages traduits à l'étranger ! qu'est-ce donc que de les voir imités ? La traduction est un faible hommage en comparaison de l'imitation ; le traducteur dédaigneux vous laisse toute la responsabilité de votre œuvre ; le plagiaire admirateur trouve votre idée si belle, qu'il daigne se l'approprier à lui-même et l'honorer de son nom. Quelle preuve d'estime et quoi de plus flatteur ?

Un de nos amis, qui arrive de Saint-Germain, nous raconte à l'instant qu'un des ouragans terribles, qui depuis trois jours *désolent la contrée*, a renversé tous les arbres d'un parc situé aux environs de Marly et les a transportés dans le parc voisin. Cette nouvelle nous paraît étrange. Vous figurez-vous l'étonnement de ce propriétaire, qui, la veille, s'est endormi possesseur d'un bosquet charmant et qui le lendemain à son lever ne trouve plus qu'un champ aride !... et la stupeur du propriétaire voisin qui surprend une forêt superbe épanouie dans son potager. Maintenant on n'osera plus se promener en repos dans son parc : quel danger pour une femme, par exemple ! être là près de ses parents, à l'ombre du toit paternel, et se voir tout à coup enlevée par la tempête et transportée chez le voisin : cette pensée-là fait frémir.

Voici un autre ami qui nous raconte un mot spirituel de M. le président S... Il s'agissait d'une affaire d'usure : un homme était accusé d'avoir donné à une innocente victime pour vingt et un mille francs de jambon ; l'avocat qui le défendait, s'écriait : Oh ! messieurs, peut-on nous soupçonner d'une telle indignité. Nous qui avons fait la guerre avec le *grand homme*; nous qui sommes décoré de l'*étoile des*

braves; nous qui... — Assez, assez, interrompt le président, nous voyons bien que vous voulez couvrir vos jambons de lauriers, mais passez outre.

Ces vingt mille francs de jambon nous rappellent ce chameau malade qu'un illustre usurier avait aussi donné pour une somme énorme à un de nos plus célèbres élégants. Le *navire du désert* faisait une triste mine dans les écuries du jeune dandy. Les coursiers anglais le traitaient avec peu d'égards.

Nous connaissons aussi un jeune officier à qui un impudent usurier avait osé donner mille serins en payement. Avoir mille serins sur les bras, s'occuper de leur nourriture et de leur éducation, pour un sous-lieutenant, c'était embarrassant, mille louis auraient été plus faciles à gouverner; mais mille serins, mettez donc mille serins dans une bourse, et même dans une cage. Le pauvre jeune fou avait enfermé cette somme *ailée* dans une chambre près de la sienne, mais cette singulière monnaie qui ne sonnait pas, chantait continuellement, et le bruit étourdissant que faisait ce millier de ramages inquiétait toute la maison. L'oncle du jeune homme, à qui l'on voulait surtout cacher cette spéculation, fut le premier à s'alarmer de ces concerts, il monta jusqu'à la mansarde de son neveu, et la vérité fut connue. L'oncle était homme d'esprit; il se mit à rire et paya ses dettes. Alors le jeune homme ne songea plus qu'à utiliser ses serins. Sa portière se chargea d'en vendre deux douzaines, sa blanchisseuse en prit quelques-uns; il voulut ensuite être généreux et donner le reste, mais ce n'était pas encore très-facile, il ne pouvait pas en offrir plus de deux à la fois dans la même famille. Il les distribua adroitement dans différents quartiers. Il en offrit deux jolis à une actrice du Gymnase, deux à une vieille rentière du

Marais, et quatre à la petite fille du concierge du ministère de la guerre : les enfants dépensent beaucoup d'oiseaux ; mais après qu'il eut pourvu de serins toute sa société, ses supérieurs, ses inférieurs et ses amies, il lui en restait encore plus qu'il n'en faut pour être heureux ; alors il leur donna la liberté. On ajoute qu'avec le dernier serin s'était envolé aussi le dernier écu ; qu'il ne lui restait plus rien de l'argent avancé par l'oncle, et qu'on lui proposait déjà une spéculation de douze mille parapluies, qui devaient encore le tirer d'affaires ; mais nous ne voulons pas croire cela ; mille serins suffisent dans les aventures usurières d'une jeune vie.

LETTRE XVIII

26 juillet 1839.

Le bonheur d'être compris. — Les ridicules d'été. — La fausse absence.

Qu'il est doux de se faire entendre de tout un peuple de lecteurs, de communiquer avec lui par l'intelligence, de lui faire partager ses idées, de l'initier à ses découvertes, de l'associer à ses plaisirs, de le rendre l'innocent complice de ses moqueries, de l'amuser des choses ridicules que l'on remarque, de l'édifier par les beaux sentiments que l'on surprend, de pleurer et de rire avec lui ; qu'il est doux enfin d'être compris ! Eh bien ! ce bonheur ineffable, qui encourage et qui inspire, qui fait les éternelles amitiés et les invincibles amours ; ce bonheur tant cherché, tant apprécié, ce grand bonheur... n'est pas le nôtre ! Hélas ! non, et nous ne saurions nous faire plus longtemps illusion. Il faut bien

l'avouer. Nos lecteurs si spirituels, si malins, si fins, si profonds, ne nous comprennent point. Quand nous faisons une plaisanterie, ils la prennent au sérieux, et nous accusent d'exagération. Quand nous parlons sérieusement, ils s'imaginent que nous plaisantons, et ils se mettent à rire aux éclats. Il y a quelque temps, nous prétendions follement que nous portions malheur à l'été, et que le froid venait dès l'instant où nos tapis étaient enlevés. Le croirait-on? on a imaginé que nous citions cela comme une expérience astronomique, et des personnes raisonnables ont contesté le fait gravement. « Quel rapport, disaient-elles en haussant les épaules de pitié, quel rapport peut-il exister entre les changements de l'atmosphère et les tapis d'un appartement? Il est reconnu que l'on chasse les nuages à coups de canon; c'est un moyen que l'empereur Napoléon a souvent employé pour se rendre le ciel favorable. On assure encore que le branle des cloches attire le tonnerre; ces deux effets peuvent s'expliquer par des lois physiques; mais comment ose-t-on soutenir que d'ôter les tapis d'un petit appartement dans une grande ville comme Paris, cela puisse influer sur la température, et changer tout à coup le vent du sud en vent du nord? Cela est absurde. » — En effet, lecteurs éclairés, si vous avez cru que nous disions cela, c'est absurde.

L'autre jour, nous n'avons pas été mieux compris. Nous avions dit que l'on prenait à Tortoni des glaces *tabac* et *vanille* qui étaient excellentes; ces glaces vanille et tabac ont été prises au sérieux, et d'honnêtes gens s'étonnaient naïvement que nous les eussions trouvées bonnes. J'en ai mauvaise idée, ajoutaient les plus pénétrants, ce doit être fade; le tabac sucré doit perdre de son parfum. Ils appelaient cela un parfum! Pour prévenir de nouvelles erreurs,

désormais nous ferons suivre nos innocentes plaisanteries d'une explication détaillée. Nous dirons : Le mot glaces au tabac est une amplification ironique destinée à tourner en ridicule les deux cents fumeurs qui peuplent le boulevard des Italiens. La vapeur *cigarine* est si forte dans toutes ces régions élégantes, que les parfums les plus enivrants soudain s'y métamorphosent en tabac. Une jeune femme croit tenir un bouquet de roses dans sa main... erreur : au bout d'un instant elle ne tient plus entre ses jolis doigts qu'un paquet de cigares. L'eau *de bouquet du comte d'Orsay*, qui parfume son mouchoir brodé, se change en une affreuse essence de tabac. Ses beaux cheveux, sa capote de dentelle, son écharpe légère et son châle aux mille couleurs s'imprègnent en un instant d'un délicieux parfum de corps de garde; enfin les glaces mêmes qu'on lui sert dans ce nuage odorant, les glaces aux fraises, au citron, aux abricots, à la vanille, se métamorphosent d'elles-mêmes en excellentes glaces au tabac. Voici l'explication; vous comprenez maintenant que c'était une plaisanterie, et qu'il aurait fallu en rire. Si vous allez à Tortoni, de grâce, ne demandez point un sorbet au tabac, on se moquerait de vous, et nous serions au remords de vous avoir rendus ridicules. Chose étrange! ce sont les Parisiens que nous trouvons les plus rebelles en intelligence *feuilletonesque* ou *feuilletonine*. Les gens de la province nous entendent tout de suite, et ils nous écrivent quelquefois des lettres fort spirituelles sur les folies que nous disons. Ce sont nos meilleurs lecteurs; les Parisiens n'ont pas le temps de comprendre, ils ont plutôt fait de juger. Parisiens, ceci est une épigramme contre vous.

La session est terminée, nos vieux écoliers sont en vacances. Ils n'ont pas trop bien travaillé cette année, et si

l'on était juste, ils auraient peu de prix au grand concours; mais ils ont su prendre leurs mesures, et pour être certains d'avoir quelque chose, ils se sont chargés eux-mêmes des distributions. — Ceci est une allusion pleine de malice contre les députés qui se distribuent, avec un désintéressement si patriotique, toutes les places lucratives de l'administration.

La Chambre des pairs siége encore; sa tâche n'est point terminée. Un ministre-député, un des coryphées de la coalition, déplorait l'autre jour cette prolongation de travail, et disait à un noble pair : « C'est ce maudit procès qui est cause de ce retard.

— Oui, répondit le noble pair, mais tout s'enchaîne; le procès a causé ce retard, l'émeute a causé le procès, et la coalition a causé l'émeute. » Comme ces mots étaient une épigramme contre lui, le ministre éprouva le besoin de changer de conversation.

Paris est tout occupé de la question d'Orient. Les sultans plus ou moins empoisonnés, les pachas plus ou moins étranglés, voilà les héros du jour. On se perd dans cette nomenclature de généraux et d'amiraux musulmans. Quand on n'est pas fort en turc comme un Turc, on a peine à comprendre ces récits de guerre et à suivre ces grands capitaines dans leurs évolutions; Abdul-Meschid, Ahmet-Fethi, Halil-Pacha, Hafiz-Pacha, Chosrew-Pacha, sont des noms assez compliqués pour une mémoire parisienne. Qu'est devenu le temps où les nouvelles d'Orient se bornaient à ces simples mots que *le Constitutionnel* publiait tous les trois mois régulièrement : « Ali-Pacha, fils d'Ali-Pacha, est mort; il a pour successeur Ali-Pacha. » C'était simple, précis, il ne pouvait y avoir confusion. La politique de ce temps-là valait celle du nôtre. — Réflexion ironique.

La question des sucres vient après la question d'Orient. On raconte tout bas, et il nous plaira peut-être bien un jour de raconter tout haut, les scandaleuses intrigues des chevaliers de la betterave, qu'un homme d'esprit a surnommés les *raffinés*. — Jeu de mots historique. Voir les mémoires du temps.

A propos de bon mot, celui-ci nous semble agréable. On parlait des *Scènes de la Vie de province* et du talent prodigieux de M. de Balzac. « Je ne partage pas tout à fait votre admiration, dit une jeune femme d'un petit air prétentieux; j'aime beaucoup son style, mais je n'aime pas sa manière d'écrire. » — Ceci est une niaiserie qu'il ne faut pas prendre pour un trait d'esprit.

A propos de style, on remarque cette pensée dans un recueil que lady Blessington vient de publier à Londres, sous le titre de *Desultory thoughts and reflexions*. « Louer le style d'un écrivain plus que ses pensées, c'est faire l'éloge de la toilette d'une femme au détriment de sa beauté. Comme le costume, le style doit n'être qu'un accessoire, et ne pas détourner l'attention de ce qu'il est appelé à orner. »

Cette pensée est ingénieuse, mais elle n'est pas juste. Ce n'est pas détourner l'attention de la beauté que de la faire valoir. Victor Hugo parlait dernièrement style et poésie en jouant avec une de ces épingles à la mode, ces mouches naturelles montées en or : « Tenez, disait-il, voilà justement ce que c'est que le style : seule, cette mouche n'est qu'un insecte, avec la monture, c'est un bijou. » Cette définition nous séduit davantage, car rien n'empêche de mettre un diamant dans la monture.

On parle toujours beaucoup dans le monde du *Pèlerinage à Goritz*. Le silence de quelques journaux légitimistes sur cette publication donne lieu à diverses conjectures. Pour nous, il n'a rien d'étonnant. Les partis, qui se sont hâtés

nalistes, pour des ministres ou des portiers. Il faut donc quitter la capitale à tout prix. Mais pour aller dans ses terres, il faut avoir des terres; pour voyager convenablement, il faut avoir beaucoup d'argent en portefeuille. Or, quand on n'a ni fermes, ni argent comptant, que devenir?

On ne peut pas faire un voyage, soit; mais on peut toujours faire des adieux. L'élégance n'exige pas que vous soyez à Bagnères ou à Bade, elle exige que vous ne soyez pas à Paris, et il y a un moyen de n'y pas être, c'est de n'y point paraître en y restant. Rien n'est plus facile : vous fermez vos jalousies, et l'on déclare à votre porte que vous êtes parti. Vous vous enfermez toute la journée, seul avec madame votre femme, dans une petite chambre solitaire tout au fond de la cour. Vous restez là trois mois, pendant lesquels vous voyagez. Vous n'écrivez à personne, et vos amis se plaignent de vous. Ils s'amusent, disent-ils; ils nous oublient, c'est tout simple. Quand minuit a sonné, vous offrez le bras à votre compagne de voyage, et vous sortez avec elle pour vous promener un moment. Un jour vous êtes censé être à Dieppe, vous respirez l'air de la mer; le lendemain, vous êtes à Chamouny, vous savourez l'air des montagnes. Si vous rencontrez dans la rue un de vos parents, vous détournez la tête avec horreur. En vain il vous reconnaît et veut vous parler, vous ne lui répondez pas, et vous continuez à être absent. S'il insiste, vous lui annoncez votre retour pour le mois prochain, et le mois suivant, en effet, vous reparaissez dans la capitale, un peu fatigué du voyage, mais enchanté, riche de souvenirs et pas du tout bruni. Peut-être ne vous êtes-vous pas extrêmement amusé; mais, du moins, vous êtes resté irréprochable comme élégance, et vous pouvez crier très-haut à ceux que des affaires ou des affections enchaînent misérablement ici : « Com-

ment peut-on passer un été à Paris? » La fausse absence n'est pas une plaisanterie; c'est bien mieux, c'est une vérité plaisante.

LETTRE XIX

2 août 1839.

L'anniversaire du 29 juillet aux Champs-Élysées. — Fête populaire. — Feu d'artifice. — Musique. — Jeux. — Supplices d'été. — L'arrosage à la pelle.

La semaine a commencé par un bombardement des plus horribles. Jamais pareil tapage n'avait étourdi nos oreilles ; les maisons tremblaient, les vitres frémissaient, les chevaux bondissaient, les chiens gémissaient, les enfants pleuraient. On avait bien de la peine à leur faire comprendre que ce bruit épouvantable était un plaisir. Le feu d'artifice tiré lundi 29 juillet a duré quarante-trois minutes. En l'écoutant, — car nous n'avons pas vu le feu d'artifice, nous n'avons fait que l'entendre, mais nous l'avons parfaitement bien entendu, — nous pensions à ces pauvres malades que le moindre bruit fait tressaillir, dont la moindre commotion redouble les souffrances, et nous nous demandions si la paille qu'on avait étendue devant leur porte les protégeait suffisamment contre ce vacarme. Nous nous hâtons de dire à nos lecteurs parisiens que nous nous sommes répondu négativement.

Un feu d'artifice qui dure si longtemps perd tout son charme; son rôle, c'est de briller un moment, d'éblouir et de s'éteindre. Son destin est d'être admiré par des heureux plus ou moins au supplice, il faut avoir égard à cela; excepté

une centaine de personnes privilégiées, les spectateurs d'une semblable fête sont des martyrs; ce sont des femmes montées sur des chaises de paille, et se tenant avec effort sur la pointe des pieds; des enfants grimpés sur les épaules de leurs parents; des ouvriers perchés dans les arbres, des portiers assis sur les toits, position qui doit être bien pénible pour un portier. Quand le plaisir dure un temps raisonnable, le supplice est facile à supporter; l'admiration fait qu'on oublie; mais quand le plaisir abuse de l'admiration, ce n'est plus la fête qui dure, c'est la souffrance qui se prolonge, et l'on s'impatiente au lieu de s'enthousiasmer. Le danger des situations se fait alors sentir. Les femmes, serrées trop longtemps dans la foule, sont près d'étouffer; les parents sensibles succombent sous le poids des enfants trop curieux; les ouvriers à cheval sur une branche commencent à perdre l'équilibre et s'inquiètent; les portiers retenus par une cheminée, accotés contre un paratonnerre, commencent à se fatiguer de cette pose et à perdre de leur désinvolture; ils mesurent l'abîme avec épouvante, et tremblent d'aller tomber devant leur propre porte, sans trouver personne pour leur ouvrir; chacun pense à ses peines, et l'intérêt du spectacle est compromis.

Nous conseillons aux entrepreneurs des fêtes de Juillet d'être à l'avenir moins libéraux; c'est être impitoyable que de se montrer si généreux.

L'illumination de la grande allée des Champs-Élysées était admirable, cette double rangée de gros lustres en verres de trois couleurs faisait un effet à la fois magnifique et charmant. On y voyait clair comme en plein jour. La foule était si nombreuse, qu'on ne pouvait faire un pas. Dans les contre-allées il y avait autant de marchands que d'acheteurs, autant de jeux que de joueurs, autant de vir-

tuoses que d'auditeurs; à chaque arbre une boutique de gâteaux, de joujoux, de bijoux, de tableaux ou de statuettes; la peinture et la statuaire étaient faibles, l'art avait péniblement hésité entre la nature et l'idéal. Sur chaque table, il y avait un concert; ici, deux adolescentes vêtues d'une robe de jaconas rose, coiffées d'une capote rose, s'escrimaient à jouer du violon; là, un jeune homme aveugle jouait du violon; plus loin, un vieillard infirme terminait sa carrière en jouant du violon, tandis que deux petits enfants de trois à quatre ans préludaient aux fêtes de la vie en jouant du violon. Or tous ces violons, d'âge et de sexe différents, étaient accompagnés par autant de basses et de soi-disant clarinettes, dont l'ardeur n'était jamais en retard : chaque instrument tenait à paraître le digne soutien de la vieillesse et de l'enfance. Quelle harmonie! quelle symphonie! c'était un concert monstre, s'il en fut jamais. La bière coulait à longs flots : bière *anglaise*, bière *lyonnaise;* l'esprit de concurrence avait passé des fabricants aux consommateurs; des boudins énormes s'enroulaient autour de grands plats comme des serpents fabuleux. On entendait sauter les bouchons, pétiller les lampions et gazouiller les fritures.

Des jeux de bague faisaient tournoyer des familles entières : les petits garçons se tenaient fiers et superbes à cheval sur un cygne de bois; le papa, comprimé dans un fauteuil trop étroit, serrait sur ses genoux *la petite,* et la maman fermait les yeux pour ne pas être étourdie par cette course de ménage; et le dialogue s'engageait de cygne à fauteuil : « Tu te tiens bien, petit? — Oui, papa, c'est bien amusant! — Et toi, petite, tu n'as pas peur? — Tu n'as pas mal au cœur, mon ami? — Non, et toi? — Moi, je ne me sens pas bien du tout. »

Des sociétés complètes s'amusaient à naviguer sur des vaisseaux aériens. Ce jeu-là est plus aventureux que le jeu de bague. Les navires, assez grands, contiennent deux passagers. Mademoiselle Agathine s'embarque avec M. Frédéric, mademoiselle Céleste avec M. Victor, mademoiselle Amanda avec M. Achille. On s'amuse, on rit, on a peur, on crie. Mais peu à peu on s'accoutume aux agitations du navire; et lorsqu'on met le pied à terre, si quelqu'un dit : J'aime mieux ce jeu-là que le jeu de bague, tout le monde est du même avis.

Il y a aussi toutes sortes d'amateurs qui se font peser; on les voit assis très-gravement dans un fauteuil, occupés à être lourds ou légers. Quand on a vérifié leur poids et qu'on leur apprend ce qu'ils valent, ils s'étonnent tout haut avec la plus charmante naïveté, et ils se perdent dans la foule en disant : « Cent neuf, je croyais peser plus que cela, c'est peu... » Ou bien : « Quoi! je pèse deux cents! je ne me serais jamais cru si lourd; c'est beaucoup, je ne m'étonne plus si l'alezan est... » Les femmes sont toutes furieuses, elles se disent des injures : « Comment, s'écrie l'une, je pèse cent quarante livres, autant que toi qui es si grosse? — Oui, ma chère, on a beau être maigre comme une araignée, on est lourde; c'est que ce sont les os qui pèsent, vois-tu. »

L'imagination des inventeurs de jeux est merveilleuse. Tout leur devient billard; et quels billards! Vous voyez six hommes groupés autour d'une espèce de banc. Que font-ils? Ils jouent au billard, billard fantastique dont les billes microscopiques viennent parfois caramboler avec le nez des promeneurs. Le jeu de la carabine, devenu classique à Tivoli, avait là aussi beaucoup d'amateurs. Mais comme la foule était grande et que ses oscillations étaient capricieuses, il arrivait que le vainqueur se voyait tout à coup chassé

et déplacé au moment du triomphe; alors le petit Amour de carton qui s'élance poussé par un ressort dès que le but est atteint, au lieu de couronner le vainqueur, s'en allait, en Amour aveugle, déposer sa couronne de roses sur la tête d'un promeneur ignorant, qui, ne comprenant rien à sa gloire, croyait qu'on lui prenait son chapeau et se mettait à crier au voleur comme un insensé. La rumeur était grande à ce cri, le faux vainqueur riait en découvrant son erreur; mais au bout de l'allée, une vieille femme s'en allait disant: « On vient d'arrêter un voleur dans la foule. — Oui, reprenait une autre persuadée, j'ai vu deux sergents de ville qui l'emmenaient. » Voilà comme on écrit l'histoire.

Nous ne saurions vous dire rien de plus, et c'est encore bien méritoire à nous d'avoir vu tant de choses en si peu de temps; malgré notre bonne volonté, et le désir que nous avions de vous dépeindre cette fête, nous n'avons pu rester là plus d'un quart d'heure. Il régnait dans ce séjour de délices un parfum d'huile, de suif, de *grillades*, qui nous a fait quitter la partie. Ah! ce soir-là, nous avons bien regretté les cigares embaumés du boulevard des Italiens.

A propos, nous devons une réparation au cigare. Ce n'est pas lui, l'innocent, que nous poursuivons de nos épigrammes. Fumer n'est pas un crime pour nous. Après de longues fatigues, de longs travaux d'esprit, quand on a tenu tout le jour le pinceau ou la plume, nous comprenons que le cigare soit une récréation, et que l'on se repose d'une trop vive préoccupation de la pensée dans l'ivresse somnolente que donne le tabac. Nous connaissons de grands peintres et de grands écrivains qui fument un ou deux cigares après leur dîner, et jamais nous ne leur reprochons ce plaisir comme un travers. Le cigare considéré comme délassement des travaux de la journée, nous l'admettons; mais

quand le cigare est le travail, quand fumer est la seule occupation d'une jeune vie, nous nous indignons avec justice. Nous songeons à l'influence pernicieuse du tabac fumé sur l'intelligence, et nous adressons cette demande aux fumeurs de profession : Si la vapeur du tabac produit un engourdissement salutaire qui repose les gens dont l'esprit travaille trop, que produira-t-elle donc sur l'intelligence de ceux qui n'ont pas même à se reposer?... Plusieurs fumeurs célèbres nous ont déjà trop répondu.

Après les ridicules d'été, viennent les supplices d'été : l'arrosement à la pelle est une calamité que les habitants de la province ignorent, et dont il faut leur faire sentir l'horreur pour les consoler de vivre loin de la capitale. Deux fois par jour, à peine la borne-fontaine a laissé couler ses pleurs, qu'un bataillon de portiers, de portières et autres arroseurs d'office se précipitent dans la rue, armés de pelles menaçantes. Ils se mettent à l'œuvre et lancent dans l'espace, en lames vagabondes, l'eau du ruisseau. Cette onde est-elle pure, est-elle boueuse, un teinturier voisin l'a-t-il rougie, un vitrier perfide l'a-t-il jaunie? peu leur importe, c'est un détail qui ne les regarde pas; on leur dit d'arroser, ils arrosent; on n'exige pas que ce soit avec de l'eau; et les pauvres passants sont inondés des pieds à la tête et de la tête aux pieds alternativement; car, si l'on est près de l'arroseur, on reçoit la soi-disant pelletée d'eau sur les pieds; si on est loin de l'arroseur, on la reçoit sur la tête. Adieu bottes vernies, adieu gentils brodequins en taffetas couleur poussière, adieu chapeau gris, adieu capote rose et robe de mousseline blanche à trois volants; vous êtes sortis tout joyeux, pleins de confiance dans ce beau soleil qui vous protégeait, vous ne saviez point que la pelle d'un misérable menaçait votre beauté, c'est-à-dire votre vie.

En voiture, on n'est pas plus en sûreté; les lames d'eau parviennent là comme ailleurs, et, ce qui est plus triste, elles y restent. On est sorti dans une calèche, on revient dans une baignoire, et c'est une voiture peu saine qu'une baignoire à deux chevaux. Les bains involontaires ont toujours été dangereux. Paris n'en est pas moins un séjour charmant, que l'on habite et que l'on quitte avec le plus grand plaisir.

LETTRE XX

10 août 1839.

Un nouveau système. — Les parures sont des aveux. — Le béguin orgueilleux. — Le panache modeste. — Les diamants pénibles. — Le chapeau d'une envieuse.

Rien de nouveau cette semaine. Le monde parisien n'a point changé d'aspect depuis huit jours; on n'a entendu aucun bombardement, les rues n'ont brillé d'aucune clarté officielle; la physionomie de la grande cité n'a révélé aucun événement.

N'ayant rien de nouveau à dire, nous ne trouvons, hélas! aucun prétexte pour ne point bavarder sur les modes et sur les chiffons; c'est là le plus pénible de notre tâche. N'allez pas croire cependant que cette étude de la parure des femmes soit pour nous sans intérêt; au contraire, prise au sérieux, cette étude a un très-grand charme, et nos observations nous ont souvent amené à des découvertes très-curieuses. Grâce à elles, nous sommes parvenu à établir un système complet dont la profondeur philosophique vous épouvanterait. Lavater devinait les passions du cœur aux

plis du visage; telle ride lui disait : Il a souffert; telle autre : Elle a aimé; tel sourire, symptôme de franchise, l'attirait; tel autre, indice d'une nature perfide, l'éloignait. Il reconnaissait le nez d'un bon père, le front d'un honnête magistrat, le menton d'un jaloux. Pour juger un homme, pour connaître son caractère, ses goûts, ses sentiments, ses vices, ses vertus, il lui suffisait de le regarder.

Le docteur Gall devinait les passions du cœur aux bosses du crâne; ce moyen d'observation était moins commode, mais aussi plus certain; car, lorsqu'on est assez lié avec les gens pour qu'ils vous permettent de leur tâter le crâne pendant un quart d'heure, on connaît déjà parfaitement leur caractère, leurs goûts et leurs talents; reste seulement à savoir s'ils ont la bosse du meurtre ou celle du génie, détail inutile, puisque, pour la plupart du temps, les heureux possesseurs de ces deux bosses remarquables négligent de s'en servir. Il est pénible, n'est-ce pas, de manquer aux ordres de son propre crâne, de ne pas suivre la destinée qui vous était tracée par la science? Faire mentir ses bosses! c'est affreux! Eh bien, nous l'avouons, ce tort grave est le nôtre; nous faisons des vers, nous faisons des feuilletons; et cependant un disciple de Gall, un célèbre phrénologue, consulté dans notre enfance par nos parents, a reconnu que nous avions, très-prononcée, la bosse des arts mécaniques!

Voici donc deux beaux systèmes à l'aide desquels on pénètre dans les abîmes du cœur. Le nôtre est moins savant, mais il est peut-être plus ingénieux. Il a, sur celui de Lavater et sur celui du docteur Gall, cet avantage, qu'il peut être mis très-facilement à la portée de tout le monde. Vive la science des ignorants! elle est limpide; les découvertes dues au hasard de leur esprit sont les plus certaines.

Un ignorant devine souvent des choses admirables et d'une grande utilité. Les sages se sont écriés tristement : Qu'est-ce donc qu'être savant? C'est savoir ce qu'on ignore. — Nous pourrions leur répondre peut-être avec raison : Qu'est-ce donc qu'être ignorant? C'est ignorer que l'on sait.

Or, notre système, le voici : moyen infaillible de reconnaître le caractère, les goûts, les manies, les prétentions, les sentiments d'une femme, par un seul coup d'œil jeté sur sa parure.

Depuis trois mois d'études obstinées, nous ne nous sommes pas trompé une seule fois. Pour nous tout est symptôme. Chaque objet nous révèle une pensée; les détails les plus insignifiants ont un langage que nous entendons; il est de grands et terribles événements que nous ont appris les remarques les plus puériles. Oui, dernièrement nous avons compris qu'il venait d'arriver un affreux malheur à la marquise de R... Le matin même, son frère s'était blessé dangereusement en tombant de tilbury. Elle allait le voir quand nous l'avons rencontrée à quelques pas de chez lui. « Ah! mon Dieu! nous sommes-nous écrié, ce pauvre Alfred! — Eh bien? — Il lui est arrivé quelque accident : sa sœur vient d'entrer chez lui. — Cela n'a rien d'étonnant, elle y va tous les jours; elle aime son frère passionnément. — Je vous dis qu'Alfred est blessé gravement ou très-malade. — A quoi donc devinez-vous cela? — Madame de R... n'a pas de manchettes, — et pour que cette femme si coquette, si élégante, coure les rues à cette heure sans avoir mis des manchettes, il faut qu'il y ait un grand malheur dans sa vie. »

Quant aux secrets des caractères, rien n'est plus facile à deviner. Depuis le chapeau d'une femme jusqu'à ses souliers, il n'est pas une pièce de sa toilette qui ne soit un

aveu; la fortune ou la pauvreté n'y change rien; le petit bonnet de la repasseuse dit toutes ses pensées, comme le turban de la duchesse dit tous ses projets. Le regard ment, le sourire est perfide; la parure ne trompe jamais.

Il est des béguins pleins d'orgueil que vous n'avez jamais compris, et des panaches pleins de modestie dont vous n'avez jamais apprécié la délicatesse et la dignité. — Expliquez-vous, nous dira-t-on. — Écoutez donc : ce béguin est orgueilleux à force de simplicité, car une femme de millionnaire peut seule porter dans une brillante soirée cette coiffure modeste, bonnet de pensionnaire à l'infirmerie. Ce furieux panache, au contraire, est plein d'humilité; car la femme d'un employé à mille écus d'appointements peut seule avoir le noble courage, pour venir chez la femme de son supérieur, de s'affubler de cette toque à plumage jauni, qui compte des hivers de souffrance, dont les proportions sont démesurées, dont l'envergure est fantastique, mais dont l'âge et le ridicule même trahissent la plus généreuse abnégation, la plus pure conduite et les plus tendres sentiments. Ce béguin ne vous disait rien, mais, à nous, il tient ce langage; voilà ce qu'il signifie pour nous : « J'ai un million de rente, le plus bel hôtel et les plus beaux chevaux de Paris. Mes diamants ont fait leur effet, mon collier d'émeraudes est connu, mes opales sont classiques; j'avais, l'autre jour, une robe de dentelle qui a fait le sujet de la conversation de toutes ces femmes pendant trois jours. Je veux leur prouver que je puis produire beaucoup d'effet dans un salon sans ces merveilles, et que je n'ai pas besoin de tout cela pour être plus jolie qu'elles. »

Cette vieille toque, pauvre mais honnête, qui ne vous disait rien à vous, nous dit à nous : « Je sais bien que cette coiffure est très-laide, et qu'elle n'a jamais été à la mode

sous aucun règne; mais qui me regarde? et d'ailleurs, qu'importe qu'on me regarde? je suis une bonne mère de famille, et j'aime mieux acheter une capote neuve à ma petite fille que de beaux chapeaux pour moi. Que le monde est ennuyeux et triste! quelle corvée qu'une visite de devoir! Il me tarde d'être à la maison pour coucher moi-même le petit; ce cher amour est si délicat! un rien l'enrhume. » N'avons-nous pas raison de dire : Béguin orgueilleux, panache modeste; la simplicité de l'un n'est-elle pas de l'insolence? l'étalage de l'autre n'est-il pas, au contraire, de la déférence et du respect? Les femmes pauvres sont obligées de se parer pour aller dans une grande soirée; là il n'est permis qu'aux femmes immensément riches de faire des excès de simplicité.

En général, les toilettes ridicules, le froufrou, les garnitures historiées, les pouffes, les coiffures mirobolantes, les turbans à trois étages, les chapeaux à la polichinelle, les *péruviennes* en marabout, les chicorées exagérées autour des manches et de la jupe, les pompons, les rosettes jetées à profusion sur les robes, annoncent une grande aménité de caractère, de la générosité même; les femmes fagotées de la sorte sont rarement méchantes; par la même raison, les femmes véritablement méchantes sont rarement ridicules.

Défiez-vous des femmes qui s'adonnent aux *lisérés de couleur* avec persistance. Nous ne parlons pas de celles qui ont eu dans leur vie une ou deux robes garnies de cette manière, quand c'était la mode; nous parlons de ces femmes qui portent toujours, et sans raison, des robes jaunes lisérées de rouge, des robes lilas lisérées de vert, des robes bleues lisérées de noir, des robes carmélites lisérées de bleu; ce sont des sournoises qui n'osent pas avouer

qu'elles aiment la toilette avec fureur. Défiez-vous d'elles, surtout si elles ne sont point jolies, car elles cachent d'innombrables prétentions : ce sont des coquettes hypocrites qui n'entendent pas la plaisanterie. Dites-leur vite que leur robe est charmante ; elles ne vous pardonneraient jamais de ne pas l'avoir remarquée. Ne leur dites pas deux fois que vous les aimez ; elles désirent vous croire.

Défiez-vous des femmes à toilettes jansénistes, de ces robes montantes et collantes qui dessinent tous les contours de la taille comme un corset avec une pudeur si malintentionnée. Ces femmes sont pleines d'orgueil et de jalousie. Elles ont un caractère de fer et les passions de feu. Rien n'échappe à leurs regards toujours baissés.

Défiez-vous des femmes à parures tragiques, à turbans improvisés, qui ont toujours dans un salon l'attitude de Roxane reconnaissant l'écriture de Bajazet ; ces femmes-là sont dévorées du besoin de produire de l'effet, cette manie les mène très-loin ; quand les moyens permis sont épuisés, elles arrivent à ne plus choisir, et Dieu sait jusqu'où peuvent aller ces actrices de salon !

Défiez-vous des femmes qui, avec une fortune médiocre, ont de magnifiques diamants. Vous ne savez pas ce qu'il leur en coûte pour arriver à cet éclat. Elles se privent de tout, même d'enfant ; elles ont une cuisinière pour femme de chambre, un domestique hebdomadaire pour frotter leur appartement, et un mari factieusement nourri de pommes de terre et de haricots, pour leur donner la main et les mener dans le monde, couvertes de leurs diamants. « Vous avez là une superbe agrafe, leur dit-on. Ces diamants sont d'une très-belle eau. — J'aimerais mieux de bon vin, » dit le mari. On prend cela pour une plaisanterie assez vulgaire, mais on en rit par politesse. « Puis les haricots sont bien indi-

gestes, » ajoute-t-il en soupirant; et l'on n'y comprend plus rien. Nous qui connaissons les misères de cette splendeur, nous vous les expliquons.

Voulez-vous savoir ce que nous appelons « toilette d'envieuse? » C'est un assemblage de couleurs vagues et fausses dont le destin est d'exprimer une modestie implacable; la robe d'une envieuse n'est ni rose, ni bleue, ni verte, ni noire, ni rouge, ni blanche; elle est en mousseline de laine tourterelle à dessins brouillés; son châle est couleur suie; son chapeau est marron, orné de rubans glauques à filet brun; elle ne porte jamais de volants pour pouvoir lancer contre eux de vertueuses épigrammes. Elle a des brodequins noirs lacés soir et matin, nuit et jour, des gants de fil écru; cette toilette lui sert à trouver toutes les femmes coupables, et plus ou moins causes de la ruine de leur mari.

Voulez-vous savoir à quelle toilette nous reconnaissons les femmes très-dévouées, courageuses, paresseuses, ennuyeuses, menteuses, vaniteuses, vertueuses, heureuses ou malheureuses? — Oui, sans doute; mais c'est là notre secret, et nous ne disons pas nos secrets.

LETTRE XXI

24 août 1839.

Les couronnes de lauréats. — Les distributions de prix.

Toute cette semaine a été donnée à l'enfance; et l'agitation était grande dans nos maisons d'éducation. Que de jeunes cœurs ont battu de plaisir, en entendant proclamer leurs noms victorieux; que de jeunes fronts se sont cour-

bés avec orgueil sous la verdure triomphale! nous n'osons dire sous les lauriers, car le feuillage de la gloire varie nécessairement selon les localités. A Paris, ville artificielle, la couronne du *lauréat* est en chêne de batiste ou de papier; dans la banlieue, elle est en laurier-sauce; mais dans le centre et dans le midi de la France, elle est en chêne naturel et en laurier véritable, ce qui est beaucoup plus beau et plus poétique, ce qui est aussi beaucoup moins estimé. Les enfants et les parents préfèrent infiniment les couronnes artificielles, parce que, disent-ils, elles durent bien plus longtemps. Emblème trompeur, qui ferait supposer que la gloire factice est la seule éternelle; jeunes vainqueurs, défiez-vous de cette image décevante, craignez les couronnes artificielles. L'avenir des vôtres dépend de vous, leur valeur n'est pas dans leur solidité, mais dans leur fraicheur, et si vous voulez qu'elles durent, sachez les renouveler.

Dans les modestes villages où l'on ne trouve ni chênes, ni lauriers, ni fleuristes, les couronnes se font en osier. Il y a quelques années, et ce souvenir nous amuse encore, nous avons assisté à une distribution de prix dans une petite ville des environs de Paris; pour douze vainqueurs, on n'avait que quatre couronnes, et ces quatre pauvres couronnes avaient bien de la peine à remplir leurs glorieuses fonctions; elles voyageaient sans cesse de front en front, de main en main; sitôt qu'une couronne était posée sur une jeune tête, on l'en arrachait vivement pour la repasser au professeur, qui en recouronnait une autre jeune tête; il s'était établi dans l'auditoire une chaîne comme dans les incendies, mais au lieu de se passer de main en main des seaux d'eau, on se passait des couronnes. Cette grande économie d'osier nous étonnait, nous ne devinions pas pour-

quoi on avait été si avare de ce faux laurier domestique; un laurier qui se prête si généreusement à faire des cages à pie, des paniers à salade et des carrioles de bouchers, devait se plier avec plus de complaisance à parer le front des vainqueurs. En effet, on l'avait trouvé docile, il avait livré amplement les douze couronnes nécessaires au triomphe, mais sur les douze, huit avaient péri par accident, et l'on n'avait pas eu le temps de les remplacer; par quel accident? nous demanderez-vous; nous n'osons vous le dire, car vous ne voudrez pas nous croire : les couronnes, tressées avec art, avaient été déposées sur un banc dans la cour de l'école, un âne était venu et les avait mangées; un âne, brouter ainsi la gloire de jeunes savants! c'était une profanation indigne.

> Il n'en avait nul droit, puisqu'il faut parler net;
> *Mais n'allez pas crier* haro sur le baudet.

Le fait est authentique, et nous n'en sommes point responsable.

Cette année, nous avons aussi assisté à une distribution de prix dans un des meilleurs pensionnats de la *capitale*. Rien n'était plus pittoresque et même plus poétique que cette soirée; elle nous a laissé un souvenir charmant. Figurez-vous une immense galerie, brillamment éclairée et remplie de monde. Au fond de la galerie est le groupe des jeunes filles; en face d'elles la masse des parents. Nous arrivons à huit heures, toutes les places sont prises; que faire, comment jouir de ce beau coup d'œil? comment entendre ce délicieux concert? Une douce voix nous attire, de touchants accords nous appellent, mais en vain, la porte est encombrée, l'entrée du sanctuaire nous est interdite. Triste et découragé, nous revenons sur nos pas, nous parcourons

les salles d'expositions, où sont étalés avec coquetterie les merveilleux ouvrages des jeunes fées. Voici de superbes fauteuils en tapisserie, qui rivalisent avec les chefs-d'œuvre de mesdames d'*Hauterive*; voici des mouchoirs brodés que mademoiselle *de La Touche* ne renierait point; voici un devant d'autel digne d'orner l'orgueilleuse église de la Madeleine pénitente; voici des bourses, des pelotes, des dessins, des portraits gracieux, des paysages vaporeux. Que tout cela est joli, mais le concert? nous n'entendons pas le concert. Quel parfum nous enivre! celui des tubéreuses lointaines qui nous invitent à respirer l'air pur du jardin; nous quittons les tapisseries et les broderies, et nous allons errer sur la terrasse. Nous sommes toujours maussade malgré les magnifiques corbeilles de fleurs que nous admirons, et que viennent éclairer d'une splendeur rivale les rayons de la lune et le reflet des mille flambeaux de la fête. Ce gazon est superbe; mais on ne vient pas à un concert pour se promener sur le gazon. Tout à coup nous levons les yeux, et le plus séduisant spectacle nous éblouit et nous console généreusement. Les fenêtres de la galerie donnent sur la terrasse, et c'est assis nonchalamment sur un banc rustique au pied d'un frêne, que nous allons entendre ce délicieux concert. Nous sommes dans l'ombre et devant nous tout est lumière; nous sommes seul, et devant nous une foule étouffée se gêne et se pousse; nous voyons de pauvres femmes que la chaleur obsède, agiter vivement leur éventail inutile; tandis qu'une brise embaumée vient se jouer dans nos cheveux; des jeunes gens, sans doute les frères de ces belles pensionnaires, montés sur des chaises, cherchent à plonger leurs regards curieux dans le cœur de l'assemblée, et nous, sans effort, sans obstacle, nous contemplons à loisir toute la jeune troupe des élèves, assise en

face de nous sur des gradins. L'uniforme de ce gracieux régiment est bien joli, une robe d'organdi blanche, une écharpe de tulle bleu de ciel : toutes les coiffures sont pareilles; cheveux en bandeaux, une grosse natte posée au bas de la tête. Plusieurs d'entre elles sont d'une beauté remarquable; toutes sont élégantes et paraissent jolies; elles chantent maintenant, et leurs voix si fraîches nous arrivent à travers les fleurs. Chantez avec confiance, ô jeunes filles, car vous ne savez pas que derrière ces orangers se cache un feuilletoniste profane dont le devoir est de trahir vos grâces innocentes et de célébrer vos talents inconnus. Que diriez-vous si vous saviez que le perfide est comme vous élève de votre digne maîtresse; que s'il a cultivé les arts avec passion, et peut-être avec bonheur, c'est elle qui... mais, allons, point de fatuité; quel rapport peut-il y avoir entre nous et l'éducation si élégante, si distinguée que reçoivent les élèves de mademoiselle A...?

Pour récompenser les enfants qui se sont bien conduits, ces jours derniers, on les a menés voir *Andromaque* au Théâtre-Français et les bêtes féroces à la Porte-Saint-Martin; aujourd'hui on les transporte à la campagne, on les disperse dans la province. Quel charmant voyage! ceux qu'on emmène le plus loin du collége sont les plus contents. Comme ils vont s'en donner! la chasse, la pêche, les promenades dans les ruines! Que de plaisirs! comme on va faire galoper les chevaux de ferme, voire même les ânes; pour les quadrupèdes de seconde classe, le mois des vacances est le mois des douleurs. Ah! cet âne qui broutait les couronnes savait bien ce qu'il faisait, c'était de l'instinct, disons mieux, c'était de l'inspiration. Il se vengeait d'avance des tourments que la victoire lui préparait. Heureux enfants, heureux parents; mais bien tristes sont ceux que

l'absence ou l'isolement forcent à rester au collége! Malheureux est le vainqueur orphelin dont le nom retentit depuis deux jours dans les journaux, et qui n'a pour l'aider à jouir de ses triomphes que toute une nation; c'est une belle chose sans doute que de pouvoir se dire : Tous ceux de ma couleur sont aujourd'hui glorifiés à cause de moi; ils me nomment tous en levant la tête avec orgueil. Cette pensée est honorable, elle flatte noblement le cœur; mais ces mille embrassements d'un peuple reconnaissant ne valent pas un baiser maternel tout trempé de bienheureuses larmes; ces cris joyeux, ces bruyants vivat de compatriotes enivrés ne valent pas la voix émue d'un père qui dit : C'est bien, mon fils, je suis content de toi. Studieux Gérard, ceci est un des secrets de la vie; la gloire s'achète aux dépens des affections; les grands et merveilleux succès sont ceux qui coûtent le plus cher, car c'est le cœur qui les paye, les destins de ce monde sont ainsi partagés, de grands revers et d'heureuses amours. De grands succès pour des cœurs déchirés!

Tout cela fait rêver; un jeune mulâtre qui remporte le prix d'honneur en concurrence avec les fils du roi, et ce prix d'honneur donné aujourd'hui par un ministre, l'ancien élève Villemain, qui l'a remporté lui-même il y a vingt-sept ans. N'est-ce pas là le plus beau rêve d'égalité réalisé? Le prix au plus capable, mais le droit de concours pour tous; non, ce n'est pas cela qu'on veut; on ne sera content que lorsque le plus ignorant sera couronné; lorsque les fils du roi seront mis hors de concours et que les noirs seront reconnus les blancs.

LETTRE XXII

6 septembre 1839.

Le Lion véritable; définition de ce mot. — La Saint-Louis à Versailles. Le tournoi d'Eglington. — Le cheval d'Auriol. — Les faux chasseurs.

Il est venu, le jour où le Parisien lui-même rougit de Paris. Le mois de septembre est la saison maudite, la véritable saison morte de la grande ville. Courageux est l'homme indépendant qui ose se montrer sur le boulevard à cette époque. C'est maintenant que la *fausse absence* est une nécessité, un devoir d'élégance dont tout *lion* qui se respecte ne saurait s'affranchir. A l'heure qu'il est, il ne doit plus y avoir dans Paris d'autres lions que ceux de la Porte-Saint-Martin. Ceci nous fait penser que ce mot anglais si promptement adopté ne signifie rien ici comme on l'emploie. Depuis quelque temps, toute personne élégante est honorée du titre de *lion;* on compte une vingtaine de lions par coterie : toute femme qui a de beaux diamants, de hautes dentelles, de grands chevaux et un bon cuisinier, qui se montre au spectacle, aux courses et aux fêtes brillantes, est classée parmi les *lionnes,* sans information préalable et sans jugement motivé; tout homme qui porte une coiffure à la Henri III, une barbe à la Pluton, des moustaches à la Cromwell et une cravate à la Colin, qui fume un cigare colossal à côté d'un groom microscopique, qui crie très-haut dans un nuage de fumée : « *Bojou, mon cher,* comment ça vâ? » et à qui une autre voix répond dans une *gloire* de tabac : « *Ça vâ pâs mal,* et toi? » est soudain reconnu et déclaré lion par on ne sait quelle autorité.

Et puis les lions et lionnes se réunissent pour s'admirer entre eux, et, sans savoir les droits et les exigences de la

dignité qu'ils s'arrogent, ils se disent avec orgueil : Je suis un lion, tu es un lion, nous sommes des lions, elles sont des lionnes; eh bien! nous aussi, nous allons conjuguer cet étrange verbe. Et nous vous répondrons : Vous n'êtes pas des lions, elles ne sont pas des lionnes. Vous êtes des *dandys*, des *beaux*, des *muguets*, des *incroyables*, des *fashionables*, des *merveilleux*, des *merveilleuses* si vous le voulez; mais vous n'êtes pas des *lions*. Moralement, qu'est-ce qu'un *lion?* Définition : un lion *moral* est une bête curieuse. Or, par le mot bête curieuse on n'entend pas un animal indiscret qui veut tout voir, mais un animal extraordinaire que tout le monde veut voir. Ainsi le lion du jardin des Plantes, dont personne ne se soucie, n'est pas un lion. Malgré ses prétentions légitimes à cette dénomination, malgré sa longue crinière, malgré ses ongles, malgré ses dents, ce roi des déserts n'est pas un lion; le cheval chinois, au contraire, malgré ses jambes courtes, son allure plaisante, sa robe si laide, le cheval chinois est un lion, parce que tout le monde accourt pour le voir au Cirque des Champs-Élysées. Il en est de même dans nos salons. Le *lion* d'un raout n'est pas le jeune élégant dont la tournure est la plus extravagante, dont les manières sont les plus étudiées, dont les manières sont les plus prétentieuses; c'est quelquefois un homme très-simple, qui n'a pas le moindre ridicule à faire valoir, mais que tout le monde veut connaître, parce qu'une grande célébrité le recommande à l'attention générale, parce qu'il a fait un voyage des plus périlleux, parce qu'il a enlevé plusieurs mères de famille en Angleterre, parce qu'il a prononcé la veille un éloquent discours, parce qu'il vient de faire un magnifique héritage, parce qu'il a couru sur un cheval pur sang avec une casaque de jockey, parce qu'il descend de ballon à l'instant même, et

qu'il rapporte des nouvelles toutes fraîches de l'empyrée, parce qu'il est légèrement soupçonné d'avoir empoisonné sa femme, ou quelquefois pour bien moins que cela; quelquefois c'est tout bonnement parce qu'il vient de publier un livre plein de génie qui a obtenu un immense succès. Mais on n'est lion qu'un moment dans sa vie; la charge de lion n'est pas une place inamovible. Être le lion de la soirée, c'est être l'*atout* de la partie, et, vous le savez, la royauté de l'*atout* cesse quand le coup est joué.

Ne dites donc plus inconsidérément : Nos lions ont adopté telles modes, toutes nos lionnes assistaient à cette représentation. C'est comme si vous disiez : Trèfle et carreau sont atouts; c'est comme si vous disiez, et cela vous le dites souvent : Une foule de personnes distinguées, etc., etc. Ne confondez pas le dandy et le lion, la merveilleuse et la *lionne;* ils ne sont point de la même famille : le dandy est celui qui veut se faire voir, le lion est celui qu'on veut voir; la merveilleuse est celle qui cherche tous les plaisirs, la *lionne* est celle que toutes les fêtes réclament, et sans laquelle il n'est point de plaisir. *The lion* (prononcez *âne*) est dans une brillante soirée ce que la mariée est dans une noce, ce que le nouvel élu est dans une réception académique, ce que le Parisien est dans une petite ville de province, ce que l'accusé est dans un procès, ce que la victime est dans un sacrifice, ce que la girafe est au jardin des Plantes, enfin ce qu'était autrefois le lion dans la ménagerie. Exemple : à la Porte-Saint-Martin, qui est le lion ? ce n'est pas le tigre, ce n'est pas le léopard, ce n'est pas l'agneau, ce n'est pas le lion : c'est M. Van Amburgh.

Nous disons donc que la solitude de Paris est extrême, et que nul en ce moment n'ose l'habiter. Le dimanche est le jour de l'abandon général; non-seulement ce jour-là

il n'y a plus personne dans Paris, mais vous ne trouvez même plus de voitures pour vous conduire hors de Paris. Fiacres, cabriolets, citadines, milords, carrosses de remise, tout a disparu; vous parcourrez en vain la ville dans tous les sens, vous dépêcherez en vain les messagers les plus actifs, vous interrogerez en vain toutes les places de fiacres, vous resterez à pied du matin jusqu'au soir; les wagons eux-mêmes vous repousseront. Voyez! cinq mille personnes attendent leur billet à la porte du débarcadère. Les uns tiennent sous le bras un pain de quatre livres, d'autres un melon; ceux-ci balancent un pâté suspendu dans une serviette, ceux-là tiennent religieusement un poulet maigre dans un papier gras. Plusieurs emportent un panier de pêches à la campagne! Les pêches de Paris sont si bonnes! ils ont raison; quelques-uns emportent un myrte... ou un géranium. La Saint-Louis, c'est la fête de tout le monde, des *Louis* et des *Louise* quelquefois, mais le plus souvent des Alfred, des Achille, des Melchior, des Palmyre et des Paméla. Plus on a un nom prétentieux à faire valoir, plus on s'appelle Louis ou Louise secrètement. Le chemin de fer, ce jour-là, avait à transporter, outre tous les habitants de la capitale, tous les comestibles et tous les pots de fleurs de Paris. Que de pâtés dévorés dimanche dans les bosquets de Versailles! La *salle de marbre* était jonchée de gastronomiques débris, d'enveloppes de jambons, de cornets de sel, de papiers à sucre, de manches de gigots, d'os de poulets, de carcasses de dindons. Quelle foule! quel bruit! Nymphes, avec orgueil vous répandiez vos ondes pour charmer les yeux du peuple roi. Qu'était Louis XIV auprès de ce nouveau maître? la volonté de l'un a pu créer ces merveilles en un jour; la volonté de l'autre pourrait les détruire en une heure. Belles statues, si fières

de vos grâces antiques, de vos pieds de marbre, de vos bras si coquettement arrondis, tremblez devant ce souverain terrible, redoutez son enthousiasme sauvage : il est capable, dans son empressement admiratif, de vous abattre et de vous briser pour vous admirer de plus près. Le désordre était si grand à huit heures du soir, lorsque ces trente mille personnes, venues dans le courant de la journée, ont voulu retourner ensemble à Paris, que le préfet et toutes les autorités de Versailles ont été forcés de venir mettre le holà. Nos réjouissances populaires ont toujours un faux air d'émeute qui leur prête beaucoup de charme. En France, la révolte est le principe de toutes les fêtes. On ne croit pas s'être amusé quand on ne s'est pas un peu insurgé contre ceux-là même dont le métier est de protéger les plaisirs. Et puis c'est en toute chose une mauvaise foi attristante; l'esprit de fraude préside à tous ces innocents marchés; le besoin d'usurpation est le moteur de tous ces jeux : on s'entasse huit dans un fiacre qui ne peut contenir que six personnes; le cocher crie, on n'en tient compte; on lui dit des injures et on le bat; si l'on voit une haie ou une barrière, on la franchit : les haies et les barrières ne sont faites que pour être escaladées; personne n'attend son tour, personne ne reste à sa place; la plus mauvaise place paraît toujours la meilleure quand elle est déjà prise. Tricher, usurper, enfreindre, voilà chez nous le vrai plaisir; l'amour lui-même subit cette fatale loi : on n'aime passionnément sa maîtresse que quand elle est la femme d'un autre. Écoutez au hasard la conversation des passants qui reviennent le soir d'une fête, vous entendrez toutes phrases comme celles-ci : Il m'avait d'abord demandé vingt sous; j'ai dit : Merci! je n'ai que quatre sous... je m'en vas. Alors il m'a crié : Le v'là pour quatre sous... — Ou bien : ils me disaient comme ça : On ne passe

pas ! Mais je leur ai donné de bons coups de poing, et je suis entré tout de même. Le plaisir de la fête se réduit donc à n'avoir payé que quatre sous ce qui valait un franc, et à être parvenu, par la violence, là où il était défendu d'arriver. Un tel peuple nous paraît assez difficile à gouverner.

Les conversations parisiennes ne se soutiennent depuis huit jours que grâce aux correspondances. Toutes les choses que l'on raconte sont précédées de ces mots : On m'écrit de Londres, on m'écrit de Bade. Entre autres récits, nous avons recueilli de plaisants renseignements sur le tournoi d'Eglington; ils sont extraits d'une lettre confidentielle. Plusieurs chevaliers, dans une des répétitions laborieuses qui ont eu lieu avant le grand jour, avaient reçu des coups de lance si terribles, qu'ils avaient la poitrine et les bras meurtris; ils voulaient combattre cependant, et, résolus à vaincre sans mourir, voilà ce qu'ils avaient imaginé : « L'action la plus belle est de faire voler sa lance en éclats, se sont dit les prudents héros; eh bien, nous ferons voler nos lances en éclats, et, pour cela, nous n'aurons pas besoin de nous donner des coups affreux; rien de plus simple, nous allons casser nos lances d'avance, ou plutôt nous allons les faire scier très-proprement en trois ou quatre endroits; puis on recollera les morceaux, et l'on cachera les jointures sous des bandes de papier peint de la couleur du bois. » Ils dirent, et leurs lances brisées paisiblement et avec intelligence furent raccommodées aussitôt par un discret écuyer. Mais les vainqueurs, *assurés* contre les blessures et les revers, ne s'étaient pas fait assurer contre la pluie et le mauvais esprit de leurs coursiers. L'eau qui tombait en abondance avait décollé le papier trempé, et les chevaux, qui ruaient sans cesse, dans leurs brusques mouvements imprimaient aux bras des chevaliers des secousses fatales aux

raccommodages de leur lance. A chaque ruade, un des morceaux se détachait et tombait honteusement dans l'arène aux applaudissements ironiques des spectateurs. Quand les chevaliers en vinrent à s'attaquer, il ne leur restait plus qu'un tronçon dépareillé dans la main. Leurs lances *pipées* s'étaient brisées en détail au lieu de se briser en éclats.

Les courses d'hier au Champ de Mars ont été fort brillantes, tous les vrais amateurs de chevaux y assistaient. La troupe Franconi et Jolibois s'y faisait remarquer. Mesdames Cuzent et Camille étaient en calèche découverte; Auriol était en tilbury, conduit par le fameux cheval si heureusement apprivoisé, qui agite la sonnette comme un président de Chambre, qui boit du vin par rasade comme un garde champêtre, qui dîne à table avec une serviette attachée autour du cou comme un enfant bien élevé. Ce qui nous étonne, c'est qu'un cheval qui sait faire tout cela sache aussi traîner un tilbury. Il est, de plus, galant comme un marquis, comme un marquis d'autrefois. Une jeune étrangère, une Américaine, ayant laissé tomber son mouchoir, le cheval empressé s'est précipité pour le relever, et le lui a rendu avec beaucoup de grâce : Merci, monsieur, a dit la jeune fille sans lever les yeux.

Nous avons accusé, il y a quelque temps, les plaisanteries d'Auriol d'être un peu monotones; nous lui devons la justice de dire qu'il les varie maintenant délicieusement. Il a une manière de jeter des poids de cinquante livres sur la tête des spectateurs, qui est tout à fait agréable; l'illusion est complète, on se croit mort. Un cri d'effroi retentit dans toute la salle. Auriol, suspendu dans les airs, regarde le public en riant, et le poids de cinquante livres, emporté par une petite ficelle, disparaît sans avoir assommé personne. Eh bien, ce poids en carton semble si lourd, et

Auriol le soulève avec des efforts si parfaitement bien imités, que ceux même qui savent la ruse ne peuvent s'empêcher de frémir quand il le laisse tomber par terre ; il en est de cette parade comme de bien d'autres comédies qui se jouent en ce monde. On sait le fond des choses, et pourtant on se laisse entraîner par les apparences. On fait l'aumône à un faux aveugle qu'on sait être un voleur espion. On offre une place dans sa voiture par pitié à un vieil avare qui pourrait avoir dix chevaux dans ses écuries, et l'on s'empresse d'aller consoler un égoïste d'un affreux chagrin qu'il ne sent pas.

La grande mode, en ce moment, c'est d'aller à Saint-Germain déguisé en chasseur ; déguisé est le mot : la veste grise, la casquette et le carnier surtout, voila le costume de voyage. On tient son fusil sous le bras et l'on monte dans un wagon. On est censé devoir chasser toute la journée dans les forêts environnantes. Le soir, en revenant à Paris, on feint de succomber sous le poids d'un gibier énorme. Le carnier est enflé comme une outre. Le chasseur orgueilleux semble avoir dépeuplé la contrée ; tout cela a très-bonne façon. Nous nous sommes trouvé, il y a quelques jours, au débarcadère de Saint-Germain avec un de ces Nemrod de banlieue. Le carnier monstrueux qu'il portait fièrement sur son dos excitait notre étonnement et un peu aussi notre défiance. Un très-jeune écolier qui nous accompagnait jetait sur cette magnifique proie des regards d'envie ; à cet âge, la passion de la chasse a toute l'ardeur d'un premier amour, le gibier a tout l'attrait d'une première victime ; la seule vue d'un lapin mort fait battre le cœur. Et notre écolier, voyant ce carnet si bien rempli, ne put résister au désir d'admirer ce qu'il contenait. Il saisit le moment où le chasseur distrait regarde fumer la chau-

dière que l'on est en train d'atteler, se place derrière lui, et d'une main légère soulève le dessus du carnier; il en examine l'intérieur avec attention, puis il se met à rire, en s'éloigant doucement. « Eh bien, lui dit sa mère, ce monsieur a-t-il tué beaucoup de perdreaux, de faisans? — Non, ma mère; mais c'est égal, c'est un chasseur bien adroit. — Il a tué des lièvres, des lapins? — Non, ma mère. — Alors quoi donc? — Il a tué un paletot et deux paires de bas. »

Vous devinez quelle fut notre joie en découvrant cet étrange gibier. M. de B..., qui était avec nous, se pâmait de rire. « Le tour est ingénieux, disait-il, et cela me donne une idée : chaque fois que mon frère va à la chasse, il m'emprunte mon carnier; bien, la prochaine fois, je lui prêterai mon sac de nuit. »

LETTRE XXIII

13 septembre 1839.

La monomanie de l'égalité et la passion du luxe. — La république et la régence. — Les Catons *rococos*.

Le caractère distinctif de notre époque est l'étrange combat que deux passions rivales, rivales en apparence, mais associées en réalité, opposées de langage, mais fraternelles d'origine, se livrent dans les esprits, à l'insu même de ceux qu'elles entraînent. La première et la plus impérieuse est ce besoin d'égalité qui dévore tous les orgueils et dont la susceptibilité ridicule commence à dégénérer en monomanie; la seconde est la plus dangereuse, parce qu'elle explique l'autre misérablement, est ce besoin du luxe qui bouleverse toutes les classes; luxe risible, d'un anachronisme

monstrueux, qui ne s'accorde avec rien dans notre siècle, et qui semble n'avoir d'autre but que de faire ressortir la mesquinerie de nos fortunes, la bourgeoisie de nos mœurs, la grossièreté de nos manières et l'inconséquence de nos institutions. Voulez-vous savoir ce qu'ils font, nos jeunes et farouches républicains, aussitôt qu'ils ont gagné quelque argent?

Ils se font meubler un appartement à la Louis XV.

Tout le siècle est là.

Et ils composent leurs plans de république : ils suppriment la royauté et la pairie, ils anéantissent la famille, abolissent la propriété, et demandent des milliers de têtes, assis nonchalamment dans un fauteuil doré, devant une élégante table à pieds de biche, couverte de porcelaine de Saxe et de magots de la Chine; et ils plongent galamment leur plume dans une écritoire de Boulle, pour ajouter sur leur liste de proscription votre nom à côté du nôtre.

Est-il rien de plus bouffon, de plus sot, de plus lourdement naïf, de plus niaisement inconséquent que la lutte de ces deux passions? Voyez-vous d'ici ces Catons *rococos*, frisant leurs cheveux devant un miroir de Venise? Dites, n'est-il pas charmant de pouvoir rajeunir la belle phrase antique, en criant à un vengeur en retard : « Tu dors, Brutus, dans des rideaux de lampas, et Rome est dans les fers? » Brutus en *débraillé*, imitant Louis XV et lui soufflant madame de Pompadour; Brutus quittant la chaise curule pour le canapé séducteur aux ornements *chantournés* et *tarabiscotés* (expressions du temps retrouvées par M. Petrus Borel, auteur de *Madame Putiphar*); Rome sévère se souvenant de la régence, les vertus farouches donnant la main aux vices coquets, la Liberté se faisant complice des libertés, madame Dubarry causant chiffons et

bijoux avec la mère des Gracches, et Lucrèce expliquant sa conduite à Sophie Arnoult : tout cela est nouveau et très-piquant; notre époque seule pouvait amener de pareils mélanges; les époques de transition ont cela d'agréable, que, rien ne leur appartenant en propre, elles ont le droit de piller dans le passé tout ce qui les séduit; cet assemblage des choses les plus contraires, ce désordre, ce manque d'unité, leur donnent peu de caractère, il est vrai; mais ces choix étranges sont eux-mêmes de si naïfs aveux, qu'on leur pardonne la confusion qu'ils jettent dans les coutumes du présent, en faveur des révélations qu'on leur doit sur l'avenir.

Rassurez-vous donc : ce n'est point pour supprimer les chevaux, les diamants, les riches étoffes, les lustres d'or et toutes les splendeurs des palais royaux, que les républicains veulent renverser les trônes et bouleverser la France; non, c'est seulement pour posséder eux-mêmes toutes ces belles choses et les acquérir le plus tôt possible, par des moyens politiques, c'est-à-dire sans travailler. Avec quelques bons coups de fusil adroitement tirés, on est bien vite aux affaires, il ne faut que deux ou trois jours pour cela, tandis que pour faire fortune il faut des années; et encore n'est-on pas certain de réussir. Laissez-les venir sans crainte, ils ne sont pas si dangereux que vous le croyez; ils ne veulent rien détruire, on les calomnie : votre magnifique hôtel, monsieur le duc, ils ne veulent point le brûler, ils veulent seulement l'habiter; votre excellent cuisinier, monsieur l'ambassadeur, ils ne veulent pas en faire un homme libre, ils veulent seulement vous le prendre et goûter aussi de ses plats; vos immenses terres si bien cultivées, monsieur le marquis, ils veulent qu'on les divise, mais c'est sans intentions mauvaises; ils comprennent mieux qu'on ne le

suppose les droits de possession, et s'ils veulent que l'on partage, rassurez-vous, c'est pour avoir ce qui leur manque.

O candides républicains de la province ! venez donc un peu visiter vos coryphées de Paris ; car nous vous rendons justice à vous : la passion du luxe n'est pas votre faiblesse, vos chandelles mélancoliques, vos mouchettes toujours actives, prouvent assez que le progrès des lumières est tout intellectuel chez vous. Le besoin de l'égalité est un de vos rêves, mais le besoin du luxe vous tourmente peu. Venez un jour contempler vos chefs au sein de leur opulence, allez voir dans toute leur gloire les grands hommes de votre parti ; mais ayez soin de vous faire chaudement recommander, sinon ils vous feront faire antichambre chez eux pendant deux heures, après lesquelles on vous fera dire qu'on n'est pas visible pour vous. Ces vertueux citoyens sont les amis du peuple, mais les amis du peuple en masse ; ils n'entrent point dans le détail de l'amitié ; ils ne commencent à être polis envers leurs inférieurs que l'avant-veille d'une émeute. Dans l'habitude de la vie, ils sont d'une dignité exemplaire ; ils traitent leurs fournisseurs comme des manants, leurs domestiques comme des nègres, et leurs solliciteurs comme des chiens. L'homme indépendant est tellement au-dessus des autres hommes, qu'il lui est bien permis de leur faire sentir sa démocratique supériorité ; prodiguer le mépris, cela est si doux pour une âme rongée d'envie ! On a souvent parlé de la morgue des grands seigneurs, de l'insolence des parvenus, de l'outrecuidance des pédants ; eh bien, c'est du mélange heureux de ces qualités-là que se compose la bonhomie patriarcale d'un grand homme républicain.

Il ne faut point vous faire illusion, braves Cincinnatus des bords du Rhin, des rives du Rhône et de la Loire, on

vous exploite avec des mots superbes, on vous nourrit de droits politiques, de réforme électorale; on vous montre dans l'avenir un âge d'or d'égalité; et ce n'est rien de tout cela qu'on vous prépare; les républicains de 1839 sont fils des libéraux de 1829. Ces intraitables libéraux, il vous en souvient, combattaient pour la liberté individuelle, pour la liberté de la presse, pour la liberté de la tribune... Et ils ont mis Paris en état de siége, et ils ont demandé les lois de septembre, et ils ont recommencé, en la voilant de lâcheté, l'exclusion de Manuel! Les farouches républicains combattent aujourd'hui pour l'égalité et pour la souveraineté du peuple, et les voilà déjà qui se logent comme des marquis dans le velours et dans la soie, et qui payent leurs tailleurs et leurs serruriers avec des coups de pied d'Opéra! Les libéraux devenus ministres ont des chasseurs! Encore un peu de temps, et les républicains auront des pages.

Hélas! nous autres, nous ne verrons point ce beau jour, car avant d'arriver à ce magnifique résultat, il y aura bien du sang répandu, et c'est une pensée amère que celle-ci : Trente-trois millions d'hommes vivent dans le doute et dans la crainte pour l'ambition de quelques-uns; l'avenir d'un grand peuple est compromis parce qu'il y a dans son sein dix mille paresseux qui veulent être riches. Oh! le luxe est une belle chose, mais il faut pour cela qu'il soit véritablement le luxe, c'est-à-dire qu'il ne demande aucun effort. Ayez des chevaux tant que vous pourrez en avoir, sans remords et sans préoccupation; mais si dans une année de revers vous vous apercevez qu'ils sont chers à nourrir, vendez-les vite, afin de les racheter plus tôt. Si nous blâmons cette passion du luxe qui s'est manifestée depuis quelque temps à Paris, c'est qu'elle est précisément la passion des gens qui n'ont point de fortune. Les capitalistes

sont ceux qui l'éprouvent le moins, et c'est parmi les pauvres qu'elle exerce ses ravages. N'est-ce pas un des effets bizarres de l'esprit de contradiction, qu'on ne sente le plaisir d'avoir le superflu que lorsqu'on manque du nécessaire? A Paris, les millionnaires sont fort tristes : une seule chose les fait rire, c'est la prodigalité des pauvres diables. Ici, moins on possède, plus on dépense. Avec deux mille livres de rente on mange vingt mille francs par an. On fait le contraire en province : avec vingt mille livres de rente on mange deux mille francs par an. Ceci n'est qu'une simple observation de mœurs; et cependant, si nous étions un personnage politique, nous verrions dans cette différence la cause de tous nos malheurs, et nous chercherions à résoudre ce problème, qui, lui-même, en résoudrait bien d'autres : donner aux Parisiens le bon sens des habitants de la province, donner aux habitants de la province le bon goût des Parisiens.

Nous vous disions l'autre jour que les correspondances faisaient les plaisirs du moment; voici une rencontre épistolaire qui ne laisse pas que d'être assez piquante. Deux femmes qui ont passé quarante-cinq ans, mais qui se sentent toujours jeunes, madame de S... et madame de B..., voyagent ensemble. Ce sont deux nouvelles amies qui, ne se connaissant point depuis l'enfance, espèrent se tromper mutuellement sur leur âge, et c'est entre elles une émulation de jeunesse charmante à voir. Il y a quelques jours, nous allons faire une visite chez une aimable femme que nous surprenons riant comme une folle. « Ah! nous dit-elle, je viens de recevoir la lettre la plus amusante du monde; madame de S... m'écrit : « Je suis enchantée de ma compagne de voyage; madame de B... est une femme adorable; elle a pour moi des soins tout à fait maternels. » Comment trou-

vez-vous ce mot-là? des soins maternels! connaissez-vous rien de plus plaisant? — Oui, madame, répondons-nous en riant nous-même de bon cœur, il y a mieux que cela, c'est la lettre de madame de B..., qui dit, de son côté, la même chose. Elle écrit à son frère que madame de S... est une femme excellente, qui a pour elle des soins tout à fait maternels. » Ces deux voyageuses, d'un âge raisonnable, rivalisant d'ingénuité dans les auberges, et n'ayant d'autre idée que de passer chacune pour la fille de l'autre, nous ont paru un groupe du ridicule le plus exquis, et nous n'avons pu résister au désir de vous le faire admirer.

LETTRE XXIV

21 septembre 1839.

La matinée d'une jolie femme en 1812 et en 1839.

Le spirituel *Ermite de la Chaussée-d'Antin* raconte ainsi *la Matinée d'une jolie femme* de son temps; c'est la jolie femme qui dépeint elle-même ses plaisirs et ses occupations :

« J'avais lu *Mademoiselle de la Fayette* jusqu'à trois
» heures du matin; la tête pleine de Louis XIII, du cardi-
» nal de Richelieu, de madame de Brégy, de M. de Roque-
» laure, je ne me suis endormie qu'au point du jour...
» Charlotte est entrée chez moi à onze heures... J'ai passé je
» ne sais combien de temps à tortiller mon madras autour
» de ma tête, à la chinoise, à la créole, à la provençale, à
» la savoyarde, sans pouvoir venir à bout de me coiffer;
» je me suis fâchée contre Charlotte; elle avait les larmes

» aux yeux; je lui ai donné pour dimanche ma loge à Fey-
» deau.

» Il était près de midi quand mon mari est entré dans
» ma chambre; il revenait de chez le ministre, et m'an-
» nonça que son départ était fixé pour la semaine prochaine.
» Son intention était que j'allasse passer l'été dans ma
» terre, en Bourgogne, et j'ai eu beaucoup de peine à lui
» prouver qu'il était raisonnable que je louasse le château
» d'Épinay, d'où je pourrais me transporter à Paris deux
» fois par semaine pour aller à l'Opéra, aux Bouffons, et
» pour avoir plus promptement de ses nouvelles. Il a fini,
» comme à l'ordinaire, par convenir que j'avais raison, et
» par me promettre que son homme d'affaires irait dans la
» journée traiter avec le propriétaire du château d'Épi-
» nay...

» Nous devions déjeuner ensemble... Mademoiselle Des-
» peaux m'a envoyé un chapeau de paille d'Italie. *C'est un*
» *amour*. Je me suis bien gardée de dire à M. de Cormeil
» qu'il coûtait cinq cents francs. Nous en aurions eu pour
» une heure de morale... Mademoiselle Charlotte est venue
» m'apporter la liste de mes pensionnaires[1]; elle augmente
» tous les jours, et les marchandes de modes y perdent
» quelque chose.

» Après avoir écrit quelques billets, j'ai demandé mes
» chevaux, et je me suis jetée dans ma voiture, en cami-
» sole, enveloppée dans un cachemire, et j'ai été au bain.

» J'étais de retour à une heure; mon mari s'était lassé
» d'attendre : je croyais déjeuner seule, madame d'Henne-

[1] Pauvres secourus à domicile. Beaucoup de femmes de Paris exercent ce genre de bienfaisance avec autant de générosité que de discrétion ; et ces femmes-là ne prenaient pas alors le titre de dames de charité.

(*Note de l'Ermite.*)

» court et sa fille sont venues me tenir compagnie. Il faut » attendre que la jeune personne soit mariée pour savoir le » nom qu'on doit donner à son silence et à sa gaucherie. » Le petit Moreau est venu me présenter un cahier de » romances qu'il m'a dédiées.

» Mon mari est rentré. Sa présence a fait fuir ces dames. » Je lui ai proposé d'aller avec lui voir la bataille de Ma- » rengo de Vernet. Je ne pouvais pas lui faire plus de plai- » sir. Le temps était superbe; nous avions été à pied rue » de Lille. M. de Cormeil a été ravi de ce tableau et princi- » palement de la vérité du site; il se voyait encore à la tête » de sa division : nous ne serions jamais sortis de l'aile » droite, du centre, de la réserve, et probablement nous » aurions couché sur le champ de bataille si j'avais oublié » comme lui tout ce qui me restait à faire.

» Nous retournions au logis; le hasard nous fait remar- » quer au pont tournant le caricle d'Alfred, aide de camp » et neveu de mon mari; nous l'avons rencontré lui-même » sur la terrasse de l'eau. M. de Cormeil, que ses affaires » appelaient ailleurs, lui a proposé de me conduire au bois » de Boulogne : mon petit neveu a consenti sans trop d'em- » pressement. La promenade du bois était charmante; tout » Paris s'y était donné rendez-vous. Nous avons bien ri de » la grosse baronne avec son coupé vert tendre et ses armes » qui tiennent toute la largeur des panneaux. Alfred m'a » fait remarquer que la pauvre femme suivait, sans s'en » douter, la voiture de madame d'Arcis, où j'ai cru recon- » naître le jeune Saint-Alme. Pauvre baronne! elle est en- » core plus malheureuse que ridicule. Je crois pourtant » que j'exagère.

» Nous étions de retour à Paris avant quatre heures. Nous » sommes entrés un moment au manége de Sourdis, où

» madame Dutillais prenait sa leçon; à son âge, apprendre
» à monter à cheval! après qui veut-elle courir?

» Madame d'Angeville, que j'ai trouvée au manége, m'a
» prise dans sa calèche et nous avons été courir les boutiques.
» Nous nous sommes d'abord arrêtées chez Nourtier pour y
» choisir des fichus de croisés de soie à la bayadère; c'est
» joli, mais cela devient bien commun; dans huit jours on
» on n'en portera plus. Il y avait un monde *fou* chez Lenor-
» mand, où il est du bon ton de se montrer... Courtois avait
» reçu des châles de cachemire; préjugé à part, ceux de Ter-
» naux sont bien supérieurs. — Après avoir été essayer des
» chapeaux chez Leroi, commander une garniture de ca-
» mélia chez Nattier, prendre chez Tessier quelques essen-
» ces et des pastilles d'aloès, je suis rentrée chez moi à cinq
» heures et me suis mise aussitôt à ma toilette. Parce qu'il
» avait plu à quelques provinciaux d'arriver deux heures
» avant le dîner, M. de Cormeil, qui s'ennuyait avec eux,
» avait bonne envie de me faire des reproches lorsque j'ai
» paru dans le salon; mais j'avais mis une robe qu'il aime
» tant et qui me va si bien! Hippolyte m'avait coiffée avec
» tant de goût, que mon mari n'a pas eu le courage de me
» gronder.

» C'était mon jour de loge aux Français, nous y sommes
» allés un moment : on donnait la *Gageure*. A la sortie du
» spectacle, j'ai rencontré la comtesse de C..., elle avait
» chez elle une petite fête d'enfants, elle n'avait pas osé
» m'inviter par écrit, ce qui veut dire qu'elle m'avait ou-
» bliée : il n'y a pas eu moyen de s'en défendre. J'ai trouvé
» là cent cinquante personnes. C'était C... qui dirigeait la
» fête. On a joué une parade très-gaie, un peu trop gaie
» peut-être, *Cassandre grand turc*. Le conseiller aulique
» faisait Cassandre; Anatole, le beau Léandre; et le gros-

» major, Colombine. J'ai ri à me rouler sur mon fauteuil.

» Après souper, on a joué au *creps ;* j'étais de moitié avec
» le colonel. C'est incroyable ce que nous avons perdu...
» Je serai forcée, pour acquitter cette dette, de revendre à
» Sensier ma parure d'émeraudes. Je suis rentrée à quatre
» heures. »

Voilà donc quels étaient les plaisirs d'une femme à la mode en l'an de grâce et de gloire 1812! Voyons maintenant quelle différence il y a entre les plaisirs de ce temps et ceux du nôtre, entre les élégantes de l'empire et les élégantes de... Juillet... du juste-milieu... du règne de Louis-Philippe... de la seconde révolution... de... Comment donc appellera-t-on ce temps-ci? Nous n'avons aucune idée du nom que l'histoire lui donnera. On dit le consulat, l'empire, la restauration, que dira-t-on de nous? Qu'importe, cela ne nous regarde pas, disons tout simplement les élégantes d'aujourd'hui.

En 1812, une jolie femme lisait jusqu'à trois heures du matin *Mademoiselle de la Fayette,* par madame la comtesse de Genlis, et, rêvant de Louis XIII, de madame de Brégy, de M. de Roquelaure, elle s'endormait, doucement bercée par les tendres souvenirs d'un roman gracieux où les sentiments les plus purs même se voilent, où l'amour se perd dans un labyrinthe de délicatesses infinies. — Aujourd'hui, quels livres avons-nous pour endormir une jolie femme? *Mauprat*, par George Sand; les *Mémoires du Diable,* par M. Frédéric Soulié; l'*Auberge rouge*, par M. de Balzac, et les romans maritimes de M. Eugène Sue, c'est-à-dire des brigands, des démons infernaux, des assassins de grandes routes et des corsaires. Bonsoir, madame; nous vous souhaitons les plus doux rêves.

En 1812, une femme de chambre s'appelait Charlotte; aujourd'hui, c'est la maîtresse qui se nomme ainsi : la soubrette se nomme Célestine, Amélie, Laure ou Adrienne.

Elle n'entre plus chez sa maîtresse à onze heures ou midi, mais bien à huit heures du matin, ce qui est très-différent; et la jeune femme, au lieu de rester *je ne sais combien de temps à tortiller son madras autour de sa tête*, met à la hâte, et cependant avec coquetterie, un joli bonnet de dentelles que lui a envoyé mademoiselle de la Touche, et va rejoindre dans le salon d'étude sa petite fille dont elle surveille elle-même les leçons. Car la maternité est la passion du jour, et c'est une justice que l'on doit aux mœurs de notre époque. Si l'on voit dans le monde des femmes légères, on n'y voit point de mères indifférentes.

En 1812, une jolie femme, au risque de déplaire à son mari, refusait gracieusement d'aller passer l'été dans ses terres; aujourd'hui c'est tout différent, les femmes vont s'enterrer très-volontiers dans leur vieux château, devenu très-confortable; elles ont soin de se créer dans le voisinage un vague intérêt romanesque qui suffit pour leur faire aimer le chant du rossignol, la fraîcheur des ruisseaux et la solitude des bois. Celles qui n'ont point cette ressource supportent courageusement les langueurs de la campagne en songeant au bien-être de leurs enfants; l'air de Paris est si mauvais pour eux qu'elles se consolent d'avoir quitté la ville, et, nous l'avons déjà dit, l'amour maternel est la passion des Parisiennes : pour ses enfants, une Parisienne est capable de tout, même de s'ennuyer avec plaisir.

En 1812, les femmes riches étaient grondées par leur mari parce qu'elles portaient beaucoup de chapeaux de paille de cinq cents francs, et faisaient de folles dépenses pour leur parure. — Aujourd'hui, les femmes très-riches

courent les magasins au rabais, et rentrent toutes glorieuses quand elles ont trouvé des capotes à vingt-deux francs, et des bonnets de tulle à sept livres dix sous. Là nous trouvons encore cette même inconséquence d'un luxe mal placé. Les femmes qui n'ont point de fortune sont les seules qui se parent chèrement; les autres, en général, sont plus qu'économes. Elles font de larges aumônes, il est vrai, et donner vaut mieux que dépenser, en morale et en charité, sans doute, mais non pas en économie politique. Les douze mille francs que madame va distribuer aux pauvres auront été par le fait moins profitables à la fin de l'année, que les douze mille francs que mademoiselle va dépenser pour sa toilette. — Comment cela? — Rien de plus simple : on donne en secret, et l'on dépense en public; on agit alors par l'exemple; cela est triste à dire, mais cela est vrai : une robe neuve que l'on montre fait plus de bien en réalité qu'une bonne action que l'on cache. Donner, ce n'est que donner; dépenser, c'est faire dépenser; d'ailleurs, dépenser, c'est être généreux aussi, et généreux, à coup sûr, car c'est donner à qui travaille.

En 1812, une jolie femme se *jetait dans sa voiture en camisole, enveloppée dans un cachemire*, et s'en allait au bain; ce n'est pourtant pas ainsi que faisaient madame la princesse de Chimay, madame la comtesse Regnault de Saint-Jean d'Angely et bien d'autres grandes dames de l'empire, qui avaient chez elles des salles de bain élégantes, ornées de marbres antiques, de peintures gracieuses, de lampes d'albâtre, de corbeilles de fleurs; mais ne taquinons point le bon Ermite, et bornons-nous à dire qu'aujourd'hui, grâce aux bains à domicile, on n'a pas besoin de faire mettre ses chevaux pour s'en aller en camisole prendre un bain. Ceci est un progrès.

En 1812, on allait le matin admirer la *Bataille de Marengo,* de Vernet; aujourd'hui on va de même admirer la *Prise de Constantine,* de Vernet.

En 1812, une jolie femme rencontrait par hasard le caricle d'Alfred, aujourd'hui elle rencontre le tilbury d'Édouard.

En 1812, la jolie femme montait dans le caricle d'Alfred, et son mari leur disait de s'aller promener ensemble; aujourd'hui cela ne se ferait point. Mais Édouard descend de son tilbury; il monte dans la calèche de la jolie femme, et c'est le mari lui-même qui les promène.

En 1812, une jolie femme appelait une voiture à deux places *un coupé;* aujourd'hui ce sont les cochers et les selliers qui parlent ainsi.

En 1812, une femme disait Saint-Alme; aujourd'hui elle dit : Monsieur de Saint-Alme.

En 1812, une jolie femme, après le dîner, brûlait des pastilles du sérail; aujourd'hui elle fume un petit cigare de la Havane.

En 1812, on allait au manége Sourdis; aujourd'hui on va au manége d'Aure.

En 1812, on allait acheter des étoffes chez Nourtier; aujourd'hui on va aussi acheter des étoffes chez Nourtier.

En 1812, on achetait des fleurs chez Nattier; aujourd'hui on va encore acheter des fleurs chez Nattier. Chose étrange! tout a changé, excepté ces deux magasins. Il est vrai qu'il s'agit de modes et de fleurs, emblème de l'éternité.

En 1812, les convives provinciaux arrivaient deux heures avant le dîner; aujourd'hui ils ont si peur d'avoir l'air d'habitants de province, qu'ils vous font attendre.

En 1812, une jolie femme jouait au *creps* jusqu'à cinq heures du matin, et elle perdait au jeu des sommes consi-

dérables; aujourd'hui quelques jeunes femmes jouent au whist, mais fort sagement, et elles n'y perdent rien, pas même le plaisir d'une bonne conversation, car la conversation n'est pas un des plaisirs de notre époque; c'est l'impossibilité de la soutenir qui donne maintenant aux jeunes femmes le désir de jouer. Le jeu n'est pas pour elles un amusement, c'est un refuge. Aussi ne voit-on parmi elles de véritables joueuses que celles qui n'ont jamais eu rien à dire, ou celles qui ont déjà tout dit.

Soyez de bonne foi : quel temps préférez-vous, celui de l'empire ou le nôtre? — Moi, j'aime mieux ce temps-ci. — Et moi je regrette l'*empire*. — Quoi? le régime militaire? — Oui, parce que sous le régime militaire on ne fumait point, et j'aime mieux la vaine fumée de la gloire que la trop réelle fumée du tabac.

LETTRE XXV

27 septembre 1839.

Les romans inconnus de la vie bourgeoise. — Voulez-vous être reine? Je vous aime et je suis roi.

Oui, notre époque est le siècle des inconséquences, et chaque jour nous découvrons dans nos usages de nouvelles anomalies, de nouveaux contrastes. Nous l'avons déjà dit, on rêve aujourd'hui le luxe en demandant l'égalité; mais ce qui est plus étrange encore, c'est qu'on trouve moyen de mener l'existence la plus romanesque avec les mœurs les plus platement bourgeoises. Il y a quelques années un jeune homme de nos amis, homme d'esprit, de cœur et de croyance, absolu dans ses jugements comme tous les au-

teurs de vingt ans, a publié un livre rempli de talent, intitulé *les Romans et les Mariages*. Le but de cet ouvrage éminemment moral était de tourner en ridicule les femmes incomprises, les âmes méconnues et toutes ces belles vi - times de l'oisiveté qui versent des larmes amères dans un salon doré et parfumé, maudissent le destin en attachant sur leurs cheveux un magnifique bandeau de diamants, déplorent leur jeunesse perdue en cueillant un bouquet de fleurs exotiques dans la serre la plus élégante, promènent leur mélancolie dans une excellente voiture au bois de Boulogne, et vont étaler leur désenchantement dans une bonne loge à l'Opéra, avec une boule d'eau chaude sous leurs pieds. — Quel est donc leur chagrin? — L'ennui! — Leur malheur, c'est d'être trop heureuses. Leur imagination exaltée, faussée par la lecture des romans du jour, ne rêve qu'agitation, qu'événements dramatiques; la vie mondaine les fatigue, le repos de leur existence leur paraît une offense; elles méritaient mieux que cela, un sort si calme ne convenait point à leur âme ardente. Être belle, intelligente, et languir ainsi oubliée du destin! A vingt-cinq ans n'avoir causé encore aucun malheur, n'avoir fait naître aucune passion délirante, n'avoir troublé aucun ménage, n'avoir inspiré aucun quatrain, n'avoir jamais été la première pensée de personne, n'avoir pour toute affection qu'une mère qui vous chérit, un père qui vous gâte et un mari qui vous honore : qu'est-ce que cela? Pendant deux grandes années ne compter qu'un seul événement fâcheux : le renvoi d'une femme de chambre qui faisait les robes dans la perfection. Vivre ainsi, ce n'est pas vivre; c'est végéter! Le jeune auteur avait raison : ces chagrins-là ne sont point touchants, et ils ressemblent fort à des ridicules. Ces observations étaient spirituelles, amusantes, elles ont

fait le succès de l'ouvrage; mais, par malheur, elles étaient *ingénieuses*, c'est-à-dire qu'elles n'étaient pas justes, et nous l'avons dit à l'auteur lui-même très-franchement; sa surprise était grande lorsque, pour justifier notre critique, nous lui prouvions que les aventures de la vie privée n'avaient été dans aucun temps aussi romanesques qu'aujourd'hui. Il voulait douter encore et cherchait à nous confondre par des exemples, et il appelait les noms propres à son secours. Cette discussion avait lieu au Théâtre-Français, dans un des entr'actes d'un drame d'Alexandre Dumas : il y avait ce soir-là beaucoup de monde dans la salle, et surtout beaucoup de personnes de notre connaissance; nous avions beau jeu : à chaque citation de notre antagoniste, nous trouvions une réponse triomphante : « Je voudrais bien savoir, par exemple, nous disait-il en riant, ce que vous trouvez de romanesque dans l'existence de madame N..., que j'aperçois là-haut aux troisièmes loges en face; croyez-vous que cette petite femme toute ronde, qui passe sa vie à gronder sa cuisinière et à raccommoder les bas de son mari, ait dans ses souvenirs des aventures bien poétiques? — Oui, sans doute; cette petite femme-là, je la connais à peine, mais je sais d'elle le trait le plus touchant qu'on puisse imaginer. Cette femme est un ange. — Quoi! cette femme qui a un bonnet noir avec des rubans feu est un ange! qu'a-t-elle donc fait de si touchant? — D'abord vous saurez que c'est la femme de mon notaire, et que mon notaire, qui est, du reste, un très-honnête homme, a eu le malheur, dans sa jeunesse, d'être un bel homme, adoré des femmes. Retenez bien ceci. En 1821, il se maria, et sa femme fit comme toutes les autres femmes, elle l'adora. Son époux et deux beaux enfants, *gage d'une union chérie*, se partageaient son cœur. Elle était heu-

reuse, parfaitement heureuse. Une voisine, une cousine bien intentionnée, souffrait de ce bonheur comme toute voisine et cousine bien intentionnée; cette joie si pure lui faisait mal, elle sentait le besoin de la troubler; elle court donc un jour chez son amie, et, la voyant toute joyeuse, elle vient lui serrer la main affectueusement, lève aux cieux des regards pleins d'une pitié cruelle, et laisse tomber ces simples mots : — Pauvre femme! Être heureuse et s'entendre traiter de pauvre femme, c'est apprendre un malheur. — Qu'est-il arrivé? s'écria l'épouse inquiète. — Rien, dit la voisine en feignant de dissimuler; puis elle ajouta d'un air faussement indifférent : Ton mari est sorti? — Oui, il est allé voir le fils de M. D..., dont il est le subrogé tuteur. — Il te dit cela, mais ce n'est pas le fils de son client qu'il est allé voir. — Qui donc? — C'est son fils, malheureuse, un enfant qu'il a eu avant son mariage; la mère est morte, c'est madame Dutillois, une femme superbe qu'il aimait comme il n'a jamais aimé aucune femme. — Quoi! mon mari a eu un fils avant son mariage? — Le petit a déjà huit ans, est dans une pension à Vaugirard. Il est ravissant, on ne peut pas voir un plus bel enfant. — Ah! mon mari, dit la jeune femme avec émotion, c'est bien mal! — Oui, c'est bien mal, s'écrie à son tour la voisine, se méprenant sur le sens de cette exclamation. Que veux-tu, ma chère! les hommes sont des monstres, ils n'en font pas d'autres. Je suis fâchée de t'avoir appris ce secret; mais j'ai pensé qu'il valait mieux que tu en fusses instruite; une femme aime toujours à savoir ces choses-là. Et disant ces mots, elle s'éloigne satisfaite du chagrin qu'elle croit avoir causé, pour laisser à son amie le loisir d'en souffrir amèrement. Mais à peine est-elle partie, que la jeune épouse met son châle et son chapeau, envoie chercher un fiacre et

court à la pension de Vaugirard. Là, elle se nomme et fait demander le fils de son mari, et elle ordonne qu'on transporte chez elle la couchette, le linge et tous *les effets* de l'enfant; puis elle le ramène chez elle, l'embrasse tendrement, et l'envoie jouer dans le jardin avec son frère et sa sœur. Le soir, vers six heures, M. N... rentre pour dîner, et voit qu'on a mis cinq couverts : — Eh bien ! ma femme, s'écria-t-il, nous avons donc du monde à dîner aujourd'hui? je vois un couvert de plus. Quel est le convive? — Un convive charmant, répond madame N..., que j'ai invité moi-même, et que tu aurais dû depuis longtemps m'amener. M. N... vit alors dans le jardin son fils aîné qui jouait avec ses autres enfants; mais ce qu'il y a de plus beau, c'est que cet enfant, qui est maintenant un grand jeune homme, ne sait que depuis le jour où il a été appelé par la loi de recrutement à tirer au sort que madame N... n'est pas sa mère. N'ai-je pas raison de dire que cette femme est un ange? le roman de sa vie vaut bien tous ceux que l'on invente pour nous amuser. » Cette histoire, que nous vous contons longuement aujourd'hui, mais que ce soir-là nous avions dite en quelques mots, n'avait pu convaincre notre adversaire. « Ce roman, disait-il, a déjà quinze ans de date, il ne prouve rien. Ce sont les mœurs actuelles que je trouve vulgaires, et je vous défie de me citer une aventure romanesque arrivée hier, et dans votre société. » En cet instant, une belle jeune femme entra dans sa loge. « Voici précisément madame de R... qui vient m'inspirer. — Madame de R..., une héroïne de roman? cette jeune folle qui rit toujours et qui se croit coquette parce qu'elle se moque de nous. — Madame de R..., je vous le dis, est l'héroïne du plus beau roman que vous puissiez rêver, l'objet de la plus vive passion que jeune et belle femme ait jamais inspirée.

— Et qui donc l'aime si tendrement? — Alfred de G... — Ah! c'est très-joli! Alfred de G... qui est en Amérique depuis deux ans! Il aime donc par correspondance? — Alfred, — mais n'en dites rien, — Alfred est en Amérique pour tout le monde, pour sa famille, pour ses créanciers, pour ses amis, et surtout pour le mari de madame de R.. — Mais pour elle, il est ici, et il n'a pas quitté la France un seul jour. — Comment savez-vous cela? — Par un hasard suivi d'une indiscrétion. — Je n'aurais jamais cru Alfred capable d'un tel dévouement; lui si élégant, si merveilleux, se résigner à vivre *incognito* à Paris! — A Paris? dites donc aux Batignolles. Mais il commence à se lasser de son exil. J'ai vu ce matin une lettre de lui datée de Philadelphie, par laquelle il fait pressentir son prochain retour en Europe. — C'est probablement pour cela que madame de R... paraît si joyeuse ce soir. J'en conviens, le roman est plein d'intérêt. — Je vous en raconterais de plus admirable encore, si l'on pouvait tout dire; mais regardez cette charmante personne qui lorgne de notre côté : c'est une jeune femme de province, encore une héroïne de roman. Elle était un soir paisiblement rêveuse à sa fenêtre, lorsqu'on lui remit un billet conçu en ces termes : « Madame, voulez-vous être » reine?... Je vous aime et suis roi. » Ce billet était signé : Adolphe Ier. Après l'avoir lu, la subite reine, par la grâce de l'amour, leva les yeux, et aperçut à la fenêtre d'une maison située en face de la sienne, un jeune homme d'une figure pâle et maladive, qui la regardait tendrement en posant la main sur son cœur. Une femme d'un âge mûr était assise près de lui, et faisait à notre héroïne des signes d'intelligence qui voulaient dire : Ne vous fâchez pas. Le endemain, cette bonne dame vint voir la fausse reine pour lui demander pardon des extravagances de son fils. « Ayez

pitié de lui, madame, disait en pleurant cette pauvre mère; il est fou, et sa folie est de se croire roi et de vous aimer; il passe des journées entières à regarder vos fenêtres, à vous envoyer les plus tendres paroles; s'il voit entrer chez vous quelque habitant de la ville, il tombe dans des accès furieux de jalousie; il vous écrit de longues lettres de reproches, je les brûle; mais alors il se désole parce que vous ne lui répondez pas. De grâce, souriez-lui doucement quand il vous reverra; un sourire lui fera tant de bien! » Cette situation singulière, cet homme devenu fou par amour pour elle, ce roi imaginaire qui lui donnait son nom dans sa pensée, ont inspiré à notre belle provinciale des vers très-gracieux, que nous voudrions pouvoir citer entièrement; ils commencent ainsi:

Depuis longtemps une pâle figure
Restait toujours pensive auprès de moi
Si je fuyais j'entendais un murmure;
Sa voix plaintive augmentait mon effroi.
A son salut s'il me voyait sourire,
Si je semblais comprendre sa douleur,
Il paraissait heureux jusqu'au délire,
Et demandait grâce pour son bonheur.
. . . .

Après ce récit, que nous avions, comme l'autre, fort abrégé ce soir-là, nous pensions avoir persuadé notre incrédule auteur, lorsqu'il nous dit avec malice, en désignant un grand monsieur à cheveux gris, qui paraissait très-respectable : « Voilà enfin un personnage antiromanesque; il n'a jamais eu d'aventure, ce brave homme-là. — N'en jurez rien, ce brave homme est un avoué de province, et il a eu, dans sa vie honorable, un petit roman qui aurait bien pu l'envoyer aux galères, si ses ennemis, moins généreux, s'é-

taient donné la satisfaction de le publier. — Ah! mon Dieu! qu'a-t-il donc fait? — Il a séduit une pauvre jeune fille dont il était tuteur, et, après l'avoir déshonorée, il a refusé de l'épouser. — Un tuteur séduire sa pupille! mais c'est une infamie pour laquelle on va au bagne... — Ou l'on se fait professeur de moralité. Vous le voyez, tout est roman aujourd'hui; on se dédommage de la vulgarité des moyens par l'extraordinaire des circonstances; on fait en action ce que M. de Sainte-Beuve a fait en poésie. Les poëtes allaient jadis chercher les Muses sur le Pinde; lui les a attirées rue Saint-Jacques et dans nos modestes faubourgs. On faisait des vers avec les plus beaux mots, les voiles, les étoiles, les fleurs, les pleurs, l'onde et le monde; on chantait la fureur des flots, la hauteur des palmiers, les roses, les abeilles, les papillons; lui a célébré les humbles capucines d'un cinquième étage, la tristesse des rues, les mœurs bourgeoises de la Cité, et il a mis dans ces naïves peintures une charmante couleur de poésie, et il a créé un genre nouveau plein de grâce et d'originalité. Ainsi l'on fait aujourd'hui; on appelle le roman à soi; on le fait marcher de front avec ses travaux; on l'attire dans sa retraite au lieu de l'aller chercher par le monde, comme don Quichotte, la lance au poing; maintenant il porte une blouse et une calotte grecque au lieu d'un casque de cavalier; il ne s'effraye d'aucune vulgarité; il se promène en cabriolet de place et en *milord découvert;* il va au concert Musard, il dîne à trente-deux sous; rien ne le désenchante, rien ne le rebute. Bien mieux encore! il poétise les choses les plus froidement commerciales: les annonces de journal, par exemple. — En vérité? et que peut dire, en amour, une annonce de journal? Je vous aime pour la vie? — Non, mais je vous attendrai rue de... n° tant, depuis telle heure jusqu'à telle heure. — Et comment dit-on

cela! — On fait une annonce quelconque, qui se termine par ces mots : « S'adresser, pour les renseignements, à » M. Lefebvre ou Bernard, rue de... » — Ah! puisque les annonces de journaux sont des lettres d'amour, j'en conviens, tout le monde aujourd'hui est romanesque... si ce n'est pourtant les femmes sentimentales; laissez-moi du moins cette exception. — De grand cœur; car je hais comme vous ces héroïnes obstinées d'un roman rebelle, qui passent leur vie à étudier des poses de mélancolie, et à débiter tous les lieux communs imprimés sur l'amour depuis des années; qui font de l'érudition polyglotte à propos de toutes les peines du cœur; qui citent en italien un passage de Manzoni à propos d'amants séparés, une pensée de la *Cassandre* de Schiller à propos d'un présage dédaigné, et des vers de Byron à propos de tout; femmes sans cœur qui profanent la religion du cœur, femmes sans imagination que dévore l'imagination des autres, amantes sans amour, folles sans folie, navires sans voiles, chimères sans ailes, roses manquées qui ne doivent jamais fleurir; je vous les abandonne très-volontiers. Je m'intéresse peu aux égoïstes que tourmente le besoin d'aimer. »

Trois ans à peine se sont passés depuis cette conversation, et déjà bien des événements sont venus nous donner raison : le jeune auteur incrédule a été lui-même le héros de plus d'une aventure, et dernièrement encore, un jaloux poursuivant un rival, et trompé par une ressemblance, a failli le tuer. Conclusion : bizarrerie de notre temps, événements romanesques et mœurs bourgeoises; ceci vous explique l'origine du roman intime.

LETTRE XXVI

22 novembre 1839.

Récits des plaisirs de l'été. — Je me suis amusé. — Je me suis ennuyé. L'embonpoint capricieux.

Paris commence à revenir de la campagne, et nous revenons avec lui. Que pouvions-nous dire en son absence? A quoi sert d'être écho fidèle quand on n'a rien à répéter? Maintenant tout se ranime, la morte saison est passée, voilà l'hiver, réjouissons-nous; la pluie tombe par torrents, le vent souffle avec fureur, vivent le déluge et l'aquilon, heureux présages des plaisirs!

La conversation des salons en ce moment est une longue suite de questions pour la plupart sans réponse. Les arrivés d'hier disent avec empressement : Je ne sais rien, que fait-on? que lit-on? que joue-t-on? de quoi parle-t-on? quelle pièce faut-il aller voir? quelle est l'étoffe à la mode?

Les habitants de Paris reprennent : D'où venez-vous? qu'avez-vous vu? quelle nouvelle rapportez-vous? étiez-vous à R... en même temps que madame de P...? avez-vous rencontré aux eaux d'Aix la duchesse de G...? avez-vous joué la comédie au château de G...?

Dans les premiers moments du retour, le dialogue est fort embrouillé; bientôt, heureusement, la médisance l'éclaircit. J'ai passé un mois chez les Demersac, dit l'un; Dieu! que j'ai eu froid dans leur vieux manoir! C'est très-beau, le donjon est admirablement bien conservé, mais c'est un vrai grenier. — Oh! ce devait être affreux; le moyen âge n'est supportable qu'avec un poêle dans chaque chambre. — Un poêle! bah! nous n'avions pas même un fagot dans la cheminée. Demersac est un homme administratif; jamais

chez lui on n'allume de feu avant la Toussaint, c'est la règle. Ce n'est point par avarice, c'est par système; car, une fois la Toussaint venue, il mettrait le feu à la maison sans y regarder. Ses gens vous accablent des combustibles les plus variés, de bûches énormes, de charbon de terre, de sarments, de mottes, de pommes de pin; ils ne vous refusent plus rien, la Toussaint est venue! — Eh bien, l'année prochaine, arrangez-vous pour n'aller chez Demersac qu'après la Toussaint. — Je me suis déjà arrangé pour l'année prochaine; je compte n'y pas aller du tout.

— Moi, reprend un autre voyageur, j'ai passé mon été très-agréablement, tantôt chez ma cousine de Bellerive, tantôt chez mesdames Letilloy, toutes femmes éminemment spirituelles (il y a des gens qui ne connaissent que des femmes éminemment spirituelles, et qui, par malheur, ne racontent jamais d'elles que les plus lourdes niaiseries); je me suis fort amusé; par exemple, dans nos promenades, ma cousine de Bellerive était insupportable. Elle a l'horreur des crapauds, elle en voit partout; elle me rendait l'homme du monde le plus malheureux, à chaque instant elle m'appelait: Mon cousin, un crapaud, un crapaud, mon cousin! J'avais beau lui dire: C'est une grenouille, elle s'enfuyait; et il nous fallait prendre un autre chemin; et puis elle ne peut pas marcher sur l'herbe ni sur le chaume, ça lui fait mal au cœur. De sorte que nous ne pouvions jamais nous promener que sur la grande route, ce qui n'était pas toujours très-champêtre. Mesdames Letilloy, c'est tout autre chose: elles sont braves, ces deux jeunes femmes. Ce ne sont point des petites-maîtresses, elles n'ont peur ni des crapauds, ni des couleuvres; ça me va, ces femmes-là. Ce sont de vraies voyageuses, elles sont ravissantes à la campagne; seulement madame Édouard est un peu mauvaise joueuse, elle a de

grandes prétentions au billard, et quand elle perd, elle entre dans des fureurs épouvantables. C'est de l'orgueil, mais c'est égal, elle est quelquefois bien dure : un jour, elle a voulu me faire accroire que j'avais triché, vraiment; et puis, une autre fois que sa belle-sœur l'avait gagnée, elle était si fâchée contre elle, qu'elle est allée jusqu'à lui reprocher sa naissance; madame Auguste est la fille d'un charcutier, mais riche, riche, riche; ça m'a fait bien de la peine. Cette pauvre petite madame Auguste, qui est si élégante, si distinguée, et qui justement n'a pas du tout l'air d'être la fille de son père! elle en a pleuré, et ces dames sont restées brouillées pendant huit jours. Elles faisaient semblant d'être malades, et restaient toute la journée dans leur chambre; elles me laissaient dîner seul; mais leurs deux enfants ont eu la fièvre scarlatine, et ça les a tout de suite réconciliées.

— Quoi! monsieur, vous appelez cela passer l'été très-agréablement! Quels charmants plaisirs! se promener sur la grande route, jouer au billard avec des femmes qui se disputent, dîner seul et soigner des enfants qui ont une fièvre rouge! vous n'êtes pas difficile à amuser. — Ce n'étaient que de petits nuages, qui ne nous ont pas empêché de nous divertir infiniment; d'abord, ces deux dames sont éminemment spirituelles.

— Moi, dit un troisième intèrlocuteur, j'avoue que je me suis fort ennuyé : j'ai passé deux mortels mois chez les Chèvremont, des vaniteux avares! c'est tout dire. Rien n'est plus triste, à mon avis, que d'être affreusement mal chez des gens qu'on envie malgré soi à tous les moments, que de souffrir toutes sortes de privations, entouré d'un luxe admirable. Figurez-vous un château magnifique où l'on manque de tout, un immense salon où l'on ne se tient que

parce qu'il est trop bien meublé. On habite les petits appartements, c'est-à-dire qu'on s'entasse dix personnes dans un boudoir où l'on ne serait bien qu'en tête à tête, en se plaisant et en s'aimant beaucoup : on y étouffait. Aussi la petite baronne de R... et moi nous passions notre temps dans le jardin. Figurez-vous une salle à manger, longue comme un réfectoire, sculptée, ornée de la plus riche façon, et point de tapis sur la table ! Du vin de cabaret dans des cristaux dignes d'un roi ; du linge de toute beauté mal blanchi, mal repassé ; des assiettes du Japon mal essuyées ; du pain humide et grisâtre, affectant des formes parisiennes ; des ragoûts exigus, mystérieux et prétentieux, dont l'origine est impénétrable, mais dont l'horrible assaisonnement est certain. Oh ! ne me parlez pas de ces gens qui veulent être à la fois grands seigneurs et raisonnables ; ils se permettent un cuisinier, mais c'est à condition qu'il sera mauvais. J'oubliais de vous dire que, sous prétexte de sa santé délicate, madame de Chèvremont nous envoyait tous coucher à neuf heures. On éteignait les lampes, on fermait les fenêtres ; à dix heures tout le château était plongé dans le sommeil, excepté nous, cependant ; nous nous réunissions trois ou quatre dans l'appartement de la petite baronne ; c'est une femme assez gentille et qui ne cause pas mal. Là, nous tâchions de nous dédommager quelques moments des ennuis de la journée. Fagerolles était des nôtres, et sa folle gaieté nous était d'un grand secours ; il a le talent de contrefaire tout le monde, il contrefait madame de Chèvremont de la manière la plus plaisante. Je ne sais comment il fait pour lui ressembler ainsi, mais c'est à mourir de rire. Un soir, il avait emprunté un châle et un bonnet à la baronne, la vieille femme de chambre de madame de R... lui avait aussi confié un tour de cheveux orange tout à fait pareils à ceux

de madame de Chèvremont, et voilà que, sans nous prévenir, il est entré tout à coup à une heure du matin comme nous étions en train de prendre le thé ; nous avons cru que c'était elle. Il nous a fait une peur ! ah ! nous en avons bien ri ! Le frère de la baronne a fait sur cette mystification une chanson ravissante qu'il est allé chanter sous les fenêtres de madame de Chèvremont, en s'accompagnant de sa guitare. De son côté, la baronne, qui ne dessine pas mal, a fait du vieux Chèvremont une charmante caricature. Le brave homme est représenté à cheval, en bonnet de nuit et en robe de chambre sur son poney ! il est délicieux ; vous verrez cela dans mon album.

— Mais il me semble, monsieur, que vous vous êtes fort amusé dans ce château si ennuyeux? Vous passiez la journée à vous promener avec la petite baronne ; le soir, vous vous réunissiez chez elle avec de joyeux compagnons. Vous restiez là jusqu'à une heure du matin à rire, à faire des chansons, des caricatures. Je doute que les plaisirs de votre hiver vaillent les ennuis de votre été. — Vous avez l'air de m'envier, monsieur ; je vois que vous n'êtes pas très-satisfait de la manière dont vous avez joui de la belle saison.

— Moi, monsieur, répond le quatrième interlocuteur, vieillard assez spirituel, qui s'est accordé le droit de tout dire, je ne suis ni content ni mécontent ; je ne me suis ni amusé ni ennuyé. A mon âge, respirer un air pur et regarder un beau paysage, c'est le seul plaisir que l'on demande à la campagne. J'étais chez madame du Treillage, une très-aimable personne que je connais depuis longtemps, et chez laquelle je suis traité tout à fait en ami de la maison, un peu trop même, et j'aurais le droit de m'en plaindre, ajouta le malin vieillard, car il est de certaines attentions que madame du Treillage avait pour les gens qui lui rendaient

visite et qu'elle supprimait pour moi. Oui, je m'explique : pour tout le monde elle est grasse et bien faite, et pour moi elle osait être maigre à faire peur. Vous riez, mais c'est la vérité. Le matin à déjeuner nous étions seuls ensemble, elle apparaissait en simple peignoir : c'était une ombre, un vrai squelette ; les plis de sa robe tombaient droits jusqu'à terre, elle me faisait pitié ; et puis tout à coup à dîner (il y avait toujours grand monde à dîner), elle revenait avec la plus jolie taille, ronde, coquette, gracieuse : c'était charmant. Dans cette subite métamorphose, je remarquais des variétés qui m'amusaient beaucoup. La beauté de sa taille augmentait en proportion de l'importance et de la dignité des personnes qu'elle attendait. Elle fait grand cas des titres, vous le savez. Or, pour un comte, elle n'était que potelée et rondelette ; pour un marquis, c'était la Vénus de Milo ; pour un lord, elle se faisait une tournure circassienne ; pour un duc, ses grâces allaient presque jusqu'à l'obésité ; et pour moi, rien... pour moi, qui suis un vieil ami de sa famille, moi qui ai rendu de si grands services à son mari, elle ne faisait pas les moindres frais : c'était humiliant. Je méritais qu'elle eût pour moi plus d'égards et plus... d'embonpoint.

— Que vous êtes tous méchants ! s'écrie la jolie madame H..., et que c'est mal de médire ainsi des châtelains qui vous ont si bien reçus ! Ne vous ont-ils donc invités à venir tout l'été chez eux que pour y étudier plus à votre aise leurs défauts ?

— Oui, sans doute, puisqu'ils ne nous ont pas offert d'autres plaisirs.

— Mais vous-même, madame, n'avez-vous pas découvert quelques petits ridicules chez les Montbert pendant les trois mois que vous êtes restée chez eux ?

— Ah! monsieur, je ne pensais guère à chercher leurs ridicules. Cette pauvre Stéphanie est si malheureuse, que je ne songeais qu'à la consoler.

— Madame de Montbert est malheureuse! quel chagrin a-t-elle donc?

— Quoi! vous ne savez pas cela? Elle devait épouser Adolphe, le fils aîné du général G...; elle l'aimait à la folie; mais sa mère s'est opposée à ce mariage, et l'a forcée à épouser Armand, qu'elle déteste. Armand a su par Frédéric que Stéphanie aimait Adolphe; il a chargé Ferdinand de les espionner, et, par malheur, une lettre d'Adolphe à Stéphanie est tombée dans les mains de ce maudit Ferdinand. Je crois, moi, que c'est Caroline qui lui a envoyé cette lettre. Ferdinand a donné la lettre à Armand, qui a fait une scène épouvantable à Stéphanie, et lui a défendu de jamais revoir Adolphe. C'étaient des larmes, des cris! Ah! nous avons passé un été bien triste!

— J'en conviens, vous valez mieux que nous, madame: dénoncer les ridicules de ses amis, c'est affreux; mais trahir leurs secrets, c'est très-charitable.

La morale de tout ceci est qu'on est bien fou de se gêner pour recevoir à la campagne des importuns qui ne trouvent souvent chez vous que le plaisir de s'amuser à vos dépens; qu'il ne faut admettre dans la vie intime que les amis que l'on connaît depuis longtemps et sur qui l'on peut compter. Pour nous, en écoutant de tels récits, nous nous réjouissions sincèrement d'avoir refusé les agréables invitations qui nous ont été faites; il est cruel d'aller s'enfermer un mois chez des amis pour découvrir qu'ils sont beaucoup moins aimables qu'on le croyait; qu'ils ont toutes sortes de manies, de prétentions, de défauts; qu'ils sont avares, qu'ils sont vaniteux, et surtout qu'ils sont ennuyeux.

Il vaut mieux passer l'été à Paris et garder ses illusions; la santé y perd, mais l'amitié y gagne, et elle mérite bien qu'on lui fasse un tel sacrifice. Les amis qui peuvent supporter l'épreuve de la campagne sont si rares, et ceux qui la supportent avec avantage sont si dangereux! Après trois mois de solitude dans un château, il faut se haïr ou s'aimer. C'est à Paris seulement qu'on peut résoudre ce beau problème des douces relations sans intimité, qu'on peut se voir tous les jours avec le plus grand plaisir et la plus parfaite indifférence. Paris a pour les affections un climat vague, ni chaud, ni froid, ni bon, ni mauvais; c'est moins qu'une serre tempérée : c'est une atmosphère d'orangers où rien ne fleurit, mais où rien ne meurt.

LETTRE XXVII

30 novembre 1839.

Les trottoirs de Paris. — Les étrangères. — Le monde savant bouleversé.

Ah! que de monde! que de monde il y a maintenant sur les trottoirs de Paris! on ne peut y suivre tout droit son chemin. A chaque instant il faut se ranger pour céder la place à quelque promeneur, ou respectable ou menaçant.

C'est un digne vieillard en douillette puce, que promène un domestique en redingote pour se donner un faux air d'ami.

C'est une aïeule vénérable qui promène une levrette folâtre mise dans le dernier goût : spencer de velours vert, collier de maroquin cerise.

C'est une femme grosse de six mois se traînant avec peine.

C'est une institutrice tenant par la main deux charmantes petites filles. Elle marche d'un pas mesuré en prenant un air grave et grondeur. Son immense chapeau est taillé sans goût et noué sans coquetterie. La pauvre fille n'a qu'une pensée : cacher qu'elle est jeune et surtout qu'elle est jolie; on lui a bien souvent reproché ce grand défaut; mais on lui sait gré des efforts qu'elle fait pour s'en corriger.

Voici les promeneurs respectables; les promeneurs menaçants sont plus nombreux :

C'est un commissionnaire qui porte un bois de lit posé en travers sur ses crochets.

C'est une bouquetière dont la hotte est remplie d'arbustes, prenez garde à ses frais rosiers; ils n'ont peut-être pas de roses, mais ils ont à coup sûr des épines.

C'est une marchande de poisson, dont l'étal est arrangé avec beaucoup de symétrie. Ses luisantes anguilles, symboles de l'éternité, sont placées au centre; les autres poissons, perches et merlans, s'arrondissent en forme d'éventail sur les bords de l'étal qu'ils dépassent injustement. Ils envahissent de chaque côté une partie de la voie publique. Passez vite.

C'est une blanchisseuse qui porte un énorme panier carré. Mantelets garnis de dentelles, tremblez.

C'est un superbe charbonnier qui transporte un superbe sac de charbon. Frémissez, chapeaux de satin blanc!

C'est un jeune serrurier qui folâtre, une barre de fer sur l'épaule; il est curieux, il a l'imagination éveillée, car tous les serruriers sont spirituels, constatons cette observation en passant; il a cru reconnaître une gentille soubrette de ses amies, il se retourne vivement pour la regarder et la barre de fer tourne avec lui!... Garde à vous!

C'est un peintre-vitrier, il porte sur son dos des carreaux

hors de toutes proportions, et dans chaque main un seau rempli de couleurs, il peut vous éclabousser en vert ou en rouge; choisissez.

C'est un garçon épicier chargé comme une diligence; il porte un pain de sucre, un baril d'anchois, un bocal d'abricots à l'eau-de-vie, du sel, du poivre, de l'huile et du vinaigre; c'est une salade qui se promène, des paquets de bougies, des paquets de chandelles, etc., etc., et une cruche d'huile à quinquet : le danger est là; passez au large.

C'est un chien de boucher dont le collier est hérissé de pointes de fer.

C'est un jeune pâtissier qui porte sur sa tête l'entremets sucré, le plat prétentieux de plusieurs dîners

C'est un enfant rêveur qui va à l'école et qui marche si lentement qu'il vous empêche d'avancer. Ou bien c'est un écolier joyeux qui rentre au logis et qui court si vite qu'il vient se heurter contre vous.

Toutes personnes enfin pour qui vous ne comptez pas sur la terre, qui suivent leur chemin sans penser que ce chemin est aussi le vôtre, qui marchent à leur but sans vous voir, et dont le destin est de vous arrêter.

Nous ne dirons pas comme Odry dans *M. Cagnard:* C'est surtout dans les quartiers populeux que l'on rencontre beaucoup de monde; nous dirons : C'est surtout dans les quartiers élégants : la rue de la Paix, la rue de la Chaussée-d'Antin, la rue Laffitte, la rue du Bac, la rue du Faubourg-Saint-Honoré, sont maintenant peut-être plus passantes que la bruyante rue Neuve-des-Petits-Champs, la *délirante* rue Saint-Honoré et l'infernale rue de Richelieu. Nous ne parlons pas de la rue Vivienne, où les passants, pressés, poussés, unis deux à deux le long des trottoirs, semblent danser une

sarabande, pas de caractère où toutes les nations figurent, ballet universel mille fois plus vivant encore que le fameux galop de Musard; la réputation de cette rue classique et cependant fantastique est faite depuis longtemps.

Eh bien! c'est dans ce tourbillon épouvantable qu'il nous a fallu tourner pendant huit jours sous l'affreux prétexte de montrer Paris à une famille anglaise. Ces dames, au nombre de douze : une mère, une tante et dix jeunes filles, nous avaient fait l'honneur de nous choisir pour *cicerone* (prononcez domestique de place); nous ne disons rien des jeunes garçons, il n'y en avait que cinq, et leur père s'était chargé de les promener. Les deux premières merveilles que la famille a demandé à voir en arrivant à Paris, c'est la colonne de la place Vendôme, et le diamant de la Comédie-Française, mademoiselle Mars. Les familles anglaises commencent toutes par là. Nous sommes donc allés voir la colonne; ces dames ont fait, sur la grandeur et la fragilité des choses humaines, des réflexions philosophiques auxquelles nous avons répondu par des pensées ingénieuses que nous vous épargnons. De la colonne à l'obélisque, il n'y a qu'un pas, c'est-à-dire de la place Vendôme à traverser les rues Castiglione, de Rivoli et la place Louis XV. On admire l'obélisque, nouvelles réflexions philosophiques sur les vanités terrestres, sur l'aiguille du désert, qui vient orner la plus bruyante des cités, où elle sert, dit-on, de paratonnerre. Nous entrons dans le jardin des Tuileries, et chacun de regarder passer notre charmante procession. Plusieurs jeunes gens bien mis et mal élevés lorgnent avec affectation ces demoiselles, qui se mettent à rire de la tournure plaisante de ces merveilleux. Après une heure de promenade, commence la course des magasins. On nous conduit chez mademoiselle Baudrant. La mère, la tante et

les deux aînées sont seules admises à visiter ce sanctuaire. Le reste de la famille nous attend à la porte dans les voitures. D'abord on admire les salons de ce temple du goût, ces hautes portières en tapisserie, ces beaux vases du Japon remplis de plumes blanches, de bouquets de toutes couleurs; avenir des belles parures, fleurs toujours fraîches, à chaque instant renouvelées, car elles ne restent dans leur vase que juste le temps d'être choisies. On demande à essayer une forme de chapeau, alors les armoires de Boulle sont ouvertes, et les plus charmantes capotes s'offrent aux regards. Quatre chapeaux sont commandés. Un chapeau maternel en velours des Indes orné de branches de feuillage en velours vert. Pour la tante qui est encore fort belle, une adorable capote en satin et crêpe lisse bouillonné, fleurs en velours et marabout. Pour chacune des deux jeunes filles, une charmante capote de velours noir ornée d'une petite plume noire posée avec une coquetterie impossible à décrire. Nous partons et nous allons rejoindre la famille que nous trouvons livrée à mille plaisirs. Toute la musique ambulante et aérienne de Paris est rassemblée autour des voitures, tous les Savoyards, singes et marmottes sont là. *Jean bonhomme*, le singe le plus aimable de la capitale, épuise tous ses talents pour amuser nos petites filles, dont les rires joyeux ont attiré la foule, et dont la beauté toute britannique fait l'admiration des assistants. *Jean bonhomme* joue des cymbales, il balaye la rue, il prend dans sa poche un passe-port qu'il montre au commissaire de police; il fait tous ses tours enfin. La vue de ce singe célèbre nous fait rire à notre tour; nous nous rappelons avoir vu coudre son petit habit rouge par une aimable et spirituelle femme de nos amies. Oui, nous l'avons surprise un jour, au coin du feu, cette bonne dame de charité, occupée à tailler la veste de

Jean bonhomme; la misère du pauvre quadrumane, que son maître, Savoyard de sept ans et demi, n'avait pas le moyen de parer dignement, lui avait fait pitié; elle avait voulu venir au secours d'un singe si comme il faut, d'un singe de génie; et pour l'aider, ainsi que son maître, à faire fortune, elle avait sacrifié noblement un vieux châle pour lui confectionner un habit. C'était très-généreux... N'importe, une femme d'un âge, d'un air respectable, cousant sérieusement une veste de singe, c'était fort plaisant.

Il fallait encore six chapeaux. Quelle couleur choisira-t-on? Bleu? rose? Je voudrais un chapeau *fou!* s'écria miss Cécilia: D'abord nous avons peine à comprendre que *fou* veut dire *feu.* Ce projet nous saisit d'épouvante; les six chapeaux devant être pareils, c'était affreux! Un chapeau feu, c'est une fantaisie assez agréable, mais six chapeaux *feu* dans la même famille, c'est un incendie. On se décida pour le blanc, c'est plus calme. Madame Golberg, célèbre par l'invention des capotes *ouatées,* fut choisie pour cette commande. Ses chapeaux en chenilles croisées, en velours frangés, sont trouvés charmants. On se hâte d'arriver *à la Péruvienne,* boulevard des Italiens, pour choisir des mantelets. Les plus distingués sont en cachemire blanc doublé de satin cerise, garni d'effilés; la belle tante en choisit un pour elle. Pour les jeunes filles, on les prend noirs, doublés de bleu. Là, de délicieuses coiffures séduisent la mère. Ce sont des demi-bonnets ornés d'une couronne de fleurs. Coquette ruse, ingénieux moyen de prolonger sans remords la jeunesse dans la parure; de porter encore des guirlandes de fleurs dans l'âge des souvenirs; et l'on a raison, car cela sied très-bien. Les couleurs hasardées ne sont permises qu'à de très-jeunes visages. A soixante ans, portez du rose, c'est le reflet qui sied le mieux; mais por-

tez-le en femme raisonnable, avec des robes montantes et sur des bonnets maternels.

Nous avons fait encore bien d'autres courses dont nous vous parlerons plus tard; il faut d'abord vous dire que pour satisfaire la curiosité de nos belles insulaires, nous les avons menées au Théâtre-Français. Mademoiselle Mars ne jouait ce soir-là que dans une pièce, ce dont nos jeunes Anglaises se plaignaient amèrement. « Mistriss Blackway, ma cousine, disait miss Lucy, n'est restée que six jours à Paris l'année dernière, et elle a vu mademoiselle Mars dans deux pièces le même soir. » Tels étaient leurs regrets; mais quel fut leur étonnement : mademoiselle Mars jouait le rôle de la duchesse dans *les Dehors trompeurs*. Dans ce rôle, la grande actrice se métamorphose; ce n'est plus cette héroïne de roman, douce et passionnée, cette femme aux émotions contraintes, qui sait mourir de chagrin en robe de bal; ce cœur brisé, qui sourit avec tant de grâce, cet ange de résignation et de bonté; c'est une grande dame spirituelle, insolente, enjouée, vive, moqueuse, et rieuse à faire envie; ce n'est plus enfin mademoiselle Mars, c'est *mademoiselle Contat*. La famille anglaise était enchantée. Elle trouvait cette duchesse adorable, mais elle restait confondue; on ne lui avait pas prédit ce genre d'admiration. Miss Lucy, n'y comprenant plus rien, disait toujours : « Mistriss Blackway, ma cousine, raconte que mademoiselle Mars l'a tant fait pleurer!... — Mistriss Blackway a raison. Quand vous verrez *Louise de Lignerolles*, vous pleurerez. En attendant, mesdames, écoutez *les Deux frères*, et regardez mademoiselle Doze qui est si jolie. » Pour la jeune débutante, nouveaux applaudissements dans la salle, nouvel enchantement dans notre loge. Mademoiselle Doze a fort bien joué la grande scène du second acte; elle a obtenu un succès de

larmes. — Monrose a été parfait dans le rôle du vieux marin. Il est impossible d'être à la fois plus comique et plus attendrissant.

Le monde savant est bouleversé par l'apparition d'un nouveau phénomène. Il s'agit d'une fausse anguille, d'un faux lézard, que l'on s'arrache; chacun se dispute la découverte du *Proteus anguineus*. Ce poisson qui a des pattes, ce lézard qui n'a point d'yeux, habite le séjour inhabitable, c'est-à-dire le cœur de la terre. On ne le trouve que dans la rivière souterraine qui traverse les grottes d'Adelsberg. C'est là que notre ami le voyageur en a pêché un l'année dernière, avec la facilité et l'adresse que donne un florin dans ce pays. Il y en a un dépôt considérable chez l'épicier du village qui les cède à de fort bonnes conditions morts ou vivants. Nous croyons devoir donner ce renseignement à messieurs les naturalistes qui cherchent le *Proteus* en ce moment par toute la terre. Nous ajouterons aussi, pour compléter leurs pénibles observations sur les mœurs de cet intéressant lézard, autre ami de l'homme, que le *Proteus* vit à merveille au fond d'un sac de nuit, sans eau, même quand le bocal qui le renfermait s'est brisé. Cette observation a été faite par notre ami, qui a retrouvé à Venise en parfaite santé, dans la poche de son gilet, le *Proteus anguineus* qu'il avait emporté d'Adelsberg. Un prix est, dit-on, proposé dans une savante université d'Allemagne. Question : Le *Proteus* qui n'a pas d'yeux y voit-il clair? — Plusieurs naturalistes ont répondu : Il est myope.

LETTRE XXVIII

20 décembre 1839.

Les prétentions. — Voyageuses célèbres. — Mademoiselle d'Angeville. Mademoiselle Améric Vespuce. — *Décivilisation* des Turcs.

L'heure du réveil général va sonner, le délire parisien s'annonce par les plus aimables symptômes; les angoisses du premier jour de l'an déjà se font sentir; les orchestres de bal déjà se font entendre; tout le monde est à son poste, chacun prépare ses moyens d'effet: les orateurs politiques s'exercent et font des phrases, les confiseurs font des pastilles et des devises, les conspirateurs font des cartouches. Les acteurs étudient des rôles nouveaux pendant que les hommes d'État tâchent d'oublier ceux qu'ils ont joués autrefois; chacun s'arme, les uns pour séduire, les autres pour nuire; et tout le monde se change pour tromper : les jeunes femmes achètent des robes de velours et des chapeaux à panaches pour se donner l'air respectable; les femmes de trente ans achètent des robes de gaze et des guirlandes de fleurs pour se donner l'air enfantin. Paraître ce qu'on est, c'est un crime; paraître ce qu'on n'est point, c'est un succès. Les prétentions seules animent la vie; sans elles on n'aurait rien à faire et l'on se mourrait d'ennui. Faire valoir la beauté qu'on a, faire briller l'esprit qu'on possède, dépenser une fortune réelle, et se parer d'un vrai talent, c'est bientôt fait; il ne faut pas beaucoup d'imagination pour cela : mais se recomposer une figure, se faire une mine grave quand on a un minois chiffonné, dépenser beaucoup quand on n'a rien; se poser en homme de science quand on est dandy, ou bien en Céladon quand on est homme de science; se faire papillon quand on est né abeille, ou se

faire tigre quand on est né mouton; passer pour une femme politique parce qu'on valse bien, ou pour une évaporée parce qu'on est mère de famille; faire croire qu'on est financier parce qu'on est astronome, et que l'on est auteur français parce qu'on est né en Allemagne : voilà ce qui est amusant, voilà ce qui occupe l'existence. Supprimez les prétentions dans ce cher pays de la franchise et du naturel, et vous n'aurez plus qu'une population d'oisifs ennuyés.

Les prétentions tiennent lieu des passions en France; ce sont elles qui font les révolutions; personne ne veut rester à sa place, chacun veut embrasser la profession de son voisin; on a horreur de ce qu'on sait, et l'on ne cultive avec plaisir que le talent que l'on n'a pas. Les hommes politiques s'épuisent à chercher la cause de nos troubles éternels, ils se demandent pourquoi les Français sont maintenant impossibles à gouverner : c'est que depuis cinquante ans, en détruisant chez nous toutes les croyances, on a excité toutes les prétentions; c'est qu'il est bien difficile d'administrer un pays où personne ne veut faire ce qu'il sait faire, où l'on ne trouve pour exercer avec empressement telles ou telles fonctions que des ignorants, qui justement ne seraient propres qu'à des fonctions opposées; c'est enfin que les hommes politiques qui se préoccupent de ces difficultés ne sont pas eux-mêmes à la place où ils devraient être. Or, comme il faut que l'ordre se rétablisse, avant que le bon sens revienne, avant que les militaires consentent à être des militaires, que les gens d'affaires se résignent à être des gens d'affaires, que les financiers se bornent à être des financiers; comme il faut avant cela qu'il se passe au moins cinquante autres années de querelles, de bouleversements et de sanglantes explications, nous prenons la po-

litique en patience, et nous constatons seulement la cause de toutes ces crises gouvernementales, en disant : La France n'est le pays des révolutions que parce qu'elle est le pays des prétentions. Le jour où chacun de nous mettra son orgueil dans les qualités qu'il tient de Dieu, nous serons guéris, et le monde se reposera.

Mais voilà que nous-même nous sortons de notre rôle. Hâtons-nous vite d'y rentrer. Les salons commencent à se repeupler ; à chaque moment on apprend le retour de quelque beauté célèbre. Des voitures de poste traversent Paris dans tous les sens. Les femmes nouvellement arrivées reçoivent de flatteurs compliments : « Que l'air de la campagne vous a fait du bien ! que vous êtes embellie, madame ! disent les empressés. — Que vous êtes heureuse, ma chère ! reprend une amie ; moi je ne suis ici que depuis deux jours, et je me sens déjà malade horriblement. » Puis on parle des pièces nouvelles, des concerts donnés, des plaisirs qu'on est censé avoir manqués, et il se trouve que cette personne, arrivée seulement depuis deux jours, est au courant de tout. Elle a déjà vu *les Premières Armes de Richelieu,* les *animaux de M. Carter, Clémence, Un cas de conscience ;* elle a entendu mademoiselle Garcia, madame Garcia, la symphonie de Berlioz, les concerts de Pleyel, etc., etc., etc. Alors on se met à rire de cette naïve inconséquence, et quelque moqueur dit avec malice : « Ah ! madame, si vous avez vu et entendu tout cela en deux jours seulement, je ne m'étonne plus que vous soyez un peu souffrante et fatiguée. »

Le *lion* du monde fashionable et intelligent est en ce moment la célèbre mademoiselle d'Angeville, cette voyageuse intrépide qui, l'année dernière, a gravi le mont Blanc, la première et la seule femme qui ait accompli ce dange-

reux pèlerinage. Chacun veut la voir ; on l'entoure, on l'interroge, et mademoiselle d'Angeville répond aux nombreuses questions dont on l'accable avec beaucoup de bonne grâce et d'esprit. Les privilégiés, c'est-à-dire ceux qui vont au-devant de toutes les distinctions, ont eu le plaisir d'admirer un fort bel album rapporté par mademoiselle d'Angeville, et qui contient le récit pittoresque de son voyage. C'est une collection de dessins faits à Genève, d'après les croquis que mademoiselle d'Angeville elle-même, tout en gravissant le mont Blanc, a pris d'après nature, si toutefois on peut appeler *nature* une suite de phénomènes plus étranges les uns que les autres, des ponts de neige dont on ne peut s'expliquer la formation, des glaciers bleu de ciel, des précipices lilas, des rochers vert-pomme, de la neige rouge comme du feu! Les premiers dessins représentent le départ de Chamouny; les habitants du pâle hameau regardent tristement s'éloigner la voyageuse et ses guides. Quelques vieillards haussent les épaules et disent : « La folle! quelle idée!... » L'ascension commence ; on gravit successivement les pics, *les dents*, *les aiguilles*, *les dômes*, *les cols*; on franchit les crevasses; on gèle de froid, on étouffe de chaud. Les yeux sont enflammés, les regards ne savent où se reposer; le soleil les brûle, la neige les éblouit. Telle page représente le moment où l'un des guides, attaché par une corde, éprouve un pont de neige; telle autre page représente le moment où la caravane s'arrête pour cueillir de fantastiques fleurs sur un petit gazon frais et riant, venu là on ne sait comment, et entouré de glaces éternelles. Mais de tous ces tableaux si intéressants, celui qui cause le plus d'impression, c'est celui où l'on voit la terrible muraille de glace qu'il faut gravir avant d'atteindre le sommet du mont Blanc : c'est sans doute l'escalier

fatal qui a jadis tenté l'orgueil des géants. Trois cent cinquante marches taillées dans la glace! et il faut grimper à cette affreuse échelle après de longues journées de fatigues, après de froides nuits sans sommeil, quand l'air est mortel, quand l'assoupissement léthargique vous gagne, quand vos guides si intrépides s'évanouissent, quand votre chien lui-même se décourage et refuse de vous suivre! gravir cette échelle glacée... Oh! c'est impossible, la volonté manque, une femme ne peut obtenir d'elle un tel effort: — Laissez-moi dormir, je suis lasse, je n'y vois plus, je n'entends rien, de l'air, de l'air! je ne peux plus respirer, je meurs... — Et la voyageuse s'endort... Elle est au milieu de la gigantesque muraille, elle a déjà gravi cent soixante-quinze marches, il en reste encore autant à monter. Il faut choisir maintenant entre le ciel et l'abîme; on la réveille, elle lutte péniblement, elle ne se souvient plus de son entreprise, elle fait bon marché de son héroïsme; elle ne sait plus qu'une chose, c'est qu'elle est sans abri et qu'il fait bien froid... Mais soudain une pensée d'orgueil la ranime: elle se rappelle qu'on la regarde à Chamouny, que cent lunettes d'approche sont braquées sur le mont Blanc pour y guetter son arrivée, alors toutes ses forces reviennent. Elle repart avec courage, et bientôt les habitants de la vallée aperçoivent au sommet du Caucase *savoyard* le grand chapeau de paille de la pèlerine triomphante. Mademoiselle d'Angeville, revenant à Chamouny, fut reçue avec transport, tout le village courut à sa rencontre; on lui offrit des bouquets, on chanta ses louanges. Ah! mademoiselle d'Angeville le dit elle-même, le succès change tous les noms; on me nommait folle au départ, on m'appelait héroïne au retour.

Les femmes ont-elles donc maintenant le monopole des

entreprises courageuses? Pendant que mademoiselle d'Angeville franchissait le mont Blanc, la belle et spirituelle Améric Vespuce parcourait le nouveau monde, entourée d'hommages et de respects. Des souscriptions s'organisent déjà dans les principales villes des États-Unis, afin de donner à la petite-fille d'Améric Vespuce les moyens d'acquérir des terres dans cette partie du monde que son aïeul a nommée. Les Américains généreux ont senti le besoin de reconnaître enfin les grands services que cette ancienne famille a rendus, et qui n'ont jamais été récompensés. On nous dépeint toujours les habitants des rives du Mississipi et de l'Ohio comme des sauvages, ou bien comme des négociants avides. Vous voyez qu'ils sont artistes comme nous, puisqu'ils se laissent séduire comme nous par le talent et la beauté.

Nous venons de parcourir les magasins de Giroux, de Susse, de Cresson, et ce qui nous a frappé dans les nouveautés de l'année, c'est une tendance à la fois effrayante et flatteuse vers le genre oriental. On voit que le commerce est lui-même vivement préoccupé de la question d'Orient. Ce sont des sachets orientaux, excellents pour donner la migraine, des boîtes de parfums orientaux, des vases enveloppés de filigranes d'or comme les tasses à café des Orientaux. Le genre gothique s'oublie, le Louis XV s'éloigne, le genre oriental l'emporte décidément. Depuis que la charte est devenue une vérité turque, le luxe asiatique est devenu une vérité, c'est-à-dire une vanité française. Lequel de ces deux peuples, turc ou français, doit gagner au change? L'avenir nous répondra. Enfants de Mahomet, portez donc fièrement nos étoffes constitutionnelles, notre drap libéral et radical fait à Louviers, et cédez-nous vos magnifiques châles et votre drap d'or, manteau du despotisme; donnez

à vos femmes des chapeaux de la rue Vivienne et des bonnets *à la fermière*. Les nôtres ont déjà pris le turban. O grand peuple! quelle est ton erreur! que de peines tu te donnes pour te déciviliser! Crois-tu donc que nous sommes libres parce que nous sommes laids, et penses-tu trouver l'indépendance dans un habit qui te gênera? Tu avais du moins la liberté de tes bras, c'est la meilleure, et tu la changes, pour quelle liberté, grand Dieu! Tu avais trouvé le bonheur sur la terre; tu avais inventé un vêtement à la fois commode et superbe; par une convention des plus ingénieuses, tu avais su réunir le cérémonial au sans-gêne, tu avais une robe de chambre pour parure et des pantoufles pour chaussure d'honneur; et tu vas quitter ce bien-être, qui faisait, à nous, notre envie, pour toutes les mesquineries et les pauvretés de notre civilisation! Tu avais un dolman... tu as voulu une redingote! tu avais des babouches royales... tu as voulu des bottes plébéiennes! tu avais un turban armé d'une aigrette orgueilleuse... tu as voulu une calotte de drap terminée par une humble mèche!... tu avais une odalisque nonchalante... tu veux maintenant une grisette bavarde! tu avais des croyances, et tu as voulu des institutions! tu avais une religion, et tu n'as plus qu'une charte!... Une charte! mais sais-tu bien ce que signifie ce mot fatal en langue turque! Il en dit aussi long que le fameux Belmen du *Bourgeois gentilhomme*. Belmen disait : « Allez vite vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille et de conclure le mariage. » Eh bien, le mot charte veut dire encore plus que tout cela; il signifie : Dieu est toujours Dieu, mais Mahomet n'est plus son prophète!

LETTRE XXIX

28 décembre 1839.

L'homme à la mode. — La femme à la mode.— L'animal à la mode.

On s'agite toujours beaucoup dans la grande ville, mais on ne s'amuse pas encore. L'émeute qui devait avoir lieu cette semaine a été contremandée; on l'annonce maintenant pour le 6 janvier, jour des Rois, — à-propos rempli de délicatesse.

Les bals, les raouts ont commencé, mais la collection des élégantes Parisiennes n'est pas encore complète. La *rentrée* dans nos salons de ces beautés célèbres est aussi remise après les premiers jours de janvier. Les astres doivent suivre les lois du monde; les lampes vulgaires, les flambeaux humains, peuvent être allumés à toutes les heures; mais l'étoile de Vénus ne doit briller que pour annoncer le jour.

Les étrangères sont donc seules, en ce moment, reines de nos raouts. Les Russes, les Espagnoles, se disputent le sceptre de la mode; mais une jeune Anglaise le possède déjà depuis longtemps, et rien ne fait penser qu'elle doive le perdre cette année. La mode est une déesse bien calomniée à qui il faut enfin rendre justice. La mode n'est pas du tout inconstante dans ses affections, elle change le moins qu'elle peut, et garde longtemps près d'elle les mêmes favoris. Nous connaissons des vieillards du directoire qui sont encore des jeunes gens à la mode. Une fois qu'on a été à la mode, c'est pour la vie. On est à la mode tant qu'on veut, mais il faut vouloir, il faut s'en occuper, c'est-à-dire se renouveler sans cesse. Il ne faut point se négliger, c'est un

travail de toutes les heures qui demande de sévères études; pour rester à la mode *toujours*, pour se maintenir jeunes, beaux, séduisants et dangereux, malgré les ans implacables et malgré les révolutions capricieuses, il faut s'imposer de très-grands sacrifices. Le métier de papillon est un rude métier, tout rempli d'épineuses difficultés : être toujours léger et jamais étourdi, — ne s'intéresser à rien et savoir tout, — penser à sa toilette pendant des journées entières, pour paraître n'y avoir point pensé, — se montrer à la même minute dans quatre salons différents,—arriver à l'Opéra juste pour voir le pas de la danseuse nouvelle, ou pour entendre l'air du virtuose en faveur,—connaître toujours la femme que tout le monde lorgne, — entrer dans un bal en homme qui y est attendu,— faire de la coquetterie avec ses supérieurs, de la bonhomie avec ses inférieurs, de la cordialité avec ses égaux, — bien voir sans trop regarder, — tout apprendre sans questionner, n'adopter exclusivement aucune idée, et ne porter cependant que des jugements absolus, — *utiliser* tous ses défauts, les ériger en droits acquis, — pousser la gourmandise jusqu'à la pédanterie et l'égoïsme jusqu'à l'importance, — croire en soi, avoir la religion de soi-même, et la professer, — ne s'abandonner à aucune manie personnelle, mais être toujours prêt à prendre toutes les manies du moment, — savoir quitter vite ce qui plaît le plus, — éviter scrupuleusement de s'attacher jamais, car s'attacher à quelqu'un, à quelque chose, à une idée, à un projet, c'est se rouiller, c'est se vieillir, c'est donner une date, c'est dire son dernier mot. — Pour se maintenir à la mode, il faut renier le passé franchement, le renier en tout et en détail. Hier a toujours tort aux yeux d'un papillon de bonne compagnie : aujourd'hui seul doit occuper, aujourd'hui seul est infaillible. Si pour plaire au-

jourd'hui il faut de l'esprit, l'homme à la mode aura beaucoup d'esprit; si au contraire il faut être niais et ridicule, il sera niais et ridicule sans effort. Il sait tourner à tous les vents comme une girouette docile, ou plutôt comme une girouette intelligente qui tourne volontairement. C'est pourquoi cet homme privilégié n'a pas d'âge; ce sont les souvenirs qui vieillissent, et l'homme à la mode ne se permet pas d'avoir des souvenirs, non par légèreté ou par ingratitude, mais par instinct de conservation. Pour vivre, il faut que l'homme à la mode marche, marche sans cesse : s'arrêter, pour lui, serait périr; c'est le Juif errant de la frivolité. Comme le Juif errant il est étertel; comme lui il a obtenu de vivre toujours, mais à condition de ne se reposer jamais.

Pour les femmes, le métier est moins pénible : un joli visage, une situation romanesque, suffisent souvent pour mettre une femme à la mode et l'y maintenir pendant de longues années. La vivacité et la nonchalance conviennent également à ce rôle, qui n'a pas de lois bien précises. Ne rien cacher que son esprit, voilà à peu près tout ce qu'il demande; car c'est une très-grande puissance que celle de la supériorité voilée; il est cependant un moyen de devenir promptement et de rester longtemps une femme à la mode, ce moyen n'a jamais manqué son effet : c'est d'être sage avec une mauvaise réputation.

Nous sommes effrayé en ce moment d'une transition tout à fait impertinente que nous cherchons à éviter, mais cela est difficile. Courage donc, abordons le sujet franchement. Nous voulons dire que si la mode reste longtemps fidèle aux personnes, elle se montre assez inconstante envers les animaux. Jadis la chatte ondoyante et soyeuse était l'ornement des boudoirs; mais les chattes passent pour aimer les souris

d'une façon cruelle, et les gouttières d'une manière inconvenante; on les trouve perfides et légères : on n'en veut plus.

Naguère, la levrette folâtre animait nos élégants parloirs; mais les levrettes sont frileuses, il faut toujours s'occuper de leur habillement; on les a laissées aux femmes sensibles. Les élégantes n'ont pas le temps de s'occuper même de l'objet de leur caprice. Une levrette demande presque autant de soins qu'un enfant; les levrettes sont jalouses, passionnées, caressantes, elles veulent qu'on les aime, qu'on les comprenne : on n'en veut plus.

Les singes ont eu un moment favorable dans l'histoire des animaux à la mode; dans le temps où ils ressemblaient aux hommes on s'amusait de leurs grimaces; mais depuis que ce sont les hommes qui leur ressemblent, ils ont perdu le piquant du contraste : on n'en veut plus.

Les perroquets ont de même été fort appréciés aux jours du despotisme. On leur apprenait à crier toutes sortes de paroles séditieuses qu'on n'osait pas dire. C'étaient des gazettes emplumées qui obtenaient de grands succès. Aujourd'hui que l'on peut tout dire excepté la vraie vérité, aujourd'hui que l'éloquence est reine du pays, les perroquets donnent de l'ombrage, on a peur de la concurrence : on n'en veut plus.

Quel est donc l'animal qu'on aime? La mode est-elle déjà venue d'élever dans les salons de jeunes tigres, de petits ours, des lionceaux, de mignonnes panthères? — Non; l'animal dont il s'agit est très-peu bruyant, il a des mœurs très-pacifiques; c'est tout simplement une tortue, mais une toute petite tortue rapportée ou envoyée d'Afrique; car cet animal qui n'a point de cri est cependant lui-même un langage, il signifie : J'ai un ami, un frère, un oncle en

Algérie; il m'a envoyé des écharpes de cachemire, des burnous arabes, des flacons d'essence de jasmin et des portefeuilles en brocart d'or, toutes choses qui viennent ordinairement avec les tortues. Cet animal a un très-grand avantage sur tous les autres favorisés jusqu'à ce jour. On n'a jamais besoin de penser à lui. On oublie de lui donner à manger pendant un mois, il n'y prend pas garde, il ne vous en veut pas. On le laisse tomber par la fenêtre, il ne s'en porte que mieux. On marche dessus, il ne le sent pas. C'est l'idéal de la demoiselle de compagnie, supportant toutes sortes de mauvais traitements sans se plaindre, et sachant vivre dans l'abandon sans jamais paraître s'ennuyer. C'est enfin la seule fantaisie d'affection que puisse admettre l'égoïsme de notre siècle; une société pour laquelle on n'est obligé de faire aucuns frais, un favori qui ne tient pas à être aimé

ANNÉE 1840

LETTRE PREMIÈRE

4 janvier 1840.

La fin du monde. — Les étrennes. — Le commerce devenu littéraire. — Les huit premiers jours de l'année.

Les avis sont très-partagés au sujet de l'année 1840; les uns prétendent que cette année sera fatale, qu'elle verra la chute de grands empires; les autres soutiennent au contraire que c'est une ère nouvelle de liberté, de fraternité, de béatitude, de régénération universelle. Le peuple ne croit à rien de tout cela, il croit simplement à la fin du monde, et cette conviction en vaut bien une autre; c'est celle que, pour notre part, nous préférons adopter et propager; elle nous semble devoir concilier bien des inimitiés et favoriser bien des combinaisons politiques.

Toutefois, il nous semble aussi que le monde est beaucoup trop peuplé pour un monde occupé de finir. Jamais nous n'avons rien vu de plus effrayant que l'aspect des boulevards mercredi dernier; jamais foule plus agitée n'avait circulé dans Paris, — processions de vieillards se chauffant au soleil, — cortéges de femmes empanachées, — bandes de laquais en livrée, — nuages de dandys enfumés, — chœurs de commissionnaires chargés de paquets, — peuples d'enfants armés de joujoux, poussant des cris de joie, — meute de chiens en délire, sautant dans les airs pour saisir les sacs de bonbons. Quel bruit, quel mouve-

ment, quel beau soleil au ciel, et quelle affreuse boue sur la terre ! et des femmes élégamment vêtues couraient sur ces pavés noirs avec de légers souliers, et compromettaient dans cette cohue leur plus fraîche parure. Il faisait si beau que l'on était sorti avec confiance; on avait mis son chapeau des dimanches pour aller rendre ses devoirs à ses grands parents, mais on n'avait pas prévu les innombrables périls que les étrennes avaient suscités ; on avait mis sa robe à falbalas sans songer aux trois mille enfants à pied, armés de sabres, de fusils, de râteaux, de brouettes, de cabriolets, etc., etc., qui viendraient déchirer joyeusement cette robe tant ménagée ; on avait mis son chapeau à *marabouts* à plumes roses, à saule marabout, cette grande dépense de l'année dernière qu'on se reproche encore ; car, en fait de mode, on expie une folie en la faisant durer ; on avait mis, enfin, son chapeau des grands jours, sans songer aux trois mille enfants portés par leurs bonnes, et tenant dans leurs petites mains un polichinelle exalté, tournant à tous les vents comme une girouette, et très-entreprenant avec les plumes blanches et les dentelles. Ceci n'est pas une plaisanterie, c'est un fait de toute authenticité. Le petit polichinelle d'un petit enfant s'est accroché dans les fleurs de velours d'une jolie capote bleu de ciel, et il y est resté, et tout le monde riait en voyant ce chapeau orné d'une branche de polichinelle.

Les étrennes ont fait le sujet de toutes les conversations cette semaine. Que lui donnerez-vous ? Que vous a-t-on donné ? voilà les deux questions qui revenaient à tout moment. — Avez-vous reçu de bien jolies étrennes, madame ? — Oui, monsieur, mon père m'a donné ce magnifique bracelet, dit une jeune femme en montrant le chef-d'œuvre de l'art moderne, un serpent en émail noir avec des écailles

de diamants ; Janisset n'a rien de plus beau. — Et vous, mademoiselle ? — Je ne sais pas si je dois être contente, monsieur, répond la petite d'un air malin ; j'ai déjà reçu sept boîtes à ouvrage. — Et moi, dit sa cousine, on m'a déjà donné trois encriers ; mais j'en espère un quatrième. — Marie, si tu veux, nous ferons un échange : tu me donneras deux encriers et je te donnerai deux boîtes à ouvrage. — Je veux bien, mais je retiens celle où il y a des poissons rouges. — Comment, mademoiselle, vous avez des poissons rouges dans votre boîte à ouvrage ? — Non pas dedans, mais dessus ; voyez ce bocal qui s'élève au-dessus du panier. — Ah ! c'est fort ingénieux. — Après avoir étudié les paniers à ouvrage tous plus incommodes les uns que les autres, nous avons étudié les encriers, ils sont fabuleux de naïveté : Voici une dame en bronze, le haut du corps se renverse, reste une robe sans taille, c'est un encrier. — Voici une pomme en bronze doré, vous soulevez la moitié de la pomme, le reste contient un encrier. — Voici un ours, enlevez-lui la tête, c'est un encrier. — Cette horrible écrevisse, c'est un encrier. — Ce crocodile, c'est un encrier. — Ce mandarin, c'est un encrier. — Ce savoyard, c'est un encrier. — Cette année, toute chose a tourné en encrier. Heureusement que dans ces encriers de fantaisie on ne peut pas mettre d'encre, sans cela il y aurait de quoi dégoûter d'écrire.

C'est une particularité remarquable qui peint notre temps, le commerce est devenu très-littéraire depuis que la littérature est devenue très-commerciale. Les confiseurs, par exemple, poussent l'amour de la poésie jusqu'au pédantisme ; la saine et antique littérature des confiseurs n'existe plus. La devise classique est détrônée, et, pour notre part, nous la regrettons extrêmement. Le rébus égyptien, oracle *sucré*

quelquefois sublime, est aujourd'hui abandonné, mais non pas méprisé ; car ce n'est point par dédain qu'on y renonce, c'est par impossibilité d'y atteindre ; il fallait de l'esprit pour imaginer un rébus, et de nos jours on n'a pas le temps d'avoir de l'esprit. Tout le monde est si occupé de faire sa fortune, de faire sa position, de faire du mal, de faire du bien, et de défaire tout ce qui a été fait, que personne n'a le loisir d'être spirituel commodément. L'esprit c'est la pensée à qui l'on met la bride sur le cou ; un cheval qu'on force à labourer toujours, ne sait plus courir ; et nous n'avons plus de rébus. Nous vous plaignons, enfants modernes, vous ignorez les délicieux tourments que causait à vos parents intelligents la science du fameux sphinx qu'on appelait le *Fidèle berger*, rue des Lombards. Vous ne passerez pas comme nous des journées entières à chercher le sens d'un hiéroglyphe succulent ; souvent on mangeait le bonbon de dépit de ne pouvoir deviner les signes mystérieux qui étaient tracés sur son enveloppe. Il nous souvient encore d'un certain capucin sonnant à la porte d'un ermitage qui nous a tourmenté pendant deux grands jours ; que signifiait ce saint homme, et pourquoi était-il représenté dans cette situation ? était-ce un solitaire, un devin, un frère quêteur ? nous ne pouvions deviner qui il était, et vraiment il aurait fallu être le Sphinx lui-même pour le deviner. Cela voulait dire : *Personne* (père sonne). O mystère ! ô difficultés ! où sont les hommes de génie qui inventeraient aujourd'hui de ces choses-là !

Mais ce n'est rien, il nous souvient encore d'un certain rat, courant sur une maison, qui a cruellement intrigué notre jeune imagination ; et cependant ce rat vulgaire voulait dire une bien douce parole, le mot le plus doux qu'on puisse entendre, celui qui sait calmer toutes les inquiétudes,

qui apaise la jalousie, qui fait taire les soupçons, qui rend la joie (et rendre le bonheur c'est plus encore que de le donner); le mot le plus charmant, qui affirme les plus heureuses choses, qui signifie : elle viendra, il n'est point parti, elle n'est pas morte, il n'est point blessé, elle n'est point infidèle; (qui nous dit : aie confiance, espère, aime sans crainte, ce mot divin : Rassure-toi ! (Rat sur toit.)

Quels vers remplaceront jamais ces aimables devises, dont s'enveloppaient jadis les bonbons de nos pères! Que d'heureuses pensées! quelle agréable philosophie!

Amis, consacrons nos beaux jours
Au vin, aux plaisirs, aux amours.

Quelle franchise! on n'oserait plus dire cela aujourd'hui. Nos beaux jours se passent à parler politique dans des cafés pleins de fumée.

L'amour me guide avec mystère
Près de ma charmante Glycère.

Qui pourrait s'appliquer maintenant cette devise! Aujourd'hui l'on se promène au grand soleil sur le boulevard en donnant le bras à *Glycère*, et l'on ne va *avec mystère* que dans les clubs suspects pour s'associer à quelques ténébreux complots. Le mystère, dans notre siècle, n'appartient plus à l'amour, il appartient à la haine et à l'envie.

Dans cette suave poésie, la douleur même avait un calme plein de grâce, un bonbon disait :

L'inconstance de ma Sylvie
Fait le déplaisir de ma vie.

Quelle modération! quelle dignité! Aujourd'hui on cherche les grands mots pour se plaindre, alors on ne les

employait que pour admirer ; si les devises ont perdu de leur naïveté et de leur mérite, les bonbons eux-mêmes sont aussi bien dégénérés ; ils sont maintenant plus prétentieux que jamais : ce sont des fleurs remplies d'anisette, des haricots au rhum, des dragées au café, des bergers en sucre, des ramoneurs, des nègres en chocolat ; les passants s'arrêtent devant les boutiques de confiseurs, éblouis de toutes ces merveilles. On est certain de trouver devant les magasins de *Truchet* et de *Boissier* le domestique en retard dont on attend le retour avec impatience ; il reste là fasciné par les corbeilles en or remplies de fleurs en bonbons, et le bourreau tient audacieusement dans sa main la lettre qu'il doit vous rapporter, billet précieux d'où dépend le destin de votre journée. Un billet qui répond : Oui, je viendrai dîner, j'irai avec vous au spectacle ; ou : Je ne puis venir, etc., etc. C'est devant la boutique des confiseurs que vous trouverez vos messagers, dans tous les quartiers de Paris. Il y en a de sincères qui vous demanderont honnêtement la permission de s'oublier. — Monsieur attend-il la réponse tout de suite ? — Non ; pourquoi ? — C'est qu'en revenant j'irais voir les *passages*. Cela s'appelle ainsi : « aller voir les passages, » c'est-à-dire étudier les expositions de petite sculpture chez *Susse*, dans le passage des Panoramas ; les cristaux éblouissants de *Tyssot*, dans le passage de l'Opéra ; les marchands de joujoux, les bijoutiers vrais ou faux ; toutes ces splendeurs de la nouvelle année, qui font ressembler les passages de la capitale aux galeries d'un palais des *Mille et une Nuits*. Cela vous explique pourquoi la circulation y est impossible, les badauds en chassent les acheteurs ; les passages sont envahis précisément par les personnes qui n'ont rien à y faire. Quelqu'un nous faisait remarquer, il y a peu de temps, comment l'é-

tourderie et l'insouciance parisiennes se trahissaient à chaque pas dans les endroits publics, dans les spectacles, dans les promenades : ici tout est confusion et maladresse. A Londres, les gens qui marchent ont le bon sens de se diviser en deux colonnes, dont l'une monte et l'autre descend. Ici, jamais nous n'aurions cette idée, on est si pressé qu'on n'ose même pas se permettre de réfléchir, dans la crainte de se retarder. A Londres, il est aussi défendu aux gens qui portent des fardeaux de marcher sur les trottoirs; ici, l'on s'y promène de toutes les manières, même en fiacre et en cabriolet.

L'agitation de Paris, pendant ces huit premiers jours de l'année, frappe singulièrement les étrangers. Certes, à nous voir ainsi vivants, bruyants, turbulents, on ne croirait point aux sinistres événements dont on nous menace, et rien ne ressemble moins à un peuple chargé de fers et dévoré de misère, que ce peuple si actif, si occupé et si chèrement payé de son travail intelligent. Les ouvriers meurent de faim, nous crie-t-on sans cesse; ils n'ont pas d'ouvrage. Tous les philanthropes révolutionnaires vous disent cela chaque jour, n'est-ce pas? Et pourtant, si vous commandez une table de chêne à un menuisier, il vous la fait attendre un mois, et au bout de ce temps, il vient vous prier de vouloir bien attendre encore, parce qu'il n'a pas d'ouvriers. Si vous voulez faire repeindre vos corniches et poser dans quelque chambre un papier nouveau, on vous enverra un garçon colleur; il apportera de la colle, des rouleaux de papier; il déchirera l'ancien papier qui couvrait le mur, il posera une planche sur deux chevalets, et puis il s'en ira. Vous l'enverrez chercher, vous l'attendrez toute la journée, il ne viendra pas. Le lendemain dimanche, il viendra, il collera six feuilles de papier gris, et puis il s'en ira parce

que c'est dimanche. Le lundi, il ne viendra pas parce que c'est lundi. Le mardi, il viendra à quatre heures quand il fera déjà nuit; et enfin, le mercredi, son maître pensant qu'il a fini chez vous, viendra le reprendre pour l'envoyer chez une autre personne; et pour tous les états c'est de même; les tapissiers sont encore beaucoup plus fantastiques: ils apportent l'échelle, ils l'établissent agréablement au milieu du salon; ils sèment le parquet de clous, de tenailles, de marteaux, de pinces, de bâtons dorés, de griffes, etc., de choses offensantes et meurtrières... et puis ils s'en vont. L'aspect de ces apprêts terribles vous a fait fuir, vous leur avez laissé le champ libre, vous restez exprès pour cela absent jusqu'au soir, et le soir en rentrant, vous vous heurtez la tête contre leur échelle, hélas! inutile; elle n'a servi qu'à vous épouvanter et à vous faire perdre tout votre temps.

Commandez une robe à une couturière pour mardi ou jeudi, elle vous dira : Je ne peux pas la donner, je n'ai point d'ouvrières. Commandez des souliers, on vous fera attendre un mois, et l'on vous dira : Nous n'avons pas d'ouvriers, on y ajoutera même : dans ce moment-ci! les étrennes, etc., comme si les étrennes agitaient beaucoup les cordonniers. Les souliers que l'on ose offrir au premier de l'an sont en sucre ou en porcelaine. On offre très-peu de souliers en maroquin. Qui nous expliquera ce mystère, comment se fait-il que les ouvriers manquent d'ouvrage, quand tous les travaux manquent d'ouvriers?

LETTRE II

17 janvier 1840

Les deux grands mondes. — M. Monnier de la Sizeranne; ses discours et ses romances. — M. le duc de Bordeaux. — Le soleil destitué. — *L'Univers* apprécié.

La pièce nouvelle : *l'École du grand monde*, a soulevé une grave question. Depuis huit jours, tous les feuilletons de Paris retentissent de ces mots : Qu'est-ce que le grand monde? Y a-t-il un grand monde? Où est-il donc ce grand monde? — Et l'on prétend que chacun répond : Mais le grand monde, c'est le mien... et l'on conclut de là que si chacun a son grand monde, c'est que tout simplement il n'y en a pas...

Eh bien! nous déclarons à notre tour qu'il y a un grand monde; qu'en France il y a toujours eu un grand monde, et que depuis la révolution de Juillet il y en a deux.

Le premier, c'est-à-dire le plus ancien, c'est cette partie de la société française qu'on appelle le faubourg Saint-Germain, bien que ses plus célèbres héroïnes aient presque toujours habité le faubourg Saint-Honoré.

Le second est cette partie du monde que l'on appelle la Chaussée-d'Antin, bien que quelques-uns de ses *gros bonnets* habitent le faubourg Saint-Germain et le faubourg Saint-Honoré.

Le premier se moque de la puissance du second et l'envie.

Le second se moque des grands airs du premier et les imite.

Tous deux se méprisent également, et cela précisément à cause de leurs bonnes qualités. Le premier dit du second

qu'il est nouveau! — le second dit du premier qu'il est vieux! — comme si cela n'était pas un mérite que d'avoir des années et des racines; comme si ce n'était pas un avantage que d'avoir de la séve et de l'avenir.

Dans le premier, on a de l'esprit; mais on ne s'en sert que pour son plaisir; c'est pourquoi on y aime, on y flatte, on y attire les gens d'esprit.

Dans le second, on fait de l'esprit, et l'on s'en sert pour parvenir; c'est pourquoi on déteste les gens d'esprit.

L'un est un atelier où se forgent toutes les machines nouvelles, où tous les principes se remanient, où toutes les réformes s'élaborent.

L'autre est un sanctuaire où toutes les religions de la société sont scrupuleusement conservées; nous disons scrupuleusement conservées; nous voudrions dire chaleureusement défendues, mais ce ne serait pas exact. Les gens du faubourg Saint-Germain, comme tous les gens extrêmement polis, pèchent par l'indifférence, et c'est un tort.

Les hommes qui possèdent un grand pouvoir n'ont pas le droit d'être indifférents et dédaigneux; la paresse est un crime dans une époque comme la nôtre : bouder, ce n'est pas plaider. Mais, rassurons-nous. Nos grands seigneurs se font honneur depuis quelque temps de copier les grands seigneurs anglais; il les ont déjà imités dans leurs élégantes manières, leurs laquais poudrés, leurs grands dîners, leurs courses de chevaux, leur façon brève de prier à un bal, et vingt autres modes nouvelles. Patience, ils en viendront bientôt à les imiter dans leur intelligente participation aux affaires de leur pays, dans la haute protection qu'ils accordent aux découvertes de l'industrie, dans leur amour national si éclairé. La noblesse de France a trop de goût pour ne prendre à la noblesse anglaise que ses manies.

Car il y a encore une noblesse en France, quoi qu'en disent MM. les journalistes, ces aristocrates du jour. La noblesse a perdu tous ses priviléges, sans doute, mais elle a gardé tous ses préjugés; ils sont plus puissants que jamais, et c'est votre faute. Toute croyance se fortifie par la persécution, l'orgueil s'engage par la lutte, le cœur s'attache par la douleur; on n'abandonne jamais la cause pour laquelle on a longtemps souffert. Comment voulez-vous qu'une femme ne soit pas très-fière d'être comtesse ou marquise, quand elle se rappelle toutes ces femmes qui ont eu la tête tranchée parce qu'elles étaient comtesses ou marquises? La noblesse en France n'était qu'une institution; à force de lâcheté et de haine, vous en avez fait une religion, vous lui avez donné le baptême du sang; et vous aurez beau faire, la noblesse ne périra pas, parce qu'elle a eu ses martyrs comme la liberté.

On prétend qu'il suffit d'avoir des gants blancs et un habit noir pour être l'égal de tout le monde; eh bien, messieurs, mettez vos gants blancs et vos habits noirs, et allez-vous-en, s'il vous plaît, demander en mariage mademoiselle de B... et mademoiselle de C..., qui sont deux charmantes personnes, et veuillez bien venir nous dire après comment vous aurez été reçus de leurs parents.

Le grand monde du faubourg Saint-Germain ressemble à la Chambre des pairs, on n'en peut faire partie qu'autant que l'on appartient à certaines catégories; il faut pour y entrer et pour y vivre agréablement :

D'abord appartenir à une ancienne famille;

Sinon, avoir de grandes alliances;

Avoir exercé de grandes fonctions;

Être millionnaire et un peu étranger;

Avoir fait un voyage extraordinaire;

Être un homme de talent, soit comme peintre, comme compositeur, comme romancier, comme historien, comme orateur, comme savant, ou comme poëte.

Cet orgueilleux monde des illustrations a l'intelligence de comprendre qu'il doit se recruter de toutes les célébrités; les gens de ce monde-là sont conséquents du moins avec eux-mêmes, ils n'ont point l'imprudence et l'impudeur de renier leur principe, et ils ont le bon sens de l'honorer partout où ils savent le reconnaître. Ils ne font point comme vous autres, libéraux de mauvaise foi, qui prêchez le principe des majorités et qui excluez des affaires le plus grand nombre. N'est-ce pas une chose étrange que d'entendre un ministre de la révolution de Juillet déclarer à la face du pays qu'il ne veut pas d'une réforme électorale? Et de quel droit n'en voudrait-il pas? Qu'est-ce donc que le gouvernement représentatif, si ce n'est le gouvernement des majorités? Choisissez alors franchement, messieurs, il n'y a que deux manières de gouverner : ou par les minorités, c'est-à-dire les supériorités, comme c'était autrefois, alors que l'on voyait marcher à la tête de la nation les hommes les plus considérés, les plus instruits, les plus braves, les plus dignes, — ou par les majorités, c'est-à-dire par les masses et les intérêts généraux. Le pays doit appartenir aux plus nombreux ou aux plus capables? Êtes-vous le gouvernement des minorités? êtes-vous les plus capables? — Non. — Alors, soyez les plus nombreux, et ne repoussez pas maladroitement ceux qui prétendent arriver en vertu du principe qui vous a amenés. — Pour parler votre jargon, nous ajouterons : Puisque vous n'avez pas la qualité, ayez du moins la quantité.

On devine, par ce que nous disons des éléments dont se compose le faubourg Saint-Germain, qu'il ne doit ressem-

bler en rien aux étranges portraits que l'on fait de lui. Et comment pourrait-on croire que ce monde, qui professe tous les nobles sentiments, non-seulement par devoir, mais par bon goût; qui n'ayant ni sa position ni sa fortune à faire, a par conséquent tout le temps de s'instruire, d'apprendre à bien vivre et à être aimable, où les ridicules mêmes sont gracieux, puisqu'ils ne sont que des exagérations d'élégance, où l'on aime les beaux-arts avec passion, et les gens d'esprit avec courage (il y en a de dangereux), où les méchantes actions, les médisances grossières, les prétentions orgueilleuses, les affectations hypocrites, les susceptibilités mesquines, les fadeurs importunes, tout ce qui choque, ce qui humilie, ce qui afflige, est flétri par ce mot: « C'est de bien mauvaise compagnie; » comment pourrait-on croire que ce monde-là se plaise à des conversations triviales, à des équivoques sans gaieté, à des plaisanteries de la dernière inconvenance, dont le parterre même d'un petit théâtre aurait le droit de s'offenser?

Non, le grand monde a meilleur goût que cela. Ses aimables et belles duchesses ne sont pas telles qu'on nous les montre. Un commérage insignifiant n'est pas le genre de conversation qui les intéresse le plus, et dans leurs salons élégants, les dandys de profession ne sont pas les hommes les mieux traités.

On ne leur dit pas si facilement et si promptement qu'on les aime, car il y a presque toujours auprès d'elles de beaux enfants aux cheveux blonds qui courent çà et là sur les tapis et qui viendraient souvent interrompre les téméraires déclarations. Une petite fille de quatre à cinq ans est une duègne bien sévère, et la passion maternelle, qui est la passion dominante chez les femmes de notre époque, si elle ne préserve pas toujours des séductions d'un autre amour,

laisse du moins peu de moments aux complications des grandes coquetteries.

Mais tout en vous disant ce que le monde ne fait pas, nous oublions de vous raconter ce qu'il fait. Depuis huit jours il danse, il danse avec fureur. Le bal donné mercredi à l'ambassade d'Autriche était magnifique. Jamais on n'avait vu tant de belles femmes et tant de diamants. On admirait entre autres une robe qui avait un tablier de diamants : c'était merveilleux !

Nous avons entendu hier d'excellente musique. D'abord la harpe de Labarre, puis cette belle romance que nous aimons tant : *la Fille d'Otaïti*. Une jeune personne qui était à côté de nous, après avoir admiré comme tout le monde l'air, qui est superbe, a demandé : De qui sont les paroles? je les trouve fort belles aussi. — Elles sont de Victor Hugo, mademoiselle. — Ah! je devinais bien qu'elles n'étaient pas d'un faiseur de romances.

Il est certain qu'après une douzaine de bergerettes et de bachelettes, de châtelaines et de souveraines, de bonne mère et de pauvre Pierre, de gentille Colette et de douce Nicette, de chaumines et de gondolines, de nacelles et de balancelles, une solide strophe de Victor Hugo est un beau réveil.

A propos de chansonnettes et de romances, nous avons entendu l'autre jour, à la Chambre des députés, M. Monnier de la Sizeranne, et nous nous sommes rappelé avec plaisir, c'est-à-dire avec regret, le temps où l'honorable orateur ne faisait que chanter. Il y a déjà bien des années de cela, et nous avons vu avec peine que depuis cette heureuse époque ce chanteur de sensibles romances a beaucoup perdu de sa voix. Alors M. Monnier était sans Sizeranne. Il s'appelait Monnier tout simplement; il s'appelait aussi

Henri, et cependant, hélas! tout en se nommant Henri et Monnier, ce n'était point Henri Monnier. Cette ressemblance de nom causa un soir un grand désappointement dans un salon où nous étions. On nous avait dit : Venez ce soir chez madame de C... ; il y aura peu de monde, ce sera charmant. Un de ses amis doit lui amener M. Henri Monnier. A ce nom, tous nos projets sont dérangés. Adieu les visites importantes ; plus de devoir rigoureux ; pour entendre un proverbe d'Henri Monnier, lu par lui, tout est oublié : car, dans ce temps-là, ses proverbes si spirituels n'étaient connus que de ses amis ; on ne les avait encore joués sur aucun théâtre, ils n'étaient pas même imprimés. Dans notre empressement, nous, nous disons à tous ceux que nous rencontrons : Venez donc ce soir chez la duchesse de C... Tout e monde vint... mais au lieu d'entendre Henri Monnier isant un proverbe, on entendit M. Monnier Henri chanter avec un goût parfait cette romance bien connue dont voici le premier couplet :

Dans la foule, Olivier, ne viens pas me surprendre,
Ta voix me fait trembler.
Sois là, mais sans parler,
Je saurai te comprendre.

Ah! malgré nous, en écoutant l'autre jour, à la Chambre, le discours de l'éloquent orateur, nous avons répété en refrain ces vers modifiés par les circonstances :

A *la Chambre*, Olivier, ne viens pas nous surprendre,
Ta voix nous fait trembler.
Sois là, mais sans parler,
Etc., etc., etc.

Les voyageurs qui arrivent à Paris se plaignent amèrement des nouveaux règlements de la poste. Ce sont des

comptes interminables auxquels on ne comprend rien, si ce n'est qu'on y perd. On passe à faire des additions un bon quart d'heure à chaque relais; quand la route est longue, on se trouve avoir donné, dans le cours du voyage, une journée entière à cet agréable plaisir. On éprouve aussi de cruelles difficultés dans l'achat de la moindre étoffe. L'aune, la demi-aune, la toise et le pied de nos pères sont vivement regrettés. Le mètre et le centimètre sont en général mal accueillis. Quant à nous, nous ne saurions leur pardonner de changer tout notre langage. Comment! nous ne pouvons plus dire : Je l'ai toisé avec mépris! — ou bien : Il a un pied de nez, — sans payer une amende! Il faudra dire : Il a douze centimètres de nez! Voyez un peu à quoi le gouvernement nous expose!

Les lettres que nous recevons de Rome parlent avec enthousiasme de M. le duc de Bordeaux. On vante ses manières dignes et simples, et chacun s'accorde pour dire qu'il a vraiment beaucoup d'esprit. Ce qui le prouverait, c'est la peine que lui causent les éloges maladroits que font de lui certains journaux légitimistes. Les lourdes louanges de *la Mode*, entre autres, le contrarient horriblement. En effet, ce pauvre journal a du malheur; ses injures sont si grossières et ses éloges si plaisants, qu'il rend intéressant tout ce qu'il attaque, et ridicule tout ce qu'il vante.

Nous recevons à l'instant une brochure dont le titre nous paraît être naïvement orgueilleux : LE CRÉATEUR ET LES MONDES, OU L'ENSEMBLE ET LE VRAI MÉCANISME DE L'UNIVERS. Ces pages remarquables commencent ainsi : « Il n'est pas très » difficile d'acquérir la certitude de l'existence d'un Être » suprême. »

La phrase est bonne; celle-ci est meilleure : « Rien n'a » jamais tant piqué ma curiosité que... » Devinez quoi... Ah!

vous ne le devinerez jamais; il faut vous le dire : « que Dieu, » l'âme humaine et l'ensemble de l'univers. Et, sans doute, » ces choses-là sont bien faites pour piquer la curiosité. » L'auteur dit plus loin : « Je n'émettrai point d'opinion sur » l'âge du monde. »

Nous lui savons gré de cette discrétion. Ce sont de ces sujets de conversation qui sont désagréables pour tout le *monde*, même pour le monde, et puisque l'univers, au dire des philosophes, à la faiblesse de cacher son âge, il faut respecter cette petitesse de sa part et ne jamais parler de ces choses-là devant lui. Toutefois l'auteur trouve que le soleil commence à vieillir : « Il perd, dit-il, progres- » sivement mais bien lentement de sa chaleur. Cependant » il en conservera encore assez pour être toujours le soleil. » Nous sommes heureux d'avoir la certitude que le soleil sera toujours le soleil; nous aurions été vraiment désolé que cet excellent astre, qui a rendu de si grands services à l'humanité, changeât de profession et fût destitué, d'autant plus que nous ne voyons vraiment pas par qui on pourrait le remplacer. Après quelques personnalités assez désobligeantes contre la lune, que l'auteur traite de globe aride, et quelques mots un peu légers sur les comètes et leur chevelure, le savant astronome termine sa brochure en déclarant que l'univers a été créé par le Créateur pour l'homme, qui est seul capable de le comprendre. Sur ce il admire passionnément l'univers et il s'écrie : « Qu'on essaye de » rencontrer dans les productions de l'industrie humaine » quelque chose de plus parfait! » Cela serait difficile en vérité, et pour notre compte, nous avouons que l'été dernier nous avons visité avec la plus scrupuleuse attention toutes les salles d'exposition des produits de l'industrie française, et que parmi toutes les merveilles qui nous ont

surpris, les voitures et les machines à vapeur, les étoffes de Lyon, les billards en marqueterie, les draps de Louviers, les rubans de Saint-Étienne, les cheminées à soupapes, les lampes à fonds tournants, les tourne-broches silencieux, les fauteuils de voyage, les pendules à naufrage, les chapeaux imperméables, les rochers d'angélique et les pyramides de savon, rien ne nous a paru plus beau, plus intéressant, plus ingénieux, plus commode, plus confortable que l'univers.

LETTRE III

22 janvier 1840.

Les excès détruisent les succès. — Trop ou rien, c'est la devise des Français. — L'exagération est l'indigence des idées.

Notre dernier feuilleton a obtenu dans le monde un succès auquel nous étions loin de nous attendre : nous avons reçu depuis huit jours en paroles et en lettres, voire même en lettres anonymes, les éloges les plus magnifiques, et nous l'avouons, ces éloges nous ont un peu effrayé. Nous ne ressemblons en rien aux auteurs modernes, le succès nous fait peur à nous, tant nous craignons de l'avoir mérité par de la complaisance ou de la flatterie.

Heureusement pour notre indépendance, notre définition des deux grands mondes, qui nous vaut tous ces compliments, nous a valu aussi quelques reproches. Les habitants du premier monde nous trouvent un peu démocrate ; les habitants du second monde nous soupçonnent d'être très-aristocrate au fond du cœur, ce qui est une compensation. Hélas ! nous ne sommes ni l'un ni l'autre. Nous sommes clairvoyant, voilà tout ; comme nous n'avons aucune pas-

sion, ou plutôt aucun préjugé politique, nous voyons les choses telles qu'elles sont ; nous ne sommes pas assez ingénieux pour déguiser les faits sous les phrases, nous ne sommes pas assez hardi pour nier systématiquement les vérités évidentes, et nous les reconnaissons toutes avec sincérité, même celles qui nous seraient désagréables. Aussi, quelles que puissent être notre sympathie ou notre répulsion, nous ne pouvons nous empêcher de constater deux choses incontestables, savoir : le prestige de la noblesse et la toute-puissance de la démocratie.

On ne fera jamais que des noms historiques ne soient pas des noms historiques. On ne fera jamais que des gens qui depuis cinq cents ans, plus ou moins, ont de père en fils exercé les plus nobles professions ne soient pas très-fiers de leurs souvenirs.

On ne fera jamais non plus que trente-trois millions de Français qui ont des prétentions, des ambitions, des intérêts à défendre, des droits à conquérir, qui s'agitent, qui pensent, qui calculent surtout, qui s'instruisent, qui travaillent ou qui ne font rien, ce qui est plus terrible, car rien n'égale la dévorante activité des paresseux ; on ne fera jamais que ces trente-trois millions de Français consentent à se laisser mener toujours par quelques centaines de familles.

Il faut donc bien se résigner à voir le pays sans cesse tiraillé par ces deux forces rivales, par ces éternels ennemis, qui se disputent depuis tant d'années, et qui tour à tour se prennent et se reprennent le pouvoir.

Laissons-les se battre tranquillement. Eh! mon Dieu! ils ne sont jamais longtemps vainqueurs l'un et l'autre. Ici, où l'on procède en tout par abus, les triomphes ne durent guère, les excès détruisent vite les succès.

Lisez notre histoire depuis cinquante ans. D'abord le

pouvoir appartient à la noblesse, elle en abuse; le peuple le lui enlève pour en abuser lui-même. La noblesse alors revient; elle ressaisit le pouvoir et elle en *rabuse*. Et voilà maintenant le peuple qui, après l'avoir reconquis, recommence à en abuser. Cette lutte acharnée entre les classes supérieures et inférieures, dans laquelle on les voit tour à tour triompher et succomber, nous semble une conséquence naturelle du caractère excessif de notre pays. En France rien n'est stable parce que tout est exagéré. Vous appelez cela des révolutions! nous qui voyons tout cela de plus loin, nous appelons cela de l'équilibre, et nous nous attendons à tout. Nous tâchons de juger avec l'esprit de l'histoire, qui n'a rien de commun avec l'esprit de parti; c'est pourquoi nous constatons le brillant passé de la noblesse, sans être le moins du monde aristocrate; c'est pourquoi nous entrevoyons le puissant avenir de la démocratie, sans être démocrate non plus, ni même garde national, signataire tapageur d'une très-humble pétition.

Ce caractère excessif de Français se retrouve chez eux en toutes choses, dans la politique, dans les arts, dans les sciences, jusque dans les modes enfin.

Dans les arts: rappelez-vous la musique d'autrefois; elle était d'une simplicité qui allait jusqu'à la niaiserie: orchestre respectueux, chant naïf, sans ornements, sans *fioritures*, sans roulades; la cadence elle-même, seule folie qu'on osât se permettre alors, était si timide, si chevrotante, qu'elle ressemblait à un champêtre bêlement. — Aujourd'hui, quelle différence! L'orchestre est une tempête, les chœurs sont des émeutes; les roulades étourdissantes, les cadences audacieuses, les fioritures de toutes sortes, emportent le chant, que l'on ne retrouve plus. *Trop ou rien*, c'est la devise des Français.

En peinture, exagérations encore plus plaisantes. Dans les tableaux d'il y a vingt ans, le genre grec régnait exclusivement. On y représentait d'illustres guerriers combattant, non-seulement sans armures, mais sans vêtements; puis on est tombé dans l'exagération contraire, et l'on n'a plus représenté que des vêtements et des armures.

Dans les lettres, même folie : nous avons eu pendant quinze années une littérature d'eau sucrée, jusqu'au jour qui a subitement fait naître une littérature de sang.

En médecine, le système des saignées extrêmes avait tellement prévalu, que le besoin d'un système contraire s'est vivement fait sentir. A la doctrine Broussais a succédé la doctrine homéopathique. On saignait toujours et tout le monde; maintenant on ne saigne plus personne et jamais. Nous ne nous plaignons pas, pour notre compte, de ce changement, qui nous semble une inspiration. En médecine, toutes les modes sont des instincts.

En fait de parure, c'est différent : les modes le plus généralement adoptées ne le sont souvent que par une aveugle condescendance; la beauté de toute une population de jolies femmes est souvent immolée aux défauts de trois ou quatre merveilleuses. Oui, madame, cela est ainsi : vous qui avez une taille si souple, une tournure si gracieuse, vous ne portez sept ou huit lés dans votre robe que parce que mademoiselle une telle ou madame une telle sont mal faites, et que tout ce luxe leur est nécessaire; et vous, madame la duchesse, vous qui avez un col de cygne et de magnifiques cheveux noirs, vous ne portez ces lourds turbans, dont les écharpes à franges d'or retombent de chaque côté sur les oreilles, que parce que madame une telle n'a pas de cheveux sur les tempes, et qu'elle ne saurait trop cacher ce qui lui manque. Vous êtes dans la dépendance des per-

sonnes qui donnent le ton : vous êtes forcée de vous soumettre à tous les caprices du jour. Mais revenons à notre idée : après les chapeaux trop grands, sont venus les chapeaux trop petits. Naguère les robes étaient bordées d'un simple ourlet; point de dentelles, point de bijoux, point de fourrures, le moindre falbala. Les femmes allaient au bal en robes de dessous. Aujourd'hui la fureur des ornements est poussée jusqu'à la démence. Ce sont des volants sans nombre et hors de toutes proportions; ce sont des flots de dentelles, des nuages de marabouts, des bosquets de fleurs, des inondations de diamants; on voit qu'on a beaucoup parlé de la fin du monde, chacun a hâte de faire valoir tous ses trésors. Vous le voyez, c'est toujours la même devise, trop ou rien, c'est toujours l'abus d'une idée amenant forcément l'abus de l'idée contraire, c'est enfin l'action extrême ayant pour conséquence naturelle la réaction violente.

On pourrait croire que cet emportement des esprits, qui les entraîne à exagérer tout ce qui les séduit, a pour cause une imagination surabondante, une ardeur sans pareille que rien ne peut apaiser. On se tromperait étrangement. Cette exagération est tout simplement de la misère, comme toutes les exagérations. On n'abuse d'une idée que parce qu'on n'a pas le bon sens d'en tirer parti, ou le génie d'en trouver une autre. Les gens qui peuvent inventer ne savent point exagérer. Mais, en France, il y a une telle soif de produire de l'effet et une telle pauvreté dans les moyens d'en produire, que les moindres idées nouvelles sont livrées au pillage sans retour. La meute des plagiaires affamés se jette dessus et s'en empare comme d'une curée qui leur est promise. Si tel homme est parvenu par tel chemin, vite les intrigants s'y précipitent et l'encombrent de façon qu'on

n'y peut plus passer. Si tel auteur s'est fait un nom par tel genre d'ouvrage, au même instant il se publie des milliers d'ouvrages du même genre, et la pensée originale est bientôt déflorée, déconsidérée par l'imitation... C'est l'imitation qui étouffe l'invention. Dans le monde des réalités, les riches, dit-on, vivent aux dépens des pauvres; dans le monde des idées, au contraire, ce sont les pauvres qui vivent aux dépens des riches, et qui les ruinent en les contrefaisant. Les idées volées sont perdues pour les possesseurs et quelquefois pour leurs ravisseurs, car ceux-ci veulent toujours y ajouter quelque chose; ils les parodient jusqu'à l'excès sous prétexte de les perfectionner, et ils les détruisent en les exagérant. Ce n'est donc point parce que nous avons trop d'imagination que nous procédons par abus et par excès en toute chose, c'est au contraire parce que nous n'avons pas assez d'imagination. Alors il ne faut pas trop nous enorgueillir de cette ardeur entraînante qui n'est peut-être qu'un assez pâle défaut, de cette bouillante activité de caractère qui n'est peut-être que de l'indigence d'esprit.

LETTRE IV

30 janvier 1840.

Concurrence fâcheuse des plaisirs. — Dialogue conjugal entre deux bals. Le coffret mystérieux.

Les plaisirs se succèdent avec une telle rapidité, qu'on n'a pas le temps d'en rendre compte. La soirée commence par un grand dîner, que l'on quitte pour aller à un grand concert, d'où l'on s'échappe pour courir à un grand bal;

où passe tout son temps à mettre et à ôter son manteau. Les femmes varient cet amusement en y joignant celui de mettre et d'ôter trois ou quatre fois par soirée leurs manches doublées de cygne, et leurs chaussons brodés ou tricotés; puis elles montent dans leur voiture, où elles restent une heure à la file avant d'arriver au concert, où elles resteront encore une autre heure avant de parvenir au bal.

Les conversations se ressentent de ce papillonnage volontaire interrompu par ces affreux moments de solitude et de tête-à-tête forcés. On part avec l'intention de se distraire, de voir le monde. On fuit son coin de feu souvent attristé par de mesquines querelles de famille ou de ménage, et il se trouve précisément que l'on a obtenu le plaisir que l'on voulait éviter, c'est-à-dire un long tête-à-tête avec un mari de mauvaise humeur qui vous trouve horriblement mal mise, ou avec une tante enrhumée qui fait valoir sans générosité sa complaisance en disant avec aigreur : « J'espère que vous ne comptez pas rester au bal jusqu'à six heures du matin, ma chère. » (Les femmes n'emploient jamais ce mot charmant que pour se dire des choses désobligeantes.) Aussi, regardez ces jeunes femmes; comme elles sont pâles et tristes en entrant dans un salon! On devine qu'une parole méchante est le dernier mot qu'elles viennent d'entendre. Il faudra bien des flatteries avant de faire oublier ce mot-là. Il faudra bien des regards d'admiration et d'envie avant d'effacer cette impression. Enfin, le nuage est dissipé. Les belles couleurs renaissent, les yeux se raniment, le sourire n'est plus pénible; il n'a plus rien d'officiel; il n'est plus même intentionné, il est sans but; montrer de blanches perles n'est plus le devoir qui l'occupe; le beau moment est venu où l'on sourit tout simplement parce qu'on s'amuse; mais le moment d'aller chez madame

de... est aussi venu. Vite, demandez vos manteaux, interrompez la phrase commencée, il faut partir, *l'honneur l'ordonne*. — Vous allez chez madame de...? — Sans doute, et vous? — J'irai plus tard. — On tâche encore, dans le second salon, de causer un peu; mais le mari inflexible s'avance; il est chargé d'un lourd bagage et enveloppé dans son paletot; il jette sur les épaules de sa femme un burnous, un manteau quelconque. La jeune femme remet ses chaussons et ses manches ouatées; elle attend languissamment sa voiture, pendant que son mari, qui s'impatiente, va de temps en temps regarder ce qui se passe dans la cour.

Une jeune fille et sa tante viennent aussi demander leur voiture et leurs manteaux. La jeune fille, qui a une robe neuve, ne veut pas mettre son burnous : « Je n'ai pas froid, » dit-elle en grelottant. La tante tousse et met par-dessus son manteau le burnous de sa nièce; elle met en outre un collier de fourrure autour de son cou et un petit fichu de soie sur sa tête, en marmotte par-dessus son turban. On la regarde : pour expliquer ce costume de sorcière ou de sibylle, elle tousse avec affectation, en répétant de moments en moments ces mots qui sont un amer reproche : « Je devrais être dans mon lit. »

Passe un élégant; d'un air dégagé, il sourit à ces dames et leur dit avec finesse : « Vous attendez votre voiture... » Il a deviné cela!

La jeune femme, qui s'ennuie, est rentrée dans le premier salon. Son mari, après avoir longtemps guetté son domestique, l'aperçoit enfin; il court prévenir sa femme, elle a disparu. Il la cherche avec une fureur concentrée. On le voit apparaître dans le salon, et les mille bougies de la fête s'indignent d'éclairer ce sombre paletot. Il arrache son épouse infortunée à une conversation qui commençait

à devenir amusante, et tout en grondant sourdement, il la conduit jusqu'à une voiture qu'il croit être la sienne. La jeune femme, étourdie par ce brusque sermon, s'élance sur le marchepied, et se heurte contre une princesse russe qui descendait tranquillement de sa voiture, et dont le turban violemment retourné garde de cette rencontre le plus funeste souvenir.

Enfin le ménage s'éloigne. On arrive à la file du bal de madame de... en se querellant doucement : « C'est votre faute. — Non, c'est la vôtre. — Je vous avais dit d'attendre là.. — J'ai attendu. — Il m'a fallu aller vous chercher. — Pas bien loin, j'étais près de la porte; d'ailleurs, c'est la faute de Victor, il ne sait jamais retrouver la voiture; Charles est beaucoup plus intelligent. — Sans doute; mais voilà huit jours que vous le faites veiller : il est malade. Vous n'avez pitié ni de vos gens ni de vos chevaux. Vous aimez le monde avec une telle fureur... — Ah! mon Dieu! si j'avais une maison agréable, je ne sortirais pas si souvent. — Et qui vous empêche d'avoir une maison agréable? ce n'est pas moi, je pense. — Vous faites mauvaise mine à tous ceux que j'invite. — Vous ne dites pas un mot à ceux que je vous présente. — Vous ne m'amenez que des ennuyeux. — Vous n'invitez que des fats. — Ces fats, ce sont mes cousins. — Ces ennuyeux sont mes collègues. — Ah! votre monsieur D... n'est pas un collègue, et vous me l'amenez toujours. — M. Édouard de G... n'est pas votre cousin, et il passe sa vie chez vous. — Sa sœur est ma meilleure amie. — C'est une amie sincère, en vérité; elle se moque de vous avec tout le monde. — Oh! je sais bien que vous voulez me brouiller avec elle. — Là-dessus, je suis fort tranquille; je n'aurai pas la peine de m'en mêler : le jour où elle n'aura plus besoin de vous, où vous n'aurez

plus besoin d'elle, votre tendre amitié aura bientôt cessé. — Que voulez-vous dire? — Vous me comprenez bien. »

Voilà à peu près comme l'on cause pendant qu'on est à la *file* avant d'arriver à un grand bal.

Le plaisir dérobé à la première fête est déjà bien loin lorsqu'on parvient à la seconde : les traits sont de nouveau attristés, la pâleur est revenue, le sourire s'est perdu; on entre dans le bal sans joie, l'esprit préoccupé, le cœur serré, et l'on n'y trouve qu'un ennui inquiet. L'on se demande alors si l'on n'aurait pas mieux fait de rester chez soi, sans façon, au coin du feu; car, en réfléchissant, on découvre que c'est une véritable duperie que de se parer d'une façon si brillante pour passer la plus grande partie de sa soirée au fond d'une voiture, tête à tête avec un mari. Et le mari le plus charmant, le plus aimé, est toujours maussade dans ces sortes de corvées. Mettre sur ses épaules un bon manteau bien doublé, bien ouaté, est sans doute une chose agréable; mais cependant n'avoir pas d'autre occupation tous les soirs que de mettre et d'ôter quatre ou cinq fois ce manteau, cela devient monotone, et l'on devrait bien, à Paris, où l'on est si ingénieux en plaisirs, varier un peu celui-là. Dites-nous s'il est possible de parler avec intérêt à des gens qui ne pensent qu'à s'en aller? On n'a pas d'esprit avec des causeurs nomades; on leur dit toujours la même chose. Pour causer agréablement dans ce beau désert qu'on appelle un salon, il faut au moins y dresser une tente, et s'y poser à l'ombre un instant. En général, on n'a rien à dire aux gens qui partent, du moins à ceux qui partent volontairement. Bon voyage! c'est la seule parole que nous ayons jamais pu trouver à répondre à toutes leurs belles phrases d'adieu. Si l'on n'a rien à dire à ceux qui partent pour un voyage, on a encore

moins de choses à dire à ceux qui partent pour un bal. Cela vous explique pourquoi les conversations sont si languissantes même dans les salons remplis d'excellents causeurs, et pourquoi le monde devient moins amusant à mesure qu'il devient plus brillant.

Nous sommes bien forcé d'ailleurs de vous raconter ce qui rend le monde moins aimable, puisqu'il nous est défendu de vous parler de ce qui le rendrait si charmant.

Nous avons entendu l'autre soir un opéra délicieux, dont nous ne pouvons dire ni le sujet ni l'auteur.

Nous avons entendu chanter une jeune personne qui a un talent admirable et une voix merveilleuse; mais il nous est défendu de parler d'elle.

Nous avons vu aussi un portrait charmant, fait par une autre jeune personne qui, elle aussi, a un talent admirable, mais il nous est défendu de la nommer.

Nous savons encore une histoire excellente d'un monsieur qui... ayant peur que... s'imagina qu'à *** il suffisait de...; mais nous ne pouvons la raconter.

Nous savons encore un mot ravissant de madame de... sur l'aventure arrivée à M. ***; mais nous n'oserions le répéter. Ceci est un avantage de notre position de ne pouvoir jamais parler de la nouvelle du moment. C'est très-incommode d'être feuilletoniste, quand on n'est pas journaliste. Nous ne pouvons cependant résister au désir de vous raconter l'anecdote suivante.

M. de L... a acheté l'hôtel de madame la duchesse de Ch...

Ces jours-ci, des ouvriers, faisant des fouilles dans le jardin, ont trouvé un coffre mystérieux : c'est un trésor, point de doute. La duchesse de Ch... avait une fortune considérable, elle a laissé des millions. Ce sont des diamants, de l'or, des bijoux précieux que renferme cette cassette. On

s'assemble, on se consulte, on remplit scrupuleusement les formalités d'usage en pareil cas; l'heure solennelle est venue, on va connaître enfin la valeur du trésor. Le coffre est ouvert; la curiosité redouble : ce n'est qu'une première enveloppe; ce coffre renferme un second coffre plus petit, on l'ouvre : que renferme-t-il?... le squelette d'un chien. A cette découverte, on rit d'abord de tant d'espérances déçues; et puis bientôt on s'attriste, car un des assistants se rappelle l'histoire de ce pauvre chien: c'était celui de Marie-Antoinette, son compagnon de prison, le témoin de toutes ses larmes, le seul trésor que la reine de France pût léguer à sa digne amie, madame de Tourzel, en montant à l'échafaud.

Le coffre ouvert avec une curiosité profane fut religieusement fermé et remis à sa place.

LETTRE V

8 février 1840.

Les trois bals.

La semaine a commencé par trois grands bals :

Lundi, bal chez madame la duchesse d'Orléans;

Mardi, bal au profit des pensionnaires de l'ancienne liste civile;

Mercredi, bal aux Tuileries.

Le premier était un vrai bal de prince : tout y était du meilleur goût; beaucoup de monde, et point de foule; un peu d'étiquette, mais point de froideur. De grands personnages causant dans de charmants salons artistement ornés; des hommes distingués osant avoir de bonnes manières, au risque de passer pour des courtisans imitant le maître;

beaucoup de jeunes femmes, toutes jolies et toutes admirablement mises. On le sait, aux fêtes de madame la duchesse d'Orléans, on ne porte que des robes neuves; c'est pour ces jours-là que se réservent les parures les plus fraîches, les diamants les plus beaux et les fleurs les plus nouvelles. Comme ce sont des réunions d'élite, chacun est fier d'en faire partie, et chacun se met en frais pour y venir. Quand on se voit l'objet d'un choix flatteur, on devient tout de suite très-difficile pour soi-même; les préférences ont cela de bon, qu'elles inspirent toujours un peu le désir de les mériter.

Le second bal, donné au théâtre de la Renaissance, était une vraie fête royale; on n'a jamais rien vu de plus riche, de plus magnifique, de plus grandiose, de mieux ordonné et de plus élégant. D'abord, pour arriver, point de file : six voitures s'arrêtaient en même temps sous le péristyle, où chacun parvenait sans le moindre embarras. Là commençaient les enchantements : dans l'escalier, des glaces, des tapis, des fleurs et des flots de lumières; dans les corridors, des glaces, des tapis, des fleurs et des flots de lumières; dans le foyer, des tapis, des glaces, des fleurs, des flots de lumières, des canapés et des femmes éblouissantes. La salle offrait un coup d'œil dont rien ne peut donner l'idée; les loges, sans portes, étaient tendues de riches étoffes et éclairées par de superbes candélabres en bronze doré. Le lustre était ce beau *modèle renaissance*, chef-d'œuvre de Chaumont, que tout le monde a admiré à l'exposition de l'industrie cette année.

Que tout cela avait bon air! En bas, vingt valets de pied en grande livrée; en haut, quinze valets de chambre en grande tenue; dans les corridors, quinze huissiers ornés de *leur chaîne*; dans la salle, messieurs les commissaires por-

tant à leur boutonnière les insignes de leur grade : un ruban bleu et la médaille de la charité. Mesdames les patronesses occupaient une estrade à l'entrée de la salle de bal; elles étaient resplendissantes de parures. Leur présence expliquait l'empressement du public; on comprenait que tout le monde élégant de Paris voulût être d'une fête dont elles faisaient les honneurs.

Dans le foyer, on allait admirer les lots qui allaient se tirer à la loterie. Une poupée en cire, habillée en mariée, était entourée de son trousseau, dont chaque pièce avait été offerte par les premiers fabricants de Paris. Cette belle personne apportait aussi en mariage une galerie de tableaux, dus à nos meilleurs artistes. Ce genre de présents de noce est assez rare aujourd'hui. Parmi ces tableaux, on en remarquait un fort gracieux représentant deux paysannes, d'après Greuze. Les amateurs se disputaient en idée ce lot précieux et se l'achetaient d'avance, sans savoir encore à qui le sort l'avait destiné. Ce tableau avait été envoyé par un anonyme; mais des anonymes comme ceux-là sont bientôt reconnus : le talent est une signature.

Parmi ces lots, il y avait un turban oriental velours et or qui faisait l'envie de toutes les femmes. Il a été gagné par l'ambassadeur d'Angleterre. Est-ce un présage? (Question d'Orient.)

Le beau tableau Gros-Claude a été gagné par madame la duchesse de Narbonne. C'était justice : et, cette fois, c'est le lot qui a du bonheur d'échoir à un juge aussi digne et aussi éclairé.

La robe de la mariée, en dentelle, a été gagnée par le portier de la Renaissance. Le brave homme a emporté tristement sous son bras sa belle robe, en disant : J'aurais mieux aimé un tableau pour orner ma chambre. En effet,

le demi-jour d'une loge de portier doit être bien favorable à certaines peintures.

La guirlande de la mariée, en roses blanches données par Batton, a été gagnée par le général ***.

Le buffet, placé dans le vestibule, était servi d'une manière magique. On prononçait quelques paroles, et tout à coup une trappe s'ouvrait, et les babas, les pâtés, les gâteaux, les brioches évoqués apparaissaient comme dans les *Pilules du diable.*

On doit de grands éloges et beaucoup de reconnaissance à l'ingénieur-ordonnateur de cette fête; tant de soins, tant d'éclat, tant de luxe étaient nécessaires. C'est maintenant que cette institution bienfaisante est réellement fondée, et le succès de cette année assure le succès du bal de l'année prochaine, si toutefois il y a une année prochaine.

Le troisième bal donné aux Tuileries était un vrai bal de charité; la plupart des invités l'avaient été par complaisance. Quelle file! quelle foule! et quelles figures!... Mais aussi, comment voulez-vous qu'un bal où les trois cents hommes les plus laids de France sont, avant tout le monde, priés par force et de fondation, sous prétexte qu'ils représentent le pays, ne soit pas épouvantable! Ces messieurs, naturellement laids, sont en outre systématiquement mal mis; ils sont tous sales et point peignés; c'est leur uniforme, le seul qu'ils aient voulu adopter. Quant à leurs manières, elles sont des plus libérales : ils se donnent des coups de coude, des coups de pied, des coups de poing. C'est révoltant; on se croirait à la Chambre. Tout cela se passait dans des salons éblouissants de glaces et de dorures, à la clarté d'un lustre fantastique, formidable, qui, semblable au soleil,

Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

LETTRE VI

27 février 1840.

Carnaval laborieux. — Portiers et musiciens somnambules. — Le bal costumé du colonel Thorn. — Études philosophiques du colonel. — Ridicules du jour; variétés économiques : souper sans convives. — Concert sans musique. — Dîner sans pain. — Verres sans vin. — Calorifères sans feu. — Conversations sans esprit.

Voici un carnaval qui fera bien valoir le carême. Jamais plaisirs plus pénibles n'ont mérité un plus doux repos. Quelle agitation! quel tapage et quelle fatigue! Les jeunes filles sont pâles et languissantes, leurs pauvres mères font pitié; les valets de pied sont tous enrhumés; quant aux portiers, ils sont depuis longtemps somnambules, et l'observateur est étonné de la quantité de démarches raisonnables, de soins prévenants dont est capable un portier parisien, en proie au sommeil le plus profond.

Dès neuf heures du soir, le brave homme est endormi; n'importe, il n'en fait pas moins son service : si vous sortez en voiture, il court avec empressement ouvrir la porte cochère; mais ce prompt mouvement ne le réveille pas.

Si vous rentrez, il vous entend sonner; mais le bruit de la sonnette ne le réveille pas.

S'il a des lettres, des cartes de visite à remettre à vous ou à votre domestique, il entr'ouvre la porte de sa loge, un froid glacial y pénètre subitement. Eh bien, ce froid glacial ne le réveille pas.

S'il a commis quelque grave erreur (les erreurs d'un portier sont bien dangereuses), si vous êtes victime de quelque irréparable oubli, si vous vous plaignez avec énergie, il se défend, il se fâche, il s'indigne, il vous accuse d'injustice; mais sa propre colère ne le réveille pas; vos reproches vio-

lents ne le corrigeront point. Il dort, regardez-le; il dort, il rêve que vous le grondez. Vos menaces sont inutiles; vous n'êtes pour lui qu'un cauchemar.

Les femmes de chambre, après les portiers, offrent les plus curieux phénomènes du somnambulisme. Ne pouvant dormir jamais, elles ont pris le parti de dormir toujours. Depuis un mois elles coiffent leur maîtresse en dormant, elles l'habillent en dormant. Avec un instinct merveilleux, elles vont chercher les yeux fermés tous les charmants objets qui composent une élégante parure, et elles ne se trompent jamais; ce sont des somnambules sincèrement lucides. Elles ne confondent point le turban des concerts avec la couronne du bal. Elles doivent aux excès du carnaval une intelligence surnaturelle; elles agissent avec une précision merveilleuse, elles marchent ou plutôt elles glissent dans les corridors comme des ombres; le flambeau qu'elles portent ne tremble point dans leur main, et, chose étrange, elles ne mettent pas le feu à la maison; mais dans cet état elles parlent peu, elles écoutent mal, elles ne comprennent rien et elles oublient tout. Les ordres que vous leur avez donnés hier ne servent pas aujourd'hui. Si vous leur demandez pourquoi elles n'ont pas fait telle ou telle chose, elles vous répondront hardiment : « Madame ne m'en avait rien dit. » Il faut leur pardonner, c'est un des effets de l'extase magnétique. Les somnambules n'ont point de mémoire, toute faculté extraordinaire se paye par un sacrifice; il ne leur est permis de savoir qu'à la condition d'oublier.

Nous devons vous parler aussi d'une troisième espèce de somnambules, des musiciens qui composent les orchestres de bal pendant le carnaval. Oh! les malheureux, que leur supplice nous fait pitié! Quel métier pénible : être assis à l'étroit et quelquefois perché sur une mauvaise chaise pen-

dant cent cinquante soirées, jouer vingt mille fois peut-être les mêmes airs, respirer pendant huit mortelles heures le même air empesté de truffes et de musc, quelquefois d'ail et de tabac, car les bals populaires sont aujourd'hui les plus harmonieux. Le *crin-crin*, dont riaient nos pères, n'existe plus dans Paris. Le peuple-roi ne s'arrangerait plus de ses accords économiques, il lui faut de la vraie musique, de solides musiciens, des basses, des contre-basses, des galoubets; il lui faut surtout le brillant cornet à piston. Il est connaisseur, il exige pour ses plaisirs tout ce qu'il y a de mieux, et quand par hasard l'orchestre est mauvais, il le jette par la fenêtre, et des instruments faux qui ont offensé ses oreilles il se fait des armes terribles avec lesquelles il châtie les musiciens. Aussi les bals de la barrière sont-ils célèbres maintenant par leur mélodie, et il n'est pas rare de voir les passants s'arrêter sous les fenêtres de quelque restaurateur fameux, pour écouter les airs charmants joués par un Tolbecque de faubourg dans une noce d'ouvriers. A dire vrai, tous les orchestres sont bons maintenant à Paris, excepté celui de l'Opéra.

Le bal costumé qui doit avoir lieu chez M. Thorn est toujours la grande occupation du moment; il lutte victorieusement dans les conversations avec la crise ministérielle. Pour être admis à cette fête, le déguisement est de rigueur. On allait même jusqu'à soutenir que MM. les ambassadeurs iraient en uniforme; mais l'un d'eux a répondu avec beaucoup de convenance que son uniforme n'était pas un déguisement. En effet, le mélange aurait été plaisant, et le récit de cette soirée aurait offert des contrastes piquants. On aurait dit : M. un tel était en postillon de Lonjumeau, et son frère en lieutenant général; madame une telle était en bergère et son mari était en pair de France; mademoiselle

de... était en Chinoise et son père en conseiller d'État. Il a donc été décidé que les graves personnages, c'est-à-dire les ambassadeurs, les ministres et les *hommes mariés* seraient admis en frac; mais pour les autres, c'est-à-dire pour les célibataires, on est impitoyable; ceux-là ne pourront entrer que déguisés, tous sans exception. L'alternative est cruelle. Nous connaissons un homme d'esprit que l'idée de s'affubler en troubadour ou en Turc a tellement épouvanté, qu'il s'est subitement décidé à se marier. Il avait d'abord pensé à être ministre, mais les crises ministérielles sont si longues, qu'il a craint de n'être pas prêt pour le bal.

Les journaux, qui parlent souvent de M. Thorn, ce qui nous autorise à en parler, prétendent que la haute société française a adopté le *riche Américain*. Ils sont tous dans l'erreur. C'est, au contraire, le riche Américain qui a bien voulu adopter la haute société française, et c'est lui seul qui invente et impose les conditions de l'adoption. Il y en a dans le nombre de fort amusantes. Par exemple, M. Thorn a décrété que passé dix heures on n'entrerait plus chez lui. La porte est donc fermée à dix heures. Vous êtes en retard, vous avez dîné, par hasard, avec des gens d'esprit; la conversation s'est prolongée au delà du moment fatal. Vous arrivez chez M. Thorn. Il est dix heures cinq minutes... On vous renvoie... Est-il survenu quelque accident? — Non. — Le concert est-il remis? — Non. Vous entendez qu'on chante toujours, et d'ailleurs la rue, la cour, sont pleines de voitures. Il y a deux cents personnes dans le salon. — Pourquoi donc faut-il s'en aller? — Parce que tel est le bon plaisir du maître. — Et pourquoi a-t-il choisi cette singularité? — Parce qu'elle fait contraste avec la manie d'un autre millionnaire son rival, qui, lui, ne veut pas qu'on vienne chez lui avant dix heures. Et le grand monde pari-

sien se soumet doucement à toutes ces exigences. Il court chez celui-ci avant dix heures, il va chez celui-là après dix heures; et il subit ces caprices sans se plaindre. Il est vrai qu'il crie au scandale quand M. le duc d'Orléans exige qu'on ne vienne pas en bottes chez sa femme. Alors son indignation ne peut se contenir; et dans sa colère, confondant les temps et les personnes, il traite le prince royal de parvenu.

Comme philosophe, M. Thorn est un des caractères les plus intéressants à observer de notre époque. Personne n'a jamais poussé plus loin que lui le mépris des grands, sinon celui des grandeurs. Rien de plus curieux que la façon dont il mène tout le monde; rien de plus malin que la cruauté avec laquelle il vous force, pour entrer chez lui, à faire les plus pénibles sacrifices, quelquefois à vous dépouiller sans mot dire de la seule qualité qui fait votre puissance. Êtes-vous un grand seigneur, il vous fera attendre une heure dans son salon, ou bien il vous assujettit à l'exactitude la plus rigide; il exigera enfin de vous une condescendance puérile qui vous ôtera de votre dignité. Êtes-vous une femme vaine, riche et avare, il vous forcera à choisir un déguisement d'un prix fou. Êtes-vous un homme grave, un homme d'intelligence, il vous obligera à vous habiller en acrobate et à être niais et ridicule toute une soirée, et nous ajoutons toute la vie; et cela pour lui n'est pas un badinage, c'est une étude profonde, une suite d'épreuves philosophiques que nous suivons pour notre part avec une grande curiosité. M. Thorn s'est posé ces deux questions : savoir jusqu'où peuvent aller en France la complaisance des égoïstes et l'humilité des orgueilleux; et ce que peuvent faire de flatteries et de platitudes des gens riches qui ne veulent pas donner de fêtes pour être invités chez un homme qui en veut bien donner.

Pour compléter ces expériences, l'ingénieux négociant pourrait risquer de plus grotesques épreuves! Eh! mon Dieu! demain il mettrait sur ses billets d'invitation : *On n'entrera qu'en bonnet de coton,* que toute la haute société parisienne accourrait chez lui en *bonnet de coton.* Nous savons bien que l'on parviendrait à transiger avec le bonnet de coton. Les uns le feraient broder, les unes le garniraient de dentelles, les autres le couvriraient de fleurs et de diamants. Ceux-ci auraient des mèches d'or, ceux-là des mèches de perle; mais les vrais flatteurs le porteraient en coton pur avec la coiffe et la fontange.

Puisque nous sommes en train de faire la guerre à la vanité, nous signalerons un autre genre de bal où c'est le souper qui est une vanité. Nous le disions tout à l'heure, les grands seigneurs font peu de frais; mais, en revanche, les petits bourgeois veulent avoir l'air d'en faire beaucoup. Le salon est fort étroit, on respecte ses proportions, et pour ne rien perdre de l'espace, on suspend l'orchestre dans le lit de fer de l'alcôve voisine; les mères parées sont à la torture sur des bancs de collége; les rafraîchissements sont rares sous un prétexte de souper. A partir de minuit, on ne sert plus rien, toujours sous le même prétexte. A une heure du matin on meurt de soif et l'on s'interroge avec anxiété. La maîtresse de la maison semble préoccupée; elle n'adresse plus la parole à personne; seulement elle sourit à tous ceux qui s'en vont. Un domestique vient lui demander : « Faut-il servir? » Elle répond : « Non, il y a encore trop de monde. » Elle attend encore; elle attend si bien que le courage manque aux plus intrépides, que le sommeil gagne les plus affamés. Elle dit enfin : « Servez. » Mais au moment de se mettre à table, elle se trouve tête à tête avec son mari pour contempler un souper de quinze couverts

pour lequel trois cents personnes étaient venues. Car dans ces sortes de fêtes, toute la vanité est de paraître avoir un souper; mais le sublime de la diplomatie est d'empêcher qu'on ne le mange.

Autre vanité économique : les concerts à bon marché. Madame du Boulay ou du Boulard a deux filles à marier; sa fortune est belle, son salon est vaste, elle veut *recevoir*. Mais se réunir pour se voir et causer, cela ne se fait plus : on se connaît trop ou l'on ne se connaît pas assez pour cela. Les séductions de la table à thé, la brioche de famille, le verre d'orgeat et la demi-glace ne suffisent plus, on a tant de rivaux pour de pareils plaisirs. Que faire pour attirer la foule? Imiter les salons du grand monde : donner un concert; mais un concert est une chose grave, un vrai concert est hors de prix; n'importe, il faut de la musique, c'est la mode. On ne rentre pas chez soi satisfait si l'on n'y rapporte en souvenir quelques sons désagréables de clarinette, de hautbois, de violon, de violoncelle ou de piano. On se décide donc à avoir de la musique, mais on se décide en même temps à ne faire aucuns frais pour en obtenir. La difficulté paraît grande. Voici le moyen de la résoudre victorieusement. Il y a entre les grands talents et les amateurs une classe de médiocrités gémissantes qui cherchent la célébrité. On leur offre charitablement l'occasion de se faire connaître, on les choie, on leur promet des élèves, on les invite à dîner, on les admet à gémir, à miauler, à mugir, selon l'instrument sur lequel ils excellent; on invite toute sa société à jouir de leur talent.

Ils chantent, ils jouent, on les applaudit, on les remercie et on ne les paye point. Ils s'en aperçoivent, et pour se dédommager de ces triomphes stériles ils improvisent un concert à leur bénéfice. Ils font faire de magnifiques billets

qu'ils distribuent aux maîtresses de maison qui ont bien voulu protéger gratuitement leur talent. Ces maîtresses de maison, fidèles à leur plan d'exploitation artiste, *redistribuent* à leur tour ces mêmes billets aux jeunes gens de leur société... qui se trouvent ainsi faire seuls les frais d'une musique qu'ils se plaignaient déjà d'avoir entendue pour rien. Ce système d'économie musicale, qui a créé le consommateur involontaire, n'est-il pas une invention merveilleuse?

Franchement le monde est tombé en enfance, ses manies sont d'une niaiserie fabuleuse; tous les ridicules anglais, germaniques, russes, espagnols, napolitains, chez nous sont aujourd'hui naturalisés. Là où règne la manie anglaise, on sert un dîner sans pain, et l'on est ridicule si on a l'imprudence d'en demander; là où règnent les manières allemandes, on ne valse qu'à deux temps, et l'on est ridicule si l'on essaye l'ancienne valse; là où règne la mode russe, on ne vous sert que des fruits et des fleurs, et l'on est ridicule si l'on tourne la tête pour chercher le rôti: ainsi de suite.

Dans telle maison tout le luxe est dans l'argenterie: soit; mais alors n'ayez pas de couteaux d'ivoire. Dans telle autre, tout le luxe est dans les cristaux. Il y a des verres pour chaque vin, mais il n'y a pas de vin pour chaque verre.

Dans ce bel hôtel tout le luxe est dans le tentures, mais il n'y a pas de chaises pour s'asseoir.

Dans cet autre il y a trois calorifères, mais on ne les allume pas, et les bouches de chaleur ne sont plus que des ventilateurs perfides.

La prétention de telle maîtresse de maison est de ne recevoir chez elle que des dandys et des merveilleuses; et tous

ces gens-là entre eux se croient obligés de ne parler que d'attelages, de cuirs, de cuivres et de livrées, de pompons, de dentelles et de diamants, pour prouver qu'ils sont élégants.

— Les diamants de madame une telle sont bien beaux. — Ah! j'aime mieux ceux de la princesse de... — Ah! pas moi; la monture en est trop lourde. — Avez-vous vu le nouveau diadème de la petite madame R...? — Oui, il est très-beau. — De loin peut-être, mais de près on voit bien qu'il est faux. — Ah! ma chère, vous avez là une jolie *broche*. — Ah! c'est *ma moins* jolie, j'en ai dix-huit.

Telle autre maîtresse de maison a pour prétention d'avoir un salon politique; mais comme elle ne peut atteindre aux sommités du genre, elle recrute toutes les doublures de la diplomatie et de l'administration. On ne trouve chez elle que des *attachés*, des sous-préfets, des sous-secrétaires, des sous-intendants, des substituts. On s'y raconte bas à l'oreille les nouvelles qui ont paru le matin dans les journaux. On y prédit la chute des ministres qui viennent d'envoyer leur démission. Et toutes les discussions se terminent par cette prière : Si votre oncle est ministre, n'est-ce pas, vous nous donnerez des loges?

Pour les jeunes gens le suprême bon ton est d'être de tous les bals, de tous les concerts, et de pouvoir dire de tous : J'irai, ou : J'y étais.

CONVERSATION : Étiez-vous hier rue de...? — Oui, j'y étais; il y avait un monde affreux! — Allez-vous ce soir place de...? — Oui; il y aura un monde fou. — Allez-vous demain à la préfecture? — J'irai; c'est la collection des jolies femmes! — Je ne vous ai pas vu au concert de L... — Comment! j'y étais. Mais vous qui parlez, je ne vous ai pas vu à la représentation de M. de Castellane. — Ah! c'est charmant! c'est moi qui soufflais! — Demain, j'ai une

journée terrible. — Et moi donc, je répète le quadrille pour le bal Thorn. — Et moi, je répète l'opéra des Polonais. — A midi, j'essaye mon costume de postillon; il est trop large, ça fait mon désespoir. — Moi, j'essaye une romance, elle est trop haute; il y a un sol qui fait mon malheur. — *Je monte au bois*, avec Dérouvillettes et de Falvières. — Je tâcherai d'aller vous y joindre... mais un peu tard. — Irez-vous demain voir la débutante? — Oui, j'ai deux loges. — Moi, j'ai trois places, dans trois loges différentes. — Et après le spectacle? — Nous avons le bal de P... — Et puis le bal de l'Opéra... Quelle journée! je ne sais pas comment je pourrai trouver le temps d'aller faire des armes chez Mongiral. — Et moi, je ne vois pas où je trouverai un moment pour fumer mes vingt cigares.

Voilà l'esprit du jour! voilà le monde! Il est bien triste pour ceux qui ne savent pas en rire comme nous. Un de nos amis nous demandait l'autre jour : « Comment passez-vous votre temps? Vous amusez-vous dans ce vilain monde? — Mais, oui; je me suis fait une existence à part; je vogue dans un esquif avec des gens d'esprit, sur un océan d'imbéciles.

— Prenez garde, reprit-il, les tempêtes d'imbéciles sont dangereuses.

LETTRE VII

7 mars 1840.

Les deux carnavals.

Le carnaval mondain est fini; mais le carnaval politique commence, et celui-là promet d'être encore plus divertis-

sant que l'autre. Ce qui se passe en ce moment est de la bonne, de l'excellente comédie : aussi comprenons-nous l'empressement avec lequel MM. de la Chambre des pairs, tout de suite après avoir entendu le doucereux programme du nouveau cabinet, ont voté un monument à Molière; c'était répondre. Il est impossible de faire une épigramme plus spirituelle.

La formation des quadrilles parlementaires est aussi chose fort plaisante; quadrilles de puritains, quadrilles de frondeurs, etc., etc., masqués et toujours sans costume; mais ce qu'il y a de plus amusant, c'est le grand travail de la traite des députés faite hautement et sagement par les pourvoyeurs de M. Thiers. Chaque soir on fait le relevé des acquisitions de la journée. « Aurons-nous un tel? — J'en réponds, si vous lui promettez ça pour son gendre. — Et un tel, si on lui offrait ceci? — Ce n'est pas la peine, nous l'aurons pour rien, j'ai vu sa belle-mère. — J'ai peur du petit *** ! — Il n'est plus à craindre, je sais un moyen de l'apaiser. — Ah! si nous pouvions avoir *** ? — Ce n'est pas si difficile qu'on le croit, il vient de perdre cinquante mille francs dans une affaire, il est bien gêné. — Quant à X... il n'y faut pas penser! — Oh! oh! si vous vouliez bien? — Comment? — Je vous dirai cela demain. — Mais notre plus belle conquête, c'est le bon ***. — Quoi! il s'est engagé? — Sur l'honneur! — A voter pour nous? — A voter pour vous! — Mon cher, vous êtes un sorcier. Qu'avez-vous fait pour le séduire? — Je l'ai pris par les sentiments. — Je ne vous comprends pas. — *Ah! tu n'as pas d'enfants!* Le gros bonhomme a deux filles à marier. — J'entends. — Je connais *la Chambre* comme ma chambre. Je possède un peu bien ma statistique parlementaire. Je sais ceux qui ont des filles à établir, ceux qui ont des fils à pla-

cer, ceux qui ont des frères incapables sur les bras, ceux qui ont des intérêts de cœur dans les théâtres royaux, ceux qui ont des secrets à cacher, ceux qui ont des manufactures à soutenir, ceux qui ont des forges, ceux qui ont des sucres, ceux qui ont des rentes, et ceux enfin qui ont des dettes. Eh! je dis avec le proverbe, qui paye *leurs* dettes s'enrichit. — Et moi je dis en parodiant le mot de Louis XI, que dans le siècle où nous vivons : Payer, c'est régner. »

La dernière semaine de carnaval a été tellement animée que la population parisienne n'a pas encore repris sérieusement ses travaux. Jamais peut-être on n'avait tant sauté à Paris. Il y avait plus de deux cents bals par soirée. Il y avait quelquefois jusqu'à trois bals dans la même maison. Les pâtissiers se trompaient d'étages ; les gâteaux destinés au premier montaient au second, et ceux du troisième se laissaient manger à l'entre-sol. Et c'était dans l'escalier un tapage épouvantable chaque fois que les portes s'ouvraient; le bruit des trois orchestres se mêlait; alors cette triple mélodie se fondait en un seul et magnifique charivari.

Le grand bal costumé donné par M. Thorn, dont nous vous avons parlé l'autre jour, était superbe; la beauté, la splendeur de cette fête ont servi d'excuse à tous les empressements.

Le *divertissement* que l'on avait composé pour donner plus de piquant aux costumes a été fort bien exécuté; mais laissons parler un des assistants, anonyme à nom illustre qui veut bien nous communiquer les détails suivants :

« Dix heures sonnaient, la foule brillante et parée se pressait curieuse et inquiète. On regardait, on admirait, mais on semblait attendre encore quelque chose de mieux. Cependant arrivaient de belles *Napolitaines* (costume connu, mais toujours joli et convenable), des Espagnoles

(costume charmant, mais bien imprudent quelquefois), des Arabes, des Juives, des Louis XIII, des Louis XIV et des Pompadours en quantité. Ne vous effrayez point de ce mot. Des jeunes femmes bien naïves, des jeunes filles ignorantes, d'autres femmes dans l'âge de l'intelligence vous disaient tout simplement la veille : Je serai en Pompadour. Pour rien au monde elles n'auraient voulu se déguiser en Dubarry, en Parabère, en Montespan, ni même en la Vallière. Mais le *Pompadour* est consacré par les marchands de rococo. Pompadour signifie le genre Louis XV et rien de plus.

» La plupart des hommes étaient en domino. L'un d'eux, en domino bleu de ciel, regardait souvent ses bas de soie pour se convaincre qu'il n'était pas en robe de chambre.

» Enfin la porte du salon s'est ouverte, et cette foule cosmopolite s'y est précipitée. Dans ce salon était la cour de Louis XV : marquises élégantes, — cheveux poudrés, sourire coquet, regards brillants, — galants officiers aux gardes françaises, — airs évaporés, chapeaux galonnés, regards triomphants. Louis XV eût été bien fier de ce Versailles ressuscité. Il ne devinait guère, cet oublieux roi, qu'on lui rendrait tant de charmantes Pompadours en 1840. Mais on entend des grelots, des coups de fouet; ce sont les postillons de Lonjumeau, ils conduisent une légère calèche, d'où descendent deux bergères couronnées de roses. »

Ce récit se termine par la description de plusieurs déguisements et par la citation d'une grande quantité de noms propres. Madame une telle était superbe, madame une telle était admirable, etc., etc.; mais on sait que nous sommes très-circonspect en fait d'initiales. La publicité ne convient qu'aux noms célèbres, qu'aux personnages presque historiques par leur haute position : ainsi nous oserons dire

que madame Lehon était charmante, qu'un habit de cheval du temps de Louis XV faisait valoir toute l'élégance de sa taille, que madame de la Ferté était fort jolie et qu'elle a obtenu tous les succès du grand quadrille des marquises. Nous nommons ces deux dames, parce que le public les connaît, parce que tout le monde sait que madame Lehon est une des plus belles femmes de Paris, parce que les milliers de personnes qui ont vu madame de la Ferté faire les honneurs du salon de M. Molé, son père, nous comprennent quand nous disons qu'il est impossible d'avoir plus de grâce, plus de distinction et plus de dignité dans les manières.

Il y avait beaucoup d'hommes costumés, mais ils n'étaient pas à leur avantage, heureusement; car, selon nous, rien n'est plus ridicule qu'un monsieur en *fichu à col* qui est beau, prétentieusement beau dans un bal. Il y avait plusieurs hommes en uniforme; ces messieurs ne s'étonneront pas s'il y a des gens déguisés comme eux au carnaval prochain.

LETTRE VIII

12 mars 1840.

La femme véritable n'existe plus. — La femme ange, la femme démon. Les prestiges. — La femme n'est point la compagne de l'homme.

Nous venons de lire enfin le dernier numéro des *Guêpes* de M. Alphonse Karr, et ce n'est pas sans peine, vraiment! Rien n'est plus amusant, mais aussi rien n'est plus difficile à lire que ce petit livre. Chacun le veut, on vous l'enlève sans scrupule, celui-ci pour une heure, celui-là pour vous

le rapporter le lendemain ; monsieur le met dans sa poche, madame le cache dans son manchon ; bref, tout le monde le lit, excepté ceux qui viennent de l'acheter ; et l'on a possédé souvent jusqu'à trois exemplaires des *Guêpes* sans avoir pu même les parcourir un moment.

M. Alphonse Karr, dans son dernier numéro, se plaint avec beaucoup d'esprit de la grande vénération des hommes de nos jours pour les femmes de théâtre, pour ces voyageuses beautés, qui déclament, qui chantent, qui dansent, qui miment et qui minaudent surtout avec plus ou moins de succès à Londres, à Vienne, à Naples, à Saint-Pétersbourg et à Paris. Il s'indigne de ce que les femmes du monde sont affreusement délaissées pour les femmes de théâtre, et il va jusqu'à prétendre que les femmes du monde, afin de ramener les fuyards, font tout ce qu'elles peuvent pour devenir un peu femmes de théâtre. Les femmes sont en général fort abandonnées, il est vrai ; mais ce n'est pas leur faute, et nous allons tâcher d'expliquer la cause de cet abandon.

Nous commencerons d'abord par proclamer cette affreuse vérité :

La femme, la femme véritable n'existe plus.

Il y a encore des mères, et plus même qu'autrefois.

Il y a des sœurs.

Il y a des maîtresses.

Il y a des amies dévouées.

Il y a des associées.

Il y a des caissières.

Il y a des ménagères.

Il y a toujours des *mégères*.

Mais il n'y a plus de femmes!... dans le monde civilisé.

En effet, qu'est-ce qu'une véritable femme ? C'est un

être faible, ignorant, craintif et paresseux, qui ne pourrait pas vivre par lui-même, qu'un mot fait pâlir, qu'un regard fait rougir, qui a peur de tout, qui ne connaît rien, mais qu'un instinct sublime éclaire, mais qui agit par inspiration, ce qui vaut encore mieux que d'agir par expérience; c'est un être mystérieux, qui se pare des contrastes les plus charmants; qui a des passions violentes avec de petites idées; qui a des vanités insatiables et des générosités inépuisables, car la femme vraie est à la fois bonne comme une sainte et méchante comme une déesse; qui est tout caprice, inconséquence; qui pleure de joie et qui rit de colère, qui ment mal et qui trompe bien; que le malheur rend sage, que les contrariétés exaltent jusqu'à la folie; dont la naïveté égale la perfidie, dont la timidité égale l'audace; un être inexplicable enfin, ayant de grandes qualités par hasard, et dans les grands événements quand il faut en avoir, mais sachant montrer tous les jours ces défauts aimables, trésors de craintes et d'espérances, qui séduisent, attachent, inquiètent, et auxquels on ne peut résister.

Eh! maintenant où trouverez-vous donc beaucoup de femmes qui ressemblent à ce portrait-là?

Hélas! il ne leur est plus permis, à ces pauvres femmes, d'avoir tous ces charmants défauts; il leur a bien fallu y renoncer malgré elles depuis le jour où les hommes eux-mêmes les leur ont pris.

Naïve ignorance, imprévoyance aimable, paresse adorable, enfantine coquetterie, vous étiez jadis la grâce des femmes; vous êtes la force des hommes aujourd'hui.

Courage, raison, patience, intelligente activité, vous étiez jadis les vertus des hommes; vous êtes les défauts des femmes aujourd'hui.

Vingt ans de paix ont porté leurs fruits; le courage est

passé de mode. Les jeunes gens du jour ne savent plus ni souffrir ni travailler; ils ne savent rien supporter, ni la douleur, ni la pauvreté, ni l'ennui, ni les humiliations honorables, ni le chaud, ni le froid, ni la fatigue, ni les privations; excepté quelques injures, ils ne savent rien endurer.

Voilà pourquoi les femmes ont été forcées de se métamorphoser; elles ont acquis des vertus surnaturelles, et qui certes ne leur convenaient point. Elles sont devenues courageuses, elles dont les frayeurs puériles avaient tant de grâce; elles sont devenues raisonnables, elles dont la légèreté avait tant d'attraits; elles ont renoncé à la beauté par économie, à la vanité par dévouement; elles ont compris, avec ce pur instinct qui est leur force, que, dans le ménage humain, il faut que l'un des deux époux travaille pour que l'enfant soit nourri. L'homme s'étant croisé les bras, la femme s'est mise à l'ouvrage, et c'est pourquoi la femme n'existe plus.

Étudiez les mœurs du peuple; voyez la femme de cet ouvrier, elle travaille, elle élève ses enfants, elle s'occupe de la boutique et de son ménage, elle n'a pas dans tout le jour un seul moment de repos. — Que fait donc son mari? Où est-il? — Au cabaret.

Regardez cette jeune fille; elle est couturière en linge. Son teint est pâle, ses yeux sont rouges; elle a dix-huit ans: elle n'est déjà plus jolie. Elle ne sort jamais, elle travaille nuit et jour. — Et son père? — Il est là, dans l'estaminet voisin, occupé à lire les journaux.

Suivez cette belle femme. Comme elle marche rapidement! elle regarde à sa montre avec inquiétude, elle est en retard, elle a déjà donné depuis ce matin quatre leçons de chant; elle en a encore trois à donner. C'est un métier

bien fatigant. — Et son mari, que fait-il donc? — Elle vient de le rencontrer; il se promène sur le boulevard avec une actrice de petits théâtres.

Regardez encore cette pauvre femme, comme elle a l'air de s'ennuyer. C'est une victime littéraire qui tâche de se faire une existence en écrivant. Ses médiocres ouvrages, qui se vendent assez bien, l'aident à vêtir convenablement sa petite fille. — Et son mari, où est-il donc? — Il est au café là-bas, qui joue au billard, en faisant des plaisanteries contre les femmes auteurs.

Voyez encore chez tous les ministres courir, s'agiter, parler cette petite femme; elle est riche, elle n'a pas besoin de travailler; mais son mari est un homme tout à fait nul, qui ne parviendrait à rien sans elle. Elle veut le faire nommer à telle place, et elle va solliciter pour lui, pendant qu'il joue au whist dans quelque club.

Eh! pensez-vous que ce soit pour leur plaisir que les femmes se fassent ainsi actives et courageuses? Croyez-vous qu'elles ne préféreraient pas mille fois redevenir nonchalantes et petites-maîtresses, et qu'il ne leur semblerait pas infiniment plus doux de passer leurs jours étendues sur de soyeux divans, avec des poses de sultane, entourées de fleurs, parées des plus riches étoffes, et n'ayant autre chose à faire que de plaire et d'être jolies! En changeant leur nature, elles font un très-grand sacrifice, et qui leur coûte fort, croyez-le... Bien loin de les blâmer, il faudrait les admirer dans leur abnégation. Une jeune femme raisonnable! une belle femme économe! une femme qui se prive d'un objet qui peut l'embellir! mais c'est un prodige de vertu! c'est un modèle d'héroïsme!

Ah! vous ne savez pas ce qu'il faut de courage à une femme pour se dévouer à être toujours vêtue humblement

vous ne savez pas à quelles innombrables et irrésistibles tentations il lui faut à tout moment résister! En fait de parure, être sage, c'est être sublime! Passer devant une boutique engageante et voir suspendu derrière la glace un délicieux ruban bleu de ciel ou lilas, un ruban provocateur qui vous excite à l'admirer; dévorer du regard cette proie charmante; bâtir toute sorte de châteaux en Espagne à son sujet; se parer en idée de ses nœuds coquets et se dire : « Je mettrai deux rosettes dans mes cheveux; le grand ruban sera pour la ceinture, le plus petit servira pour la pèlerine et pour les manches... » et puis tout à coup s'arracher violemment à ces coupables rêveries, se les reprocher comme un crime et fuir courageuse et désolée loin du ruban tentateur sans même vouloir le marchander : cela seul demande plus de force d'âme que les plus terribles combats; et ce mot, plein de stoïque résignation et de noble humilité que nous avons entendu l'autre jour, nou a plus touché le cœur que toutes les belles paroles des héroïnes de Sparte et de Rome. Une femme devait aller à un bal, à une fête magnifique; elle était occupée à choisir des fleurs. Après avoir admiré ces couronnes à la mode qui sont si jolies, dont la forme est si gracieuse, elle en demanda le prix. Les belles fleurs, les fleurs fines sont très-chères cette année, et ce prix trop élevé l'effraya. Alors, posant tristement la couronne de roses sur le comptoir, elle dit avec un soupir : « C'est trop cher; je mettrai ma vieille guirlande! »

Ma *vieille guirlande!* Sentez-vous ce qu'il y a de douleur et de poignante résignation dans ces deux mots : ma vieille guirlande! Cela fait venir les larmes aux yeux.

Oui, les femmes ont perdu en attraits tout ce qu'elles ont gagné en qualités. Chose étrange! elles ont plus de valeur, elles ont moins de puissance; c'est que leur puis-

sance à elles n'est point dans l'activité qu'elles déploient, mais dans l'influence qu'elles exercent; les femmes ne sont point faites pour agir, elles sont faites pour commander, c'est-à-dire pour inspirer : conseiller, empêcher, demander, obtenir, voilà leur rôle : agir, pour elles, c'est abdiquer. Et cette maxime fameuse, qui ne signifie rien quand on l'applique à la puissance d'un roi, est de toute vérité quand elle s'applique à la puissance de la femme : La femme règne et ne gouverne pas.

Mais, pour régner, les femmes comme les rois ont besoin de prestige, et, malheureusement, les femmes et les rois n'ont plus de prestige aujourd'hui; les femmes du monde, entendons-nous, car les autres ont encore le prestige du théâtre, et c'est ce qui doit expliquer la préférence qu'on leur accorde si cruellement.

Si les femmes du monde, divinisées autrefois, n'ont plus à vos yeux de prestige, nous venons de vous le dire, ce n'est pas leur faute, ne les accusez pas. Elles ne l'ont point perdu, ce prestige, elles l'ont généreusement sacrifié.

Or, il y a deux sortes de prestige : l'un est séduisant, l'autre est séducteur, qu'on nous permette cette subtilité. Il y a par conséquent deux sortes d'amour : l'un descend du ciel, l'autre vient de l'enfer.

Il doit donc y avoir deux catégories de femmes à aimer : les femmes anges et les femmes démons; les vierges voilées, couronnées de lis; les bacchantes couronnées de pampre; celles qui chantent doucement en s'accompagnant de la lyre, celles qui dansent follement en agitant le thyrse et le tambour; celles qu'on aime avec enthousiasme, celles que l'on idolâtre avec ivresse; les unes sont *prestigieuses* en bien, les autres sont *prestigieuses* en mal; mais toutes sont également idéales, également enveloppées de mys-

tères, également placées sur un autel, également supérieures, également toutes-puissantes, les unes par le respect qu'elles imposent, les autres par la terreur qu'elles inspirent. Car, vous le savez, la peur est un des charmes de l'amour; et ces deux natures de femmes font naître de délicieuses frayeurs. On tremble auprès de celles-ci; un mot pourrait effaroucher leur exquise délicatesse, une imprudence peut les faire fuir à jamais, la pensée de leur déplaire cause un charmant effroi. — On tremble auprès de celles-là, on a peur de tout, on a peur de soi, on a peur d'elles; ces femmes aux passions sans frein, à l'orgueil jaloux, au courroux sauvage, ont pour les cœurs qu'elles entraînent toute la séduction des grands dangers.

Nous ne savons pas s'il existe encore des femmes idéales en mal, mais nous croyons que les femmes idéales en bien n'existent plus. Nous avons maintenant, et cela vaut peut-être mieux pour tout le monde, nous avons les femmes honnêtes, les femmes raisonnables, les femmes laborieuses, les bonnes femmes, les excellentes petites femmes avec lesquelles on cause sans façon, que l'on rencontre avec grand plaisir, dont on accepte la préférence avec orgueil, mais qui ne parlent point à l'imagination, et qui n'inspirent point d'amour. Vous avez tant dit : La femme est la compagne de l'homme, que les pauvres femmes vous ont pris au mot, elles sont devenues vos compagnes; elles ont voulu partager votre existence, vos occupations, vos chagrins! O folle pensée, coupable erreur, la femme n'est point faite pour partager les peines de l'homme! Non, elle est faite pour l'en consoler, c'est-à-dire pour l'en distraire. Malheur à l'imprudente qui demande à celui qu'elle aime le secret de ses chagrins (nous ne parlons point des chagrins de cœur, les hommes y sont peu sujets; leurs grandes dou-

leurs, à eux, sont des souffrances d'amour-propre et des revers de fortune)! Malheur à la femme qui permet à l'homme qu'elle aime de lui confier ces tourments-là! Elle perd dès ce moment la faculté de l'en distraire, et il la quittera pour aller les oublier auprès de celle qui les ignore. L'amour ne vit que de mystère et de crainte, la confiance et la sécurité le font mourir.

Une compagne!... Est-ce qu'on aime d'amour une compagne? Soyez de bonne foi et convenez-en, la femme n'est point la compagne de l'homme. Elle doit être son idole, toujours, dans toutes les phases de sa vie, et sous les plus séduisantes images : trésor de candeur dans l'âge de l'enfance, reine de beauté dans l'âge de l'amour, providence dans l'âge de la maternité.

LETTRE IX

19 mars 1840.

Le drame de M. de Balzac. — Les puritains littéraires.

Le sujet de toutes les conversations cette semaine, c'est le drame de M. de Balzac. Eh bien! qu'en dites-vous?

— C'est abominable!

— C'est détestable!

— C'est exécrable!

— C'est déplorable!

— C'est misérable!

— C'est pitoyable!

— C'est attristant!

— C'est dégoûtant!

— C'est révoltant!

— L'avez-vous vu?

— Non.

— Et vous, madame?

— Non, je n'ai pu avoir de loge.

— Et vous, ma petite?

— Moi, ce soir-là, ma tante, j'étais à l'Opéra.

— Comment donc savez-vous que cela était si affreux?

— J'ai lu dans mon journal...

— Ah! voilà le grand mot! Les journaux en ont dit du mal! Et vous les croyez encore sur parole? On ne vous a point corrigés. Vous ne devinez pas pourquoi un homme qui a fait un livre contre les journalistes est attaqué par tous les journaux? C'est que, naïfs abonnés, vous ne vous apercevez peut-être pas que les journaux sont faits par des journalistes. Allons, un effort d'intelligence, rapprochez ces deux idées-là, elles vous expliqueront bien des choses, et vous comprendrez enfin maintenant pourquoi tout homme de courage est mis au ban des journaux.

Les puritains littéraires, depuis quelque temps, abusent de l'*art* comme les puritains politiques ont naguère abusé de la *patrie*. C'est au nom de l'art que se disent toutes les injures, que se commettent toutes les injustices, comme naguère c'était au nom de la patrie que se forgeaient toutes les calomnies, que s'accomplissaient toutes les vengeances. Ces deux cultes si beaux se ressemblent parfaitement dans leur exercice : ces grands admirateurs de l'art n'ont jamais rien fait pour lui, ces grands adorateurs de la patrie n'ont jamais rien fait pour elle. Leur amour ne s'exprime que par des proscriptions; ceux-ci persécutent les artistes, comme ceux-là persécutaient les vrais serviteurs du pays. C'est au nom de l'art qu'un grand poëte est exclu de l'Académie; c'est au nom de l'art que les tableaux de Cabat et

de Gigoux sont refusés par le jury; c'est au nom de l'art que les feuilletons s'indignent contre les drames modernes; c'est au nom de l'art que l'art véritable est sacrifié. Et vraiment, il vaudrait mieux dire tout de suite que vous ne voulez plus que l'on fasse des pièces de théâtre, puisque vous condamnez d'avance tous les sujets que les auteurs dramatiques peuvent traiter. S'agit-il d'une œuvre d'imagination, vous vous écriez : Quel imbroglio! Est-ce une œuvre de vérité, vous vous écriez : Quel scandale! Grâce à vous, dans l'art moderne on ne peut plus ni inventer ni raconter; vous condamnez également ce qui n'a jamais pu arriver et ce qui est arrivé la veille : le surnaturel et l'historique! la fantaisie et le portrait; telle chose vous paraît absurde, parce que c'est un rêve; telle autre chose vous semble effroyable, parce que c'est un souvenir. Et pourtant, l'art dramatique ne se nourrit que d'inventions ou de peintures; les unes sont un amusement, les autres pourraient être un enseignement; mais vous ne voulez pas qu'on vous amuse, et vous tremblez qu'on vous apprenne à vous connaître; que faire donc? — Ce que vous faites : de la critique sur rien. Et puis, vous devenez d'une délicatesse, d'une susceptibilité qui nous enchante. Quoi! vous supprimez le crime au théâtre; vous ne voulez voir représenter sur la scène que des honnêtes gens; les assassins vous font horreur, les forçats vous indignent, les espions vous révoltent; les espions! quelle affreuse idée! mettre sur la scène un pareil monstre! il n'y a que M. de Balzac pour avoir eu cette idée. — M. de Balzac et Racine d'abord, et puis M. de Balzac et Schiller, qui a laissé le plan d'un drame dont la police est le mobile. « Schiller, il est vrai, » avait conçu l'idéal de cette forme de gouvernement; la » police, dans sa pièce, eût été comme une espèce de divi-

» nité planant sur la destinée des familles et des citoyens; » plus flexible que la loi, mais par cela même plus appli- » cable à chaque cas particulier; dirigée par des intentions » bienfaisantes, mais employant des moyens impurs et » d'indignes agents. Il voulait, ajoute le biographe, mon- » trer dans M. d'Argenson un homme éclairé, voyant de » haut l'ignoble machine qu'il a créée, ayant acquis une » expérience desséchante en observant les hommes seule- » ment par leurs mauvais côtés, mais conservant encore le » goût ou l'intelligence du bien. »

Or, dans un drame qui aurait eu pour sujet la *police glorifiée,* il se serait glissé sans doute plus d'un espion; mais aucun d'eux aussi sans doute n'aurait inspiré plus d'horreur et plus de dégoût que l'affreux espion mis à la scène par Racine. Eh! messieurs, qu'est-ce donc que *Narcisse* de Britannicus? Un espion, un misérable espion. Et la *fameuse Locuste,* n'est-ce pas la *mère Giroflée?* Ils ont sur les personnages de M. de Balzac l'avantage d'être classiques, et voilà tout; mais ce n'est pas la faute des auteurs modernes si les mœurs modernes n'ont plus aucune poésie; le plus habile architecte ne peut bâtir un monument qu'avec les matériaux que son pays lui fournit. En Italie on élève des palais de marbre, en Angleterre on bâtit des maisons en briques, en France on construit des monuments avec de la pierre. Jadis, les choses les plus ordinaires étaient divinisées, tous les mots étaient pompeux, toutes les images étaient fantastiques; on parlait habituellement le langage des dieux; les aventures les plus vulgaires s'expliquaient de la façon la plus poétique; et maintenant, tout au rebours, ce sont les choses les plus idéales que l'on exprime avec les mots les plus vulgaires. Ainsi, jadis, un homme ui avait à se plaindre du sort s'écriait : « La fatalité me

poursuit ! » et il faisait de grands gestes pleins de dignité. Aujourd'hui, le même homme s'écrie en frappant sur la table : « Faut-il avoir du guignon !... » Et ce mot-là n'est pas du tout tragique, nous l'avouons.

Jadis Oreste, soutenu par son ami Pylade, poussant des hurlements horribles, écumant de rage, les yeux égarés, les traits renversés, les bras convulsifs, était un personnage intéressant, une victime des enfers, un malheureux poursuivi par les Euménides. Aujourd'hui, grâce aux progrès de la science qui ne le guérit pas, Oreste furieux n'est plus qu'un pauvre diable qui tombe du haut mal, et que l'on enferme dans un hospice. Les personnages n'ont point changé, les crimes sont les mêmes : seulement, ils ont perdu le costume et surtout le langage qui servaient à les déguiser. Vous pardonnez à Phèdre ses emportements, parce qu'elle se nomme Phèdre, et qu'elle est la femme de Thésée ; mais si elle se nommait la baronne de Savigny, ou la marquise de Morange, vous seriez impitoyable pour elle. Agamemnon fait bien aussi d'être le roi des rois, car cet excellent père, qui sacrifie sa fille à son ambition, pourrait bien vous sembler cruel s'il se nommait le banquier Dermont, s'il était deux cent vingt et un et membre du conseil général de son département. Certes, nos hommes politiques sont aujourd'hui très-passionnés; rien ne leur coûterait pour faire triompher leur cause. Mais quelle que soit l'ardeur de leur ambition, nous n'en connaissons pas un qui soit capable d'égorger systématiquement sa fille pour obtenir un vent, c'est-à-dire un vote favorable. Étrange susceptibilité que la vôtre ! Vous voulez que l'on tue, mais avec un poignard, non avec un couteau. Ah ! ce n'est pas l'assassinat qui vous révolte, c'est l'instrument; l'espion en frac vous semble odieux, l'espion en manteau vous

paraît sublime. Vous voulez que l'on vous serve de la poésie? Soit, ce n'est pas nous qui nous opposerons à ce désir; mais alors, permettez que l'on invente une mythologie nouvelle, ou bien résignez-vous à la vérité.

LETTRE X

28 mars 1840.

La vocation. — Le menuisier grand seigneur. — Le grand seigneur galérien. — Les grandes dames portières. — Les courtisanes, les dames du palais. — Les gardes-malades. — Les femmes sergents de ville, majors allemands. — Les bergères, les moines, les troubadours, les chevaliers, les bouffons.

L'autre jour, nous étions à la Chambre des députés. Au moment où la séance allait commencer, la porte de notre tribune s'ouvrit, et une jeune femme vint se placer près de nous. C'était mademoiselle Rachel. — Aussitôt, tous les yeux et toutes les lorgnettes (car MM. les députés ont presque tous à la Chambre leurs lorgnettes de spectacle) se tournèrent de son côté, et toutes les personnes de sa connaissance la saluèrent avec le plus gracieux empressement. Quelques jours auparavant, la jeune tragédienne était allée à un grand bal chez la femme d'un ministre du 12 mai, et là, personne ne s'était étonné de la voir si exceptionnellement accueillie; pas une mère ne s'était formalisée de ce que l'on donnât à sa fille, pour vis-à-vis dans une contredanse, une actrice de la Comédie-Française.

Ces grands égards que témoigne pour mademoiselle Rachel le monde parisien, ordinairement si plein de préjugés et de petites idées, sont-ils accordés seulement à son talent, qui est bien fait pour les mériter? Nous ne le pen-

sons pas. D'autres femmes artistes ont eu, comme elle, un beau et noble talent, et l'on n'a pas fait en leur faveur cette flatteuse exception. Ce n'est donc pas à son talent que l'on rend cet hommage ; ce n'est pas non plus à son caractère, une si jeune fille n'a pas encore de caractère. A quoi donc rend-on cet hommage? direz-vous. Et vous serez bien étonnés quand nous vous répondrons : C'est à son rang.

Le haut rang de l'actrice !... Non, mais le haut rang de la personne ; car chacun est pour ainsi dire doué en naissant d'un *rang individuel* dont il ne peut méconnaître les exigences, soit qu'elles l'entraînent à descendre, soit qu'elles l'obligent à monter. Si nous vivons chacun dans une condition qui nous est faite par la société, nous vivons dans un rang aussi qui nous a été imposé par la nature, et rien n'est plus curieux à observer, dans nos existences, que cette lutte, souvent dangereuse, entre la condition sociale et ce que nous appelons le *rang natif* ou *naturel*.

Ainsi tel homme est, selon notre système, né grand seigneur, et cependant ce n'est qu'un ouvrier; mais voyez comme sa démarche est noble, comme son langage est digne, comme son front est beau, comme son regard est fier ; jamais il n'a supporté une injure, jamais il n'a trompé personne; quoique pauvre, il est généreux; c'est un gentilhomme de première race; c'est aussi un très-bon menuisier, mais il lutte contre le rabot, il ne sera pas toujours ce qu'il est, il s'élèvera, n'en doutez pas. Il n'arrivera point à être duc et pair, parce que ce but est trop loin de lui, et qu'il ne vivra pas assez longtemps pour l'atteindre; mais il retrouvera son niveau, il se fera dans sa sphère une haute position qui, proportionnellement, le rétablira dans ses droits.

Tel homme, au contraire, est né galérien, et cependant

c'est un grand seigneur ; mais voyez, quelle tournure vulgaire ! quel air misérable ! quel front bas ! quels cheveux grossiers ! comme son regard est faux ! comme son langage est trivial ! Il est fastueux, mais il est avide ; il est insolent, mais il est peureux. Il est au premier rang, et pourtant tout le fait souffrir ; il envie tous ceux qu'il méprise ; il est perfide sans avoir besoin de tromper ; il est méchant sans avoir à se venger de personne. Quelle que soit sa haute position, cet homme en descendra toujours, soyez-en certain, parce qu'il appartient de nature aux derniers rangs de la création ; il n'ira pas au bagne sans doute, parce que le but est trop loin de lui, et qu'il ne vivra pas assez longtemps pour l'atteindre, mais il tombera aussi bas que sa condition le lui permettra, et il parviendra, malgré tous ses avantages, à être dans sa sphère un objet de honte et de dégoût.

Non-seulement la nature nous désigne un rang, mais ce rang est une vocation. Il y a de très-grandes dames, par exemple, qui sont nées actrices, et qui cependant n'ont jamais joué la comédie, même pour s'amuser. Nous ne voulons pas dire qu'elles sont comédiennes et qu'elles affectent de ridicules et trompeurs sentiments ; nous voulons dire qu'elles sont nées pour le théâtre ; qu'elles aiment les coups de théâtre, les poses de théâtre, les costumes de théâtre, le rouge, les mouches, les grands panaches, les aigrettes ; regardez-les, elles sont toujours en scène, mais sans prétention, sans le savoir et naturellement ; elles préparent dans leur salon des *reconnaissances*, des rencontres imprévues ; elles jouent dans la même soirée toute sorte de rôles. Premier rôle. Amies dévouées : Elles traversent la foule et viennent vous serrer la main en levant les yeux au ciel. Second rôle. Grandes coquettes : Elles détachent de leur

bouquet une branche de bruyère et la donnent avec un doux sourire à un jeune ou même à un vieux soupirant. Troisième rôle. Mères sensibles : Elles courent embrasser une petite fille de douze ans qu'une bonne mère aurait envoyée coucher à neuf heures. Quatrième rôle. Protectrices bienfaisantes : Elles font chanter un ange de vertu qui n'a pas de voix. Quoique duchesses ou princesses, elles redeviennent actrices par la force de leur naturel. Leur salon est un théâtre.

Il y a aussi de très-grandes dames qui sont nées *portières* et qui se maintiennent portières dans les positions les plus élevées. Chez elles, tous les jours, chacun en passant va raconter sa petite anecdote et déposer sa fausse nouvelle. Elles connaissent tout le quartier, c'est-à-dire tout le monde. Elles savent, à ne jamais s'y tromper, le chiffre de la fortune de chacun : celui-ci dépense trop, celui-là pourrait dépenser davantage ; — les N... ne sont pas si riches qu'on le croit ; les D... sont beaucoup moins pauvres qu'ils ne le disent. Cette jeune fille a un amour dans le cœur. — Cette autre ne se mariera jamais, à cause de sa mère. — M. de R... ne va plus chez madame de P... — Les Demarcel sont brouillés avec les Marilly. — Le petit Ernest est très-occupé de madame de T...; ils étaient hier ensemble au Gymnase. — La jolie duchesse de..., qui monte si bien à cheval, rencontre souvent par hasard au bois de Boulogne le prince de... — M. X... a vendu son ponet au grand J..., qui ne pourra jamais le monter. — Les pauvres Z... ont supprimé leur voiture. — Les petites de T... sont devenues des héritières par la mort d'un jeune oncle. — Madame S... est bien *attrapée* d'avoir épousé un vieux mari qui se porte mieux qu'elle. — Les Saint-Bertrand ne vont plus en Italie ; ils viennent d'acheter le château de..., etc., etc., etc. Voilà

ce qu'on dit à peu près chez ces femmes-là. Leur magnifique salon est une loge de portier.

D'autres grandes dames sont nées... il faut bien dire le mot... sont nées *courtisanes*. En vain leur excellente éducation les a préservées de tout mauvais goût ; malgré elles, et par une pente insensible, elles sont redescendues au triste rang que la nature leur avait imposé. Elles aiment le bruit, l'agitation, le désordre, et même un peu le scandale. Elles s'habillent d'une manière inconvenante, elles font événement partout. Elles ont horreur du repos ; au spectacle, elles changent de place à chaque moment, elles vont boire dans le foyer ; elles affectent des peurs enfantines, et poussent des cris aigus pour le moindre événement. Elles aiment *les cadeaux* dans toutes les anciennes acceptions du mot, c'est-à-dire les soupers fins et les présents coûteux ; elles se laissent donner ou plutôt elles se font offrir des bijoux, qu'elles portent naïvement, non de ces bijoux insignifiants qui ont d'autant plus de prix qu'ils ont moins de valeur, qui ne sont précieux que par le souvenir, et que l'on nomme avec raison des *sentiments* ; mais de vrais bijoux ayant un poids véritable, de gros joyaux estimés dans le commerce, qu'un père et un grand-oncle ont seuls le droit de donner. Dans le salon de ces femmes, rien ne se passe d'une façon convenable. On n'y parle point comme ailleurs. Là on ne se sent plus dans le monde. On n'y éprouve plus le besoin de s'observer, de se contraindre et de se fuir ; les préférences s'y révèlent avec la plus aimable candeur, l'on se cherche, l'on se trouve ; et quand on s'est trouvé, on ne se quitte plus. La société n'y est pas une réunion générale, c'est une collection de tête-à-tête attachants. Ce n'est plus l'harmonie d'une conversation à grand orchestre, c'est le gazouillement de vingt duos mélodieux,

On y espire un parfum de mauvaise compagnie qui est piquant par le contraste, car le bel hôtel de ces grandes dames ressemble à une petite maison.

Il y a d'autres femmes riches, immensément riches, très-haut placées dans le monde, très-indépendantes par leur position, qui cependant sont nées *dames du palais*, qui trouvent toujours moyen d'être à la suite d'une autre femme quelquefois placée au-dessous d'elles. Ces femmes ont des instincts d'esclaves et des qualités de confidentes; elles excellent dans l'art de servir toutes les mauvaises passions. Ce sont des Œnones qui finissent toujours par se procurer une Phèdre, et qui la composeraient même au besoin. Comme leur empire est fondé sur des confidences, elles se hâtent de fabriquer le secret. Ces femmes-là sont extrêmement dangereuses, comme tout ce qui vit aux dépens de quelqu'un. Accepter, choisir toute sa vie une position secondaire, ce n'est pas d'une âme élevée. La complaisance n'a rien de commun avec le dévouement. Ces femmes, nées *dames du palais*, sont rarement maîtresses de maison. Quelle que soit leur fortune, tout chez elles se ressent de leur état de domesticité. On va les voir un moment aux heures où leur *princesse* n'est pas visible. Leur salon est une salle d'attente; c'est quelquefois une antichambre.

Il y a encore d'autres femmes du monde qui sont nées *gardes-malades*, et qui exercent sans diplôme la profession de médecin, à travers l'existence la plus élégante. Elles ont des recettes infaillibles pour tous les maux, on les surprend à toute heure préparant des tisanes et composant des drogues. Elles connaissent le nom de tous les bons apothicaires de Paris. Elles *n'aiment* pas le *quinine* de celui-là. Elles ne prennent jamais de *laudanum* que chez celui-ci. Elles

vous recommandent bien de vous défier des sangsues d'un tel, mais vous pouvez lui demander *de son émétique;* elles ont été très-contentes de *son* émétique. Sous prétexte de vous guérir d'une innocente migraine, elles vous font les questions les plus indiscrètes; une visite, chez elles, dégénère toujours en consultation. Leur salon est un cabinet de docteur, et leur boudoir une pharmacie.

Il y a encore d'autres femmes qui sont nées... (que l'on nous pardonne cette expression) qui sont nées... Nous n'osons le dire! — Allons, courage : qui sont nées... *sergent de ville! garde municipal,* autrefois *gendarme!* Ces femmes courageuses font gratuitement la police des salons; elles vont et viennent de la salle de bal à la salle à manger avec un zèle et une activité infatigables; elles traversent la foule, et la foule se range à leur seul aspect; elles font taire les bavards quand on va chanter; elles ordonnent aux hommes assis de céder leurs places aux femmes récemment arrivées; elles font ouvrir les fenêtres, évacuer les portes, enlever les banquettes; elles savent repousser avec énergie jusque dans l'office les rafraîchissements intempestifs, et les gens de la maison qui ne les connaissent point leur obéissent, comme les passants obéissent à un garde municipal inconnu. Ces femmes, en général, sont grandes comme de beaux hommes; elles ont une bonne voix de commandement. Plus d'un colonel voudrait trouver, pour dire : *Portez arme,* l'accent qu'elles trouvent pour crier : *Chut! chut donc;* ou bien : *On ne passe pas.* Elles ont une attitude martiale qui impose un grand respect. Leur robe à brandebourgs ressemble toujours un peu à un uniforme; leur toque de velours est un reste de chapeau à trois cornes, et leur bonnet... c'est un casque dégénéré.

Ces femmes ont quelques rapports avec d'autres femmes,

Françaises et même Anglaises, qui sont nées... *major allemand*... Voilà qui va encore vous surprendre. Ces dames ont le teint fort animé, elles portent la tête haute, et les coudes en arrière; elles ont toujours l'air de marcher au pas; du reste, rien de particulier dans leur caractère, si ce n'est qu'elles vont au bal pour boire du vin de Champagne, et qu'elles oublient toujours leur éventail sur le buffet.

Heureusement, et par compensation, il y a d'autres femmes qui sont nées *bergères* et qui se maintiennent bergères jusqu'à quatre-vingt-dix ans. Elles chérissent les petits chapeaux coquets, capricieusement posés sur l'oreille. Elles sont toujours, et dès l'aurore, pavoisées de légers rubans, couronnées de fleurs, pomponnées de bouffettes et de rosettes. Dans l'âge le plus avancé, elles conservent une candeur enchanteresse, leur regard exprime un étonnement enfantin; elles ne croient pas au mal, elles ignorent tout, elles n'ont jamais rien vu. D'une voix douce et flûtée, elles s'écrient à chaque instant: « Quoi! vraiment, je ne le savais pas... je n'en ai jamais entendu parler... est-ce que c'est possible?... » Et cela à propos des événements les plus connus, des personnages les plus célèbres, des malices les plus vulgaires. Ces antiques Parisiennes ont toujours l'air d'arriver de leur village. Aussi leur ombrelle mignonne et rosée a un faux air de houlette très-pastoral, et leur chien, qui n'aboie jamais, a des prétentions d'agneau très-prononcées.

Nous ne parlerons point des marquises nées *soubrettes*, si piquantes et si aimables par le mélange de leurs grands airs et de leur gentillesse; — nous ne parlerons point non plus des femmes de chambre nées *princesses*, qui persistent à garder leur rang malgré vous, et qui veulent bien vous faire la grâce de vous habiller, à condition que vous

les traiterez en souveraines : servantes orgueilleuses et imposantes à qui l'on n'ose rien ordonner; — nous parlerons encore moins de ces pauvres filles du peuple nées fatalement *petites-maîtresses*, et qui sacrifient leur honnêteté à leurs instincts d'élégance; — nous ne parlerons pas des Parisiennes nées provinciales et des provinciales nées Parisiennes; nous terminerons en disant qu'il y a des actrices nées *grandes dames*, qui savent se faire une dignité de leur talent, qui savent dès le premier jour se placer sur un piédestal d'où elles ne descendent jamais; leurs manières calmes et simples sont remplies de grandeur et de distinction; elles ne visent point à l'effet, mais elles ne sont ni embarrassées, ni flattées de l'effet qu'elles ont produit. Elles ne se sentent à leur aise qu'avec des gens supérieurs : c'est pourquoi leur loge d'actrice au théâtre est un salon de bonne compagnie.

Quant aux hommes, comme ils sont plus libres, ils peuvent écouter leur vocation; cependant il est des professions perdues dans l'oubli des âges que l'on ne saurait embrasser, et qui se trahissent encore dans les caractères modernes. Il y a, par exemple, des hommes nés *moines*, qui sont chauves à vingt-cinq ans, qui passent leurs jours à compulser de vieux livres, et qui transforment en cellule tout appartement de garçon.

Il y a encore des hommes nés *troubadours*, qui ont toute la grâce des anciens trouvères, qui sont dévoués au culte des femmes, qui se sacrifient pour elles, qui les chantent et qui les aiment, et dont le monde se moque précisément à cause de cela, et puis aussi parce qu'ils nouent leur cravate un peu trop en écharpe.

Il y a des hommes nés *chevaliers*, qui rêvent les grandes entreprises, qui recherchent les nobles dangers, qui s'atta-

quent aux pouvoirs indignes. Cette canne élégamment scupltée qu'ils tiennent à la main est une ancienne lance.

Il y a enfin des hommes nés *bouffons*, non point bouffons de théâtre, mais bouffons dans l'acception historique du mot. Leur profession est d'amuser et de distraire; leur droit est quelquefois d'avertir et d'éclairer. Ils aiment le clinquant et les grelots; on leur pardonne ces enfantillages. On leur passe tout, parce qu'ils font rire et qu'on ne les prend jamais au sérieux; ce sont des nains qu'on laisse grandir, parce qu'ils sont des nains; ce sont des fous à qui l'on accorde le privilége de dire des vérités sages et dures, parce qu'ils sont des fous; dans leur malicieuse gaieté, ils jouent avec le sceptre, et vont se percher sur le dossier du trône, comme le fait un singe favori, car à ces familiers sans conséquence tout est permis : l'importunité, l'insolence et même le courage et l'esprit. C'étaient jadis les rois qui avaient des bouffons, aujourd'hui ce sont les peuples.

Mais ce qu'il y a surtout dans le monde, et nous avons plaisir à le répéter, ce sont des grands seigneurs nés *grands seigneurs*, et des duchesses nées *duchesses*, et rien n'est plus consolant à voir et plus charmant à admirer, que ce bel accord d'une grande distinction personnelle et d'un haut rang, que l'harmonie de cette double dignité, noblesse de nature et noblesse de condition.

FIN DU DEUXIEME VOLUM

TABLE

1838

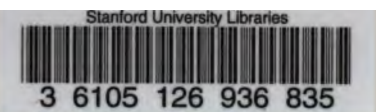
1839

Pages

1840

Clichy. — Typ. Maurice, Loignon et Comp.
Rue du Bac d'Asnières, 12.





DATE DUE

